BnF Gallica

Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

> Académie des sciences, belles-lettres et arts (Rouen). Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. 1807.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
reutilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

PRÉCIS ANALYTIQUE

DES TRAVAUX

DE

L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE ROUEN

Pendant l'année 1871-72

PRÉCIS ANALYTIQUE

DES TRAVAUX

DE

L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE ROUEN

PENDANT L'ANNÉE 1878-79.



3159

ROUEN,

IMPRIMERIE DE H. BOISSEL, SUCCr DE A. PÉRON,

PARIS.—A. PICARD, rue Bonaparte, 82.

1879

SÉANCE PUBLIQUE

DE

L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

BELLES-LETTRES ET ARTS DE ROUEN,

TENUE LE JEUDI 7 AOUT 1879,

Dans la grande Salle de l'Hôtel-de-Ville.

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr FOVILLE.

Le jeudi 7 août 1879, à huit heures du soir, les Membres de l'Académie et les personnes invitées, après s'être réunis dans un des salons de l'Hôtel-de-Ville, sont descendus dans la grande salle du rez-de-chaussée et ont pris place sur l'estrade.

Les siéges d'honneur étaient occupés par S. E. Mgr le Cardinal-Archevêque de Rouen, M. le colonel d'état-major Carré, M. le commissaire de la Marine, M. l'abbé Delahaye, vicaire-général, M. le directeur

de l'Ecole normale, des délégués des Sociétés savantes et des Membres de plusieurs administrations.

Une nombreuse assemblée remplissait la salle.

La séance a été ouverte par un discours de M. le Dr Foville, Président de l'Académie.

Dans ce discours, M. le Président a tracé le tableau du rôle que jouent les médecins dans les drames de Shakespeare, et par des extraits bien choisis, empruntés aux œuvres du grand poëte, il fait connaître ce qu'était, à son époque, la médecine et quels étaient aussi ceux qui avaient mission de l'exercer.

M. Lormier, Rapporteur du concours pour le Prix Dumanoir, a peint, dans d'excellents termes, les actes de dévouement qui ont recommandé aux suffrages de l'Académie le sieur Beauchamp, garde-maritime au Petit-Quevilly. A l'appel de son nom, Beauchamp est venu, au milieu des applaudissements les plus chaleureux, recevoir son prix des mains de Mgr le Cardinal. Les applaudissements ont redoublé quand on a vu M. le Commissaire de la Marine témoigner à ce digne marin sa vive sympathie, en lui donnant, sur l'estrade, une chaude accolade.

M. Samuel Frère a lu ensuite le Rapport sur le

PRIX BOUCTOT. Ce prix, décerné cette année à une œuvre exposée au dernier Salon de Peinture de Rouen, par un artiste, né ou résidant en Normandie, a été obtenu par M. Le Duc, sculpteur, auteur du groupe : *Le Centaure et la Bacchante.*

Le concours ouvert pour le PRIX GOSSIER n'ayant point donné de résultats dans deux épreuves successives, l'Académie avait résolu de convertir ce prix en une médaille d'or, décernée, à titre de récompense spéciale, à M. Ch. Lenepveu, compositeur de musique, né à Rouen, grand-prix de Rome et auteur d'œuvres musicales qui ont particulièrement fixé l'attention. Elle avait décidé, de plus, que divers fragments des œuvres de M. Lenepveu seraient exécutés dans la séance publique.

M. Félix, Vice-Président de l'Académie, en faisant connaître cette résolution, a, dans un Rapport remarquable, résumé les titres nombreux qui avaient valu à M. Lenepveu cette haute distinction. Il a ajouté que l'assistance allait pouvoir juger par elle-même du mérite de l'œuvre du compositeur, et qu'elle ratifierait, sans nul doute, les suffrages de l'Académie.

La maîtrise de la Métropole, que Mgr le Cardinal avait bien voulu autoriser à venir prêter son concours à cette manifestation artistique, a alors exé-

cuté l'*Introït* de la messe de *Requiem*, composée par M. Lenepveu pour la cérémonie funèbre célébrée, en 1871, dans la cathédrale de Bordeaux, en l'honneur des victimes de la guerre.

M. Morlet et Mme Rety-Faivre ont ensuite chanté plusieurs airs de l'opéra le *Florentin*, et deux poésies d'André Chénier et de Théophile Gautier, mises en musique par M. Lenepveu.

Enfin la Société Boïeldieu, sous la direction de son habile maître, M. Henri Martin, a chanté la barcarole des *Pêcheurs* tirée du même opéra, et accompagné les couplets de *Carita, la Bouquetière*, que chantait Mme Rety-Faivre.

M. Ch. Lenepveu tenait lui-même le piano.

Voici, d'ailleurs, le programme des morceaux qui avaient été choisis, et l'ordre dans lequel ils ont été chantés :

I. *Introït*, n° 1er, de la messe de *Requiem*, exécuté par la Maîtrise de la Métropole.

II. Grand air du *Florentin*, chanté par Mme Rety-Faivre.

III. *Lamento*, poésie de Th. Gautier, chanté par M. Morlet.

IV. Barcarole du *Florentin*, chœur exécuté par la Société Boïeldieu.

V. La *Jeune Captive*, poésie d'André Chénier, chantée par Mme Rety-Faivre.

VI. Strophes du *Florentin*, chantées par M. MORLET.

VII. Couplets du *Florentin*, chantés par Mme RETY-FAIVRE et la Société Boïeldieu.

Les applaudissements les plus unanimes ont retenti à la suite de chacun de ces morceaux. Ils s'adressaient à la fois à l'œuvre du maître et aux artistes qui lui prêtaient leur concours. Ils étaient aussi, comme l'avait bien prévu M. le Rapporteur, la confirmation la plus complète de la décision prise par l'Académie en faveur de M. Lenepveu.

DISCOURS D'OUVERTURE

PAR

M. LE Dr FOVILLE,

Président.

Les Médecins dans les drames de Shaskespeare.

MESSIEURS,

Un jour à Londres, au commencement de ce siècle plusieurs hommes appartenant au monde des sciences et des lettres dînaient ensemble. La conversation tomba sur Shakespeare et sur l'universalité de son génie.

Au nombre des convives se trouvaient le journaliste Jerdan, directeur de la *Gazette littéraire*, et le médecin Haslam, attaché au célèbre hôpital de Bedlam, homme de beaucoup d'esprit et d'infiniment d'érudition.

Ce dernier paria que, quelque fut l'objet qui lui serait désigné, il ne resterait pas un quart-d'heure

sans trouver, dans sa mémoire, un passage de Shakespeare se rapportant à cet objet.

Jerdan tint le pari et désigna le Thread-Mill. Le Thread-Mill, ou moulin-à-marcher, est une espèce de grande cage d'écureuil, que les condamnés au travail forcé, dans les prisons de l'Angleterre, sont contraints de faire tourner sous eux, avec leurs pieds, sans pouvoir s'arrêter; cet instrument était alors d'invention récente, et Jerdan se croyait bien certain du succès.

Haslam, cependant, riposta presqu'immédiatement par cette citation du roi Lear : « Redescends, ô déses-« poir ! c'est en vain que tu cherches à monter, tu es « condamné à toujours redescendre. »

La galerie donna gain de cause à Haslam. Jerdan perdit son pari et Shakespeare fut, une fois de plus, proclamé un génie universel (1).

Le plus grand mérite de Shakespeare n'est cependant pas d'avoir parlé de tout; ce qu'il y a de plus merveilleux chez lui, c'est qu'il a su parler de chaque chose avec la précision et l'exactitude d'un spécialiste, employant toujours le mot propre, souvent le mot technique. Il en résulte que le lecteur, à quelque profession qu'il appartienne, peut être tenté de croire que le poëte avait fait, lui aussi, des choses de cette profession, une étude personnelle et approfondie. Il me suffira d'invoquer, à cet égard, deux témoignages contemporains.

Il y a quelques années, l'un des plus savants

(1) *Dr Bucknill. The medical Knowledge of Shakespeare. London*, 1860, *p.* 291.

jurisconsultes anglais, lord Campbell, qui, depuis, a été élevé à la dignité suprême de lord grand-chancelier, a consacré un livre tout entier à montrer que Shakespeare traitait les questions de droit avec une compétence parfaite, et que la procédure civile et criminelle n'avait pas de secrets pour lui.

A l'imitation de ce magistrat, un médecin des plus distingués, le Dr Bucknill, a écrit deux volumes dans le seul but de faire mieux apprécier, par le public, dans l'un les connaissances générales de Shakespeare en médecine, dans l'autre, ses connaissances spéciales relatives aux maladies de l'esprit.

Pour cette dernière étude surtout, les matériaux étaient abondants, car Shakespeare a souvent mis en scène la folie, chronique ou aiguë, naturelle ou provoquée, réelle ou simulée, et toujours les descriptions qu'il en donne sont marquées au sceau d'une rigoureuse exactitude médicale, et d'une grande vérité d'observation.

Du reste, cette source de recherches était trop abondante pour que M. Bucknill ne trouvât pas des imitateurs ; le Dr Kellog, en Amérique ; les Drs Brière de Boismont, et Onimus, en France, ont aussi étudié la psychologie de Shakespeare ; et, même après eux, le sujet est loin d'être épuisé.

Je ne veux cependant pas marcher sur leurs brisées. Les questions de médecine proprement dite n'intéressent guère les gens qui se portent bien. Au contraire, ceux-là même qui n'ont pas besoin de médecin, — et c'est la grâce que je vous souhaite, — lui font volontiers bon accueil dans le monde ; j'en ai eu si souvent la preuve, ici ou ailleurs, qu'il

y aurait de ma part mauvaise grâce à l'oublier.

Ce n'est donc pas « de la médecine dans Shakespeare, » mais, si vous le voulez bien, « des médecins dans Shakespeare » que je vous entretiendrai ce soir.

Rien n'est plus fréquent, en France comme en Angleterre, que la présence des médecins sur la scène. Molière les y a prodigués d'une manière que je me hasarderais à déclarer excessive, si je ne craignais de paraître lui en vouloir de ses joyeuses épigrammes. Et même dans les auteurs plus modernes, depuis le Bartholo de Beaumarchais jusqu'au maître Bernard, de *Carmosine*; depuis le docteur Bernardet, de Scribe, jusqu'au docteur Rémonin, de l'*Étrangère*, il y aurait de quoi peupler toute une Académie de médecine.

Shakespeare, lui aussi, a plusieurs fois mis des médecins en scène, et il n'est pas douteux que, fidèle à ses habitudes ; il ne les ait représentés avec une grande véracité et n'ait fait, pour ainsi dire, leur portrait d'après nature.

Pour être à même de s'en assurer, il faudrait connaître ses modèles ; savoir quelle était, de son temps, l'organisation du corps médical, quelles étaient ses connaissances, ses habitudes, ses relations, le rang qu'il occupait dans la société. Cette étude préliminaire a été faite avec un grand soin par le Dr Bucknill, et c'est en m'inspirant du tableau très complet qu'il a donné de la médecine anglaise au XVI^e^ siècle, que je pourrai, à mon tour, en tracer ici une rapide esquisse.

Les plus anciens habitants de la Grande-Bretagne

paraissent n'avoir eu aucune connaissance médicale digne de ce nom; au moment de la conquête des Normands, les Saxons n'avaient pour les soigner que des sorciers ou des empiriques, dont tout le savoir consistait à tirer du sang.

L'armée de Guillaume-le-Conquérant amena avec elle ses médecins, qui étaient presque tous des moines. Les religieux et les religieuses, à cette époque, avaient en quelque sorte le monopole de l'érudition et du savoir; l'étude des lois et de la médecine complétait celle de la théologie; on puisait à la même source les remèdes du corps et ceux de l'âme.

Cet état de choses se prolongea encore pendant plusieurs siècles; mais peu à peu les papes, s'apercevant que la science détournait trop moines et prêtres de leurs devoirs religieux, s'appliquèrent à les en détacher. En 1163, au concile de Tours, Alexandre III interdit à tous ceux qui avaient prononcé des vœux de s'occuper de droit et de médecine. En 1215, Honorius III leur défend plus spécialement de pratiquer la chirurgie.

Les moines, alors, ne pouvant plus répondre eux-mêmes aux sollicitations de leurs clients, prirent le parti d'envoyer chez eux des serviteurs du couvent; les barbiers, notamment, en allant tondre et raser les gens du voisinage, leur rendaient tous les petits services attribués par Molière à M. Purgon : *saignare, purgare et*..... le reste; de là, il n'y avait qu'un pas à faire pour s'ériger en chirurgiens.

Au-dessus de ces praticiens d'ordre inférieur, se formait, toutefois, un corps d'hommes réellement instruits qui cultivaient les côtés les plus élevés de

la science; mais on ne leur préférait que trop souvent de hardis charlatans qui avaient réponse à tout et qui flattaient le goût que le peuple a toujours eu pour le merveilleux.

Ce ne fut qu'au commencement du règne de Henri VIII qu'une charte constitua, en une faculté proprement dite, le Collége des physiciens et des chirurgiens de Londres; les officiers du collége reçurent le droit de punir d'emprisonnement et d'amendes quiconque, dans la ville de Londres, et dans un rayon de sept milles à l'entour, se permettrait d'exercer, sans leur permission, l'art de guérir.

Plus tard d'autres édits, rendus sous le même roi Henri VIII, séparèrent le Collége des Chirurgiens de celui des médecins proprement dits, ou *physicians* (c'est le nom encore usité en Angleterre pour désigner l'élite du corps médical) et accordèrent à ces derniers des priviléges de plus en plus étendus, notamment celui de faire visiter, chaque année, par quatre d'entre eux, les officines des apothicaires de Londres, et d'imposer une amende de cent *schillings* à quiconque refuserait de se soumettre à cette visite.

Ces apothicaires avaient bien une existence reconnue, puisqu'on les condamnait à l'amende; mais ils ne furent érigés en corporation que sous le règne de Jacques Ier. Ce roi commença par leur donner une charte qui leur était commune avec les épiciers. Une dizaine d'années après, il leur en accorda une autre qui les affranchissait de cette disparate association; depuis lors, aucun épicier n'a eu le droit de tenir une officine : les apothicaires restaient d'ailleurs soumis à la visite et à la juridiction des physiciens.

Jusqu'à cette époque, la pratique médicale était presque bornée à l'administration de remèdes tirés du règne végétal; les pharmaciens n'avaient guère à s'occuper que de la recherche des herbes dites « simples » et de la préparation des drogues, au contraire très compliquées, que l'on en composait. L'anatomie était encore dans l'enfance; la grande découverte de la circulation du sang était prochaine, mais elle n'avait pas été faite, et l'on peut dire que la physiologie n'existait pas encore. Les premiers médecins qui, appelant à leur aide l'étude de la chimie, essayèrent l'emploi de médicaments d'origine minérale, furent traités comme des novateurs dangereux; que dis-je? commme des traîtres; on alla même jusqu'à les condamner au bannissement.

Tels sont, en abrégé, les différents éléments qui contribuèrent, dans un rang plus ou moins relevé, à la pratique de l'art de guérir, en Angleterre, depuis la conquête des Normands jusqu'à la fin du XVIe siècle, et tels on les retrouve dans les drames de Shakespeare.

Tous y sont représentés : le moine qui, dans le principe, avait le privilége de pratiquer seul la médecine; la religieuse qui parfois imitait le moine; le charlatan qui évoquait les esprits et pratiquait l'exorcisme; l'apothicaire qui recueillait les simples et préparait les médicaments; le physicien, enfin, dominant tous les autres par son savoir, son rang social, et la confiance dont il jouissait auprès des grands de la terre, tous passent successivement sous les yeux du public. Shakespeare avait même devancé son époque de plusieurs siècles et pressenti une des inventions les plus récentes, sinon une des plus heu-

reuses de notre civilisation moderne, celle de la femme-docteur.

Je puis Maintenant, Messieurs, vous présenter ces divers personnages ; leurs modèles, du moins, ne vous sont plus complètement inconnus.

Deux de ces types se trouvent réunis dans l'un des drames de Shakespeare les plus universellement connus et les plus unanimement admirés, dans *Roméo et Juliette.* Tout le monde connaît le bon frère Laurence et le misérable apothicaire de Mantoue.

Le frère Laurence, c'est l'ancien moine, qui remplit à la fois une mission religieuse et un rôle temporel ; c'est lui qui, favorisant les jeunes amours de Roméo et de Juliette, se charge de les marier en secret. Lorsque Roméo, après avoir tué Thybalt, parle de se tuer lui-même, plutôt que de quitter Juliette, c'est encore le frère Laurence qui calme son désespoir et qui lui suggère l'idée de se réfugier à Mantoue, en lui promettant que la séparation ne sera pas longue. Mais ce n'est pas tout ; le frère Laurence est un adepte de la science médicale de son temps ; il connaît les vertus des plantes ; il les recueille à l'aurore pour en composer des remèdes et des poisons ; c'est ce qu'expliquent ses premières paroles au moment où il entre en scène : « Le matin à l'œil gris perce de « son premier sourire la nuit morose ; . . avant que « le soleil n'ait de ses rayons brûlants séché l'humide « rosée de la nuit, il faut que je remplisse ce panier « d'herbes malfaisantes et de fleurs aux sucs pré- « cieux. »

Initié à tous les mystères de la botanique, le frère

Laurence est habile à préparer les poisons; il en connaît même qu'il serait impossible de retrouver dans la pharmacopée moderne, et c'est ainsi qu'il imagine l'expédient sur lequel roule le dénouement du drame.

Lorsque Juliette, menacée d'épouser malgré elle le jeune Pâris, appelle à son tour la mort, le frère Laurence lui fait entrevoir le salut :

« Prends cette fiole, et, ce soir, dans ton lit, bois « d'un trait la liqueur distillée qu'elle renferme; « aussitôt, dans tes veines coulera un fluide glacé... « qui immobilisera les esprits vitaux. Le pouls, au « lieu de continuer son cours, cessera de battre; il « n'y aura plus, en toi, ni chaleur ni respiration pour « montrer que tu vis : la pâleur de la cendre rem- « placera les roses sur tes joues et tes lèvres; tes « yeux se fermeront comme si la mort avait réelle- « ment éteint le flambeau de ton existence. Tes « membres, perdant leur souplesse, deviendront ri- « gides, inflexibles et froids. Dans cet état, qui pré- « sentera toutes les apparences de la mort, tu res- « teras plongée pendant quarante-deux heures, et « alors tu reviendras à la vie, comme si tu sortais « d'un doux rêve. »

Pendant la durée de cette mort apparente, on procédera aux funérailles. Roméo, seul, prévenu par le moine, viendra juste à temps pour assister à la résurrection de sa femme et pour fuir avec elle.

Nous serions aujourd'hui, Messieurs, malgré les progrès de la science, fort embarrassés pour renouveler de pareils prodiges. Mais il fut un temps où ces notions extraordinaires sur l'action des poisons

étaient acceptées, même par les savants de l'époque.

Entre le frère Laurence et le sinistre apothicaire de Mantoue, le contraste est frappant. Lui aussi est habile à préparer les poisons, mais il en fait un moins charitable usage. Avant même d'avoir vu ce triste hère, on devine ce dont il est capable par la description que Roméo fait de sa personne et de sa boutique.

« Je me rappelle un apothicaire qui demeure par « ici ; je l'ai vu récemment tout couvert de haillons, « il récoltait des plantes ; son visage était amaigri, « usé par l'implacable misère, il n'avait plus que la « peau sur les os ; on voyait, suspendus dans son « échoppe, une écaille de tortue, un crocodile em- « paillé, des peaux de poissons informes ; sur les « rayons traînaient des boîtes vides, des pots de « terre verte, des vessies, des graines moisies, des « bouts de ficelle et de vieux gâteaux de pâte de « roses ; tout cela faisait un pitoyable étalage.

« En voyant cette misère je me suis dit : Si l'on « avait un jour besoin de poison, bien qu'il soit main- « tenant défendu à Mantoue d'en vendre sous peine « de mort, voici un drôle qui ne refuserait pas d'en « procurer. »

Le moment est arrivé pour Roméo de s'assurer du fait ; il appelle l'apothicaire et lui offre quarante ducats d'un poison capable de foudroyer un homme instantanément.

« Tes joues, dit-il pour l'y décider, crient famine, « tes yeux sont amaigris par les privations, la misère « déguenillée s'étale sur ton dos ; ni le monde, ni les « lois du monde ne sont des amis pour toi ; le monde « a-t-il des lois qui puissent te faire riche ? Ne te fais

« donc pas scrupule de les violer, prends ceci et « cesse d'être pauvre. »

L'apothicaire cède sans trop se faire prier, invoquant l'excuse de sa misère : « Versez ceci dans n'im- « porte quel liquide, et avalez, dit-il; eussiez-vous « la force de vingt hommes, cela vous expédiera droit « dans l'autre monde. »

Vous me permettrez, Messieurs, de ne pas voir dans cet empoisonneur un confrère; cependant, il faut bien le reconnaître, l'étude des poisons est inséparable de celle des remèdes, et, détournée de son but, elle fournit à l'art des Locustes et des Brinvilliers ses funestes secrets.

Ce sont encore deux irréguliers de la pratique médicale que le charlatan Pinch et l'abbesse Emilia, de la *Comédie des Erreurs*. Il s'agit, dans cette pièce, de deux paires de jumeaux qui se ressemblent comme les Menechmes de Plaute et de Regnard. Naturellement, les deux Antipholus ont pris respectivement à leur service les deux Dromio; et de là résultent de telles méprises qu'Adriana, femme d'Antipholus d'Ephèse arrive bientôt à se persuader que son mari et l'esclave de son mari sont fous.

A qui recourt-elle pour tâcher de les guérir? A un assez grotesque personnage, Pinch de son nom, maître d'école de son métier, mais qui fait en même temps profession de conjurer les démons et se laisse volontiers appeler : *bon Docteur*. C'est en lui donnant ce titre flatteur qu'Adriana le supplie de faire ce qu'il faut pour rendre le bon sens à son mari, et elle lui promet, s'il réussit, de lui donner tout ce qu'il voudra,

Le charlatan prend la main du malade, lui tâte le pouls, déclare qu'il est possédé du démon et s'écrie : « Satan, qui a pris possession de cet homme, je te « somme de céder à mes saintes prières et de retour- « ner immédiatement à tes ténèbres ; je t'en conjure « au nom de tous les saints du ciel. »

Mais le moyen ne réussit pas ; le soi-disant malade et son esclave persistent dans leurs dires, et Pinch, au bout de son savoir, propose un mode de traitement moins immatériel. « Maître et serviteur sont possé- « dés, dit-il ; je le vois bien à leur pâleur mortelle ; « il faut les attacher et les enfermer dans une « chambre obscure. »

C'est ce qu'il fait à l'aide des assistants ; mais mal lui en prend. Ecoutez plutôt ce qu'une servante vient bientôt annoncer à Adriana : « Maîtresse, maîtresse, « sauvez-vous, cachez-vous ! Mon maître et son es- « clave se sont tous deux détachés ; ils ont battu les « filles et attaché le docteur, puis ils ont mis le feu à « sa barbe et l'ont toute flambée ; et pendant que la « barbe brûlait, ils jetaient sur lui de grands seaux « d'eau sale pour éteindre ses cheveux ; bien sûr, si « vous n'envoyez pas tout de suite du secours, ils « auront bientôt tué le conjureur à eux deux. »

Pendant que ce ridicule personnage expie ainsi, entre les mains de ses victimes, ses sottes prétentions et son ignorance, une autre scène médicale, d'une toute autre importance, met en relief la science éclairée et la bonté pleine de tact de l'abbesse Emilia.

Tiraillée entre Antipholus, qui a cherché un refuge dans son couvent, et Adriana qui réclame son mari

fou pour le traiter à sa guise, elle force cette dernière à lui faire l'aveu de son implacable jalousie.

L'abbesse saisit la balle au bond, et elle fait à la femme jalouse une leçon d'une si complète vérité médicale que les meilleurs praticiens de nos jours n'auraient pour ainsi dire pas un mot à y changer.

« Voilà précisément, dit-elle, pourquoi ton mari a « fini par perdre la raison ; les clameurs venimeuses « d'une femme jalouse sont un poison plus sûrement « mortel que la dent d'un chien enragé. Tu le recon- « nais toi-même, tes perpétuelles injures l'empê- « chaient de dormir ; et c'est pour cela que sa tête « s'est troublée. Tu dis que tu assaisonnais ses ali- « ments de tes reproches ; les repas agités causent « les mauvaises digestions qui, à leur tour, allument « la fièvre ; et qu'est-ce que la folie, sinon une fièvre ? « Tu dis que lorsqu'il voulait se distraire tu l'en em- « pêchais en lui faisant des scènes ; quand on n'a « plus aucun amusement, on tombe dans un état de « sombre et maussade mélancolie, bien voisin du « cruel désespoir, et que suivent de près toute une « troupe empoisonnée de pâles et redoutables ma- « ladies.

« N'avoir de trève ni pendant ses repas, ni pen- « dant le jeu, ni pendant le sommeil, mais il y a là « de quoi rendre fou n'importe quel homme ou quel « animal C'est bien ta jalousie qui a fait perdre la « raison à ton mari. Je ne te le rendrai pas sans l'avoir « traité par les moyens dont je connais l'efficacité. A « l'aide de mes sirops, de mes remèdes, de mes « prières aussi, je vais refaire de lui l'homme qu'il « était jadis. Cela rentre dans ce que m'imposent mes

« vœux ; c'est un des devoirs de charité que pratique « mon ordre »

On ne saurait mieux analyser, Messieurs, l'influence que les causes morales ont si souvent dans la production de la folie.

L'abbesse Emilia fait preuve de savoir, en même temps que de bonté, *digna est intrare* .. Nous pouvons lui ouvrir, à deux battants, les portes de la Faculté.

La première des pièces de Shakespeare, par ordre chronologique, porte le titre de *Périclès*. Le héros n'a rien de commun avec le célèbre Athénien du même nom ; il est roi de Tyr, et pour épargner à son peuple la vengeance du roi d'Antioche, dont il a découvert les odieux secrets, il s'est résigné à quitter ses états. Après un naufrage, le prince fugitif arrive seul, chez le bon roi Simonide, de Platapolis, juste à temps pour vaincre dans un tournoi tous les chevaliers qui se disputent la main de la belle Thaïsa, fille de Simonide. Sa valeur touche le cœur de la jeune princesse et il l'épouse, sans que son rang soit connu. Mais son bonheur n'est pas de longue durée ; au bout de moins d'une année de mariage, il est impérieusement rappelé dans son royaume. Thaïsa veut à toutes forces l'accompagner, quoi qu'elle soit sur le point de devenir mère. Bientôt éclate une terrible tempête ; la frayeur de Thaïsa est si grande qu'elle est prise des douleurs de l'enfantement, et elle expire au moment même où elle donne le jour à une petite fille.

Les matelots voyant leur navire sur le point de sombrer se révoltent ; ils prétendent que le corps de la reine morte excite la colère des Dieux et exigent

que le cadavre soit jeté à la mer. Périclès, pour sauver la vie de sa fille, consent à sacrifier le corps de sa femme adorée; mais il a soin de l'enfermer dans un coffre précieux, avec des parfums, des bijoux et un écrit où il demande que, dans le cas où la mer rejetterait sa proie sur un rivage quelconque, les honneurs d'une sépulture royale soient donnés aux restes de Thaïsa.

La scène suivante se passe à Ephèse, dans la maison de Cérimon, riche seigneur, et en même temps médecin des plus instruits. « J'ai toujours pensé, « dit-il, que le savoir et la bienfaisance étaient des « dons supérieurs à ceux du rang et de la richesse; « aussi ai-je soigneusement étudié la médecine, et « me suis-je familiarisé avec ses secrets. »

C'est donc chez lui que l'on s'empresse d'apporter un coffre mystérieux qui vient d'être jeté sur la plage. Cerimon procède avec précaution à l'ouverture du coffre; il découvre le corps de Thaïsa et lit les lignes tracées par Périclès, mais en même temps il se demande si cette femme est réellement morte.

« Regardez? que son visage est frais! Ceux qui « l'ont jetée à la mer n'ont-ils pas agi avec trop de « précipitation? Faites du feu, allez chercher toutes « les boîtes qui sont dans mon cabinet. . Vite du « feu et des vêtements, amenez des musiciens, faites « leur jouer des airs mélancoliques, redonnez-moi « ce flacon. Tenez, voici le bloc qui s'anime. Encore « un peu de musique; je vous en prie, donnez de « l'air. Messieurs, cette reine va revivre. La nature « se réveille en elle, sa respiration se réchauffe. Elle « n'a pas été en léthargie plus de cinq heures. Voyez,

« les fleurs reparaissent sur son teint.. Elle vit !
« Ses paupières commencent à entr'ouvrir leurs
« franges brillantes comme l'or Ah ! vivez belle
« créature et faites-nous pleurer par le récit de vos
« infortunes. »

Et pendant que les assistants s'émerveillent, Cérimon redouble de soins, en invoquant l'aide d'Esculape, car, dit-il, toute rechute serait mortelle.

Thaïsa, heureusement, est bien ressuscitée ; grâce à la sollicitude éclairée du docte Cérimon, elle se rétablit promptement et se réfugie dans un temple de Diane, où elle attendra plus de quinze ans son mari Périclès et sa fille Marina.

On vient de voir la musique figurer, d'une manière un peu inattendue, au nombre des moyens employés par le médecin grand seigneur Cérimon, dans le but de faire sortir la reine Thaïsa de sa léthargie. La musique fait aussi partie du traitement auquel est soumise la folie du pauvre roi Léar, et cette pratique répond à une idée qui paraît avoir été adoptée de tous temps et en tous pays. L'histoire du roi Lear est bien connue; affaibli par l'âge et les fatigues, il a partagé ses Etats et ses richesses entre deux de ses filles, Gonerille et Regane, se réservant d'aller vivre alternativement chez chacune d'elles. Il a deshérité, maudit et chassé sa troisième fille, Cordelia, indignement calomniée par ses sœurs. Lear, cependant, ne trouve qu'ingratitude et mauvais traitements chez celles qu'il a enrichies. Son cerveau, déjà affaibli, ne peut supporter une aussi terrible épreuve : le vieux roi perd la raison, et chassé de partout, sans autre

suite que son bouffon, il erre à l'aventure dans des bruyères incultes, au milieu des éléments déchaînés par l'orage, heureux encore de pouvoir trouver un abri sous une grossière cabane destinée aux pourceaux. Cependant Cordelia, la fille bannie et maudite, revient en secret pour veiller sur son pauvre père, et elle trouve fort à propos un médecin dont elle invoque le secours.

Le poète nous fait assister à la consultation : « Hélas ! dit Cordelia, c'est bien lui. On vient de le « rencontrer, aussi affolé qu'une mer en courroux ; « il chante, il crie, il s'est mis sur la tête une cou- « ronne de fumeterres fanées et d'autres mauvaises « herbes, ramassées dans les champs. Que peut la « sagesse humaine pour lui rendre la raison ? »

Le médecin : « Il y a des moyens d'y parvenir, « Madame ; ce qui est l'aliment le plus indispensable « à notre nature, c'est le repos, et c'est ce qui lui « manque. Il est des remèdes qui peuvent le lui « rendre, et leur influence fermera les yeux à son « désespoir. »

L'homme de l'art a tenu sa promesse ; le poète nous montre, dans la tente de Cordelia, le roi Lear, calmé, endormi, entouré des soins les plus tendres.

Mais le médecin trouve que le sommeil du roi a duré assez longtemps. Pour le réveiller sans secousse, il fait approcher des musiciens et leur ordonne d'élever progressivement le ton de leurs instruments. La douce harmonie de la voix de Cordelia fait le reste. Le roi se réveille peu à peu, et voyant près de lui sa fille méconnue, il tient un tout autre langage que celui des heures de folie. Le voilà

guéri jusqu'à nouvel ordre Ce n'est là, toutefois, qu'une éclaircie dans le plus sombre drame qu'ait écrit Shakespeare. Le dénouement va réunir sous nos yeux les cadavres des trois filles du roi ; Gonerille, après avoir empoisonné Regane, s'est percé le cœur avec un poignard ; Cordelia a été pendue. Lear lui-même rend le dernier soupir sur le corps de la seule de ses filles qui l'ait réellement aimé. En présence d'une telle hécatombe, le médecin n'aurait plus qu'à constater les décès, et le poète l'a dispensé de cette formalité.

Voyons maintenant le médecin de lady Macbeth. C'est la discrétion même que ce docteur écossais, et on ne l'accusera pas d'aimer à se mêler de ce qui ne le regarde pas. Macbeth doit la couronne à un crime resté ignoré. La reine est malade. Ses nuits sont troublées par d'horribles cauchemars. On a appelé le médecin et on lui a fait part des ces symptômes étranges : « Depuis le départ du roi pour l'armée,
« dit une de ses suivantes, j'ai vu ma maîtresse se
« lever de son lit, jeter sa robe sur ses épaules,
« ouvrir son cabinet, prendre un papier, le plier ;
« écrire, relire, mettre le cachet, puis retourner se
« coucher, sans que pendant tout ce temps elle ait cessé
« d'être profondément endormie. Quant à ses paroles,
« elles ne peuvent être rapportées à personne. Mais,
« voyez ! la voilà qui arrive, et, sur ma vie, elle est
« bien endormie. Restez immobile et observez-la. »
Et tous deux assistent à cette scène célèbre, où lady Macbeth, poursuivie par le remords jusque dans son sommeil, fait d'inutiles efforts pour effacer de

ses mains les taches imaginaires qui y a laissées le meurtre de Banquo : « Disparais, tache maudite ; « disparais, dit-elle. Qui donc aurait pu croire qu'il « y eut tant de sang dans le corps de ce vieil homme... « Toujours l'odeur du sang. Tous les parfums de « l'Arabie ne suffiraient pas à purifier cette petite « main, et cependant Banquo est enterré ; il ne peut « plus sortir de sa tombe ; ce qui est fait ne peut « plus être défait. »

Cette terrible révélation émeut singulièrement le pauvre médecin ; il voudrait bien qu'elle n'ait pas eu de témoins. « Cette maladie, dit-il à la suivante, « est au-dessus de mon savoir. Cependant, j'ai « connu des gens qui, après avoir ainsi marché tout « en dormant, n'en sont pas moins morts saintement, « dans leur lit. Des actes dénaturés produisent des « maladies surnaturelles ; l'esprit à la torture prend « ainsi la nuit pour confident, comptant sur le « silence. Ce n'est pas d'un médecin qu'elle a « besoin. c'est plutôt d'un prêtre. Mon Dieu ! mon « Dieu, donnez-nous à tous le pardon ! Quant à vous, « veillez sans cesse sur elle ; éloignez d'elle tout « moyen de se faire du mal. Adieu, mon esprit est « confondu, mes yeux sont remplis d'effroi ! Je pense « bien, mais je n'ose parler. »

Il faut pourtant qu'il réponde à Macbeth qui demande des nouvelles de sa femme ; mais il ne le fait qu'avec la plus grande répugnance.

« Elle n'est pas précisément malade, seigneur ; elle « a l'esprit assailli de fantaisies imaginaires qui « éloignent d'elle le repos. » Macbeth, en proie aux mêmes remords, demande impérieusemont au doc-

teur s'il n'a pas la science nécessaire pour procurer l'oubli, et celui-ci répondant : « En pareil cas, c'est « au malade à se guérir lui-même. » Le roi s'écrie avec fureur : « Jette donc toute ta médecine aux « chiens ; pour moi, je n'en veux pas. » Puis, s'armant pour le combat, et ramené au sentiment de la réalité, il s'indigne que la médecine ne puisse conjurer les dangers dont le menace l'approche de l'ennemi et l'abandon de ses propres partisans : « Tu n'es « donc pas capable de guérir ton pays quand il est « malade? Il n'y a donc pas une rhubarbe, un séné, « une drogue qui puisse le débarrasser de tous ces « Anglais? »

Le docteur se sent de plus en plus mal à l'aise : « Que ne puis-je être bien loin de Dunsinane, dit-il « en gémissant ; jamais l'espoir du gain ne réussirait « à m'y faire revenir. » Le pauvre homme serait tout disposé à s'écrier comme un autre personnage de Shakespeare : « Ce qu'on peut désirer de mieux « des rois, c'est de ne pas savoir leurs secrets. »

C'est dans la pièce intitulée : *Tout est bien qui finit bien*, qu'apparaît la femme-docteur ; elle y remplit même le rôle principal, elle en est l'héroïne. Fille de Gérard de Narbonne, le plus illustre médecin de son temps, la jeune Héléna a reçu en héritage de son père le secret d'un remède merveilleux qu'elle vient offrir au roi de France, qui, gravement malade depuis longues années, a inutilement consulté les plus célèbres médecins.

Le roi refuse d'abord. Héléna insiste, le remède est souverain et le traitement ne durera que deux jours :

« Avant que les chevaux du soleil, s'écrie-t-elle dans « un style d'une poësie élevée, aient deux fois par- « couru, en portant son éclatant flambeau, leur car- « rière d'un jour ; avant que le soir ait éteint deux « fois sa lampe endormie dans les humides vapeurs « de l'occident, ou qu'à deux reprises la boussole du « pilote ait vu, vingt-quatre fois de suite passer les « minutes fugitives, tout ce qui chez toi est frappé « de maladie se détachera des parties saines ; ta santé « aura repris toute sa vigueur ; le mal disparaîtra « pour ne plus revenir. »

Malgré ces instances, le roi se défie encore ; il veut une garantie, et c'est la vie même d'Héléna qu'il exige comme gage de la sienne. Si l'expérience à laquelle il va se soumettre le fait succomber, Héléna sera punie de mort. Héléna consent, mais elle impose aussi sa condition, c'est que si le succès couronne sa tentative, elle pourra choisir, en dehors de la famille royale, tel mari que bon lui semblera. Le roi promet d'obliger celui qu'elle aura désigné à l'épouser.

A la scène suivante, le roi est guéri. Fidèle à sa parole, il rassemble les jeunes seigneurs de sa cour, et invite Héléna à choisir parmi eux un mari. Héléna, dont le choix est fait depuis longtemps, désigne Bertram, le fils de la comtesse de Roussillon sa patronne, et sur le refus de ce dernier de prendre pour femme une de ses vassales, le drame entre dans une voie nouvelle où il n'y a pas lieu pour nous de la suivre. Qu'il suffise de savoir qu'Héléna finit par guérir aussi le jeune Bertram de sa froideur.

Si je n'avais pas hâte, Messieurs, de céder la parole

à des orateurs que vous êtes, autant que moi, désireux d'entendre ; si je ne tenais pas, surtout, à faire place au lauréat et aux artistes qui veulent bien, ce soir, nous prêter leur précieux concours, je pourrais encore faire défiler devant vous divers personnages qui remplissent un rôle médical dans le théâtre de Shakespeare : le docteur Cornelius de *Cymbeline* qui, comme le frère Laurence, excelle à préparer de faux poisons ; le docteur Butts, médecin d'Henri VIII; le docteur Caïus, victime des joyeuses commères de Windsor.

Mais je ne veux pas m'exposer au reproche de trop vous faire attendre, et je m'arrête avec la crainte de n'avoir pas réussi, même en me restreignant, à éviter la monotonie. Je voudrais au moins pouvoir, en terminant, tirer de cette énumération quelque conclusion générale, propre à servir d'enseignement.

Cela est difficile, néanmcins, car j'ai été forcément amené à ne vous citer que des fragments détachés, pris isolément dans quelques-unes des pièces de Shakespeare, et ce genre de travail est loin de fournir les éléments d'une appréciation d'ensemble de ses œuvres.

Déjà, il y a plus d'un siècle, l'un des plus érudits critiques de Shakespeare, le célèbre docteur Johnson, s'élevait contre cette manière de juger le grand poëte national de l'Angleterre. « Sa valeur réelle, dit-il, ne « se manifeste pas par l'éclat de quelques passages, « pris en particulier, mais par l'ensemble de l'action « et par la succession des dialogues. Celui qui vou « drait le faire apprécier, par la citation de quelques « morceaux isolés, obtiendrait un succès analogue à

« celui de l'original qui, tenant à vendre sa maison,
« en portait toujours une brique dans sa poche pour
« servir d'échantillon (1). »

Ce qui assure la gloire de Shakespeare, au-delà des limites de son temps et de son pays, ce qui lui a conquis à jamais une des premières places, la première peut-être, parmi les auteurs dramatiques de tous les temps et de tous les pays, c'est qu'il est, par excellence, le poëte de la nature, et qu'il offre toujours un fidèle miroir de la réalité. Pour représenter les hommes et les choses humaines, il ne s'est pas abandonné aux caprices plus ou moins ingénieux d'une imagination qui ne fait que se contempler elle-même. Chez lui, l'imagination ne se sépare jamais d'une observation consciencieuse, incessante, infatigable, servie par une intelligence supérieure et une puissance d'assimilation hors ligne.

Oui, Messieurs, quelle que soit la part à faire, dans l'œuvre du grand poëte anglais, aux heureux dons de sa nature, il y faut en faire aussi une très large aux efforts de la volonté et à l'intensité du travail. Il est impossible de représenter, d'une manière aussi vraie, tous les aspects de la vie humaine, sans s'être appliqué à accumuler volontairement une immense quantité d'impressions extérieures, et sans les avoir soumises à l'élaboration d'une analyse assidue, d'une méditation approfondie.

C'est en étendant ce procédé d'études, c'est en l'appliquant, non-seulement aux questions générales qui constituent, pour ainsi dire, un domaine commun à

(1) Dr Johnson, Préface aux œuvres de Shakespeare.

toute l'humanité, mais aux questions spéciales qui sont l'objet particulier des poursuites de certains hommes seulement, que Shakespeare a atteint, pour les choses de la médecine aussi bien que pour celles des autres sciences, une exactitude de renseignements, une rigueur d'expressions qui lui ont permis de ne jamais heurter la vraisemblance, de ne jamais blesser la vérité, telle du moins que son siècle la comprenait.

Grand exemple à donner, Messieurs, à tant d'auteurs qui se figurent pouvoir traiter toutes les questions, même les plus spéciales, sans en avoir réellement étudié aucune, et qui semblent ignorer que pour être en état d'instruire, il faut avoir commencé par apprendre.

RAPPORT

SUR LE

PRIX DUMANOIR

PAR M. LORMIER.

MESSIEURS,

Nous sommes souvent étonnés, troublés, presque effrayés par l'annonce et les détails des crimes que nous révèlent les feuilles publiques ; ne nous hâtons pourtant pas de conclure, avec certains esprits chagrins, que le mal a conquis le monde, que lui seul désormais est capable de réveiller les sensations de nos esprits blasés, et que la vertu, devenue une théorie surannée, ne sera bientôt plus qu'un mot vide de sens.

L'attention et la curiosité que nous accordons aux œuvres du mal ne sont le plus ordinairement, à les bien comprendre, qu'une sorte d'hommage rendu à la vertu. S'il nous arrive de sembler indifférents pour elle, c'est seulement qu'elle nous paraît la règle nécessaire imposée à l'homme pour vivre en société ; nous ne sommes pas indifférents pour la vertu,

mais nous la regardons avec tranquillité, avec confiance, comme une des admirables lois de la nature. Quand le mal vient rompre sa tranquille harmonie, de même que nous cherchons avec émoi l'explication d'un phénomène dans le monde physique, nous regardons surpris, nous interrogeons anxieux, nous voulons connaître la cause et les conséquences de ce trouble inattendu.

Si la vertu, consentant à perdre un de ces plus intimes attributs, ne craignait pas de se laisser apercevoir, si elle pouvait avoir ses enquêtes minutieuses, ses jugements hautement prononcés comme le crime a les siens, que d'étonnement elle produirait sans doute, et que d'admiration elle exciterait par ses manifestations multiples : ses charités, ses abnégations, ses sacrifices, ses dévouements sans cesse renaissants.

C'est cette dernière considération qui a autrefois inspiré à un de nos concitoyens la pensée de fonder, dans un legs pieux, un prix que l'Académie de Rouen a mission de décerner chaque année aux actes de vertu qui lui semblent surtout utiles à faire connaître ; M. Dumanoir a donné à notre Compagnie la tâche aussi noble que délicate de procéder à cette enquête du mérite, de se faire juge de quelques-unes de ces existences particulièrement vouées au bien, pour laisser entrevoir au monde indifférent ou sceptique ce qu'il y a souvent de grand, d'admirable même sous les dehors les plus modestes, sous les apparences les plus humbles.

Cette année, comme d'habitude, aux attentives et discrètes recherches des membres chargés de pré-

senter un candidat pour le prix Dumanoir, les belles actions n'ont pas fait défaut, la Commission, en avouant son regret de devoir laisser dans l'ombre des mérites certains, des vertus dignes d'être données en exemple, a du moins confiance de vous présenter en la personne de Louis François Beauchamp, garde-maritime au Petit-Quevilly, un des types les plus complets du citoyen courageux, du chef de famille, par excellence rangé. exact dans l'accomplissement de tous ses devoirs.

Beauchamp a été presque dès sa naissance privé de son père, ancien marin, depuis quelques années patron des douanes ; il avait seulement six mois lorsque le choléra le laissa orphelin avec un frère aîné, à la charge de sa mère aidée pour les élever d'une très minime pension.

De bonne heure, on pourrait dire encore enfant, il montra cette générosité, ce courage qui depuis ne se sont jamais démentis. A quinze ans, il demeurait alors à Saint-Malo, il sauva d'une mort certaine une petite fille de six ans qui était tombée du quai dans la retenue.

Quelques mois plus tard, dans la ville de Cette, il se jetait dans le bassin au secours d'un enfant de huit ans, et aidé par un de ses camarades, il avait encore la joie de le ramener sain et sauf.

A Calais, en 1848, témoin de la chute, dans le bassin du port, d'un ouvrier que son complet état d'ivresse mettait dans l'impossibilité de se tirer lui-même du péril dans lequel il s'était mis, il se précipitait résolument et sauvait ce malheureux aux applaudissements de la foule émue de cette belle action.

Un jour, à Boulogne-sur-Mer, un homme étant tombé accidentellement dans la vase de l'avant-port et faisant, à la vue d'un grand nombre de personnes, de vains efforts pour se retirer, il se porta à son secours et le tira de ce mauvais pas. Vous comprenez que cette marche à travers la vase épaisse, profonde, noirâtre, difficile à franchir, surtout au retour par la nécessité de frayer un chemin au malheureux embourbé, excitait plutôt le rire des spectateurs que leurs félicitations, mais pour plaisant que puisse sembler cet épisode, il ne saurait être omis, car il nous montre Beauchamp l'homme véritablement bon et généreux ne voyant dans cette occasion rien autre chose que le service à rendre ; lui-même, en revenant de sa singulière expédition, riait avec la foule de se voir ainsi tout couvert de cette vase dégoûtante, nauséabonde et répondait aux plaisanteries qu'on ne lui ménageait pas, avec l'enjouement et la bonne foi de l'homme qui ne cherche pas à se faire un mérite particulier d'une action qu'il a accomplie simplement : Oh ! disait-il, il n'y avait pas de danger, et je le savais bien, mais tout de même, n'est-ce pas qu'il ne fallait pas avoir peur de se crotter ?

Pour abréger j'omets d'autres traits, j'ai hâte de vous raconter les actes qui ont valu à Beauchamp ses trois médailles d'honneur : la première, de 2e classe, en argent ; la deuxième, de 1re classe, en argent ; la troisième, de 2e classe, en or.

En 1863, les besoins de son service l'avait appelé un jour dans l'île Lacroix, tout à coup des cris se font entendre, une petite fille de trois à quatre ans, en jouant sur le bord de l'eau, s'était imprudemment

avancée et était tombée dans un des endroits les plus profonds de la Seine, entre le quai et des bateaux chalands qui y étaient amarrés; il semblait impossible, à moins d'une véritable témérité, d'aller à son secours dans ce passage étroit où les bras du nageur ne pourraient se mouvoir; Beauchamp a tout compris, et le danger de l'enfant et la difficulté du sauvetage, il n'hésite pas, il se précipite tout habillé, plonge d'abord inutilement, revient seul, puis disparaît pour revenir cette fois avec l'enfant retrouvé et sauvé. Le Commissaire de l'inscription maritime informé de cet acte et de ses circonstances, en envoya aussitôt le rapport au Commissaire général, chef du service de la marine au Havre, en faisant suivre l'exposé des faits de ces annotations honorables : « J'attribue d'autant plus de mérite à cet acte de dévouement que ce garde maritime est père de trois jeunes enfants, et que par conséquent ses jours sont précieux pour sa famille. J'ajoute que le sieur Beauchamp est un excellent homme et d'une conduite irréprochable. »

En 1864, entre l'île du Petit-Gay et le quai du Mont-Riboudet, un jeune homme s'amusait dans une embarcation, à un moment une fausse manœuvre le précipite dans le fleuve, déjà il avait disparu par la force du courant, un malheur semble imminent, mais Beauchamp est là placé on peut le croire par la Providence, il a entendu l'appel des passants effrayés, il accourt, on lui montre l'endroit de la chute, il est dans l'eau, il nage, il arrive, il plonge, saisit l'imprudent et le dépose bientôt sur la rive.

Enfin, en 1877, un après-midi, il s'apprêtait avec quelques personnes à suivre sur le quai des Curan-

diers le convoi d'un de ses voisins décédé, le clergé arrivait à la maison mortuaire, au même instant des cris d'effroi se font entendre du côté de l'eau et interrompent les chants funèbres, c'est qu'un enfant d'un quartier éloigné, après avoir échappé à la surveillance de ses parents, en voulant se baigner s'est avancé dans la Seine au-delà de l'endroit où il croyait encore retrouver pied, des personnes l'ont aperçu s'agiter en détresse, il a appelé, maintenant on ne le voit plus, peut-être est-il déjà noyé ! Beauchamp vient de prendre son repas, il n'importe, à la hâte il retire son paletot et sa montre. Dans le mouvement précipité qu'il vient de faire pour se débarrasser de ces objets, il rompt sa chaîne, il n'en sait rien, il a rejoint l'enfant en si grand péril, il le tient, il le montre, il le ramène au milieu de l'émotion de tous les assistans.

Tous ces actes de dévouement si simplement accomplis ont déjà, j'en suis sûr, gagné vos cœurs ; cette vie qui dès quinze ans commence par l'oubli du danger en présence du danger des autres, qui se continue avec les mêmes élans généreux chez le jeune homme et chez l'homme mûr, vous comprenez sans peine qu'elle a dû nous émouvoir profondément, et plus qu'aucune autre entraîner nos suffrages.

Ah ! Messieurs, que ne m'est-il donné pour augmenter encore votre admiration, de vous introduire au foyer modeste de l'homme dont je viens de vous raconter quelqu'une des actions courageuses? Depuis seize ans, il habite, quai des Curandiers, une petite maison séjour du calme, de l'ordre et du travail ; avec le mince produit de sa place, 900 fr., il a

trouvé moyen d'élever cinq enfants dont il a fait d'excellents sujets ! L'aîné de ses fils est actuellement quartier-maître mécanicien, et a été reçu, il y a deux mois, le 3e sur 90 candidats. Son deuxième fils s'est engagé volontairement sur la flotte et méritait dernièrement cette note : Sujet d'avenir. Le troisième, apprenti charpentier, est un bon serviteur, aimé de son patron. Le quatrième, âgé de cinq ans, ne pouvant faire mieux, va déjà bravement à l'école. La cinquième, une fille, est couturière et travaille à la maison Tous savent lire, écrire, tous aiment et respectent leur père et leur mère. Enfin Beauchamp a encore chez lui sa belle-mère âgée et complètement infirme, qu'il entoure des soins les plus touchants.

Je termine ; en effet quelle parole pourrait exprimer l'émotion produite dans l'âme par un tel tableau ? ces dévouements si admirables au dehors, cette vie si simplement belle dans l'accomplissement de ses devoirs intimes ! Non, Messieurs, la vertu n'a perdu ni ses droits, ni ses disciples, ni ses admirateurs ! Je le répète, que les esprits inquiets se rassurent : si l'existence que je viens d'esquisser trop sommairement est plus que d'autres digne d'éloges, à des degrés divers on en pourrait trouver partout dans notre France, germes féconds qui perpétueront d'âge en âge ce qui fait la force et la sauvegarde d'une nation : la générosité prête pour tous les dévouements, l'amour de la famille comprenant, remplissant tous ses devoirs, et disposé sans murmure à tous les sacrifices.

RAPPORT

SUR LE

PRIX BOUCTOT

PAR M. SAMUEL FRÈRE.

MESSIEURS,

La Commission qui m'a fait l'honneur de me désigner pour vous présenter ce rapport a été chargée d'examiner quelle était, parmi les œuvres artistiques envoyées à la XXVIe Exposition municipale de notre ville, celle qui lui paraissait avoir mérité le prix Bouctot de 500 fr.

Vous vous rappelez, Messieurs, quels sont, depuis une décision récente, les termes de notre programme : l'Académie se propose de récompenser un exposant, né ou domicilié soit dans la Seine-Inférieure soit dans la Normandie. Plus de cent artistes réunissaient, au mois de novembre 1878, les conditions matérielles de ce concours. Un empressement analogue s'était déjà produit en 1876 : nous ne saurions donc trop nous féliciter d'avoir, à cette époque,

modifié le mécanisme du prix des beaux-arts, en en faisant bénéficier tous les deux ans notre Salon rouennais.

Au milieu des rangs pressés de cette vaillante armée de peintres, de sculpteurs, de graveurs, plusieurs noms se sont immédiatement imposés à notre attention.

Ceux de MM. Charpentier, Dubourg, Hermann Léon, Krug, Lepoitevin, Lesrel, Louvry, Vallois, Zacharie pour la peinture; Guilloux et Le Duc pour la sculpture; Jules Adeline pour la gravure.

M. Zacharie [1] n'est pas de ceux qui négligent leur art. Depuis quelques années, l'Académie suit avec intérêt sa marche persévérante dans la route de la peinture d'histoire. Elle se félicite des généreuses convictions qui le portent à ne point déserter un genre de plus en plus abandonné par ses confrères.

De ses deux tableaux, *le Châtiment de Caïphe* et *le Bon*

[1] M. Zacharie (Ernest-Philippe), né à Radepont (Eure), élève de M. Morin, exposait au n° 559 du catalogue de l'Exposition municipale, le *Châtiment de Caïphe*; toile, figures demi-nature.

Au premier plan et dans l'axe du tableau, Caïphe, presque nu, renversé sur le dos, la tête en avant, est vu totalement en raccourci; Virgile et le Dante, debout, au second plan, regardent et s'entretiennent gravement. Les fonds et le cadre sont remplis par une nature tourmentée : rochers noirs, sombres précipices dans un ciel plein d'orages, servant de repoussoirs aux terrains secs et lumineux du premier plan. M. Zacharie a voulu commenter ces mots du xxiii[e] Chant de l'Enfer du Dante : « Je vis alors Virgile s'émerveiller sur cet homme étendu si ignominieusement en croix dans l'exil éternel.

Le *Bon Samaritain* était inscrit au livret sous le n° 560; enfin, le même artiste donnait plusieurs dessins aux n[os] 670, 671, 672.

Samaritain, le premier était de beaucoup le plus remarquable. Le Samaritain, au contraire, laissait place à quelques reproches. Le succès de M. Zacharie n'était donc point assez décisif pour permettre à l'Académie de lui décerner le prix Bouctot; mais elle a été heureuse de constater depuis, qu'une des médailles d'or, attribuées par le jury municipal, avait récompensé cet artiste de ses réelles qualités d'exécution.

M. Edouard Krug[1] avait exposé un *Moine* lisant gravement dans un volumineux in-folio. Le livre, appuyé sur la paroi du cadre, masquait un flambeau dont la lumière ainsi abritée faisait valoir les traits et les mains du capucin. Le visage, vu de face, se partageait en deux parties distinctes : la gauche, modelée dans la lumière, la droite peinte en pleine ombre. L'effet de l'ensemble était saisissant. C'était là plus qu'une étude, c'était un intéressant tableau.

Il y a deux ans, nous vantions devant vous une toile remarquable de M. Lesrel[2], acquise depuis par le Musée : *Gentilshommes au cabaret*. L'année dernière il avait envoyé deux pièces d'inégale importance, traitées l'une et l'autre avec la prodigieuse habileté de main qui est un des mérites de cet excellent peintre.

[1] M. Krug (Edouard), né à Dubrec (Calvados) élève de M. Léon Cogniet, n'exposait que ce *Moine*, sous le n° 306 du catalogue.

[2] M. Lesrel (Adolphe-Alexandre), né à Genets (Manche), élève de M. Gérôme, exposait deux toiles : sous le n° 383, une nature morte : Casque Charles IX, Arquebuse aux armes de Charles-Quint, Vidrecome du XVI^e^ siècle, appartenant à M. Boivin Genty, de Rouen. Le Portrait de l'Enfant était, sous le n° 382, désigné par plusieurs points.

Comment rendre avec une plus intelligente fidélité l'aspect de l'ivoire, du fer, du velours, les moindres accidents de ces surfaces polies ou mates, plucheuses ou lisses; et ce portrait d'une fillette de dix ans, vêtue de soie, cette enfant rose et blanc, sur un fond rouge sombre, quoi de plus coquettement harmonieux, quoi de plus merveilleusement exécuté!

Il y a loin de cette mignonne et toute charmante apparition à l'imposante allégorie que M. Lesrel exposait récemment à Paris, et qu'il n'avait pu envoyer à Rouen en 1878. *La France retrouvant le cadavre de Regnault à Buzenval* [1] est une grande toile dont les intentions, l'accent dramatique et l'énergie d'expression faisaient oublier, au moins pour un temps, le portraitiste délicat. En réalisant cette composition austère, l'artiste normand a fait faire un grand pas à son genre en même temps qu'il a rendu hommage à ce jeune héros, qui fut aussi vaillant soldat sur le champ de bataille que grand peintre dans l'atelier.

Enveloppé dans les plis du drapeau français voilé de crêpe, la Patrie considère son noble enfant étendu sans vie dans un sillon, mais au fond de ses yeux voilés par les larmes, il y a un éclair éloquent qui veut dire : oui, je suis brisée, oui, mon épée s'est rompue dans ma main, et mes guerriers sont frappés autour de moi, mais l'aurore de la rédemption nationale va luire; en neuf ans vous la verrez cette France en deuil, relever les murs de ses villes, acquitter sa rançon, convier le monde à la fête de la paix et de l'intelligence, élever cette robuste génération de vo-

[1] N° 1913 du catalogue du Salon de 1879.

lontaires, qui n'oubliera jamais les soldats de Bazeilles, de Reichoffen, de Buzenval, et se préparer enfin à remplacer sur ses étendards la devise : « *Gloria victis,* » par cet autre : « *Gloria victoribus.* »

Voilà, Messieurs, ce que semble dire l'image de la France dans le tableau de M. Lesrel, voilà les scènes, voilà les idées qui appartiennent au domaine de l'idéal, c'est ainsi que restera vraie la définition de Platon : le Beau est la splendeur du vrai, et cette autre, l'Art est la contemplation créatrice du beau.

Défions-nous donc de cette école moderne qui cherche sa voie dans la satisfaction exclusive de la vue, et qui nous invite à nous pâmer d'aise devant le fini de ses rendus, l'agrément de ses accessoires, l'éblouissement de ses miraculeux bibelots. Délions, Messieurs, ces faveurs satinées et ces rubans moirés dont les profanes voudraient parer la Muse. La belle déesse ne doit point embarrasser sa robe dans les volants chiffonnés des guipures à la mode. Cherchons surtout la pensée sous la forme, et gardons nos enthousiasmes pour la vraie beauté. Non, les œuvres de l'art ne tiennent pas seulement leur valeur de la façon dont elles sont matériellement exécutées, elles empruntent leur prix à la nature des idées qu'elles expriment, à la noblesse du genre auquel elles appartiennent.

La statuaire surtout doit s'interdire l'étude de ces choses changeantes, insignifiantes, frivoles, ces costumes et ces ajustements familiers.

Dans un certain sens, il peut être vrai de dire avec le Poussin que le peintre étend son empire sur la nature entière et qu'il embrasse du regard tout ce

qui se voit sous le soleil; mais la sculpture est plus difficile dans le choix de ses inspirations, et, comme elle ne veut pas déchirer ses beaux pieds dans les buissons des chemins encaissés, elle monte au penchant des collines, et fait son aire des sommets; l'envergure de ses ailes n'est gênée là par aucun contact capable de les froisser; elle plane en immortelle, en reine, mais en reine à laquelle son peuple ne permettrait point de quitter le trône, dût son sceptre d'or fatiguer sa main!

Donc le sculpteur, encore moins que le peintre, ne peut pas se permettre d'imiter toutes choses, et il n'a que deux partis à prendre; ou bien comme les Florentins, dégager du modèle le caractère qui lui est particulier, en l'accentuant au besoin, ou bien, comme les Grecs, idéaliser les formes vivantes en ramenant l'œuvre à l'expression générale d'un genre ou d'un type.

Sans doute le second de ces partis peut conduire à l'imitation servile des types antérieurs et particulièrement du style devenu classique. Mais on peut, on doit résister à ces entraînements fâcheux : la statuaire française remporte cette victoire à toutes nos expositions des Champs-Elysées, et sans prendre nos exemples en dehors du Salon rouennais, je vous rappelle le *Faune* de M. Guilloux [1]. Ce Faune arrive après bien d'autres de la même famille; il n'en est pas moins une statue originale

[1] M. Guilloux (Alphonse), né à Rouen, élève de MM. Gustave Morin et Dumont, est aujourd'hui dans l'atelier de M. Falguière. Son *Faune* (plâtre, était inscrit sous le nº 693.

émané d'un talent personnel. C'est un mérite pour ce jeune pensionnaire de la ville de Rouen à l'Ecole des Beaux-Arts, d'avoir su rajeunir par des formes neuves et des mouvements exempts de vulgarité, ce type vieux comme la Fable d'où il est sorti

Cet art de transformer par la variété dans le geste, par l'imprévu dans l'attitude, un sujet tombé depuis des siècles dans le domaine public de l'esprit humain, M. Le Duc le possède à un haut degré. Pas plus que le Faune, la *Bacchante* et le *Centaure* ne sont des images nouvelles dans le cycle des demi divinités qui peuplaient l'imagination poétique des Grecs, mais l'heureuse façon de les faire concourir au développement d'une action mouvementée, et d'en composer un groupe très spontanément conçu, donne à ces deux physionomies mythologiques un intérêt inattendu.

Lancé au grand trot dans une course folle, un centaure vient d'enlever à une jeune bacchante la cymbale qu'elle frappait tout à l'heure en accompagnant ses chants de joie.

Audacieuse et agile la bacchante, sans laisser son thyrse enrubanné, a bondi sur la croupe du ravisseur; dans l'effort qu'elle vient de faire, ses vêtements sont tombés, et elle apparaît belle et nue, de cette nudité dont Polyclète revêtait ses dieux de marbre, et qui n'a ni les abaissements, ni les hontes du deshabillé. Renversé légèrement en arrière, le centaure lève les bras au-dessus de sa tête ; tout en se cabrant, il tient la cymbale en l'air en dehors des atteintes de la jolie rieuse ; l'une sourit de ses efforts infructueux, l'autre n'aurait qu'un mouvement à faire pour abaisser les mains et tirer sa proie ; mais il tient trop à prolonger

ce voluptueux badinage et à rire encore des tentatives désespérées de sa compagne.

On ne sait comment finirent ces coquetteries piquantes ! Espérons pour la pauvre bacchante que quelque nymphe maligne ou quelqu'adroit dryade va couper la route au cavalier et livrer enfin à d'aussi gracieuses étreintes la cymbale tant convoitée.

En analysant cette œuvre importante longtemps placée au bas du grand escalier de l'Hôtel-de-Ville, la commission ne s'est pas arrêtée plus particulièrement sur tel détail.

On pourrait louer le soin avec lequel le sculpteur a étudié l'anatomie des extrémités, le corps et les jambes du cheval ; on pourrait signaler la grâce de la bacchante pliant le genou gauche sur la vigoureuse échine de l'animal et étendant la jambe droite en dehors pour ménager son centre de gravité : on aurait raison de vous parler de la finesse des articulations et de la franchise de ces formes élégantes, mais ce qui nous a décidés, nous l'avouons, c'est surtout l'agencement général des lignes, c'est le mouvement.

Impossible, en effet, d'imaginer un élan plus enlevé que celui du centaure ; le groupe vole plutôt qu'il ne court, et de quelque côté que l'observateur se place, il est frappé par cette qualité dominante qui dans un pareil sujet, doit être considéré comme un élément principal de perfection. Il est fâcheux néanmoins que l'auteur n'ait pas pu trouver d'autre point d'appui à son coursier que cette peau de bête sauvage qui tombe du flanc du centaure en plis lourdement épais.

Telle est l'œuvre [1] de M. Arthur-Jacques Le Duc, sur laquelle s'est arrêté le choix de la commission et de l'Académie.

M. Le Duc est né le 27 mars 1848, à Torigny-sur-Vire [2], paisible petite ville du département de la Manche : il se plaît à y retrouver chaque année les impressions de sa première enfance. Il aime à revoir ses magnifiques avenues de tilleuls, rafraîchies par le voisinage des étangs, son vieux château où l'on conserve précieusement « l'histoire des Matignon, « peinte en onze grands tableaux originaux faits à « Paris, en l'espace de deux années, par Claude « Vignon, peintre d'histoire. »

Tout cela parle à son cœur avec cette éloquence dont les voies de la nature et de la jeunesse ont le secret, et quand, sur ce sujet, il est permis de surprendre dans sa correspondance des confidences qu'il envoie à un ami, on y trouve des passages comme ceux-ci, qui sont l'écho de sa pensée : « Oui, je vais bientôt refaire ces chères promenades d'autrefois. Ici, chaque coin a pour ainsi dire son histoire : c'est là que je faillis être piétiné par un taureau furieux, c'est ici que nous allions avec nos cousins faire la fenaison ; au détour de ce chemin, voilà la borne sur laquelle me fit monter mon grand'père la première fois qu'il m'enleva sur son grand cheval. Quel beau jour pour moi ! Je me vois encore en croupe assis derrière lui, sur le troussequin de sa selle monumen-

[1] N° 698, *Centaure* et *Bacchante* (groupe plâtre). Le bronze en a été exposé à Paris, au Salon de 1879, sous le n° 5163.

[2] M. Le Duc père était notaire à Torigny.

tale dont la forme rappelait les selles arabes ; c'est à dater de ce moment que je fus pris de la passion des chevaux. Pauvre grand'père, il n'avait pas rêvé de faire de moi un artiste ; pourquoi n'est-il plus là pour se convaincre de son influence inconsciente sur ma destinée ! »

En effet, le jeune Jacques n'allait plus rêver que courses et chevaux : que de fois, à côté des têtes, des nez et des mains dont l'étude lui était imposée au collége de Caen [1] par le programme officiel, ses professeurs, MM. Lechevalier et Guillard, trouvèrent-ils des poneys fringants, des percherons robustes ou des purs sang anglais.

Cependant, il ne négligeait point ses études classiques, et quand il eut obtenu le diplôme de bachelier ès-lettres, il entra, selon le désir de son père, à l'école de droit. Il y passa de bons examens et le 22 novembre 1869 il prêtait serment d'avocat devant la Cour d'appel de Caen.

Dire que M. Le Duc vécut en parfait accord avec MM. Dalloz et Sirey, voire même avec MM. Aubry et Rau, serait peut-être aller loin. Les séductions des luttes oratoires et les triomphes de la barre étaient légèrement oubliées pour les intimes jouissances de l'atelier de M. Lenardez, l'habile portraitiste des chevaux de course [2].

A la même époque on vit le jeune stagiaire à l'école de dressage, exécuter d'intéressantes études d'après

[1] C'est en 1856 que Arthur Le Duc entra au Lycée de Caen.

[2] M. Le Duc a collaboré pendant dix ans au *Moniteur du Calvados*; il a fait dans ce journal des articles, très remarqués, sur la question chevaline en Normandie.

nature, plus souvent qu'on ne l'entendit au palais commenter les articles 1382 ou 2279. Nous ne lui en faisons pas un reproche, puisque nous couronnons aujourd'hui le statuaire.

Aussi bien la guerre vint tout interrompre; il abandonna toge et crayons, pour courrir à l'armée de la Loire où ses fonctions de sergent ne lui permettaient plus de penser qu'à la théorie et aux manœuvres. Après la signature de la paix, il déserta de plus en plus les audiences et se laissa aller au courant impétueux de sa vocation.

En 1872, il envoyait au salon un cheval en cire. L'œuvre ne fut pas admise. Loin de perdre courage, M. Le Duc s'attacha plus que jamais au modèle vivant, et il commença l'étude du corps humain. En 1873 et 1874, il exposait aux Champs-Elysées plusieurs groupes importants, entre autres un projet de monument à la mémoire des cuirassiers de Reichoffen, intitulé le *Porte-Etendard*.

Vaincu par ces premiers succès, son père lui permit d'habiter Paris, M. Le Duc y reçut les conseils de Barye et de Augustin Dumont. Grâce à l'enseignement de ces illustres professeurs, il fut en mesure de produire en 1878 le *Centaure et Bacchante*, qui lui valut une mention honorable à Paris, et tout récemment en 1879 sa belle *Pitié filiale*[1], que le Jury a récompensé d'une troisième médaille.

Comme nous, Messieurs, vous avez vu au palais de l'Industrie au mois de juin, cette jeune fille éplorée, répandant sur une tombe fermée, les fleurs

[1] N° 5164, la *Piété filiale* (tombeau plâtre).

de sa corbeille, et vous avez lu sur le socle ces vers du poète Laurot : -

Effeuille enfant la fraîche rose,
Au milieu des gazons épais,
Où l'aïeule est là qui repose,
Entre le saule et le cyprès,
Effeuille enfant la fraîche rose !

Ce monument a une histoire touchante.

Au mois d'avril 1878, M. Le Duc perdit sa grand'-mère. En chérissant son souvenir, il ne faisait que rendre à l'aïeule l'affection profonde que celle-ci lui avait toujours voué.

Pleine de confiance dans la vocation de son petit-fils, elle mourut avant que M. Le Duc ait obtenu sa mention honorable; dès-lors, le jeune statuaire n'eut plus qu'une préoccupation, placer sur sa tombe un ouvrage digne d'elle, digne aussi de son amour filial. Pendant un an, l'artiste entreprit maints projets, aucun ne le satisfaisait, l'inspiration ne venait point. Autour de lui, dans sa famille, on renonçait à sa promesse. Lui-même semblait découragé.

Un jour que sa pensée chevauchait derrière un Mazeppa fantastique, une douce et triste figure apparut à son esprit et s'arrêta court. Il sentit qu'il voyait sa piété filiale ; aussitôt il laisse là Mazeppa, chevaux, portraits et projets ; il prend un peu de cette terre malléable, qui obéit si vite sous la pression de la main, au commandement de la tête, il arrête ses lignes principales. En deux mois son monument est fait. Il avait travaillé tout d'une haleine, mais il

était heureux, heureux disait-il, non pas des jugements du public sur sa piété filiale, heureux d'avoir fait quelque chose selon son cœur. Cela ne pouvait pas être mauvais.

Vous voyez, Messieurs, quelles sont les tendances et les convictions esthétiques de M. Le Duc Il est toujours l'esclave de l'inspiration. Lorsque le démon de l'art ne le tourmente plus, il s'arrête; il refuse d'entreprendre ces créations froides, nées du calcul, et que le doigt de l'imagination n'a pas touchée au front. Quand la muse l'appelle, il accourt alors, et il se livre tout entier aux douceurs d'un tête à tête idéal.

Un artiste qui professe de pareilles doctrines, mérite à tous égards les encouragements de l'Académie. Elle est donc heureuse de décerner le prix Bouctot à M. Arthur-Jacques Le Duc.

Voici la liste complète des œuvres de M. Le Duc exposées aux Salons :

1875 *Le Porte-Etendard* (groupe plâtre), projet de monument à la mémoire des cuirassiers de Reichoffen.
Chopinette, ponette demi-sang (statuette cire).
1874 *La Raison du plus fort*, deux étalons et une jument (groupe plâtre).
Vert Galant, chien normand de l'équipage de M. E. de la Broise.
1875 *Relais* de l'équipage de M. E. de la Broise (groupe plâtre).
En Chasse! (groupe plâtre).
Portrait de M^lle G. L. (médaillon plâtre).
1876 *Portrait de M. Mottet*, directeur des postes de la Seine (médaillon plâtre).

Mort de Roland (groupe plâtre).

1877 *A la Ferme* (groupe plâtre).

Diane de Poitiers partant pour la chasse (groupe bronze).

1878 *Centaure et Bacchante* (groupe plâtre), mention honorable.

Buste de Le Verrier, marbre pour les galeries de Versailles.

1879 *Centaure et Bacchante* (bronze).

La Piété filiale (tombeau plâtre), médaille de 3e classe.

RAPPORT

SUR LE

PRIX SPÉCIAL

Décerné à M. Ch. LENEPVEU, compositeur de musique.

PAR M. FÉLIX.

Les Académies de province ont d'autant moins de peine à se montrer modestes qu'elles rencontrent rarement l'occasion de se défendre contre la flatterie et l'indulgence que leurs critiques, — il serait ambitieux de dire leurs ennemis, — consentent à leur accorder, se borne le plus souvent à remplacer de piquantes plaisanteries par un oubli charitable ou une indifférence polie. Ces préventions, s'il y a peut-être ingratitude à les signaler à un public dont l'affluence proteste contre elles, notre séance semble leur préparer un autre démenti et, dussé-je paraître le champion intéressé d'une querelle personnelle, je crois pouvoir, sans téméraire présomption, réclamer comme un titre à la bienveillance la participation que

nous venons apporter à la destruction d'un préjugé trop enraciné.

La médisance qui réservait jadis ses attaques aux médecins leur a fait de notre temps plus d'une infidélité au profit des avocats, (à condition surtout que les railleurs n'aient ni infirmités à soigner, ni procès à soutenir), et la malignité de notre époque a relevé avec un sentiment d'effroi, bien injustifiable, je parle par expérience, le nombre presque toujours croissant des adeptes de Thémis. Je ne sais si les malades s'inquiètent beaucoup de la statistique médicale, et j'estime que les plaideurs supprimeraient volontiers l'avocat de leurs adversaires, pourvu qu'on entendît plus longuement celui qui défend leurs intérêts, mais, je tiens à le constater, notre réunion nous offre ce spectacle rassurant, que ceux qu'une vocation sérieusement mûrie entraîne vers les larges horizons dont l'amour de l'art leur ouvre l'accès fuient, au bruit de nos applaudissements, l'enceinte étroite où leur profession les enfermait, comme l'aigle brise sa coquille pour s'élancer dans les airs et trouvent, un double exemple nous l'atteste ce soir, des mains amies qui se tendent pour leur faciliter le parcours d'une nouvelle carrière. Ces encouragements, chers à l'artiste, nécessaires à sa confiance dans l'avenir, l'Académie est heureuse d'y contribuer avec la solennité qu'assure la présence de nos autorités locales et la libéralité dont ses ressources lui permettent de disposer. Il n'y a qu'un instant un avocat félicitait le confrère qui a déserté le barreau pour l'atelier du sculpteur, et, par une coïncidence dont la bizarrerie semble une ironie du sort, voici qu'un magistrat vient

remercier un autre transfuge d'avoir abandonné sa robe aux épines du chemin pour cueillir les lauriers voisins.

Né à Rouen, M. Charles Lenepveu, était destiné à continuer au Palais un nom qui y était honorablement connu. Il achevait ses études de droit avec un courage d'autant plus méritoire qu'il sacrifiait ses goûts à des désirs légitimes ; mais l'on raconte qu'Achille, caché sous des vêtements féminins, se trahit en saisissant les armes mêlées aux bijoux qu'Ulysse apportait à la cour de Scyros. A l'appel de la ville de Caen, qui voulait célébrer le centenaire de la fondation de sa Société d'Agriculture, le jeune étudiant quitte son code pour son piano, incapable de résister à la tentation qui lui était offerte. Le succès seul pouvait l'excuser d'y avoir succombé : il réussit, et la cantate qu'il avait composée mérita une approbation que rehaussait encore la compétence de juges tels que Baptiste, Bazin, Ambroise Thomas, Auber, unanimes à couronner ce premier essai.

Les caractères fortement trempés ne se laissent pas aisément séduire par la faveur qui accueille un début ; les travailleurs consciencieux n'ignorent pas qu'après la fleur doit venir le fruit et que les œuvres durables ne s'enfantent qu'au prix de longs efforts et d'une persévérance obstinée. La distinction qu'il venait d'obtenir était à peine une promesse aux yeux du lauréat qui se sentait assez fort pour être un juge impartial à lui-même ; aussi, reprenant la route de la Faculté pour y passer son dernier examen, M. Lenepveu conquit bravement son diplôme de licencié en droit et commença son stage d'avocat.

Ses visites au Palais-de-Justice furent-elles bien fréquentes? Le Conservatoire ne lui fit-il pas parfois oublier l'heure de l'audience? Plaida-t-il quelques causes civiles ou criminelles? Ce sont des investigations que son biographe improvisé a cru prudent de négliger. J'incline à supposer néanmoins que les affaires n'absorbaient pas tous ses moments, et je me le figure, sous sa robe, prêtant en apparence une oreille attentive aux phrases éloquentes de quelque grave confrère, tandis que sa pensée distraite erre à la suite d'une mélodieuse inspiration qui vient d'éclore dans son imagination fertile.

Singulière situation que celle du jeune Rouennais à cette époque! subissant avec résignation ces rudes épreuves dont triomphent les résolutions viriles, s'il luttait respectueusement contre les préoccupations naturelles que ressentaient ses parents en le voyant sortir des sentiers battus pour s'engager dans une route inconnue, il avait du moins cette bonne fortune de trouver dans le cercle de la famille un protecteur dont la complicité, quelquefois enthousiaste, toujours généreuse, lui fournit à la fois un appui moral et des encouragements matériels. Sa reconnaissance m'aurait reproché de laisser dans l'ombre discrète où il aimait à se cacher ce patronage dont le secours ne lui fut jamais plus nécessaire, à ces heures où le doute pouvait affaiblir son courage et vaincre ses espérances; car si ses projets étaient affectueusement combattus au foyer paternel, les rangs de la phalange artistique qu'il voulait percer ne s'ouvraient qu'avec difficulté devant le stagiaire, traité en amateur faisant une excursion dans des classes qu'il abandonnerait

bientôt. Sa robuste conviction surmonta heureusement tous ces ennuis. Trois ans plus tard, triomphant des scrupules de sa famille comme des préventions de ses camarades, l'avocat cédait le pas au compositeur de musique et, traitant un sujet illustré par le génie du Tasse et de Glück, il recevait pour sa cantate de *Renaud dans les jardins d'Armide* le grand prix de Rome, décerné à l'unanimité. L'aisance élégante de l'instrumentation, la chaleur et le naturel de la composition classaient des lors dans l'opinion des critiques les plus autorisés le jeune maître au rang de ceux dont les productions de moins en moins discutées honorent l'art qui en provoque l'éclosion.

Désormais dans cette voie qu'un travail soutenu, favorisé par les dons les plus heureux, a ouverte à M. Lenepveu, ses étapes se comptent par des œuvres écrites toujours avec conscience, dictées souvent par ces sentiments élevés qui ennoblissent l'âme des vrais artistes, comme ils épurent leur style. C'est que le temps employé par lui n'a pas été perdu ; l'étude exclusive de la musique ne suffit pas, en effet, au compositeur : pour comprendre et exprimer les passions qui agitent notre faiblesse, pour planer au-dessus de la terre par la prière, pour colorer par des touches dramatiques le tableau que l'histoire nous a transmis, pour célébrer les légendes que la poësie a immortalisées, son intelligence doit, sans se lasser, parcourir tous les champs où la raison humaine, sous quelque forme qu'elle se soit fait jour, a pris son essor radieux et s'est révélée par les productions les plus variées du génie. Il le sentait bien, le chantre aimé de notre jeunesse, lui dont l'inspira-

tion ardente peignait en ses strophes fougueuses le caractère de ce Don Juan « que Mozart a rêvé », lui dont les vers émus commentaient l'horreur tragique que Rossini a fait régner dans les dernières pages de son *Otello*, lorsqu'il écrivait cette définition puisée dans ses plus profondes impressions, et qui, pour n'être extraite d'aucun dictionnaire, n'en est pas moins exacte dans sa grâce imagée :

Harmonie ! Harmonie !
Langue que pour l'amour inventa le génie,
Qui nous vins d'Italie et qui lui vins des cieux !
Douce langue du cœur, la seule où la pensée,
Cette vierge craintive et d'une ombre offensée,
Passe en gardant son voile et sans craindre les yeux ! (1)

Une impatience que nous partageons ne nous pardonnerait pas de soumettre à une appréciation prolongée les manifestations multiples d'une œuvre qui s'est poursuivie, depuis 1865, avec une énergique volonté. Quelques-unes de ces compositions, pièces écrites pour le piano et romances, échappent d'ailleurs par la délicatesse de leur dessin aux sèches minuties de l'analyse ; le papillon laisse aux doigts du naturaliste la poussière diaprée de ses ailes et l'on n'effeuille pas la rose pour en respirer le parfum.

Des inspirations d'une plus grande portée imposent une attention plus soutenue et un examen plus approfondi.

Le 20 mai 1871, alors que la France mutilée, la main sur son épée brisée, confiant à la justice éter-

(1) A. de Musset, — *Namouna*, *Le Saule*.

nelle l'avenir réparateur qui lui rendra les enfants arrachés de son sein, pansait ses plaies glorieuses, la cathédrale de Bordeaux ouvrait ses portes à une foule recueillie qui apportait son obole aux blessés et venait donner la pieuse aumône de ses prières à la mémoire de ceux qui, plus heureux, avaient été ensevelis dans le désastre de leur pays. L'on se grandit toujours au service de ces deux nobles causes, la charité, la patrie : M. Lenepveu en fit la douce expérience ; le succès incontesté qui accueillit le *Requiem* par lequel il honorait le souvenir de ces victimes, illustres dans leur obscurité, constatait un nouveau progrès dans la carrière suivie courageusement par l'artiste et consacrait définitivement un talent digne de se vouer au culte imposant de cette muse sévère dont les accents nous touchent sous les voutes de l'église, nous passionnent dans les murs du théâtre. Mozart, Haydn, Rossini, Palestrina, Verdi, Cherubini, nous ont légué des modèles accomplis de cette musique religieuse dont la tradition elle-même a transmis à notre admiration plus d'un morceau parfait. Nous attirant après eux dans « cette contrée ignorée d'où nul voyageur ne revient », selon l'expression de Shakespeare (1), traduisant la terreur indicible qui pénètre le cœur frémissant de l'homme jeté aux pieds du juge suprème, portant sur les ailes de l'harmonie les angoisses terribles qui le pressent, les frêles espérances qui le soutiennent, les prières ardentes que la créature périssable adresse au Tout-Puissant pour le salut de

(1) *Hamlet*, acte III, scène I.

son âme immortelle, le compositeur a écrit, à son tour, des pages dont l'austère émotion s'élève à la hauteur du sujet qui les lui a dictées, soit qu'il implore la miséricorde divine dans cet *Introït*, dont la fugue, savamment développée, est précédée et suivie de lourds accords sur lesquels se détache un chant large et majestueusement triste ; soit qu'imprimant au rhythme un mouvement entraînant, il fasse tonner le courroux céleste dans les sonorités éclatantes de l'orchestration vigoureuse dont il accompagne les paroles du *Dies iræ*.

Cette œuvre sérieuse réservait de vraies jouissances et d'amples compensations à son auteur, et ce fut un beau jour que celui où sa pensée rencontra dans la Societé des Concerts du Conservatoire des interprètes dont il n'eût osé rêver la collaboration, des juges rendus sévères par la fréquentation des maîtres les plus classiques, témoignant leur approbation par des applaudissements réitérés, inscrivant et maintenant la messe de *Requiem* sur ce répertoire qu'illustrent les noms de Beethoven, Haydn, Mozart, Mendelsohn et Berlioz.

Dès 1869 cependant, M. Lenepveu avait tracé un autre sillon, et, vainqueur de soixante-trois rivaux, il avait obtenu le prix du concours d'opéra-comique institué par le ministre des Beaux-Arts. Mais la guerre survint et ses résultats ne furent pas sans influence sur les destinées du *Florentin*, qui dut attendre pendant cinq ans son apparition sur la scène parisienne, permettant enfin au public de confirmer l'appréciation émanée d'un jury élu par les concurrents eux-mêmes.

C'est vers ce genre musical que M. Lenepveu semble, en effet, devoir diriger son initiative : son tempérament artistique, s'il ne révèle qu'une faible tendance à la symphonie, a mis au contraire en saillie des aptitudes qui trouvent leur emploi véritable dans la composition du drame lyrique. Il y apporte un esprit nourri des fortes études sans lesquelles l'imagination est impuissante à s'exprimer, et auxquelles il a été initié par des maîtres devenus ses amis : Savard, le scrupuleux professeur d'harmonie ; Chauvet, le savant organiste ; Ambroise Thomas, que Metz a vu naître, et dont un autre fils de cette cité, toujours française par le cœur, se fait un devoir de saluer au passage la science aisée et l'inspiration élégante. A ces connaissances spéciales se joignent le goût des lettres, la lecture de l'histoire et cette mobilité d'impression qui échauffe la verve créatrice et, sans la faire descendre à des banalités trop patiemment admises aujourd'hui, l'affranchit des formules pédantesques comme des audaces manièrées.

L'art doit-il donc, sous peine de périr, subir ces transformations qu'une école nouvelle prétend indispensables ? Je craindrais plutôt que, comme Pélias, il ne succombât aux tentatives de rajeunissement dont il est menacé. A toutes ces théories qui laissent froid le public, il préfèrerait la moindre chanson, fût-ce celle du roi Henri (1). Avant l'avénement un peu révolutionnaire de ces novateurs habiles à dis-

(1) Molière, *le Misanthrope*.... Si le roi m'avait donné Paris, sa grand'ville.

serter, les passions humaines, dont le jeu provoque la composition dramatique, n'avaient elles donc pas trouvé d'interprètes suffisants et les situations émouvantes, plus que les recherches précieuses d'une érudition raffinée, n'avaient-elles pas inspiré des accents immortels? Le combat du devoir et de l'amour, la jalousie, la séduction, les dissensions religieuses, les efforts d'un peuple pour son indépendance, tous les mobiles puissants qui dominent nos cœurs, n'avaient-ils pas trouvé leur expression la plus sublime dans les pages que traçait pour la postérité le génie de Mozart, de Rossini, de Meyerbeer? J'en atteste les types éternels de Valentine, de Don Juan, de Guillaume Tell, qui planent au-dessus de ces vaines querelles. Et qu'on ne prétende pas, sous prétexte de nouveauté, que la muse doit se frayer des sentiers inconnus! Sous combien de parures variées ne peut-elle faire rayonner son immuable beauté? L'œuvre de Gluck, qui nous a appris la déclamation lyrique, a-t-elle détourné Rossini d'essayer aussi de célébrer *Armide*, et la même princesse n'a-t-elle pas tressé pour M. Lenepveu, qu'elle envoyait à Rome, l'une de ses premières couronnes? Les notes graves, qui rendent si austère la musique traditionnelle de la Messe des Morts, ont-elles refroidi la verve de Mozart, de Verdi, de M. Lenepveu? Paesiello et Rossini n'ont-ils pas enrichi, chacun avec une monnaie différente, Beaumarchais, auquel ils empruntaient son *Barbier de Séville?* La mélodie touchante de Mercadante a-t-elle fait oublier l'ampleur et la noblesse des phrases que Spontini écrivait aussi sur les malheurs de la Vestale, et le joyeux

entrain avec lequel Donizetti a écrit sa charmante partition de l'*Elisir d'Amore* a-t-il empêché le normand Auber de nous enivrer avec son *Philtre?*

En quittant sa province natale, M Lenepveu avait joint à sa provision de courage et d'espérances cette dose de bon sens qui, familier à ses compatriotes, défie les exagérations et préserve des entraînements. En dépit des thèses qu'on soutenait autour de lui, malgré les oracles de ces cénacles où se décernent les brevets d'une célébrité plus bruyante que durable, il a su garder sa personnalité.

Après avoir proclamé notre respectueuse gratitude pour la bienveillance paternelle qui a daigné accorder à la maîtrise métropolitaine l'autorisation d'exécuter un fragment du *Requiem*, nous partageons nos vifs remerciements et ceux du public entre les artistes aimés, la toute grâcieuse Mme Réty-Faivre, M. Morlet, le sympathique baryton, dont l'empressement confraternel suffisait à rendre si attrayant le programme de notre séance et la Société qui, au sortir des succès brillants qu'elle vient d'obtenir aux fêtes musicales de la ville d'Eu, nous a offert un concours non moins désintéressé, se déclarant heureuse d'associer à la gloire de son patron, l'illustre auteur de la *Dame Blanche*, la réputation grandissante du maître à qui nous devons le *Florentin* Grâce à toutes ces faveurs, l'on pourra apprécier ici un talent dont la souplesse est attestée par la variété même des morceaux qu'il vous tarde d'écouter.

Mais pour parler à la foule que de combats à soute-

nir ! Pour le sculpteur, un bloc de terre glaise; pour le peintre, une toile et la statue se dresse, le tableau s'étale aux yeux de tous. Le compositeur dramatique livre sa pensée, mais avant que, comprise et interprétée par les étrangers auxquels il la confie, elle parvienne à la foule, que d'ennuis à subir, de chances à conjurer ! Orchestre, chanteurs, directeurs, dépenses nécessitées par cette action scénique qui met en mouvement un personnel nombreux et exige des sacrifices considérables de temps et d'argent, ce sont là les obstacles dont le musicien triomphe quelquefois, mais qui renaissent avec chaque ouvrage nouveau dont il tente la représentation. Lorsqu'au prix de tels efforts un homme arrive à la notoriété, n'a-t-il pas quelque droit à l'intérêt amical de ses concitoyens et ne mérite-il pas l'hommage qu'ils rendent à son énergique volonté, à ses travaux consciencieux ?

Qu'il ne regrette pas trop au surplus l'interprétation incomplète des œuvres dues à sa féconde imagination ! Sans doute, dépouillés de cette orchestration qui accentue et colore l'inspiration du maître, les morceaux que l'Académie le remercie de lui faire entendre ne rendront qu'imparfaitement l'idée qui les a dictés; ils en seront du moins en quelque sorte le dessin, la silhouette, et que la modestie de l'auteur agrée cette consolation, des compositions fortement conçues et savamment écrites résistent seules à semblable épreuve : l'accueil chaleureux qu'elles vont recevoir va lui démontrer la vérité de cette affirmation et, s'il redevenait avocat pour soutenir le con-

traire, M. Lenepveu perdrait assurément sa première cause devant un auditoire, disposé cependant à lui faire gagner les procès qu'il soutiendra au nom de l'art.

Espérons d'ailleurs qu'un jour prochain, dans ce théâtre qui commence à renaître de ses cendres, le *Florentin* introduira sa sœur, cette *Velléda* qui n'a pas encore abordé la scène et que ces deux enfants du compositeur rouennais ne seront que les aînés d'une nombreuse et célèbre famille. Sa naissance nous permettra certainement d'applaudir encore à des mérites sur lesquels nous regretterions de n'avoir pas appelé l'attention. L'élévation de la pensée, la forme élégante et chatiée qui l'exprime en bannissant les effets prétentieux, l'instrumentation facile dont la richesse, sans renoncer à l'éclat et à la sonorité, proscrit les dissonances systématiques, la correction du style, la sobriété et la clarté des développements, la simplicité des procédés ne s'allient-elles pas chez M. Lenepveu à l'inspiration vigoureuse, au mouvement, à la passion qui entraînent et dominent l'auditeur ?

Ce sont ces qualités, éminemment nationales, mûries déjà par un labeur assidu, que l'Académie a été chercher dans la retraite studieuse où elles s'exercent et qu'elle reconnaît aujourd'hui par l'attribution d'une distinction exceptionnelle. Il en est une surtout qu'elle ne me pardonnerait pas d'omettre et qui complète à ses yeux les dons d'une nature heureusement douée. Je veux parler de ce pur désintéressement de l'artiste, dédaigneux des avantages de

la fortune, n'abaissant jamais ses aspirations, marchant avec une ferme indépendance vers le but auquel il tend, ambitieux du progrès plus que du succès et ne détournant jamais ses regards de cette sublime vision du beau idéal que les âmes d'élite contemplent dans un vague lointain et qu'elles poursuivent sans cesse en désespérant de l'atteindre.

Ce n'est pas sans quelque fierté que j'ai rappelé des titres qui honorent à la fois ceux qui les consacrent par un public témoignage, celui dont le talent a provoqué cette sympathique manifestion. Un sentiment aussi légitime, l'artiste peut le partager sans rougir. Le prix de Rome, le triomphe remporté au concours d'opéra-comique, empruntent une valeur spéciale au suffrage des juges qui ont décerné ces flatteuses récompenses ; mais, nous l'osons affirmer, ce ne sera pas sans une orgueilleuse et sincère satisfaction que sur cette liste des lauréats qui l'ont précédé dans cette enceinte, il lira son nom confondu avec ceux de musiciens tels que MM. Vervoitte, le savant maître de chapelle, Maillot, l'auteur de la *Vendéenne*, Méreaux, l'excellent pianiste et le critique aimable qui remplirait si bien ma place, Dautresme qui nous remerciait en composant sa partition de *René Cardillac*, justifiant ainsi les regrets qu'inspire son silence, depuis qu'il a quitté, non sans esprit de retour, espérons-le, le domaine paisible où chantait si gracieusement sa muse pour les hautes cimes où ne règne pas toujours l'harmonie, Vaucorbeil enfin à qui est confiée la direction de notre première scène lyrique.

Mais il est une joie plus intime dont M. Lenepveu m'excusera de trahir la confidence. Le marin que le devoir exile loin du pays natal tourne souvent les yeux vers l'horizon où son rêve lui fait revoir des lieux et des êtres aimés ; un jour une lettre lui parvient, sa main tremblante l'entrouvre et saisit dans les plis du papier une fleur cueillie dans le jardin de la famille par une mère, par une sœur, pieux souvenir envoyé à l'absent et qui le remplit d'une vive et profonde émotion. C'est une aussi douce impression qui remua le cœur du Rouennais lorsque notre décision spontanée, venant le surprendre dans sa demeure habitée par le travail, ouverte à l'amitié, lui rappela qu'il n'était pas oublié par ses concitoyens, heureux d'encourager la dignité d'une vie laborieuse, la constance d'efforts consciencieux et de lui adresser leurs félicitations pour le passé, leurs vœux pour l'avenir.

Cet avenir nous avons le droit d'en escompter les promesses et cette soirée fait contracter à M. Lenepveu des engagements qu'il tiendra et dont les amis de l'art musical exigent affectueusement la prochaine réalisation. « Encore de la lumière », disait le vieux Goëthe expirant : C'est la devise que nous imposons à notre lauréat Dans la haute sphère où son talent l'a fait monter, le repos est inconnu sous peine de déchéance, l'œuvre achevée en appelle une nouvelle et le succès n'est qu'un acheminement à la perfection. Les mères partagent, sans l'affaiblir, leur tendresse entre plusieurs enfants et la ville où naquit Boïeldieu verra avec une patriotique recon-

naissance un autre de ses fils, jaloux de payer l'hommage qu'elle lui rend aujourd'hui, ajouter une palme à la couronne de gloire qui entoure son front radieux.

L'Académie décerne, à titre de prix spécial, une médaille d'or à M. Charles Lenepveu, compositeur de musique.

CLASSE DES SCIENCES.

COMPTE-RENDU

DES

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE

PENDANT L'ANNÉE 1878-79

(Classe des Sciences),

PAR M. MALBRANCHE.

Les communications relatives aux sciences se partagent entre la chimie, l'histoire naturelle, l'astronomie, l'algèbre, la médecine, l'hygiène; elles embrassent, comme vous voyez, la plupart des branches scientifiques dont s'occupe l'esprit humain. La chimie, de laquelle sont tributaires tant d'industries et tant d'autres sciences; l'histoire naturelle, dont le champ si vaste garde encore tant de secrets pour les chercheurs futurs, tiennent une grande place dans nos travaux.

Tout d'abord, à la classe des sciences appartient le discours prononcé par M. le Président à la séance publique de l'Académie. *Les Médecins dans Shakespeare*,

tel est le sujet choisi par M. Foville. L'impression de cette intéressante étude me dispense d'entrer dans de longs développements et me permet de me contenter d'un exposé sommaire. Shakespeare a parlé de tout, mais son plus grand mérite est d'en avoir parlé avec la précision et l'exactitude d'un spécaliste. Notre honorable Président a choisi dans les drames du poëte quelques scènes à l'appui de sa thèse : le frère Laurence, dans *Roméo et Juliette;* l'abbesse Emilia de la *Comédie des Erreurs;* Cérimon, dans *Périclès;* le médecin, dans *Le roi Léar*, et dans *Lady Macbeth*, sont tout à fait des portraits pris dans la nature; ils parlent comme les praticiens de leur temps.

« On sait, dit M. Foville, que chez l'auteur, l'imagi-
« nation ne se sépare jamais d'une observation
« consciencieuse, incessante, infatigable, servie par
« une intelligence supérieure et une puissance d'as-
« similation hors ligne.... Grand exemple, conclue-
« t-il, à donner à tant d'auteurs qui se figurent pou-
« voir traiter toutes les questions, même les plus
« spéciales, sans en avoir réellement étudié aucune
« et qui semblent ignorer que, pour être en état
« d'instruire, il faut avoir commencé par apprendre. »

M. Girardin travaille depuis longtemps à un ouvrage important intitulé : *Les arts chimiques, industriels et économiques chez les anciens*. Il a bien voulu encore, cette année, détacher de son manuscrit un chapitre consacré aux Etrusques. Vous avez entendu avec un vif intérêt cette étude, fruit de longues et patientes recherches, dont le savant directeur de l'Ecole des Sciences a bien voulu nous donner la primeur. Cinq ou six siècles avant l'ère chrétienne,

il existait au pied de l'Apennin, dans la contrée appelée aujourd'hui *les Marennes*, un peuple fort, patient, industrieux, qui exécutait des travaux gigantesques pour assainir le sol, fabriquait avec un goût parfait des bronzes, des bijoux, des armes, des candélabres, des trompettes d'airain et fondait ainsi la métallurgie sur le continent et dans l'île d'Elbe : c'était les Etrusques. Les temples de Rome étaient remplis d'objets d'art venus de l'Etrurie, autant, il est vrai, par le pillage que par le commerce. Ceci suffit pour faire pressentir l'intérêt de ce mémoire qui est imprimé dans le volume.

M. Rivière nous a communiqué un nouveau procédé de son invention pour préparer le protoxide d'azote. Depuis longtemps on l'obtenait en décomposant l'azotate d'ammoniaque par la chaleur. Le gaz ainsi préparé n'est pas pur, et l'on a à redouter une explosion qui n'est pas sans danger pour l'expérimentateur. D'après le procédé de notre collègue, la sécurité est complète, si la pureté laisse encore à désirer. Ce procédé consiste dans le traitement, à une température voisine du rouge sombre, d'un mélange intime de sulfate d'ammoniaque et d'azotate de potasse. M. Rivière a fait précéder les détails de l'opération, de l'historique de la découverte de ce gaz et des singulières propriétés qu'il possède. Ce travail est imprimé au précis.

C'est ici le lieu de signaler le prix de 500 fr. que notre collègue a reçu de la Société d'Emulation, pour la découverte d'un moyen d'utiliser un résidu jusqu'alors sans emploi. Il s'agit du sulfate de plomb qui est produit en grande quantité dans la fabrication

de l'acétate d'alumine, très employé dans la fabrique de toiles peintes, et dont on ne pouvait se débarrasser. M. Rivière est parvenu à reformer avec ce résidu l'acétate de plomb qui sert à préparer le sel d'alumine.

M. Houzeau a soumis à l'Académie un nouvel instrument de son invention propre à doser rapidement les sulfates dans l'eau. C'est une sorte de compte-gouttes-syphon auquel il a donné le nom de gravivolumètre. En opérant une légère pression sur une boule de caoutchouc qui termine un tube communiquant avec l'appareil, on détermine d'une façon très régulière la chute des gouttes de liquide. Ce petit instrument. d'une précision parfaite, est destiné à remplacer les burettes graduées et les compte-gouttes ordinaires dont le débit est loin de présenter, d'après notre confrère, l'exactitude indispensable pour des analyses rigoureuses. On emploie une solution titrée de chlorure de Baryum (on sait combien chaque goutte du réactif peut détruire d'acide sulfurique), on opère sur 10 centimètres cubes d'eau à essayer, et le résultat calculé est multiplié par 100 pour savoir la quantité de sulfate contenu dans un litre d'eau. Ce procédé peut être employé également au dosage des sulfates dans les engrais et dans les pyrites

M. Houzeau, pour prendre date, a lu à l'Académie une note dont voici la substance : « L'acide acétique cristallisable absorbe le protoxyde d'azote avec autant de facilité que la potasse dissout l'acide carbonique. Mais tandis que le protoxyde d'azote demeure sans action appréciable sur le mélange de bichromate de potasse et d'acide sulfurique, ce mélange, au contraire, dissout rapidement le bioxyde d'azote, qui,

lui, demeure inaltéré au contact de l'acide acétique. Cette différence de réaction permet de séparer et de doser les deux gaz azotés. »

L'astronomie, par son objet, eût peut-être mérité le premier rang; l'immensité des espaces qu'elle étudie, l'admirable harmonie des corps célestes, la régularité de leurs mouvements, l'éclat de leur lumière, tout confond notre esprit et porte notre intelligence vers l'auteur de la nature. En possession aujourd'hui d'instruments perfectionnés, les astronomes ont exploré bien plus complètement le ciel et fait des sondages, selon l'expression de Daresse, qui nous ont livré une partie des secrets de l'immensité. M. Jubé, qui occupe ses loisirs en cultivant les sciences qui lui sont le plus familières, l'astronomie et les mathématiques, nous a exposé, sous le titre de : *Étoiles et Nébuleuses*, les découvertes des savants modernes. Nous n'avons pas à analyser ici ce travail, dont vous avez voté l'impression. Le lecteur curieux pourra y trouver un aperçu du progrès de la mécanique céleste, les nouvelles ressources que l'analyse spectrale a mises à notre disposition. «Si l'étude des nébuleuses, dit en terminant notre érudit collègue, nous apprend comment le monde a commencé, celle de la lune, cet astre mort où tout est condensé, sur lequel il n'y a pas d'atmosphère, par conséquent sans gaz, sans vapeur, sans liquide, sans être vivant organisé comme ceux de la terre, nous montre déjà comment il finira. Chaque jour les progrès de la science nous apportent des révélations inattendues qui excitent notre imagination et pro-

voquent un profond sentiment d'admiration pour l'œuvre sublime du créateur.

Le même membre nous a entretenu de tableaux graphiques résumant les observations météorologiques faites à Paris pendant quarante ans, de 1816 à 1855. Une première courbe brisée indique pour chaque jour la température moyenne; deux autres mettent en évidence la moyenne des températures maxima et la moyenne des températures minima. Quatre autres courbes ont été construites pour résumer les 10 températures maxima les plus hautes et les plus basses; mêmes calculs pour les températures minima; enfin des points isolés sur les ordonnées aux courbes, indiquent pour chaque jour la plus haute et la plus basse température. Des réflexions judicieuses mettent en évidence les accidents météorologiques que l'on peut prévoir, et si l'on n'arrive pas à une certitude absolue, on peut néanmoins en tirer un degré de probabilité d'une incontestable utilité.

Des écarts considérables qui se produisent dans la même journée, l'été, par suite du rayonnement nocturne, M. Jubé conclut qu'il faut, pendant cette saison, prendre plus de précautions contre le refroidissement. La direction des vents et la pression barométrique lui paraissent aussi devoir être étudiées. Pendant son séjour à Lorient le médecin du collége constata une recrudescence de la fièvre typhoïde chaque fois que le vent soufflait du nord-est. Il est remarquable qu'à Rouen, pendant le mois de décembre et janvier, alors que la même maladie sévissait, le vent a presque constamment soufflé de l'est

ou du nord-est. Ne pourrait-on pas en conclure, se demande M. Jubé, qu'il s'est chargé de miasmes délétères en traversant une grande partie de l'Europe. Ce travail inédit, dû à un ami de notre confrère, est imprimé au Bulletin.

Enfin nous devons à M. Jubé une démonstration algébrique traduite des travaux de la Société académique d'Irlande. Elle a pour but d'établir que toute équation algébrique a une racine réelle ou imaginaire du second degré. Cette méthode, due à M John Mallet, paraît préférable à celle de M. Cauchy. Elle pourrait être utilement introduite dans l'enseignement dès le commencement de la théorie des équations d'un degré supérieur au second. L'Académie a également voté l'impression de cette note et de la carte qui en fait l'objet.

M. Homberg, rapporteur habituel des Bulletins de la Société d'Agriculture de France, nous a signalé un article de M. Heuzé relatif au Doryphora, le nouvel ennemi de la pomme de terre. Ce savant est allé en Allemagne étudier les dégâts de cet insecte et les procédés employés pour le combattre. Le Doryphora ne s'est pas encore montré en France, mais, s'il y pénétrait, comme on n'a que trop lieu de le craindre, instruits par l'expérience des autres, nous serions armés pour le combattre efficacement.

A une séance ultérieure, M. Blanche a résumé, dans une notice assez complète, tous les documents recueillis sur l'historique, les mœurs, la propagation et la destruction du Doryphora. Originaire des Montagnes rocheuses, où il vit sur le *Solanum rostratum*,

il a adopté le *Solanum tuberosum*, et, depuis vingt ans, on suit à travers l'Amérique sa marche envahissante jusqu'aux environs de New-York. Sa propagation rapide s'explique par sa prodigieuse fécondité, puisqu'on évalue pas à moins de 1,100,000, et, d'après d'autres naturalistes, à plusieurs millions le nombre des individus qui peuvent résulter des trois générations qui s'accomplissent dans le courant d'une année. En Amérique, les tentatives faites pour sa destruction ont échoué ; ni les chasses, ni les poudres insecticides, ni l'abandon momentané de la culture n'ont réussi. En Allemagne on est parvenu à en débarrasser les champs infestés en brûlant sur le terrain, retourné et circonscrit, de la sciure de bois et des copeaux imprégnés de pétrole. Le gouvernement a pris en France des mesures sérieuses pour prévenir l'envahissement. Le Ministre de l'Agriculture et du Commerce a fait publier des dessins très bien faits et des instructions relatant les mœurs de l'insecte et les mesures à prendre dès que sa présence serait signalée. Le Conseil général, s'associant aux vœux du Ministre, a voté des fonds pour que ces documents soient affichés dans toutes les mairies et les classes du département.

M. Blanche a mis sous les yeux de l'Académie des spécimens de l'insecte ainsi que des dessins en relief très bien exécutés.

M. Homberg avait aussi appelé l'attention de l'Académie sur l'alimentation des chevaux par le maïs. Un rapport de M. Moreau-Chalons sur les essais entrepris, depuis deux ans, par la Compagnie des

Omnibus de Paris, a fait voir que si, au point de vue économique, la question n'était pas douteuse, les avantages, au point de vue physiologique, sont incertains. Ainsi les chevaux sont moins ardents, mais maintenus en bon état et plus calmes; ils ont même donné un travail supérieur à celui de l'année précédente, où l'avoine avait été employée exclusivement. La Commission de la Société d'Agriculture, qui a examiné le travail de M Moreau, s'est prononcée contre ce mode d'alimentation pour le cheval de troupe, dont la vigueur et l'énergie ne sauraient être diminués. Mais M. Homberg fait observer que le cheval de cavalerie n'est pas toujours en guerre; qu'on lui demande beaucoup d'autres services; qu'une notable économie pourrait résulter de l'emploi du maïs. Aussi s'associe-t-il complètement aux félicitations que la Société d'Agriculture a accordées au travail de M. Moreau-Chalons.

La Compagnie des Omnibus de Rouen avait, de son côté, fait plusieurs essais pour remplacer l'avoine par quelque autre semence d'un emploi plus économique. M. Verrier a communiqué à l'Académie, dans un Mémoire très intéressant, le résultat de ces tentatives. Le problème est celui-ci : diminuer la dépense des rations quotidiennes tout en maintenant la santé des animaux et en en obtenant le même travail. L'emploi du seigle, essayé depuis longtemps, a été de tout point satisfaisant. En 1867, la Compagnie essaya l'usage de la Jarosse, vantée par Mathieu de Dombasle. Cette expérience fut malheureuse : les chevaux soumis à ce régime furent pris de cornage et atteints de paralysie; plusieurs succombèrent et

les autres ne purent reprendre leur service que grâce à l'emploi de tubes à trachéotomie qu'ils conservèrent pour quelques uns pendant plusieurs années.

L'emploi du maïs s'est montré au contraire avantageux, aussi bien sous le rapport de la santé que sous celui de l'économie. Les indigestions et les congestions étaient plus rares qu'avec la ration exclusive d'avoine. Le maïs était employé cuit et mêlé au son ou concassé et donné en mélange avec l'avoine. M. Verrier cite aussi les effets tentés par une grande administration et chez M. Delamarre Debouteville, essais qui ont été couronnés de succès. Il faut lire au Précis le travail de notre confrère, travail nourri de faits et tout à fait concluant. En terminant, M. Verrier se résume en disant que, hors le cas où il s'agit d'obtenir du cheval de violents efforts, une allure très rapide, pour le cheval de course par exemple, le maïs peut avantageusement être substitué à l'avoine; et, si l'on compare la composition de ces diverses semences, avoine, seigle et maïs, on voit que les matières azotées et minérales y sont représentées par des chiffres voisins, mais, chez le maïs, les matières grasses dominent, et c'est vraisemblablement à cet excédant de matières calorifiantes, si l'on peut dire, que cette substance doit ses précieuses qualités.

J'ai fait observer, à la suite de cette lecture, que l'on a signalé dans le Bas-Rhin des accidents analogues à ceux produits par la Jarosse, résultant de l'usage d'autres graines fouragères. Des chevaux nourris avec de la vesce ou de la luzerne en graine ont également été pris de cornage et d'asphyxie commençante.

La truffe, ce précieux tubercule que Brillat-Savarin appelait le diamant de la cuisine, est bien connu quant à sa nature, mais les naturalistes hésitent encore sur les conditions de sa reproduction. Les anciens n'ont émis sur sa nature que des idées confuses, étranges et romanesques. On est d'accord sur sa constitution, mais le mystère règne encore sur les circonstances de sa reproduction. J'ai entretenu l'Académie d'une opinion nouvelle dont l'auteur a été, pour ce travail, lauréat de la Société de la Dordogne. Pendant quelques années on croyait aux mouches truffigènes, sorte de Tipules qui piquaient, disait-on, les racines du chêne et déterminait la production de la truffe. Cette analogie avec les galles ne repose sur rien de positif. Après un pauvre cultivateur illétré, mais sagace observateur, M. Valserres, voit l'unique moyen de propagation dans le semis de glands de chênes truffiers ; une sorte d'aptitude héréditaire les rendrait propres à reproduire le champignon Cette opinion est contestable, parce que des glands truffiers ne donnent pas toujours des arbres féconds, tandis que des truffes naissent sur des arbres qui n'en avaient pas produit.

M. Condamy, l'auteur du travail dont je vous ai parlé, dit avoir constaté l'existence d'un mycelium mâle et d'un mycelium femelle. La rencontre de ces organes serait nécessaire pour la procréation de la truffe. L'auteur a produit, à l'appui de sa théorie, des planches très habilement dessinées et des préparations naturelles très ingénieuses. Cependant, le doute est encore permis, et l'auteur lui-même fait de prudentes réserves. On ne peut prévoir ce que l'avenir

nous apprendra sur le jeu des organes, sur les mystères de la naissance et de la vie des êtres, mais pour ce fait particulier, rien n'autorise encore sûrement à admettre pour les cryptogames en général une sexualité méconnue jusqu'ici.

Nous venons de voir qu'on est loin d'être d'accord sur les conditions dans lesquelles se produisent les truffes. On hésite sur la transmission de la vie, on suit difficilement cette trame mystérieuse qui enveloppe le globe et s'épanouit sous d'innombrables manifestations. Que serait-ce si nous voulions en connaître l'essence, la cause, le principe ? Ce problème, qu'est-ce que la vie ? Bien des savants se le sont posé sans pouvoir le résoudre. Je vous ai communiqué quelques réflexions de M. de Vorges sur ce sujet, que je trouve dans les Mémoires de la Société Linéenne du Nord. L'auteur expose les diverses hypothèses scientifiques imaginées pour expliquer la vie et fait voir leur insuffisance, et l'impression de cette analyse que vous avez votée me dispense d'entrer dans de longs détails.

En terminant, M. de Vorges conclut que : « si le progrès de l'expérience fournit de nouvelles objections contre la spécialité de la vie, il nous fournit aussi des preuves plus décisives parce qu'elles sont tirées de raisons plus profondes. Le fait de la spécialité de la vie est plus circonscrit, mais par suite mieux défini et plus inattaquable. Quand une idée a supporté ces épreuves, on peut être assuré qu'elle résistera toujours. »

Après cette communication, quelques membres

ont présenté quelques explications sur les mouvements dits *réflexes*, mouvements involontaires exécutés par certains animaux après l'ablation de la tête. M. D'Argis a cité le fait d'un colonel qui, ayant eu la tête emportée par un boulet de canon au moment d'une charge de cavalerie, n'en continua pas moins, pendant quelques instants, à charger à la tête de son régiment. Il résulte de tout cela que l'on ne sait pas bien quand cessent les phénomènes vitaux. Tout à l'heure nous venons de voir que l'on ignore comment commence la vie, nous ne savons pas davantage quand elle finit.

M. de Lérue nous a fait un Rapport sur une étude de M. Watelle, intitulée : *Des Moyens de rétablir l'Accroissement normal de la Population française*. De récentes communications, faites à l'Académie des Sciences morales et politiques, ont établi que la natalité diminue en France, tandis que l'Angleterre en 50 ans, la Prusse en 54 ans, la Russie en 56 ans ont vu doubler leur population ; la France aurait besoin de deux siècles pour un semblable résultat. Cette énorme différence est attribuée à plusieurs causes : les guerres presque continuelles depuis le commencement de ce siècle, l'âge des mariages retardé par le service militaire, l'extension de la vie monastique et du goût pour le célibat. Cette dernière tendance s'expliquerait par l'exagération du luxe et le relâchement des liens sévères du foyer domestique. Une dernière cause de cet arrêt dans l'accroissement de la population, c'est la mortalité des nouveaux-nés et l'*efféminement*, l'espèce d'anémie morale de nos adolescents.

Le Rapporteur insiste sur les moyens recommandés par M. le Dr Berne, à propos de l'hygiène de l'enfance, qu'il partage en trois périodes : la première de la naissance au trentième mois, fin de la première dentition ; la seconde s'arrête à 7 ans, et la troisième va de 7 à 14 ans. L'usage du biberon pour la première alimentation est funeste ; en Normandie, la statistique établit que, en 1865, sur 9,611 nouveaux nés, 6,405 étant nourris au sein et 3,206 au biberon, la proportion des décès a été de 10,80 % pour les premiers et 30 % pour les seconds ! « Le biberon, dit M. Berne, passe les enfants au crible : tous les faibles disparaissent. » Cette mortalité effrayante pourrait être diminuée par quelques précautions, mais l'indifférence, l'intérêt, l'absence de surveillance font obstacle aux meilleurs préceptes. Recherchant comment les mères sont amenées, par des motifs souvent futiles, à déserter un de leurs devoirs les plus sacrés, M. de Lérue pense que l'on en trouverait peut-être l'explication dans les exigences d'une vie plus active et plus mouvementée, dans les suggestions du luxe, dans l'indifférence et le relâchement pour l'accomplissement des devoirs de la famille et de la société. A Mulhouse et à Lyon les ouvrières-nourrices obtiennent deux mois de liberté à domicile consacrés à l'allaitement du nouveau-né. Ces mesures, réclamées par les associations industrielles et par les sociétés protectrices de l'enfance, n'ont pas encore pu être obtenues à Rouen ; elles concourraient efficacement à diminuer la mortalité des enfants.

Dans le courant de l'année, une Société normande de géographie s'est fondée à Rouen M. Gravier, Président aujourd'hui de la Société, est venu exposer au sein de l'Académie le but et le rôle des Sociétés de géographie. Les études géographiques ne se bornent point à une stérile nomenclature des lieux par la description des mœurs, des usages, des productions, des voies de communication ; elles apportent un concours fort utile au commerce, à l'industrie, aux arts, aux sciences, à la politique, et même à la littérature.

Des sociétés se fondent de tous les côtés, et la Normandie, province commerciale, industrielle, agricole et maritime, ne peut se désintéresser de ce grand mouvement. D'ailleurs, ces études doivent s'appliquer aussi à mieux faire connaître notre province, ce qu'elle a été, ce qu'elle est, ce qu'elle pourrait être ; le régime des eaux, les hauteurs qui la sillonnent, la nature de son sol, ses routes, ses industries passées ou celles à créer, ses travaux à entreprendre, tout cela est du ressort de la géographie normande.

Cette communication, faite avec conviction et chaleur, mêlée d'épisodes anecdotiques curieux, a constamment captivé l'attention de l'Académie dont M. Gravier réclamait le concours moral pour la fondation qu'il se proposait de faire.

L'Académie ne pouvait refuser l'appui qu'on lui demandait si éloquemment pour une entreprise éminemment utile. Aujourd'hui l'œuvre est fondée; le succès a couronné les efforts intelligents de M. Gravier et réalisé les espérances que l'on avait conçues de son établissement.

L'Académie a appris la mort de deux membres de la classe des Sciences : Amiot et Besnou.

Benjamin Michel Amiot, né à Bricquebec, dans la Manche, en septembre 1806, est mort à Paris en 1878. Après des études brillantes à Valognes et à Caen, il entra à l'Ecole normale en 1828. Reçu agrégé, il fut nommé professeur de mathématiques élémentaires à Caen, puis de là à Rouen qu'il quitta pour occuper bientôt, au lycée Saint-Louis, à Paris, la chaire de mathématiques spéciales. Sa carrière universitaire se termina au lycée Napoléon après trente années de professorat, pendant lesquelles il fut hautement considéré des supérieurs et de ses collègues, aimé et vénéré de la jeunesse qui suivait ses leçons.

Amiot a publié un certain nombre d'ouvrages et de mémoires dont voici les principaux :

Traité de Géométrie élémentaire;

Cours de Cosmographie, qui a eu 4 éditions;

Deux Notes sur les *Approximations numériques* et sur la *Résolution des équations du premier degré*;

Mémoire sur les Polygônes réguliers : ces derniers, imprimés dans le Précis de nos travaux;

Mémoire sur une nouvelle méthode de génération et de discussion des surfaces du deuxième ordre;

Mémoires sur les points singuliers des surfaces.

Cette liste suffit pour faire voir comment l'éminent professeur savait vulgariser la science et en agiter les plus élevés et les plus délicats problèmes.

Son biographe, M. Bénard, professeur au lycée

Charlemagne, auquel j'emprunte ces détails, ajoute qu'il était bon, loyal, franc, bienveillant, aimable, qu'il avait les sentiments élevés et généreux, et qu'il était toujours disposé à rendre service, à faire du bien aux autres et à s'oublier lui-même. Passionné pour tout ce qui était noble et généreux, passionné surtout pour tout ce qui touche à la grandeur et aux destinées de son pays ; sa vie fut des mieux remplies ; il a laissé chez tous ceux qui l'ont connu de sympathiques et unanimes regrets.

Besnou (Léon) est né, en novembre 1811, à Villedieu (Manche). Ses études, commencées dans un pensionnat de sa ville natale, furent achevées au collége d'Avranches. Initié à la pharmacie par son oncle, il compléta à Brest son instruction professionnelle et affronta avec succès les épreuves d'un concours ouvert pour la pharmacie de la marine. Son intelligence et ses habitudes laborieuses lui concilièrent promptement l'estime et l'affection de ses chefs, sous la direction desquels il acquit rapidement une grande sûreté dans les manipulations et un remarquable talent d'analyse.

Il s'éleva graduellement, à la suite d'examens heureusement subits, au grade de pharmacien de 1re classe. Il était, à ce titre, attaché à l'Hôpital de Cherbourg, quand vint pour lui l'heure de la retraite.

Besnou était chevalier de la Légion d'Honneur ; il devait principalement cette distinction au succès avec lequel il soutint, dans maintes circonstances, les intérêts de l'Etat contre des fournisseurs infidèles. Très versé dans les questions de chimie agricole, il était

toujours écouté avec intérêt dans les congrès de l'Institut des Provinces et dans la réunion de l'Association normande, dont il était l'un des inspecteurs. Le Conseil général de la Manche lui décerna, à diverses reprises, des récompenses pour ses analyses des Engrais de mer, ses études sur les Varecs et les Fruits à cidre.

La justice eut souvent recours à son expérience et à son intégrité dans les questions de médecine légale. A Avranches, où il vivait depuis sa mise à la retraite, il réorganisa le jardin botanique de l'ancienne Ecole centrale de la Manche. Il fit aux instituteurs de l'arrondissement des cours de chimie appliquée; ce qui lui valut, de la part de M. Duruy, les palmes d'officier d'académie.

Besnou était un botaniste habile; il a publié, en collaboration avec Bertrand Lachênée, un catalogue des plantes du département de la Manche(1), et fourni beaucoup de documents à la *Flore du Finistère*.

On trouve de nombreux travaux de Besnou dans les recueils des Sociétés académiques de Brest, dans les Mémoires de la Société des Sciences naturelles de Cherbourg, dans les Annuaires de l'Association normande et dans les Mémoires des Sociétés académiques d'Avranches et de Coutances. Il fit souvent, à l'Académie des Sciences, des communications qui furent remarquées.

Besnou est mort à Avranches, au mois de juin 1879.

(1) *Catal. raisonné des pl. vascul. de l'arrond. de Cherbourg*, par M. Besnou et M. Bertrand Lachênée. Cherbourg, Mouchel, 1862.

(Extrait du t. II du *Congrès scientifique de France*, 27e session)

Nous avons eu le regret de voir un de nos membres se séparer de nous pour cause de départ : M. Jubé quitte Rouen ; son absence nous privera d'un membre actif dont les relations étaient des plus agréables. Nos sympathies bien sincères le suivront dans sa nouvelle retraite, et il restera attaché à l'Académie comme membre correspondant.

MÉMOIRES

DONT L'ACADÉMIE A ORDONNÉ L'IMPRESSION

DANS SES ACTES.

SUR

L'ÉTRURIE[1]

PAR M. J. GIRARDIN,

Membre honoraire.

Une nationalité, non moins intéressante que la Grèce sous le rapport des services qu'elle a rendus à la civilisation antique, c'est l'Etrurie, cette région de l'Italie qui comprend aujourd'hui la Toscane, le duché de Lucques et une partie des Etats de l'Eglise.

L'origine des Etrusques est encore enveloppée de mystères. Hérodote dit que l'Etrurie a été occupée par une colonie de Lydiens, qui prirent le nom de leur chef Tyrrhénius et s'appelèrent Tyrrhéniens. Cette opinion vivement contestée par Denys d'Halicarnasse, Hellanicus et Myrsile de Lesbos, mais acceptée par la plupart des écrivains anciens et confirmée par Anticlide d'Athènes, qui vivait vers le

(1) Fragments détachés d'un Ouvrage manuscrit sur les Arts chimiques, industriels et économiques chez les anciens, par M. J. Girardin.

IVe siècle avant notre ère, c'est-à-dire un siècle à peine après Hérodote, est appuyée par les découvertes de l'archéologie. M. des Vergers, qui a récemment publié un ouvrage sur l'Etrurie et les Etrusques, conclut de l'étude des monuments que ces peuples tirent leur origine de l'Asie (1).

Des villes Etrusques, les unes situées au pied de l'Apennin ou sur ses premières pentes, dominent des vallées fertiles; elles n'ont jamais cessé d'être connues, habitées et de porter le même nom. — Les autres, plus nombreuses, situées près de la mer, entourées par ces solitudes meurtrières, qu'on appelle aujourd'hui *les Maremmes*, sont ensevelies, oubliées, d'un accès difficile.

Ce pays des Maremmes comprend de vastes plaines qui s'étendent entre les racines de l'Apennin et la Méditerranée, entre l'embouchure du Tibre et celle de l'Arno. Jadis une race forte, patiente, industrieuse, peuplait ces campagnes, aujourd'hui désolées. Par sonopiniâtreté, sa vigilance, par l'aménagement des eaux, le dessèchement des marais, elle avait établi peu à peu dans les Maremmes une salubrité que la conquête Romaine et plus tard l'invasion des Barbares ont fait disparaître.

Les travaux des chemins de fer dans les Maremmes et la campagne de Rome, en nécessitant d'immenses coupures qui ont mis à nu les couches inférieures du sol, ont permis de constater le grand nombre de

(1) *L'Etrurie et les Etrusques*, par M. Noël des Vergers, 2 vol. in-8°. Paris, F. Didot, 1864. — *Rapport* de M. Beulé sur cet ouvrage, dans le *Journal des Savants*, novembre 1864, p. 669.

conduits souterrains dont les champs étaient sillonnée ; c'était un véritable drainage, qui demandait des soins continus et que les Etrusques ont enseigné aux Romains (1).

Ils savaient endiguer les torrents, épuiser les lagunes, abaisser le niveau des lacs, diriger l'écoulement des plus grands fleuves dans la mer. L'antiquité leur attribuait le dessèchement du vaste marais qui s'étendait de Ravenne à Venise ; or, dans le principe, le Pô, grossi de trente rivières, formait sept mers intérieures sur une longueur de 120 milles. Tout fut assaini, règlé, endigué, canalisé par l'industrie Tyrrhénienne. Le cours inférieur de l'Arno avait été l'objet de travaux du même genre ; on avait même percé des rochers pour élargir le passage du fleuve.

A l'art de rehausser les terrains marécageux par des alluvions méthodiquement dirigées, les Etrusques joignaient la science de construire des *émissaires*, c'est-à-dire des passages souterrains voûtés, d'une solidité admirable, qui traversaient les montagnes et conduisaient les eaux malsaines soit dans les fleuves, soit dans la mer.

A ces efforts gigantesques s'ajoutaient les soins de culture les plus minutieux. Les Etrusques étaient d'excellents agriculteurs, et ils ont formé les Latins par leurs leçons Jadis l'Etrurie entière était parée comme l'est aujourd'hui la plaine de Florence, qui ressemble à un jardin perpétuel.

C'était aussi un peuple de marchands et de navigateurs que celui dont je m'occupe en ce moment. Ses

(1) Columel. — *De re rusticâ*. II, cap. 1.

vaisseaux visitaient la Grande-Grèce, la Corse, la Sardaigne, la Sicile, et même la mer Egée, pour le commerce des céréales, du fer et de l'ambre.

Dès les premiers temps de leur arrivée en Toscane, les habitants de Populonia, seule cité placée sur le bord de la mer, séparée de l'île d'Elbe par un canal de 10 kilomètres seulement, envoyèrent dans cette île une colonie pour y exploiter les mines de fer qui s'y trouvent. Les mines de Rio les avaient frappés ; l'aspect insolite de ces terres rougeâtres, leur poids, le volume considérable qu'elles occupaient sur le terrain, toutes ces particularités réunies durent donner à des hommes, qui connaissaient déjà l'art de fondre le cuivre, l'idée de jeter également dans le fourneau le minerai de l'île d'Elbe. Celui qu'on trouve à Rio est très fusible, très riche en fer ; l'essai dut réussir, et dès lors la *sidérurgie* était créée.

Populonia entretint des relations suivies avec sa voisine, car le trajet de 10 à 12 milles, faible distance qui sépare Rio de Piombino, n'offrait aucune difficulté. Une voie d'échanges était d'ailleurs trouvée entre la colonie et la métropole; l'île donnait le métal, le continent envoyait des vivres. Dans l'île, la métallurgie allait grand train, et partout où une vallée existe, partout où apparaît une source, un faible cours d'eau, il y eut un fourneau à fer.

Ces bas foyers, dont le type est encore en usage dans l'ancienne Ligurie, en Corse, en Catalogne, étaient soufflés à bras, ou plus simplement par la trompe au moyen de l'eau, peut-être même par ces courants d'air naturels qui règnent toujours le long des vallées. Le combustible était fourni par les mon-

tagnes voisines, et la loupe de fer ou d'acier spongieux, en sortant du foyer, était étirée sous le marteau.

D'après l'examen des divers tas de scories, résidus de la fusion, que M. Simonin a reconnus à l'ile d Elbe, le travail semble avoir été conduit par les Etrusques d'une façon plus que rudimentaire. Les scories sont lourdes, compactes, mal fondues, très riches en fer, et ces premiers forgerons du monde n'ont certainement pas retiré plus de 15 à 20 p. % de métal des minerais qu'ils ont traités. Les deux tiers au moins du fer étaient ainsi perdus. Sur quelques points cependant, l'aspect des scories est meilleur et témoigne d'un certain progrès.

A cette époque (c'était de six à huit siècles au moins avant notre ère), l'île d'Elbe se présentait de loin la nuit, avec tous ces feux allumés, comme un immense phare aux yeux du navigateur. Aussi les Grecs, qui fréquentaient alors ces parages, allant coloniser le midi de la Gaule, la Corse, la Sardaigne, les côtes de la Ligurie, avaient-ils donné à l'île le nom caractéristique d'*Æthalia*, sous lequel les anciens l'ont citée, c'est-à dire *l'île qui brûle, l'île des feux.*

Si j'ai nommé les Etrusques comme ayant été les premiers à fouiller les mines de Rio, ce n'est pas sur la foi de la fable que raconte Tite Live, de devins Tyrrhéniens mandés par Ancus Marcius pour découvrir des mines en l'ile d'Elbe, mais par des considérations géographiques et des inductions historiques qu'il serait difficile de ne point admettre (1).

(1) *L'Ile d'Elbe et ses mines de fer*, par L. Simonin. — *Revue des Deux-Mondes*, 34e année, 2e période, T. 53, p. 430.

Ce n'était pas, au reste, seulement dans l'île que les Etrusques travaillaient le fer. Populonia était une ville de mines; elle faisait le commerce des métaux, et les minerais lui arrivaient tant du Monte-Valerio, près de Campiglia, que de l'île d'Elbe; on mélangeait les produits des deux provenances qu'on traitait sur place dans de nombreux fourneaux construits autour de la ville.

Le port de Populonia, aujourd'hui *Porto-Baratti*, présente encore, le long du rivage, des monceaux de scories, de très bonne qualité, développés sur une longueur de plus de 600 mètres et une hauteur moyenne de 2 mètres. Ces fonderies continuèrent à fonctionner sous la domination romaine, et Tite-Live cite Populonia parmi les cités dont Scipion l'Africain tira tout le fer dont il avait besoin pour son expédition contre Carthage (1).

Plus tard, Strabon, qui décrit si bien les localités qu'il a traversées, a visité lui-même ces forges. Quatre siècles après Strabon, l'an 417 après Jésus-Christ, Rutilius Numatianus, l'ancien Préfet de Rome, qui se rendait dans les Gaules, sa patrie, en cotoyant ces rivages qu'il a pittoresquement décrits dans son *Itinéraire*, trouva encore ces forges allumées. Il compara, en passant, les gisements inépuisables de l'ile d'Elbe à ceux de la Sardaigne, du Berri et à ceux de la Norique (aujourd'hui la Carinthie et la Styrie), tous lieux célèbres par leurs mines de fer et d'acier. C'est probablement à l'époque de l'invasion des Barbares que cessèrent leurs travaux

(1) Tite-Live, lib. XXXVIII, XLV.

qui auraient ainsi duré pendant dix ou douze siècles.

Parmi les dépôts métallifères attaqués par les Etrusques dès les temps les plus anciens, on peut citer, outre ceux dont il vient d'être question, les mines de cuivre et de plomb argentifère des environs de Massa-Maritima, alors appelée *Massa-Metallorum*, les gites argentifères de Montieri, les mines de cuivre de Campiglia et de Monte-Catini. — Au moyen âge, la contrée de Massa était encore renommée pour son cuivre, qui était recherché jusque sur les marchés de Flandre, et pour son plomb argentifère, qui fournissait presque tout l'argent frappé dans les hôtels des monnaies de la Toscane (1).

De ce qui précéde, on doit conclure que les Etrusques étaient d'habiles fondeurs. Les premiers, ils pratiquèrent en Italie la fabrication et le coulage du bronze, à l'imitation des Lydiens, leurs ancêtres. Comme ces derniers, ils excellaient dans la confection des trompettes d'airain, des candélabres, des armes, des miroirs en cet alliage (2). Critias, d'Athènes, contemporain de Mys, si célèbre dans le même art, déclarait que les bronzes d'ameublement étrusque l'emportaient sur tous les autres (3).

On leur attribue un grand nombre de statues et de patères ornées de sujets mythologiques, tracés au simple trait. Varron nous assure que, de son temps, tous les temples de Rome étaient remplis d'objets

(1) Paul Leroy-Beaulieu. — *Les Populations agricoles de la Toscane*, étude d'économie rurale. — *Revue des Deux-Mondes*, XL^{e} année, 2^{e} période, T. 85, 15 janvier 1870, p. 407.

(2) Cassiod. *Variæ*. VII, 15. — Pline, XXXIV. 34.

(3) Athen. I, p. 28, 6.

d'art venus d'Etrurie ; le pillage les avait accumulés autant que le commerce, puisque de la seule ville de Vulsinï (aujourd'hui *Bolsena*) l'armée romaine avait rapporté 2,000 statues (1).

M. Simonin nous dit avoir trouvé à Populonia des miroirs, des vases, des piques, des sabres et des casques en bronze. Les lampes actuelles de la Toscane, dont les formes sont si gracieuses, sont à peu près identiques à celles qui excitaient l'admiration des Athéniens, même au temps de Périclès. Arretium (aujourd'hui *Arrezo*), qui possédait une manufacture centrale d'objets de bronze, fournit, d'après Tite-Live, une partie de l'équipement des soldats romains pour la seconde guerre punique.

J'ai eu l'occasion, en 1847, d'analyser une patère étrusque que me donna M. Deville, correspondant de l'Institut, alors directeur du Musée des Antiquités de Rouen. J'y ai trouvé sur 100 parties :

Cuivre.	85,00
Etain.	14,15
Fer et zinc.	0,85
	100,00

C'est donc un bronze peu riche en étain, dans lequel le fer et le zinc proviennent évidemment de l'impureté des métaux employés (2).

Pour la fabrication de leur alliage, les Etrusques

(1) Pline. XXXIV.

(2) J. Girardin. — *Analyse de plusieurs produits d'art d'une haute antiquité*, 2e mémoire, p. 17.

recevaient l'étain des Gaulois et des Bretons, par l'intermédiaire des Phéniciens et des Carthaginois. Mais quant au cuivre, ils le trouvaient sur leur propre sol. Les environs de Populonia et de Massa étaient couverts d'exploitations de pyrites cuivreuses, notamment à Campiglia, Ghérardesca, la Serra-Bottini, où l'on remarque encore distinctement de nombreux puits d'extraction. Voici ce qu'en dit Fournet qui a visité ces lieux en 1841 :

« Rien n'égale la vue des exploitations de Campiglia qui cependant datent de 3,000 ans. De larges excavations s'ouvrent à la surface, tandis que d'autres sont tellement rétrécies qu'un homme ne peut y entrer qu'avec la plus grande peine. En outre, des salles souterraines, dont l'ampleur ne s'explique que par la solidité de la gangue quartzeuse, siénitique et pyroxènique, communiquent entre elles par d'étroits boyaux, et, au milieu des parties encore en place, la pyrite cuivreuse, arrangée en mouches, en veinules, en rosaces, se trouve très clairsemée.

« Eh bien! cette dernière circonstance, combinée avec la forme irrégulière des travaux, amenait tout droit à conclure qu'en forts calculateurs. les mineurs étrusques s'étaient spécialement attachés à suivre les veines riches, de manière à ne laisser que la misère à leurs héritiers. Puis, quand même cette vérité n'eut pas sauté aux yeux, il est une maxime basée sur une longue expérience, et qui se débite entre praticiens : *C'est qu'il ne faut aborder les travaux des anciens qu'avec le plus profond respect*. Or donc, averti d'une façon comme de l'autre, je dus chercher à éluder la difficulté en faisant la découverte d'une partie vierge du

filon. A l'ouest, apparaissaient des puits que des mesures subséquentes ont appris avoir plus de cent mètres de profondeur. Je me tournai donc du côté opposé où existait un espace qui ne montrait aucun vestige d'exploitation. Le mineur fut placé au pied d'un chêne séculaire, et pourtant, qu'elle ne fut pas ma stupéfaction quand, trois ou quatre jours après, je pus m'assurer qu'il avait rencontré de vieux boisages entourés de remblais en pleine voie de décomposition. On le voit donc, les Estrusques entendaient au moins aussi bien que nous le travail des mines. Ils ont fait tout ce qu'il était humainement possible de faire sans le secours de la poudre et des machines à vapeur.

« Si les exploitations de Campiglia étonnent le mineur, les restes des fonderies ne surprennent pas moins les métallurgistes. A l'endroit voisin de la mine dite *la Fucinaja* (forge ou fonderie), existent les ruines des fourneaux et surtout des tas de scories cuivreuses cubant, d'après M. Simonin, l'énorme volume de plus de 150 mille hectolitres, lesquels correspondent au poids de 30 millions de kilogrammes. Encore, ne s'agit-il, dans ce calcul, que des parties visibles, car quelques-uns de ces monticules ont leur base enfoncée dans le sol. Il en est à peu près de même auprès des mines de Ghérardesca, et j'ajoute que toutes ces scories sont infiniment plus pures que celles qui ont été obtenues à des époques plus récentes. Au surplus, comme dans ces monceaux on n'a jamais rencontré autre chose que des scarabées, des amphores de forme spéciale et divers débris de l'époque étrusque, il faut bien faire remon-

ter, à la même date, les travaux miniers et métallurgiques (1). »

Aristote dit quelque part que les Etrusques ont fondu le cuivre à l'île d'Elbe avant le fer, dont les dépôts étaient recouverts par ceux du premier métal. Il est plus probable que ce furent d'abord les gîtes cuivreux reconnus à Pomonte et Santa-Lucia par M. Simonin, ainsi que ceux voisins de Populonia sur le continent, qui furent exploités, bien qu'aujourd'hui encore on ait trouvé à Calamita, dans l'île d'Elbe, du minerai de cuivre au milieu du fer. Dans tous les cas, l'âge du bronze aurait précédé celui du fer, même à l'île d'Elbe, et la mythologie et l'histoire se trouveraient une fois de plus d'accord.

Les découvertes récentes faites à l'île d'Elbe par M. Raffaello Foresi confirment ces assertions. Ce naturaliste y a retrouvé de nombreux spécimens des âges de la pierre et du bronze, tels que des pointes de flèches, des couteaux, des grattoirs, des haches, des nacleis, en silex d'espèces absolument inconnues à l'île d'Elbe ; tels encore que des haches, une faucille et autres instruments indéterminés en bronze. Les premiers objets, en pierres, ont été trouvés à la surface du sol ou dans les dépôts des vallées, dans les champs défrichés, principalement autour du golfe de Lacona, dans le sud de l'île. Les objets en bronze, ainsi que des moules, taillés dans une pierre de macigno pour la confection des pointes et des flèches et

(1) Fournet, — *Du Mineur, son rôle et son influence sur les progrès de la civilisation, d'après les données actuelles de l'archéologie et de la géologie.* 1 vol. in-8°. 1862. Lyon. chez Rey et Sézane, p. 338.

d'autres outils effilés, ont été rencontrés à Santa-Lucia.

M. Foresi a également retrouvé l'âge du fer à sa naissance, dans des échantillons de fer oligiste compacte, poli, strié, à arètes vives, qui ont dû servir d'outils aux premiers habitants de l'île, peut-être dès l'époque même de l'âge de la pierre et du bronze; mais, dans tous les cas, avant qu'ils aient connu la fusion du minerai de fer (1).

Une autre découverte récente due à M. Simonin, c'est la présence de nombreuses pierres taillées, de grand volume, de la catégorie de celles qu'on a nommées *pierres è bassins*, aux environs de la riche mine de cuivre de *Rocca Tederighi*, fouillée par les anciens et reprise de nos jours.

Ces pierres creusées, disséminées sur le flanc des collines, à la surface des champs cultivés ou sous les bois de châtaigniers qui couvrent le pays, sont de la même nature minéralogique que la roche éruptive qui supporte le sol cultivable et forme les points culminants (trachyte selon les uns, porphyre quartzifère selon les autres). Elles sont généralement libres, quelquefois cependant taillées en place, c'est-à-dire faisant partie du roc lui-même. Elles sont rondes, ou carrées, ou rectangulaires; les premières ont un mètre environ de diamètre ou de côté; les dernières ont $1^{m},20$ à $1^{m},50$ de large sur 2 mètres de long. Elles sont creusées à 25 ou 30 centimètres seulement de profondeur. Quelquefois une ouverture est ménagée dans le fond; d'autres fois c'est un petit canal qui se

(1) *Moniteur* du 17 octobre 1865, p. 1329.

montre sur le bord du bassin. Les bassins creusés en place sont accouplés et en contre-bas l'un de l'autre. Sur toutes ces pierres, travaillées de main d'homme, la trace de l'outil a complètement disparu.

A quel usage pouvaient servir ces pierres creusées, qui remontent évidemment à une époque très ancienne? Les traditions du pays sont muettes sur ce point. M. Simonin incline à penser que ces bassins ont dû servir au broyage de fruits farineux; comme les glands et les châtaignes, fort répandus encore dans le pays. La *polenta* est, en Italie, aussi ancienne que l'homme, et on la compose volontiers de farine de châtaigne, à défaut de farine de maïs. Aux premiers temps de l'espèce humaine, on a même dû employer le gland, et Ovide est là-dessus fort explicite. Comme il fallait broyer les fruits, les bassins ont peut-ètre servi à cet usage sur une grande échelle.

On pourrait encore supposer qu'ils ont été employés à broyer des olives, à presser le raisin; la vigne et l'olivier semblent indigènes dans la contrée. Avec ces nouveaux usages, l'existence des ouvertures ménagées au fond de quelques pierres et des canaux supérieurs s'explique assez naturellement.

Il faut, jusqu'à meilleures preuves, s'en tenir aux emplois domestiques indiqués plus haut. Fournet nous signale des indigènes algériens écrasant encore actuellement, dans le creux d'un gros quartier de grès éboulé des montagnes, des olives qu'ils cueillent dans leurs champs, et M. Simonin a vu, en Californie, les Indiens broyer les glands sur les roches quartzeuses du pays, usées à cette fin comme de

vraies pierres à écuelles, depuis un temps immémorial (1).

Les Romains qui avaient pour principe d'affaiblir les peuples qu'ils avaient subjugués, firent cesser les travaux des mines et usines à cuivre de l'Étrurie, d'autant plus qu'ils pouvaient tirer ce métal soit de Chypre, soit des autres îles de l'Archipel, de même qu'après la conquête de la Macédoine par Paul Émile ils interdirent l'exploitation des mines d'or et d'argent de ce pays. Du temps de Strabon, les mines et fonderies des environs de Populonia étaient abandonnées depuis longtemps.

Ce n'étaient pas seulement le fer, le cuivre et l'airain que les Étrusques travaillaient avec habileté; ils ciselaient, gravaient, façonnaient les autres métaux avec une rare perfection; aussi, tous les ornements en or et en argent sortis de leurs ateliers étaient-ils recherchés dans la Grèce même, au temps des célèbres artistes Myron, Mentor et Mys (2). On a d'eux des chaînes, des bracelets, des anneaux d'or du travail le plus délicat, des pierres finement gravées. M. Noel des Vergers cite comme ayant été trouvée à Cervateri une parure de prêtre garnie d'ornements qui ont un singulier caractère assyrien et égyptien à la fois. Ce goût des Etrusques pour les bijoux de toute espèce, ils le communiquèrent aux peuples plus pauvres qui les entouraient, aux durs Sabins et à Rome naissante (3).

(1) *Pierres à bassins de l'âge de bronze trouvée en Toscane.*— Moniteur du 21 octobre 1865, p. 1341.

(2) Etr. Spicgèl, pl. 83 et 179.

(3) Ampère. — *L'Hist. rom. à Rome,* 1. p. 386.

Dès une époque fort ancienne, ces peuples possédaient un système monétaire ; plusieurs villes frappaient de la monnaie de bronze, et Populonia était le centre du monnayage de l'argent. Presque toutes les pièces de cette dernière cité sont à l'effigie de Vulcain, avec le marteau, l'enclume et les tenailles pour emblêmes ; mais celles-ci peuvent dater de l'époque Romaine. Il a été constaté que les plus anciennes ont été simplement fondues. Le système des poids et mesures était duodécimal.

Les Étrusques imaginèrent la division du temps en siècles ; le jour commençait pour eux à midi ; leur année était solaire et leurs mois lunaires, mais on ignore comment ils mettaient d'accord en deux modes de détermination de la durée. On croit que les chiffres dits *Romains* leur furent empruntés.

On leur doit ces constructions solides, même massives, formées par un appareil carré d'un aspect rude et vigoureux, à joints bien vifs, sans mortier. C'est ce même appareil qui fut appliqué aux premiers édifices de Rome. C'est également à eux qu'est dû l'ordre Toscan, remarquable par son extrême simplicité. Leur système de décoration fut le même que celui des artistes grecs, ainsi que le démontrent les terres cuites peintes qu'on a retrouvées en divers endroits, notamment à Veies et à Vulci.

Ils inventèrent aussi une espèce de poterie rouge, grise ou noire, dont on a trouvé de nombreux échantillons dans les tombeaux ou sépultures, notamment à Clusium (Chiusi) et à Vulci (Canino), qui paraissent avoir été les deux centres principaux de cette fabrication nationale. La pâte en est souvent

grossière et ne présente jamais les peintures d'ornements et de figures, le lustre ou vernis comme métallique, qui caractérisent les vases campaniens ou italo-grecs ; mais elle offre généralement des reliefs archaïques, tantôt seuls, tantôt accompagnés de figures d'un style tout spécial (1).

Cette poterie ordinairement unicolore, rappelle la vieille vaisselle noire que Juvenal prête au roi Numa et dont Porsenna se servait également pour son service de table.

« Les formes sont pesantes, bizarres, variées, quelquefois d'une naïveté élégante. Les reliefs se répètent souvent ; ce sont des figures humaines, des têtes qui ressemblent à des têtes égyptiennes, des sphinx, des chevaux ailés, des sirènes, des griffons, des panthères, avec les caractères bien connus de l'archaïsme oriental. En effet, avant de subir l'influence de l'art grec, il est dans l'ordre historique que les Etrusques aient imité les produits que le commerce leur apportait d'Orient.

« Quoique M. des Vergers ait recueilli ces vases dans divers endroits, à Cétona, à Sarteano, à Chianciano, ces localités faisaient partie de l'ancien territoire de Clusium ; c'est à Clusium que se découvrent principalement les vases noirs à reliefs, c'est là qu'était jadis le centre de la fabrication. Micali, dans ses *Monuments inédits*, rapporte qu'en 1841 on a trouvé auprès de Corneto de la terre mélangée avec

(1) Simonin.— *Les Hypogées de Chiusi* (Presse scientifique des Deux-Mondes, 1866, t. 2, p. 580).

du bitume, semblable de tout point à la pâte des vases de Chiusi.

« Des antiquaires ont voulu pénétrer le procédé de fabrication des Etrusques. Ils ont fait mouler des vases avec l'argile ordinaire, puis on les a introduits dans un récipient assez vaste pour qu'on pût les entourer d'une couche de sciure de bois. Le tout, hermétiquement luté avec de la glaise, a été introduit dans un four et exposé à une haute température. Par l'effet de la carbonisation de la sciure de bois, la fumée a pénétré l'argile à une grande profondeur, en la colorant d'une teinte noire. Mais M. des Vergers fait observer avec raison que ce ne sont là que des conjectures » (1).

Une circonstance remarquable que signale Brongniart, c'est que la plupart des poteries étrusques proprement dites n'ont pas été faites avec le tour à potier, quoiqu'elles soient complètement rondes et sans qu'elles offrent des garnitures et des saillies qui aient pu s'opposer à l'emploi du tour (2).

Les plus anciennes paraissent remonter au-delà du IXe siècle avant l'ère chrétienne, et leur fabrication a tout à fait discontinué à la guerre sociale, c'est-à-dire 350 ans environ après J.-C. (3).

Beaucoup de ces vases avaient pour destination de servir aux funérailles et d'être placés dans les tom-

(1) Beulé. — Troisième et dernier article sur l'Etrurie et les Etrusques, par M. des Vergers (*Journal des Savants*, mars 1865, p. 180).

(2) Brongniart. — *Traité des Arts céramiques ou des poteries*, t. I, p. 22.

(3) *Ibid.*, p. 592.

beaux ; on y mettait les cendres des morts, et pour que la vapeur qu'elles pouvaient encore répandre pût s'exhaler, on pratiquait à la partie supérieure des vases une ouverture latérale de chaque côté.

Quelques-uns de ces vases noirs, de fabrication grossière, à pâte rougeâtre dans le milieu, portent des figures en relief et comme appliquées après coup, et des ornements en points enfoncés ; ils n'ont pas été cuits, mais simplement séchés au soleil, aussi sont-ils très fragiles. D'après Dorow et Brongniart, ils ont de l'analogie avec les vases germains des bords du Rhin et les vases gaulois (1).

Mais dans l'ancienne Etrurie, on trouve aussi, souvent à côté des poteries véritablement nationales, des vases de grandes dimensions, à pâte fine, rouge ou noire, lustrés, légers de forme, évidemment façonnés sur le tour, avec des ornements en relief du goût le plus parfait, couverts d'inscriptions grecques, et de sujets qui rappellent les divinités, les costumes et les usages de l'Attique. Pline les compare aux poteries de Samos et de Sagonte, en Espagne, ville non moins célèbre que Samos par ses potiers et ses belles poteries d'un rouge de jaspe.

Ces vases, beaucoup plus durs et plus denses que les vases étrusques proprement dits, étaient très estimés des Romains, parce qu'ils pouvaient servir dans les usages culinaires, qualité qui ne se rencon-

(1) Dorow. — *Voyage archéologique dans l'ancienne Etrurie*, 1827, et *Poteries étrusques proprement dites*, trad. d'Eyries. 1 cahier in-4° avec planches, 1829, p. 25 et suiv. — Brongniart, *loc. citat.*, I, p. 417.

trait pas au même degré dans la poterie romaine de cette époque. Ils appartiennent certainement à la fabrication italo-grecque ou campanienne. On les a découverts, à partir du milieu du siècle dernier, à Volterra, à Arezzo, à Populonia, à Tarquinium, à Vulci, etc.

Dans cette dernière localité, on en a trouvé, de 1827 à 1830, de 4 à 5,000, qui n'ont fait connaître que quarante noms d'artistes, soit potiers, soit peintres; ces noms sont en caractères romains. Quelques-uns de ces vases portent des inscriptions en caractères étrusques et en caractères grecs disposés arbitrairement, par conséquent inintelligibles, comme s'ils avaient été faits par des potiers étrusques voulant imiter les vases grecs (1).

Brongniart pense qu'on peut attribuer les vases de style et de pâte grecs, dont je viens de parler, à des ouvriers grecs amenés ou appelés par Démarate, de Corinthe, lorsque, s'expatriant pour fuir l'injuste tyrannie de Cypsèle, 656 ans avant J.-C., il vint s'établir à Tarquinies avec deux artistes corinthiens, Eukeir et Engrammos, qu'il avait emmenés avec lui. Ces artistes étaient grands plasticiens, circonstance qui a pu concourir à la création du nombre considérable de belles figures en terre cuite et de grands sarcophages que l'on a découverts encore tout récemment dans la nécropole de cette ville (2).

(1) Lettre de M. Gerhard à M. Panofka, d 17 août 1831, dans les *Ann. del l'Instituti correspondenza Archeologica*, vol. III, Roma, 1831.

(2) Brongniart, *loc. citat.*, p. 591.

C'est aux Etrusques que Rome demanda les premières statues en terre cuite qui décorèrent ses temples et ses places publiques.

Au reste, les chaussures thyrréniennes, les ouvrages d'airain, les siéges d'ivoire, les ornements de métal, les costumes de magistrats, les vases peints, les mosaïques, étaient très recherchés, même en Grèce et plus tard à Rome. En 1841, on a trouvé dans les fouilles entreprises à Populonia une des plus belles mosaïques en pierre dure qu'ait produit l'art ancien.

« Il ne faut pas oublier que la *rue des Toscans* (Tuscus vicus) était une des plus fréquentées de Rome, qu'elle était au pied du Capitole et du Palatin, que les artistes étrusques y vivaient nombreux et riches, que la faveur publique les protégeait, orfèvres, potiers, fabricants de bronzes, sculpteurs, marchands d'armes, de miroirs, de candélabres ou de trompettes (1). »

La peinture fut pratiquée en Etrurie bien avant l'époque des Tarquins, probablement même avant le siége de Troie. Parmi les antiquités découvertes en si grand nombre depuis plus d'un siècle dans cette région de l'Italie, figurent beaucoup de peintures qui n'ont rien perdu de leur fraîcheur.

« On voit de nos jours, près de Tarquinies, dit Champollion aîné, près de 2,000 grottes qui ont jadis servi de tombeaux aux Etrusques. Les pilastres sont chargés d'arabesques, et une frise qui règne tout

(1) Beulé. — *Un préjugé sur l'art romain.* (*Revue des Deux Mondes*, 1865, t. LVI, p. 312.)

autour des grottes est composée de figures peintes de 2 ou 3 palmes de hauteur, drapées, ailées, armées, combattant ou traînées dans des chars attelés de chevaux. Ces scènes peintes sont très variées; on y retrouve les idées des Etrusques sur l'état de l'âme après la mort, des combats de guerrier à guerrier, des combats plus nombreux, un roi qui survient dans la mêlée, des danseuses, etc. »

Selon toute vraisemblance, la civilisation de l'Etrurie fut, en grande partie, le résultat d'influences étrangères, orientales et grecques, lesquelles s'expliquent par des immigrations ou par les relations de commerce. En effet, les détails d'architecture des monuments découverts à Vulsinies (Vulci) ont un certain rapport avec ceux de l'ancienne Egypte. Dans la nécropole souterraine de Clusium, on voit des frises peintes sur le tuf qui représentent des chasses où figurent des lions et des panthères, animaux étrangers à l'Italie, ou bien des images de jeux funèbres qui rappellent les sujets religieux de la Phénicie, de la Babylonie, de l'Assyrie et de la Perse.

Dans la nécropole de Vulci, découverte en 1857 par MM. des Vergers et François, les peintures murales représentent, d'un côté, une des scènes de l'*Iliade*, le sacrifice que fait Achille des prisonniers troyens sur le tombeau de Patrocle, et du côté opposé, un sujet national, Servius Tullius sauvant la vie à son ami Cœlus Vibenna. Ces peintures, par leur caractère et leur beauté, semblent postérieures de peu au siècle d'Alexandre.

Les peintures trouvées en 1863 dans les nécropoles d'Orvieto par M. Domenico Golini sont de même

style et de même époque que les précédentes (1).

Certains vases étrusques portent des inscriptions en caractères phéniciens; d'autres représentent les formes helléniques, portant des inscriptions en dialecte éolien, ou des noms d'artistes complétement athéniens.

Denys d'Halicarnasse avance que les connaissances musicales des Etrusques furent tirées d'Argos, et, en effet, tous les instruments de musique des Grecs se retrouvent sur ces poteries. On sait de plus que des colonies corinthiennes vinrent s'établir à Vulturnum (Capoue), à Nola, dans l'Etrurie méridionale, à Tarquinies, etc., sept siècles avant J.-C.

Les festins que les peintures étrusques offrent aux yeux, rappellent les usages grecs, comme les danses des femmes rappellent celles des almées de la Perse moderne. L'aigle que Rome avait emprunté à l'Etrurie, était l'enseigne militaire de la Perse, d'après Xénophon (2).

Les faits précédents donnent une nouvelle force à cette tradition nationale des Etrusques, qui les portait à croire qu'ils avaient tiré de l'Orient une grande partie de leur civilisation. Il est regrettable que la conquête romaine, qui s'acheva vers le IIIe siècle avant notre ère, ait fait disparaître la plupart des monuments qui nous eussent éclairés complétement à cet égard.

(1) Beulé, *Journal des Savants*, juillet 1863, p. 433. — Article sur l'ouvrage de M. Conestabile consacré aux peintures antiques d'Orvieto.

(2) Xénophon, *Anab.*, l. X.

SUR LE

PROTOXYDE D'AZOTE

PAR M. RIVIÈRE.

Lorsque Priestley inventa la méthode si simple et si féconde en résultats qu'il a le premier appliquée à la préparation et à la conservation des gaz, l'acide carbonique et l'hydrogène étaient, avec l'air atmosphérique, les seuls représentants connus de cette classe de corps dont les curieuses propriétés avaient si longtemps échappé aux investigations des savants.

L'un des premiers sujets d'étude du célèbre chimiste anglais fut le deutoxyde d'azote que Hales avait entrevu dès 1740. On sait que ce gaz se produit lorsqu'on fait agir l'acide azotique sur le cuivre; mais si la réaction a lieu en présence de l'air, il absorbe immédiatement l'oxygène et se change en acide hypoazotique dont les vapeurs rouges devaient seules appeler l'attention des observateurs.

On rapporte que M. Priestley ayant un jour laissé ce gaz en contact avec l'excès de cuivre qui lui avait servi à le préparer, fut très surpris, au bout de quel-

que temps, de lui trouver des propriétés toutes nouvelles. C'est qu'en effet, dans ces conditions, le deutoxyde d'azote cède peu à peu la moitié de son oxygène au cuivre, et se change finalement en protoxide dont personne jusqu'alors n'avait soupçonné l'existence.

Ce changement de composition, rendu manifeste par le changement de propriétés qui en est la conséquence, ne pouvait alors recevoir une explication satisfaisante. Néanmoins Priestley comprit qu'il venait de découvrir un nouveau corps, et lorsque plus tard il étudia l'action de la chaleur sur l'azotate d'ammoniaque, il reconnut que le gaz qui se dégage dans ce dernier cas est identique avec celui qu'on obtient par l'action lente du cuivre humide sur le deutoxyde d'azote, et que, par suite, on peut utiliser avec avantage la décomposition de l'azotate d'ammoniaque par la chaleur pour la préparation du protoxyde d'azote. C'est, en effet, l'unique procédé que l'on ait employé jusqu'à ce jour pour obtenir ce gaz en quantité un peu notable et dans un état de pureté sinon absolue, au moins suffisante pour permettre une étude complète de ses propriétés physiques et chimiques.

Mais cette préparation, aujourd'hui si simple en théorie, est assez délicate dans la pratique

D'abord, l'azotate d'ammoniaque du commerce est rarement pur ; il contient presque toujours des traces de chlorhydrate qui, en réagissant sur le protoxyde d'azote naissant, se décompose, et donne de l'eau, du chlore et de l'azote. La présence de ce dernier gaz n'a pas en général d'inconvénient; mais il n'en est

pas de même du chlore, dont les affinités énergiques peuvent être dans beaucoup de cas une cause de trouble et une source d'erreur.

De plus, si la décomposition de l'azotate d'ammoniaque n'est pas conduite avec beaucoup de ménagement, il se produit de l'acide hypoazotique, et du deutoxyde d'azote, et même si la température s'élève trop rapidement, on est menacé d'une décomposition instantanée, avec explosion, qui n'est pas sans danger pour l'expérimentateur.

Il résulte de là que le protoxyde d'azote qui doit faire l'objet d'une démonstration dans une leçon ou dans une conférence publique expose quelquefois le professeur à des déceptions inattendues, et que les propriétés physiologiques de ce gaz, dont la constatation semble exiger l'emploi d'un produit chimiquement pur, sont encore de nos jours l'objet des affirmations les plus contradictoires.

Que l'Académie veuille bien me permettre, à cette occasion, de rappeler brièvement les premières expériences qui ont été faites dans cette voie.

Les brillantes découvertes de Priestley, en éclairant d'un jour nouveau une foule de phénomènes qui jusqu'alors avaient passé inaperçus ou n'avaient reçu que des explications erronées, excitaient la plus louable émulation chez tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressaient aux progrès des sciences naturelles. La physique y trouvait de nouveaux sujets d'étude; la chimie, que Lavoisier venait de tirer du chaos, de nouvelles bases et de plus vastes horizons; et la médecine, si mobile dans ses moyens d'action, mais, hélas! si incertaine dans ses résultats, de nou-

veaux agents thérapeutiques qui mettaient en péril les aphorismes du malade imaginaire.

C'était en effet par la respiration des gaz récemment découverts que l'on espérait révolutionner l'art de guérir, et un praticien célèbre, le docteur Beddoes, avait fondé à Clifton, près de Bristol, sous le nom d'*Institution pneumatique*, un établissement dans lequel on étudiait les propriétés physiologiques des gaz que l'on se proposait d'appliquer au traitement des malades.

Ce fut dans cet établissement qu'un jeune étudiant en pharmacie, Humphry Davy, dont le nom devait briller d'un si vif éclat quelques années plus tard, attira sur lui pour la première fois l'attention du monde savant. Chargé en qualité de préparateur de la direction des travaux de laboratoire, il se livra à de nombreuses expériences sur le protoxyde d'azote, et fit connaître le résultat de ses recherches dans un mémoire dont la publication eut lieu vers la fin de 1799. Voici dans quels termes il rend compte des effets que la respiration de ce gaz produisit sur lui :

« Après avoir préalablement bouché mes narines « et vidé mes poumons, je respirai quatre litres de « gaz contenus dans un petit sac de soie. La première « impression consista dans une pesanteur de tête « avec perte du mouvement volontaire. Mais une « demi-minute après ayant continué les inspirations, « ces symptômes diminuèrent peu à peu et firent « place à la sensation d'une faible pression sur les « muscles ; j'éprouvais en même temps dans tout le « corps une sorte de chatouillement agréable qui se « faisait particulièrement sentir à la poitrine et aux

« extrémités. Les objets situés autour de moi me pa-
« raissaient éblouissants de lumière, et le sens de
« l'ouïe avait acquis un surcroît de finesse. Dans les
« dernières inspirations, ce chatouillement aug-
« menta, je ressentis une exaltation toute particu-
« lière dans le pouvoir musculaire, et j'éprouvai un
« irrésistible besoin d'agir. Tous ces effets dispa-
« rurent lorsque j'eus suspendu l'inspiration du
« gaz: dix minutes après, j'avais recouvré l'état na-
« turel de mes esprits; la sensation du chatouille-
«m ent dans les membres se maintint seule pendant
« quelque temps. »

Une seconde expérience faite avec du protoxyde d'azote préparé avec un soin tout particulier lui fit éprouver des sensations analogues, mais d'un caractère encore plus prononcé.

« Je ressentis immédiatement, dit-il, une sensa-
« tion s'étendant de la poitrine aux extrémités;
« j'éprouvais dans tous les membres comme une exa-
« gération du sens du tact. Les impressions perçues
« par le sens de la vue étaient plus vives, j'entendais
« distinctement tous les bruits de la chambre, et j'avais
« très bien conscience de tout ce qui m'environnait.
« Le plaisir augmentant par degrés, je perdis tout
« rapport avec le monde extérieur. Une suite de
« fraîches et rapides images passaient devant mes
« yeux; elles se liaient à des mots inconnus et for-
« maient des perceptions toutes nouvelles pour moi.
« J'existais dans un monde à part. J'étais en train de
« faire des théories et des découvertes quand je fus
« éveillé de cette extase délirante par le docteur
« Kinglake qui m'ôta le sac de la bouche. A la vue

« des personnes qui m'entouraient, j'éprouvai d'a-
« bord un sentiment d'orgueil, mes impressions
« étaient sublimes, et pendant quelques minutes je
« me promenai dans l'appartement, indifférent à ce
« qui se disait autour de moi. Enfin, je m'écriai avec
« la foi la plus vive et l'accent le plus pénétré : *Rien*
« *n'existe que la pensée ; l'univers n'est composé que d'idées,*
« *d'impressions de plaisir et de souffrance.*

« Comme je n'avais consommé que la moitié du
« gaz dont je pouvais disposer, je respirai le reste
« avant que les premiers effets eussent disparu. Je
« ressentis des sensations pareilles aux précédentes ;
« je fus promptement plongé dans l'extase du plaisir,
« et j'y restai plus longtemps que la première fois.
« Je fus en proie pendant deux heures à l'exhilara-
« tion. J'éprouvai plus longtemps encore l'espèce de
« joie déréglée décrite plus haut, qui s'accompagnait
« d'un peu de faiblesse. Cependant elle ne persista
« pas ; je dînai avec appétit, et je me trouvai ensuite
« plus dispos et plus gai. Je passai la soirée à pré-
« parer des expériences ; je me sentais plein d'ac-
« tivité et de contentement. La nuit, je reposai très
« bien, et le lendemain je me réveillai avec le senti-
« ment d'une existence délicieuse, qui se maintint
« toute la journée. »

Plus loin, H. Davy affirme que la respiration du protoxyde d'azote calme instantanément toute espèce de souffrance, et émet l'opinion que ce gaz pourra être employé dans certaines opérations chirurgicales pour soustraire le patient à la douleur.

Si ce dernier passage n'eût été perdu dans le trop long exposé des recherches de Davy, dit à cette occa-

sion M. L. Figuier, la création de la méthode anesthésique n'aurait pas eu à subir un demi-siècle de retard. Mais cette observation passa inaperçue, et toute l'attention se porta sur les effets étranges dont on venait de constater la réalité.

A dater de ce jour, la méthode curative de l'institution pneumatique devint en Angleterre l'objet d'un engouement comparable à celui que Mesmer avait provoqué en France quelques années auparavant avec le magnétisme animal. Non-seulement les malades, réels ou imaginaires, affluaient de toutes parts chez le docteur Beddoes, mais, de plus, son établissement devint en peu de temps le rendez-vous des gens oisifs et des femmes à la mode. Les journalistes et les poètes, à la tête desquels nous devons placer Coleridge, célébraient à l'envi les merveilleux effets du *gaz hilarant* ou *gaz du paradis*, comme on appelait alors le protoxyde d'azote, et les chimistes les plus renommés, entre autres Underwood et Tennant, semblaient partager sur ce point l'enthousiasme général.

Des résultats aussi extraordinaires ne pouvaient manquer d'exercer la sagacité des savants français, Thénard et Vauquelin répétèrent à Paris les expériences de H. Davy. Mais loin d'éprouver ces sensations délicieuses qui jetaient les chimistes anglais dans l'extase, ils ne retirèrent de la respiration du protoxyde d'azote qu'un violent mal de tête accompagné chez l'un d'eux d'une crise nerveuse dont l'intensité inspira de sérieuses inquiétudes à ses collaborateurs

On crut pouvoir attribuer, dans cette circonstance, le malaise éprouvé par les chimistes français à un

défaut de soin dans la préparation du gaz qu'ils avaient respiré Mais une société de médecins et d'amateurs qui s'était formée à Toulouse pour répéter les expériences de H. Davy, et dont les membres voulaient à tout prix savoir à quoi s'en tenir sur le compte du protoxyde d'azote, vint éclairer d'un nouveau jour la question qui avait alors le privilége de préoccuper si vivement l'opinion publique. Douze membres de cette société se soumirent à différentes reprises, dans des conditions aussi identiques que possible, à l'inhalation du gaz du paradis, et les symptômes qui se manifestèrent sur chacun d'eux furent notés avec soin. Or voici, d'après un procès-verbal rédigé séance tenante, les résultats qui furent constatés dès le premier jour.

Le premier sujet perdit connaissance à la troisième inspiration ; il fallut le soutenir pendant cinq minutes, et la seule impression dont il put se rendre compte fut un sentiment de défaillance générale qui du reste ne se prolongea pas au-delà de huit à dix minutes.

Le second fut pris d'un étourdissement subit, et son pouls s'accéléra d'une manière très prononcée.

Le troisième éprouva une vive sensation de bien-être, et fut pris dès la deuxième inspiration d'un accès de rire homérique qui justifiait pleinement le nom de gaz hilarant sous lequel on désignait généralement le protoxyde d'azote.

Le quatrième eut des vertiges, et ses jambes restèrent *avinées* pendant quelques instants.

Le cinquième éprouva un bien être général, mais accompagné d'éblouissements et de vertiges.

Le sixième eut des tintements d'oreille et des vertiges, et en somme ce qu'il éprouva lui parut plutôt pénible qu'agréable.

Et ainsi des autres, dont les témoignages, à l'exception d'un seul, furent plutôt défavorables que favorables au protoxyde d'azote.

Tous s'accordèrent néanmoins sur la saveur sucrée du gaz et sur la sensation de chaleur que sa respiration produit dans la poitrine.

Il semblait résulter de là que les effets physiologiques du protoxyde d'azote dépendent essentiellement de l'organisation ou plutôt du tempérament de celui qui le respire De même que l'abus des liqueurs alcooliques engendre la gaieté chez les uns et la tristesse chez les autres, qu'il rend celui-ci loquace et celui-là taciturne, de même aussi l'espèce d'ivresse que procure la respiration du protoxyde d'azote est la source des sensations les plus opposées. C'est du reste la conclusion à laquelle sont arrivés tous ceux qui se sont livrés à l'étude des propriétés de ce gaz.

J'ai moi-même respiré plusieurs fois du protoxyde d'azote, mais loin d'en ressentir les merveilleux effets annoncés par H. Davy, j'ai toujours éprouvé, à la suite de ces expériences, un malaise qui rappelait en moi les défaillances d'un fumeur inexpérimenté.

Un jour, entre autres, que j'avais respiré jusqu'à huit litres de ce gaz, je fus pris de vertiges et de nausées qui m'obligèrent à sortir immédiatement du laboratoire du Lycée pour regagner mon domicile. Je chancelais comme un homme ivre : la rue de la République me paraissait trop étroite, et nul doute que

ma démarche, objet de quelques remarques assez désobligeantes, ne m'eût exposé ce jour-là à de sérieux désagréments si j'avais rencontré, sous l'uniforme d'un sergent-de-ville, un membre de la société de tempérance. Bientôt néanmoins le grand air me rendit mon allure habituelle; mais je restai atteint, le reste de la journée, d'une assez forte migraine qui ne se dissipa que pendant le repos de la nuit.

Un de mes élèves au contraire, aujourd'hui à la tête d'une importante maison de banque, ayant respiré dans une autre circonstance trois à quatre litres de protoxyde d'azote, fut pris d'un tel accès de fou rire qu'il scandalisa par sa conduite un des hauts fonctionnaires de l'enseignement, témoin des effets dont il ignorait la cause.

Le même élève fut pendant quelque temps en proie à une surexcitation générale qui se traduisait par de bruyants accès de gaieté et un besoin d'agitation d'autant plus remarquable qu'il était naturellement d'un caractère froid et paisible. Il déclara, du reste, qu'il avait éprouvé intérieurement ces remarquables sensations de bien-être qui semblent réservées aux natures privilégiées et que tous ses organes, notamment l'ouïe et la vue, lui avaient paru doués pendant quelque temps d'une sensibilité plus exquise et d'une activité presque fébrile.

Les divergences d'opinion sur les effets du protoxyde d'azote sont évidemment dues, avant toute autre cause, aux différences de tempérament des expérimentateurs; mais il n'est pas douteux que les gaz étrangers qui l'accompagnent si souvent, et dont

la présence est due à une mauvaise préparation, ont été parfois, pour les observateurs superficiels, la cause des erreurs les plus graves.

J'ai été conduit, dans ces derniers temps, à rechercher s'il ne serait pas possible d'obtenir ce gaz par un procédé d'une application plus commode que celui qui consiste à décomposer l'azotate d'ammoniaque par la chaleur, et voici ce que j'ai trouvé de plus satisfaisant jusqu'à ce jour.

L'azotate de potasse ou salpêtre et le sulfate d'ammoniaque intimement mélangés et chauffés dans une cornue en verre, échangent leurs bases et leurs acides à une température inférieure au rouge sombre, il se forme du sulfate de potasse et de l'azotate d'ammoniaque Mais ce dernier sel n'a qu'une existence éphémère; par suite de la température élevée à laquelle la réaction a lieu. il se décompose immédiatement, comme dans les circonstances ordinaires, en eau et en protoxyde d'azote qui se dégage.

L'action réciproque des deux sels en présence étant progressive, il en est de même de la décomposition de l'azotate d'ammoniaque naissant, par suite, le dégagement gazeux a lieu avec une grande régularité. Cette circonstance, si favorable au point de vue de la sécurité de l'opération, me paraît devoir attirer l'attention des chimistes. Malheureusement le gaz ainsi obtenu n'est pas pur ; il contient de l'azote et de l'oxygène libres dans des proportions que je n'ai pu encore déterminer, et dont j'attribue la formation à la décomposition partielle du protoxyde d'azote sous l'influence de la température relativement élevée à laquelle il prend naissance.

Toutefois, la décomposition réciproque du salpêtre et du sulfate d'ammoniaque, mise en évidence par le dégagement de protoxyde d'azote qui, comme l'on sait, ne peut provenir que de l'azotate d'ammoniaque, est un fait qui m'a paru assez intéressant en lui-même pour mériter d'être signalé à l'Académie.

ÉTOILES ET NÉBULEUSES

PAR M. JUBÉ

Dans tous les temps l'homme, *ore sublimi*, a contemplé avec admiration la voûte étincelante qui semble recouvrir la terre. Il a bien vite reconnu que, parmi les astres innombrables dont elle est émaillée, quelques-uns, les *planètes* et les *comètes*, changent de place par rapport à ceux qui les environnent, tandis que d'autres, les *étoiles*, paraissent occuper sans cesse leurs mêmes positions respectives. A cause de leur fixité apparente il a pu grouper ces derniers selon des figures plus ou moins fantastiques dont ils étaient les points saillants, puis donner des noms différents à ces diverses *constellations*, en indiquant pour chacune d'elles la place où elle se trouve dans le ciel par rapport aux autres.

L'astronomie stellaire est restée pendant nombre de siècles dans cet état rudimentaire; les étoiles ne servaient guère que de points de repère pour déterminer le mouvement apparent des planètes, de la lune, du soleil ou des comètes.

La *scintillation*, c'est-à-dire l'intermittence extrêmement fréquente qu'on observe dans l'éclat des étoiles et dont les autres astres sont dépourvus, a toujours étonné, et n'a pu être expliquée que dans ces derniers temps, lorsqu'on a connu d'une manière plus complète les lois des phénomènes lumineux. Arago, puis le Père Secchi l'attribuent au pouvoir dispersif de notre atmosphère Cette dispersion ayant lieu pour chaque point lumineux (c'est le cas d'une étoile qui ne donne, en effet, qu'un point pour image dans les meilleurs instruments), se trouve en quelque sorte compensée par celle des points voisins dans l'astre quand celui-ci a, comme les planètes, un diamètre apparent; la lumière de ces dernières ne doit donc point scintiller.

Dans son dernier ouvrage, qui a pour titre *les Etoiles*, le P. Secchi, dont le monde savant déplore la mort encore récente, rapporte que sur la cîme des hautes montagnes, spécialement sur l'Etna, au dire de M. Tacchini, la lumière des étoiles est calme et tranquille comme celle des planètes. Au contraire, dans les soirées agitées la scintillation augmente, et alors dans un grand instrument l'image que donne une étoile est diffuse, entourée de rayons, comme si elle était formée de plusieurs images superposées et sautillant rapidement. A l'œil nu il semble que l'étoile change continuellement de place, quoique cela ne soit pas vrai en réalité, illusion que Dante a décrit dans ces vers :

Quale per li seren tranquilli e puri
Discorre ad ora ad or subito fuoco,
Movendo gli occhi che stavan sicuri,

E pare stella che tramuti loco,
Se non che dalle parte onde s'accende
Nulla sen perde, ed esso dura poco.

Comme par un ciel serein, pur et tranquille, s'élance à chaque instant, pour durer un moment, un feu subit, éblouissant les regards attentifs ; l'étoile semble changer de place, et pourtant l'endroit où elle brillait n'a rien perdu de son éclat.

L'apparition subite d'une étoile nouvelle, brillant dans des régions du ciel où l'on n'en avait jamais vu, puis son extinction au bout d'un temps plus ou moins long, phénomènes dont on ne peut expliquer la cause d'une manière suffisante, ont toujours frappé d'étonnement ceux qui les ont observées. Dans l'antiquité l'on y rapportait souvent la prédiction de grands événements, de grands malheurs surtout, on y voyait parfois aussi l'élévation d'un homme puissant ou célèbre au rang des divinités.

L'observation de ces étoiles temporaires remonte à l'an 125 avant Jésus-Christ, du temps d'Hipparque.

En 389 apparut dans la constellation de l'*Aigle* une étoile qui brilla autant que la planète Vénus, et disparut au bout de trois semaines.

En 1012, dans le *Bélier*, au mois de mai, l'on vit tout à coup briller une nouvelle étoile qui présenta diverses variations dans son éclat, et disparut trois mois plus tard.

Mais la plus célèbre de ces apparitions subites fut celle qui se produisit en 1572, et que le public étonné annonça à l'astronome Tycho Brahé. On vit tout à coup, dans la constellation de *Cassiopée*, briller autant

que Vénus un astre qui passa successivement du blanc au jaune et au rouge, puis redevint blanc et disparut après avoir été visible pendant dix-sept mois.

En 1604, du temps de Képler, apparut aussi une étoile dans la constellation du *Serpentaire*. D'abord fort brillante, elle perdit peu à peu de son éclat; sa scintillation était vive; elle changea de couleur, puis disparut vers les mois de février ou de mars de l'année 1606.

Je n'ai cité parmi les étoiles temporaires que celles qui ont été les plus remarquables. Dans ces dernières années, il en apparut encore. En 1866, M. Birmingham, de Tuam, observa une nouvelle étoile qui apparut subitement dans la constellation de la *Couronne*. D'abord de deuxième grandeur, brillant avec l'éclat des principales étoiles de la *Grande-Ourse*, elle passa en douze jours à la sixième grandeur, puis diminua jusqu'à la huitième grandeur, où elle était encore en 1877.

Le 24 novembre 1876, M. Schmidt aperçut dans la constellation du *Cygne* une nouvelle étoile de troisième grandeur, qui certainement n'était pas visible le 20 novembre, jour où il avait observé la même constellation. Bientôt elle commença à décroître, et le 5 décembre elle était descendue à la cinquième grandeur. Le 5 janvier 1877 elle était de septième grandeur.

Les spectres fournis par ces deux dernières étoiles font attribuer à un violent incendie l'éclat dont elles ont brillé subitement.

La brusque apparition de l'étoile qui brilla du temps d'Hipparque détermina ce grand géomètre à

construire un catalogue d'étoiles, afin de laisser à la postérité un point de départ certain, dans le cas où les étoiles considérées comme fixes seraient sujettes à des mouvements ou à des disparitions Ce fut le premier ouvrage de ce genre. Hipparque le construisit à Rhodes en l'an 128 avant Jésus-Christ; il fut conservé par Ptolémée qui le réduisit à l'an 137 de notre ère.

Un catalogue d'étoiles est une liste d'étoiles donnant pour chacune d'elles son nom, sa grandeur ou plutôt l'éclat dont elle brille, sa distance à l'équateur céleste, nommée sa *déclinaison*, puis son *ascension droite*, c'est à-dire l'intervalle de temps, ordinairement calculé en degrés, compris entre son passage au méridien et le passage du point équinoxial du printemps, compté à partir de ce dernier instant. On y ajoute sa couleur, et, s'il y a lieu, la période de sa variation.

Les principaux catalogues d'étoiles sont, outre celui d'Hipparque, le catalogue de Tycho-Brahé, fait en 1602 et publié une seconde fois par Képler; il contient 1,005 étoiles; celui de Halley, qui date de 1677, contenant 341 étoiles australes observées à l'île Sainte-Hélène; celui d'Hévélius, fait à Dantzig en 1690, renfermant 1,564 étoiles. C'est le dernier travail fait avec des instruments dépourvus de lunettes, c'est-à-dire seulement au moyen de pinnules, à l'œil nu.

Puis viennent les catalogues plus modernes et plus complets : celui de Flamsteed, de 1725, contenant 3,310 étoiles; ceux de Lacaille renfermant des étoiles zodiacales et des étoiles australes observées au cap

de Bonne-Espérance ; celui de Bradley, surpassant en précision tous les précédents, grâce à la supériorité des instruments et à l'exactitude de l'observateur ; il a été discuté par Bessel en 1818 et porté à 3.222 étoiles ; celui de Lalande, contenant 47,390 étoiles ; celui de Piazzi, fait à Parme, comprenant d'abord 6,748 étoiles, puis porté plus tard à 7,646 ; enfin ceux d'Argelander, fait à Abo, en Finlande ; de la Société astronomique de Londres ; de Rümker, fait à Hambourg, en 1836, contenant 11,978 étoiles ; de l'Association Britannique, contenant 8,377 étoiles, œuvre classique, réduite pour 1850, et d'autres encore.

Le volume XXVI des *Transactions of the Royal Irish Academy* (août 1877), renferme un catalogue des étoiles rouges, construit par M. Birmingham, de Tuam, et un supplément au catalogue général des nébuleuses et des groupes d'étoiles de sir John Herschel ; ce dernier travail est présenté par M. Dreyer, astronome de l'Observatoire du comte de Rosse.

Les étoiles, quoique nous paraissant toutes le plus ordinairement blanches ou légèrement azurées, n'ont cependant pas toutes la même couleur : quelques-unes sont jaunes, d'autres sont orangées, bleues, et un assez grand nombre sont rouges ; ces dernières sont ordinairement fort petites.

Parmi les jaunes et les orangées le ton de la couleur varie à différentes époques ; souvent l'éclat varie aussi en même temps que la couleur.

Les étoiles rouges et celles qui sont fortement colorées sont toujours variables.

Les étoiles doubles, c'est-à-dire celles qui se con-

fondant en une seule à la vue simple, se partagent en deux étoiles distinctes quand on les observe avec une forte lunette, sont souvent de couleurs différentes et complémentaires, l'ensemble des deux teintes formant la couleur blanche.

Les observations sur la couleur des étoiles exigent de grandes précautions pour que l'œil ne soit pas influencé par la couleur d'une lumière voisine Il faut en outre que l'observateur ne soit pas atteint de *Daltonisme*, de cette modification de la vue, plus commune qu'on ne serait porté à le croire, qui empêche de distinguer les unes des autres des couleurs parfois fort différentes.

Les apparitions subites d'astres nouveaux pourraient peut-être se rattacher aux phénomènes non moinss urprenants qu'on observe dans l'éclat et dans la couleur d'un grand nombre d'étoiles, et qui le plus souvent se reproduisent périodiquement à des intervalles de temps égaux.

Sirius, la plus belle étoile que nous apercevions, qui brille dans la constellation du *Grand-Chien*, dans l'alignement du *Baudrier d'Orion*, et qui est aujourd'hui blanche, un peu azurée, a été jadis rouge : Sénèque la trouvait plus rouge que la planète Mars, et Ptolémée la voyait rougeâtre.

Une autre étoile, aussi blanche, *Algol*, dans la constellation de *Persée*, étoile nommée aussi la *Tête de Méduse*, qui est habituellement de 2e grandeur, conserve son maximum d'éclat pendant 2 jours et 13 heures, puis elle commence à diminuer lentement et se trouve réduite à son minimum, la 4e grandeur, au bout de 3 heures 30 minutes. Cet état dure de 7 à

8 minutes, et en 3 heures 30 minutes elle reprend son premier éclat On attribue cette variation au passage d'un satellite obscur qui ferait sa révolution autour de l'étoile et l'éclipserait en partie pendant 7 heures et quelques minutes.

Mais parmi les nombreuses étoiles périodiques, la plus remarquable est *Omicron* de la *Baleine*, nommée aussi *Mira*, à cause des phénomènes surprenants qu'elle présente. Elle fut découverte par Fabricius, en 1596. Sa période est de 331 jours 8 heures. Elle décroît pendant 3 mois environ, et d'abord de 2e grandeur, elle devient invisible pendant 5 mois, puis elle recommence à croître pendant 3 mois. Dans son plein elle est jaune; quand elle est petite elle est rouge. On attribue cette variation à un mouvement de rotation de l'étoile.

L'étude des variations des étoiles a été très cultivée dans ces derniers temps, ainsi que celle de leurs couleurs. Les recherches spectrales ont montré une grande affinité entre ces deux effets : ainsi, toutes les étoiles rouges sont variables.

Depuis que l'on a étudié les raies spectrales et qu'on a su adapter le spectroscope aux instruments astronomiques, l'observation de la lumière du Soleil, de des autres corps célestes a fourni sur la constitution de ces astres des notions inattendues et qui peuvent paraître bien surprenantes.

Vers 1820, Fraunhofer découvrit dans le spectre qu'on obtient en décomposant la lumière du Soleil, un nombre considérable de raies obscures, dont il détermina la place avec une grande précision et qu'il désigna par des lettres. Ce fut lui aussi qui le premier

obtint d'une manière scientifique le spectre d'une étoile. Il reconnut que Vénus et Jupiter en donnaient un identique à celui du Soleil, mais que les étoiles en donnaient de très différents. MM. Kirschoff et Bunsen, reprenant, il y a environ vingt ans, les observations de Fraunhofer, sont parvenus à faire servir la lumière à l'analyse des corps d'où elle émane, ou de ceux qu'elle traverse, par l'indication des éléments qui les constituent. Il résulte de leurs nombreuses expériences que les spectres provenant de liquides ou de solides incandescents sont dépourvus de raies, tandis que dans cet état les gaz et les vapeurs donnent des spectres caractérisés par des raies brillantes et colorées, qui sont toujours les mêmes pour chaque gaz ou chaque vapeur, et situées aussi toujours dans les mêmes régions du spectre. Ces raies sont des caractères propres aux éléments, ou corps simples, qui entrent dans la composition du gaz ou de la vapeur que l'on soumet à l'expérience.

La vapeur du sodium, par exemple, donne une double raie brillante et jaune située dans la région correspondant à la limite de l'orangé et du jaune dans le spectre solaire, à la place où se trouve dans ce spectre la raie D de Fraunhofer. Mais si l'on fait traverser de la vapeur de sodium par une lumière provenant d'un corps solide incandescent, telle que la lumière Drummond, on observe une raie noire à l'endroit même du spectre où brillait auparavant la raie jaune. Le sodium semble ainsi avoir absorbé la portion de lumière qui dans l'expérience précédente était réfractée à cette même place.

Des expériences semblables faites sur d'autres

substances, l'hydrogène, des vapeurs provenant de composés de magnésium, du fer.. , ont produit des résultats analogues; d'où l'on a conclu que toute raie noire est produite par l'absorption, pour ainsi dire, due à la substance qui aurait donné la même raie lumineuse par un rayonnement direct si elle avait été incandescente Ce principe est la base de l'analyse spectrale. Il a conduit à la découverte de plusieurs métaux, entre autres, le thallium, le rubidium, le cœsium....

C'est ainsi, dit le P. Secchi, *qu'on a déterminé la nature des nombreuses substances qui se trouvent dans l'atmosphère du Soleil, ou plutôt à sa base, dans une couche composée de vapeurs de différents métaux, comparativement mince, laquelle n'est visible qu'au moment où, dans les éclipses solaires, le disque de l'astre est caché derrière celui de la Lune. Cette couche donne alors autant de raies brillantes qu'on en voit ordinairement de noires dans le spectre Les raies C et F de Fraunhofer sont dues à l'hydrogène, la raie B au magnésium, D au sodium, E et d'autres voisines au fer, etc...*

D'autres raies ne se rapportent pas à des substances connues, le P. Secchi les attribuait à une substance particulière résidant dans le Soleil, et qu'il appelait *hélium*.

Dernièrement, on a trouvé dans le spectre solaire des raies correspondant à l'oxygène.

M. Janssen est parvenu à reconnaître, même en dehors des éclipses du Soleil, que les protubérances rouges qui se produisent sur les bords de son disque, ainsi que dans les taches, sont dues à de l'hydrogène

qui semblerait s'échapper du noyau solaire comme par suite d'éruptions.

En analysant au spectroscope la lumière des étoiles, le P. Secchi a classé ces astres en quatre catégories, d'après les spectres qu'ils donnent. Il a reconnu, en effet, à la suite de nombreuses observations, environ 4,000, que les spectres des étoiles se réduisent à un petit nombre de formes, bien définies et distinctes, qu'il nomme *types*.

Le premier est celui des étoiles blanches ou bleues, telles que *Sirius*, *α de la Lyre*, *α de l'Aigle* .... Le spectre est presque continu ; il est marqué seulement de quatre fortes raies noires qui sont celles de l'hydrogène. La raie correspondant à celle qui est désignée par F dans le spectre solaire est souvent estompée sur ses bords, indice d'une température très élevée et d'une forte densité dans l'atmosphère de ces astres. Les étoiles de ce type sont très nombreuses et comprennent plus de la moitié de celles qui sont visibles. Quelques étoiles de ce type, *α* de *l'Aigle*, *Procyon*, *α* de la *Vierge* .. qui sont légèrement variables, donnent un spectre dans lequel on aperçoit beaucoup de raies fines aux endroits mêmes où l'on en voit à peine la trace dans les spectres des autres étoiles du même type; elles forment comme une transition entre le premier type et le second.

Le second type est celui des étoiles jaunes. Le spectre est semblable à celui du Soleil; on y trouve les raies de l'hydrogène, du sodium, du fer, du magnésium... ce qui range le Soleil parmi les étoiles jaunes.

Un fait important, dit le P. Secchi, c'est que, avec

la variation de couleur de certaines étoiles, les raies spectrales ont une intensité différente. Ainsi dans *Arcturus*, du *Bouvier*, et dans *Aldébaran*, du *Taureau*, pendant la période de la lumière rouge, les raies augmentent en largeur et deviennent plus foncées.

A ce type appartiennent beaucoup d'étoiles, entre autres la *Chèvre*, dans la constellation du *Cocher*, et *Pollux* dans celle des *Gémeaux*.

Le Soleil, qui y appartient également, est probablement aussi lui-même une étoile variable, ou du moins il semblerait tel à la distance stellaire. En effet, les variations de ses taches et de ses protubérances, qui ont une période de 11 ans, prouveraient qu'il n'a pas une activité constante, et que, par conséquent, l'intensité de sa lumière doit aussi varier. Mais à cause de son rapprochement de la Terre, éblouis que nous sommes par l'éclat de sa lumière, nous ne pouvons mesurer sa variabilité ; la quantité absolue de la lumière qu'il nous envoie ne peut être mesurée avec précision.

En outre, la périodicité des taches est d'accord avec la variation du magnétisme terrestre Comme cette dernière semble dépendre des variations de la chaleur envoyée par le Soleil, il y a donc aussi périodicité dans le rayonnement thermal de cet astre.

La variabilité du Soleil est donc certaine quoique difficile à démontrer directement. On peut affirmer seulement que la couleur un peu jaune de la zone superficielle du Soleil, due à l'absorption de son atmosphère, semble plus prononcée aux époques où les taches sont moins nombreuses. Mais les mesures précises font encore défaut.

En rapportant ces faits, le P. Secchi exprime l'espoir que les recherches spectrales, dont il s'est d'ailleurs beaucoup occupé, feront mieux connaître le caractère de ces variations.

Le troisième type est celui des étoiles orangées ou rouges. Le spectre renferme des lignes noires et des lignes brillantes, entrecoupées de zones ou bandes obscures, disposées comme des colonnes cannelées vues en perspective et dont la partie éclairée est située du côté du rouge. A cette classe appartiennent α d'*Orion*, α du *Scorpion*, α d'*Hercule*, β de *Pégase*. Dans ce type, M. Birmingham reconnaît que les lignes principales données par les différentes étoiles ont évidemment la même position; *mais il y a*, dit-il, *de notables variétés dans la teinte des zones, dans les ombres, qui, à première vue, et dans certains cas, pourraient faire croire à une différence complète. Cependant, cette différence n'est qu'apparente, et un examen attentif fait reconnaître que ces spectres sont au fond identiques.*

Les spectres d'α d'*Orion* et d'*Antorès*, du *Scorpion*, ne présentent pas ces colonnes qu'on observe dans celui de l'étoile α de la constellation d'*Hercule*, que le P. Secchi a prise pour type de cette catégorie; la différence provient de l'écartement plus inégal et plus grand des lignes obscures. Les plus petites étoiles rouges elles-mêmes, telles que ρ de *Persée* et π d'*Auriga* donnent un spectre à colonnes. L'étoile *omicron* de la *Baleine*, qu'on nomme *Mira*, donne un spectre à colonnes cannelées quand elle est grande, et quand elle est petite le spectre se réduit à des petites raies claires à la place des parties vives du spectre ordinaire de ce type.

Le quatrième type se rapporte principalement à des étoiles rouge sang et de faible éclat; il ne s'en trouve pas de supérieures à la 5e grandeur. Leurs spectres présentent des effets bizarres et très variés. En général il s'y trouve trois zones principales : une très brillante dans le vert, une faible dans le bleu, et une assez brillante dans le rouge, laquelle se subdivise en zones moindres. Ce type diffère notablement du troisième, non pas seulement par la division des zones, qui sont deux fois plus larges, mais encore par la disposition de la partie la plus brillante de chacune d'elles, qui est tournée du côté du violet, tandis que dans le type précédent la partie la plus brillante de chaque zone est située du côté du rouge. Si le troisième type peut être comparé à une suite de colonnes, celui du quatrième peut l'être à une suite de cavités, ou de rainures.

Des lignes brillantes comme celles des métaux ne manquent pas complètement dans les spectres du quatrième type, mais généralement elles sont rares, faibles, et n'apparaissent qu'aux extrémités les plus claires des zones colorées. Ces spectres indiquent que les étoiles qui les donnent renferment plus de substances gazeuses que celles des types précédents; ils marquent principalement le charbon et offrent de l'analogie avec le spectre obtenu par le P. Secchi avec la benzine.

Ces quatre types principaux ne sont pas distincts d'une manière absolue; quelques étoiles forment pour ainsi dire une transition, un passage intermédiaire entre deux types consécutifs; ici, comme dans les autres sciences naturelles, on pourrait dire : *Natura non facit saltus.* L'étoile α d'*Hercule*, comme

le fait observer M. Birmingham, avait d'abord été placée par le P. Secchi dans le deuxième type, puis il l'a placée ensuite dans le troisième, où les spectroscopistes s'accordent pour l'y classer.

Il y a encore un petit nombre d'étoiles qui ne rentrent pas dans ce classement. Leurs spectres présentent des raies simples isolées, des lignes brillantes au lieu de lignes obscures ou noires. Elles pourraient former un cinquième type à raies brillantes. La plus remarquable d'entre elles est γ de *Cassiopée*, qui présente dans son spectre les raies brillantes de l'hydrogène, curiosité unique jusqu'ici dans le ciel, mais qui s'observe néanmoins quelquefois dans l'étoile variable ϵ de la *Lyre*.

L'étude spectrale des corps célestes est toute nouvelle, et l'on doit s'attendre à ce qu'elle fournisse prochainement des résultats immenses et d'un grand intérêt sur la constitution de l'Univers. Elle se développe chaque jour en Italie, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Danemark, en Amérique. M. Birmingham, de Tuam, en Irlande, l'a appliquée à l'observation des étoiles rouges, dont il donne un catalogue. Comme toutes ces étoiles sont variables, le catalogue de M. Birmingham, faisant connaître l'état actuel et la position de chacune d'elles rapportée à l'année 1880, par suite de la correction de la précession des équinoxes relative à cette époque, pourra servir à retrouver plus tard ces étoiles et à reconnaître les lois de leurs variations.

Dans les notes qui accompagnent ce document important, il fait observer, comme l'avait fait le P. Secchi, que les étoiles d'un même type ont pour

ainsi dire une tendance à se montrer dans les mêmes régions du ciel : ainsi dans la partie qui comprend les constellations de la *Lyre*, de la *Grande-Ourse*, du *Taureau*, principalement dans le groupe des *Pléiades* et dans celui des *Hyades*, c'est le type de la *Lyre* qui domine ; dans la région comprenant la *Baleine*, *Céphée*, le *Dragon*, l'*Eridan*, .. c'est celui du soleil, le second type. La grande constellation d'*Orion* se distingue par des étoiles de premier type, mais présentant quelques modifications dans le caractère des lignes du spectre, avec une prédominance dans le vert et un affaiblissement dans le rouge ; par ce développement considérable dans le vert, tout ce groupe paraît participer à la nature de la grande nébuleuse d'Orion. Enfin M. Birmingham cite la partie du ciel comprenant la portion de la *Voie Lactée* située entre la *Lyre*, l'*Aigle* et le *Cygne*, comme paraissant plus particulièrement *favorisée* par les étoiles rouges ou orangées ; on pourrait l'appeler, dit il, *la région rouge du Cygne*.

Lorsque par une nuit sereine on contemple le ciel, outre les étoiles, qui ont l'aspect de points brillants, on aperçoit des taches et même des bandes lumineuses dont la plus grande et la plus apparente est la *Voie Lactée*. Galilée le premier reconnut que quelques-unes de ces nébulosités, et certaines parties de la voie lactée, ne sont que des amas de petites étoiles ; mais ce fut W. Herschel qui, avec le grand télescope qu'il avait construit, put réduire, c'est-à-dire décomposer un grand nombre de ces amas d'étoiles jugés auparavant irrésolubles par Lacaille, et qu'il nomma *clusters of stars*. Il trouva ainsi que presque

toute la Voie Lactée est composée de petites étoiles qui jusqu'alors échappaient aux instruments d'observation. Telles sont aussi les *Pléiades* et les *Hyades*, dans la constellation du *Taureau*. A la vue simple le groupe des *Pléiades* laisse apercevoir six étoiles ; quelques astronomes en ont vu ou en voient encore sept ; l'astronome Heiss, renommé pour sa vue perçante, en distinguait, dit-on, jusqu'à dix ; avec les instruments actuels on en voit plusieurs centaines qui ont été l'objet d'études toutes spéciales de Bessel, et plus récemment de M. Wolf. Ce dernier en a donné une carte. Les étoiles qui composent ce groupe sont animées d'un mouvement général et sembleraient former une sorte de système dont toutes les parties seraient liées par des lois physiques.

Quelques-uns de ces nombreux groupes d'étoiles qui à la vue simple ont l'aspect d'une nébulosité assez restreinte, comme une tache un peu brillante, se composent d'une multitude d'étoiles aux couleurs variées dont le spectacle ravit d'admiration quand on les observe avec de forts instruments. *Que de fois*, dit le P. Secchi, *nous avons interrompu le monotone travail des mesures pour goûter le plaisir de voir passer tant de merveilles dans le champ du télescope, surtout dans la région du Sagittaire !*

Plusieurs de ces groupes sont composés d'étoiles nombreuses disposées en forme de globe et condensées vers le centre auquel elles donnent une lumière blanche. Le plus beau de notre hémisphère est celui d'*Hercule*.

Il existe encore des nébulosités lumineuses que le télescope d'Herschel et nos meilleurs instruments

modernes ne peuvent réduire; ce sont celles qu'on nomme maintenant plus spécialement des *nébuleuses*. Quelques unes ont des disques nettement tranchés et brillent d'un éclat uniforme comme les planètes; on les nomme pour cette raison *nébuleuses planétaires*. Telles sont celles qu'on observe dans le *Sagittaire* et le *Dauphin*. D'autres sont des masses allongées, en général très faibles et très diffuses sur les bords; on les nomme *nébuleuses elliptiques*. L'une des plus remarquables s'observe dans la constellation d'*Andromède*, et paraît à l'œil nu comme *une lumière vue à travers une lame mince de corne*, suivant l'expression de Fabricius qui l'a découverte. Ses dimensions sont 1° 30' de long et 24' de large. Une autre nébuleuse située dans le *Taureau* a été observée par lord Rosse, à qui l'on doit plusieurs découvertes de ces astres singuliers; elle présente des ramifications analogues aux pétales d'une fleur.

Tous les jours on découvre de ces nébuleuses extrêmement faibles; un grand nombre de ces astres ont été découverts dans ces dernières années à Marseille et à Rome. Leur forme elliptique s'expliquerait par la force centrifuge due à un mouvement de rotation.

Enfin il y a des *nébuleuses irrégulières*, non moins nombreuses que les précédentes. La plus remarquable est celle qu'on voit dans *Orion;* elle enveloppe plusieurs étoiles difficiles à reconnaître à cause de leur petitesse et qui servent d'épreuves pour mesurer la force des instruments. La forme de ces nébuleuses est très variable.

Au spectroscope les nébuleuses donnent des spec-

tres linéaires; ce qui indique que ces masses sont gazeuses ou formées de vapeurs. On y trouve principalement les raies de l'hydrogène, puis d'autres raies inconnues jusqu'à présent.

Le nombre des nébuleuses observées est considérable. W. Herschel en a examiné 3,812, et le *Catalogue général des Nébuleuses et des groupes d'Etoiles* publié en 1864 par son fils John Herschel, en renferme 5,079. D'autres ont été découvertes encore depuis, car lorsque d'Arrest eut montré qu'on pouvait observer les nébuleuses avec un instrument *réfracteur* de petites dimensions, au lieu d'employer ces grands télescopes *réflecteurs* qu'on croyait d'abord les seuls propres à ce genre d'observations, un grand nombre d'astronomes tournèrent leur attention vers l'étude de ces astres. D'Arrest lui-même, imitant le grand Herschel, fit des sondages (sweeps, des balayages) dans le ciel avec un instrument puissant, afin de déterminer et de décrire toutes les nébuleuses qui apparaîtraient dans le champ de sa lunette. Cet observateur infatigable, enlevé par une mort prématurée, a réussi à faire un travail des plus recommandables et qui a pour titre : *Siderum nebulosorum observationes Havnienses.*

Des découvertes modernes sont dues aussi à MM. Dunlop, lord Rosse, Lassel, de la Rue, Bond, Huggins Holden, Stephan, le P. Secchi, Winnecke, Tempel, Chambers, Copeland et Dreyer, astronome de l'Observatoire du comte de Rosse depuis 1874, qui en février 1877 présenta à l'Académie royale d'Irlande un *Supplément au Catalogue général des Nébuleuses et des groupes d'Etoiles de John Herschel* Il y

introduisit 1,165 nouvelles nébuleuses, ce qui en porte le nombre à 6,245. Publié dans le XXVI^e^ volume des Mémoires de cette Académie, le travail de M. Dreyer est précédé de *notes et corrections* apportées au Catalogue de John Herschel C'est une œuvre importante et qui sera utile pour faire de nouvelles recherches.

La condensation vers le centre observée dans plusieurs nébuleuses, la forme elliptique de quelques-unes, résultats probables d'un mouvement de rotation, ces groupes de petites étoiles, considérés longtemps comme des nébuleuses irrésolubles, dans lesquels on observe des mouvements parmi les astéroïdes qui les composent, tous ces phénomènes n'ajouteraient-ils pas encore un nouveau degré de vraisemblance à l'hypothèse de Laplace sur la formation de l'Univers ? Assisterions nous encore à l'origine de systèmes planétaires analogues au nôtre ?

L'espace occupé par quelques-unes de ces nébuleuses doit être immense puisqu'elles embrassent plusieurs degrés, et qu'on n'a pas encore pu mesurer leur parallaxe, par conséquent déterminer leur éloignement énorme. La lumière qu'elle nous envoient doit mettre plusieurs siècles pour nous parvenir, tout en parcourant près de 75 mille lieues par seconde ! Leur étendue comprendrait bien au delà de l'éloignement du Soleil à Neptune situé à l'extrémité de notre système planétaire, ou du moins la plus éloignée de toutes les planètes que nous connaissons.

L'étude des nébuleuses nous apprendrait ainsi comment le monde a commencé ; celle de la Lune, de cet astre mort, où tout est condensé, sur lequel il n'y

a pas d'atmosphère, par conséquent ni gaz, ni vapeur, ni liquide, ni aucun être organisé comme ceux qui vivent sur la terre, nous montre déjà comment il finira. Malgré nous les révélations inattendues que nous apportent chaque jour les progrès de la science, excitent notre imagination ; puis la grandeur sublime de l'œuvre et la simplicité des lois qui en assurent l'harmonie nous ramènent à répéter avec J.-B. Rousseau, d'après le Psalmiste :

Les Cieux instruisent la Terre
A révérer leur auteur.
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps ?
Quelle grandeur infinie !
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords !

NOTE

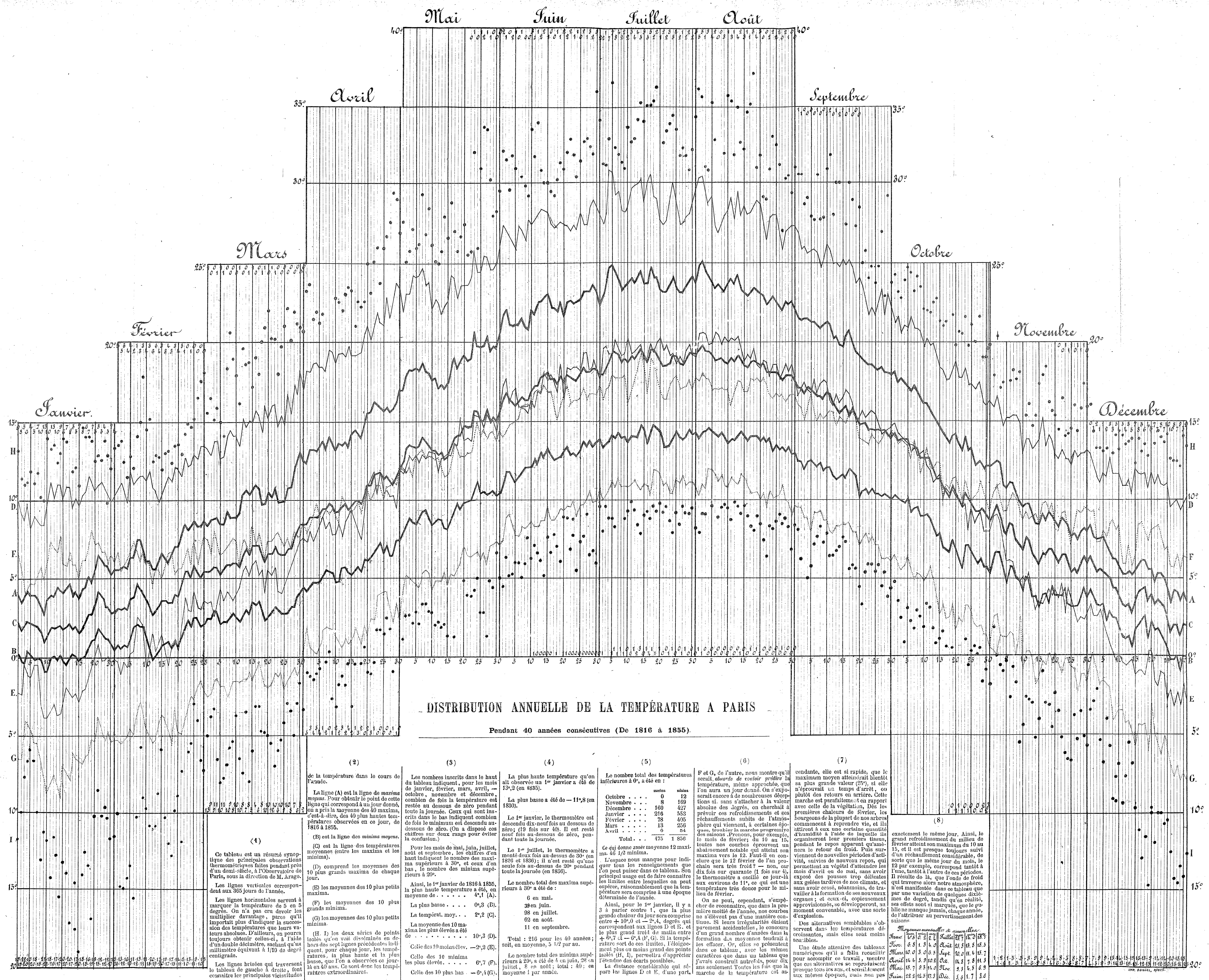
SUR

UNE CARTE MÉTÉOROLOGIQUE

PAR M. JUBÉ.

MESSIEURS,

Dans une précédente séance vous m'avez permis de vous entretenir d'une carte météorologique faite par un ancien professeur de physique, et vous m'avez invité à demander à l'auteur s'il consentirait à ce que son travail fût publié dans votre Précis. Cet ancien confrère, aussi modeste qu'il est savant, m'a répondu qu'il est propriétaire de cette carte; il l'a construite et autographiée lui-même; il ne l'a pas mise dans le commerce, par conséquent il peut autoriser, et il autorise l'Académie à l'utiliser comme elle le jugera à propos. Il demande seulement qu'on laisse son nom de côté, car, dit-il, je suis honteux d'avoir consacré tant de temps à un travail qui avait été exécuté bien



DISTRIBUTION ANNUELLE DE LA TEMPÉRATURE A PARIS

Pendant 40 années consécutives (De 1816 à 1855).

(1)

Ce tableau est un résumé synoptique des principales observations thermométriques faites pendant près d'un demi-siècle, à l'Observatoire de Paris, sous la direction de M. Arago.

Les lignes verticales correspondent aux 365 jours de l'année.

Les lignes horizontales servent à marquer la température de 5 en 5 degrés. On n'a pas cru devoir les multiplier davantage, parce qu'il importait plus d'indiquer la succession des températures que leurs valeurs absolues. D'ailleurs, on pourra toujours obtenir celles-ci, à l'aide d'un double décimètre, sachant qu'*un* millimètre équivaut à 1/10 de degré centigrade.

Les lignes brisées qui traversent le tableau de gauche à droite, font connaître les principales vicissitudes

(2)

de la température dans le cours de l'année.

La ligne (A) est la ligne de *maxima moyens*. Pour obtenir le point de cette ligne qui correspond à un jour donné, on a pris la moyenne des 40 maxima, c'est-à-dire, des 40 plus hautes températures observées en ce jour, de 1816 à 1855.

(B) est la ligne des *minima moyens*.

(C) est la ligne des températures moyennes (entre les maxima et les minima).

(D) comprend les moyennes des 10 plus grands maxima de chaque jour.

(E) les moyennes des 10 plus petits maxima.

(F) les moyennes des 10 plus grands minima.

(G) les moyennes des 10 plus petits minima.

(H. I) les deux séries de points isolés qu'on voit disséminés en dehors des sept lignes précédentes indiquent, pour chaque jour, les températures, la plus haute et la plus basse, que l'on a observées ce jour-là en 40 ans. Ce sont donc les températures extraordinaires.

(3)

Les nombres inscrits dans le haut du tableau indiquent, pour les mois de janvier, février, mars, avril, — octobre, novembre et décembre, combien de fois la température est restée au dessous de zéro pendant toute la journée. Ceux qui sont inscrits dans le bas indiquent combien de fois le minimum est descendu au-dessous de zéro. (On a disposé ces chiffres sur deux rangs pour éviter la confusion.)

Pour les mois de mai, juin, juillet, août et septembre, les chiffres d'en haut indiquent le nombre des maxima supérieurs à 30°, et ceux d'en bas, le nombre des minima supérieurs à 20°.

Ainsi, le 1er janvier de 1816 à 1855, la plus haute temperature a été, en moyenne de . . . . . . 4°,1 (A).

La plus basse . . . . 0°,3 (B).

La températ. moy. . . 2°,2 (C).

La moyenne des 10 maxima les plus élevés a été de . . . . 10°,3 (D).

Celle des 10 moins élev. —2°,2 (E).

Celle des 10 minima les plus élevés. . . . . 6°,7 (F).

Celle des 10 plus bas . —6°,4 (G).

(4)

La plus haute température qu'on ait observée un 1er janvier a été de 13°,2 (en 1835).

La plus basse a été de — 11°,8 (en 1830).

Le 1er janvier, le thermomètre est descendu dix-neuf fois au dessous de zéro; (19 fois sur 40). Il est resté neuf fois au-dessous de zéro, pendant toute la journée.

Le 1er juillet, le thermomètre a monté deux fois au-dessus de 30° (en 1826 et 1836); il n'est resté qu'une seule fois au-dessus de 20° pendant toute la journée (en 1836).

Le nombre total des maxima supérieurs à 30° a été de :

6 en mai.
39 en juin.
98 en juillet.
62 en août.
11 en septembre.

Total : 216 pour les 40 années; soit, en moyenne, 5 1/2 par au.

Le nombre total des minima supérieurs à 20°, a été de 4 en juin, 28 en juillet, 8 en août; total : 40; en moyenne 1 par année.

(5)

Le nombre total des températures inférieures à 0°, a été en :

	maxima	minima
Octobre	0	12
Novembre . . .	8	169
Décembre . . .	160	427
Janvier	216	553
Février	78	405
Mars	13	256
Avril	0	54
Total. . .	475	1 856

Ce qui donne année moyenne 12 maxima. 46 1/2 minima.

L'espace nous manque pour indiquer tous les renseignements que l'on peut puiser dans ce tableau. Son principal usage est de faire connaître les limites entre lesquelles on peut espérer, raisonnablement que la température sera comprise à une époque déterminée de l'année.

Ainsi, pour le 1er janvier, il y a 3 à parier contre 1, que la plus grande chaleur du jour sera comprise entre + 10°,0 et — 2°,4, degrés qui correspondent aux lignes D et E. et le plus grand froid du matin entre + 6°,7 et — 6°,4 (F, G). Si la température sort de ces limites, l'éloignement plus ou moins grand des points isolés (H, I), permettra d'apprécier l'étendue des écarts possibles.

La distance considérable qui sépare les lignes D et E, d'une part,

(6)

F et G, de l'autre, nous montre qu'il serait, *absurde de vouloir prédire* la température, même approchée, que l'on aura un jour donné. On s'exposerait encore à de nombreuses déceptions si. sans s'attacher à la valeur absolue des degrés, on cherchait à prévoir ces refroidissements et ces réchauffements subits de l'atmosphère qui viennent, à certaines époques, troubler la marche progressive des saisons. Prenons, pour exemple, le mois de février; du 10 au 15, toutes nos courbes éprouvent un abaissement notable qui atteint son maxima vers le 12. Faut-il en conclure que le 12 février de l'an prochain sera très froid? — non, car dix fois sur quarante (1 fois sur 4), le thermomètre a oscillé ce jour-là aux environs de 11°, ce qui est une température très douce pour le milieu de février.

On ne peut, cependant, s'empêcher de reconnaître, que dans la première moitié de l'année, nos courbes ne s'élèvent pas d'une manière continue. Si leurs irrégularités étaient purement accidentelles, le concours d'un grand nombre d'années dans la formation des moyennes tendrait à les effacer. Or, elles se présentent dans ce tableau, avec les mêmes caractères que dans un tableau que j'avais construit autrefois, pour dix ans seulement Toutes les fois que la marche de la température est as-

(7)

cendante, elle est si rapide, que le maximum moyen atteindrait bientôt sa plus grande valeur (25°), si elle n'éprouvait un temps d'arrêt, ou plutôt des retours en arrière. Cette marche est parafaitement en rapport avec celle de la végétation, Dès les premières chaleurs de février, les bourgeons de la plupart de nos arbres commencent à reprendre vie, et ils attirent à eux une certaine quantité d'humidité à l'aide de laquelle ils organiseront leur premiers tissus, pendant le repos apparent qu'amènera le retour du froid. Puis surviennent de nouvelles périodes d'activité, suivies de nouveau repos, qui permettent au végétal d'atteindre les mois d'avril ou de mai, sans avoir exposé des pousses trop délicates aux gelées tardives de nos climats, et sans avoir cessé, néanmoins, de travailler à la formation de ses nouveaux organes; et ceux-ci, copieusement approvisionnés, se développeront, au moment convenable, avec une sorte d'explosion.

Des alternatives semblables s'observent dans les températures décroissantes, mais elles sont moins sensibles.

Une étude attentive des tableaux numériques qu'il a fallu recueillir pour accomplir ce travail, montre que ces alternatives se reproduisent presque tous les ans, et sensiblement aux mêmes époques, mais non pas

(8)

exactement le même jour. Ainsi, le grand refroidisssment du milieu de février atteint son maximum du 10 au 15, et il est presque toujours suivi d'un réchauffement considérable, de sorte que le même jour du mois, le 12 par exemple, correspond tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces périodes. Il résulte de là, que l'onde de froid qui traverse alors notre atmosphère, n'est manifestée dans ce tableau que par une variation de quelques dixièmes de degré, tandis qu'en réalité, ses effets sont si marqués, que le public ne manque jamais, chaque année, de l'attribuer au pervertissement des saisons.

Moyennes mensuelles et annuelles.

	max	min	moy		max	min	moy
Janv.	4.5	0. 2	2. 4	Juillet	23.7	14. 0	18.9
Févr.	6. 8	1. 3	4. 0	Août	23. 3	13. 8	18.5
Mars.	10. 0	3. 0	6. 5	Sept.	20. 0	11. 4	15. 7
Avril.	14. 4	5. 9	10. 2	Oct.	14. 8	7. 8	11. 3
Mai.	18. 7	9. 3	14. 0	Nov.	9. 3	4. 5	6. 9
Juin.	22. 2	12. 5	17. 3	Déc.	5. 6	1. 7	3. 6
				Moyennes pour l'année	14. 4	7. 1	10. 8

Imp. Bouisse, Rouen.

des fois avant moi et aussi bien des fois depuis. Il autorise aussi l'Académis à changer la légende qui lui paraît laisser beaucoup à désirer; mais il recommande de conserver les chiffres qui se trouvent au bas et au sommet de chacune des ordonnées, car c'est, dit-il, peut-être la seule partie originale et vraiment utile de tout le tableau. Ici, je ne suis pas de son avis ; je crois que tout dans ce travail est intéressant et utile.

L'auteur, en effet, s'est proposé de montrer par un dessin la distribution annuelle de la température à Paris; il l'a tracé au moyen des tableaux numériques publiés chaque mois dans les *Annales de Chimie et de Physique*. Il a effectué tous les calculs, les a vérifiés à trois reprises, les recommençant lorsqu'ils ne concordaient pas jusqu'à la dernière décimale. On peut donc avoir confiance dans les résultats qu'il donne et qui sont relatifs aux 40 années écoulées du 1er janvier 1816 au 31 décembre 1855.

La courbe principale que renferme ce tableau, et qui est désignée par la lettre (C) se rapporte aux températures moyennes observées pendant ces 40 années. Pour la construire, l'auteur a tracé d'abord une ligne horizontale; base de tout son travail, sur laquelle il a élevé 365 perpendiculaires, ou ordonnées, équidistantes de 2 millimètres. Chacune de ces ordonnées correspond à un jour de l'année (le 29 février, qui se présente tous les 4 ans, a été négligé). Puis, après avoir ajouté les 40 températures moyennes correspondant à une même date dans chacune des 40 années, et avoir divisé ce total par 40, il a porté sur l'ordonnée de cette date, à partir de la base horizontale,

une longueur d'autant de centimètres que le quotient contenait de degrés ; il a marqué d'un point son extrémité. Ayant opéré ainsi pour chacune des ordonnées, il a joint d'un trait continu ces 365 points et la courbe (C), indiquant pour chaque jour la moyenne entre les 40 températures moyennes à la même date, s'est trouvée construite.

Dans le calcul qui vient d'être indiqué, si parmi les 40 températures dont il y avait à prendre la moyenne il s'en trouvait qui fussent inférieures à 0, il fallait les ajouter à part, ajouter aussi à part celles qui étaient supérieures à 0, faire la différence de ces deux sommes et la diviser par 40, puis ensuite porter la longueur correspondant à ce quotient, soit au-dessus de la base horizontale, soit en dessous de cette base, selon que la somme des températures supérieures à 0 était la plus grande ou la plus petite. Par un semblable procédé il a construit les deux courbes (A) et (B), comprenant la précédente, qui se rapportent, l'une aux moyennes des températures maxima de chaque jour, l'autre aux moyennes des températures minima.

Parmi les 40 températures maxima observées à la même date pendant ces 40 années, l'auteur a choisi les 10 plus hautes, en a pris la moyenne, et a construit comme précédemment une nouvelle courbe (D).

Pareillement il a construit la courbe (E) qui se rapporte aux moyennes des 10 plus basses températuresmaxima de chaque jour.

Puis, par des constructions semblables, il a établi les courbes (F) et (G), se rapportant aux moyennes des 10 plus hautes températures minima, et aux

moyennes des 10 plus basses températures aussi minima.

Le tableau présente donc un ensemble de 7 courbes.

Il est complété par des points isolés indiquant pour chaque jour la plus haute et la plus basse température observées pendant ces 40 années; ce sont des températures tout à fait exceptionnelles.

Enfin, des chiffres placés au haut de chacune des ordonnées pour les mois de janvier, février, mars, avril — octobre, novembre et décembre, indiquent combien de fois la température est restée au-dessous de 0 pendant toute la journée, et les chiffres placés au bas de ces mêmes ordonnées indiquent combien de fois la température minima a été au-dessous de 0.

Pour les mois de mai, juin, juillet août et septembre, les chiffres placés au haut des ordonnées indiquent le nombre de fois que la température maxima a dépassé 30 degrés; les chiffres placés en bas indiquent le nombre de fois que la température minima a été supérieure à 20 degrés.

En examinant ce tableau, on voit que la courbe (E) des moyennes des 10 plus basses températures maxima se trouve dans la plus grande partie de son cours au-dessous de celle (F) des moyennes des 10 plus hautes températures minima, et que ces lignes se coupent en plusieurs endroits. Toutes deux d'ailleurs sont assez souvent voisines de la courbe (C) des moyennes entre toutes les températures moyennes, et parfois la traversent. Aussi, comme le fait observer l'auteur, l'écart considérable qui existe entre les courbes (D) et (E) d'une part, de même qu'entre les courbes (F) et (G) de l'autre, montre qu'il serait

absurde de vouloir prédire la température même approchée qu'on aura à un jour donné.

Mais les sinuosités que présente la courbe (C, des moyennes entre toutes les températures moyennes, font voir les variations que subit le plus ordinairement la température du jour aux différentes époques de l'année. Cette courbe, que j'ai consultée bien des fois, m'a le plus souvent fourni des prédictions exactes sur l'élévation ou l'abaissement de la température. Elle montre combien ces variations sont nombreuses pendant le mois de février, puis à la fin d'avril et pendant la première moitié du mois de mai. Aussi l'auteur écrit-il dans sa légende : *On ne peut s'empêcher de reconnaître que dans la première moitié de l'année nos courbes ne s'élèvent pas d'une manière continue. Si leurs irrégularités étaient purement accidentelles, le concours d'un grand nombre d'années dans la formation des moyennes tendrait à les effacer. Or, elles se présentent dans ce tableau avec les mêmes caractères que dans un tableau que j'avais construit autrefois, pour 10 ans seulement. Toutes les fois que la marche de la température est ascendante, elle est si rapide que le maximum moyen atteindrait bientôt sa plus grande valeur, 25 degrés, si elle n'éprouvait des temps d'arrêt, ou plutôt des retours en arrière. Cette marche est parfaitement en rapport avec celle de la végétation. Dès les premières chaleurs de février, les bourgeons de la plupart de nos arbres commencent à reprendre vie, et ils attirent à eux une certaine quantité d'humidité à l'aide de laquelle ils organiseront leurs premiers tissus pendant le repos apparent qu'amènera le retour du froid. Puis surviennent de nouvelles périodes d'activité suivies de nouveaux repos qui permettent au végétal d'atteindre*

les mois d'avril ou de mai sans avoir exposé des pousses trop délicates aux gelées tardives de nos climats, et sans avoir, néanmoins, cessé de travailler à la formation de ses nouveaux organes; et ceux-ci copieusement approvisionnés, se développeront au moment convenable avec une sorte d'explosion.

Des alternatives semblables s'observent dans les températures décroissantes, mais elles sont moins sensibles.

Une étude attentive des tableaux numériques qu'il a fallu recueillir pour accomplir ce travail, montre que ces alternatives se reproduisent presque tous les ans et sensiblement aux mêmes époques, mais non pas exactement le même jour. Ainsi, le grand refroidissement du milieu de février atteint son maximum du 10 au 15, et il est presque toujours suivi d'un réchauffement considérable, de sorte que le même jour du mois, le 12 par exemple, correspond tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces périodes. Il résulte de là que l'onde de froid qui traverse alors notre atmosphère n'est manifestée dans ce tableau que par une variation de quelques dixièmes de degrés, tandis qu'en réalité ses effets sont si marqués que le public ne manque jamais, chaque année, de l'attribuer au pervertissement des saisons.

J'ai pensé, Messieurs, que la connaissance de ce tableau météorologique pourrait vous intéresser, et que vous jugeriez utile de le propager en l'insérant dans votre Précis. Il peut en effet donner aux agriculteurs, et surtout aux horticulteurs, des indications utiles pour les précautions à prendre aux époques où la température doit subir des variations brusques, pouvant compromettre le développement des plantes ou la formation des fruits.

Puis, comme la météorologie est encore une science toute nouvelle, qui ne peut se fonder que sur des observations multipliées et embrassant un grand nombre d'années, ce travail, présenté aux Sociétés savantes avec lesquelles l'Académie est en relations et qui reçoivent son Précis, pourra provoquer des travaux analogues, dont l'ensemble, se rapportant à un plus long espace de temps, donnerait par la suite des résultats sinon certains, au moins plus approchés de l'exactitude, car il me paraît impossible d'atteindre jamais la certitude mathématique quand il s'agira de météorologie. Néanmoins, si l'on parvient à leur donner un grand degré de probabilité, leur utilité sera incontestable.

Cette note était rédigée depuis longtemps lorsque je voulus rechercher s'il y avait, comme on m'avait semblé le présumer, une grande différence dans la distribution de la température à Paris et à Rouen. J'ai donc demandé communication à l'Ecole normale des Tables météorologiques contenant les observations quotidiennes qui se font régulièrement dans cet établissement depuis plusieurs années. M. le Directeur, le frère Lucard, a eu l'obligeance de me les confier, et au moyen des documents relatifs aux six dernières années, j'ai construit un tableau sur les mêmes échelles que celui qui se rapporte à Paris. Je n'ai pas pu remonter aux années antérieures à 1873, parce que, pour celles-ci, les renseignements ne sont pas complets, à cause d'accidents arrivés aux instruments.

En construisant ce tableau, que j'ai l'honneur de vous présenter, et qui ne contient que les trois courbes relatives aux moyennes des températures *maxima*, des températures *minima* et des températures moyennes, j'ai remarqué que les sinuosités de ces lignes sont beaucoup plus accentuées que celles des lignes correspondantes dans le tableau relatif aux observations faites à Paris. Cela tient à ce que je n'ai considéré que six années au lieu de quarante.

Dans les deux tableaux l'écartement des courbes extrêmes (A) et (B), c'est-à-dire l'espace compris entre les points correspondant à une même date pour la moyenne des températures *maxima* et la moyenne des températures *minima*, est plus considérable dans les mois d'été que dans les mois d'hiver. Cet écartement augmente successivement du mois de janvier au mois d'août, puis diminue de même jusqu'en décembre. Pendant les mois d'été les températures extrêmes, à une même date, varient, en effet, d'une année à l'autre dans de plus grands intervalles. Cette grande variation se produit aussi dans la même journée, c'est-à-dire que le plus ordinairement dans le mois de juillet et au commencement du mois d'août, il y a une différence plus grande qu'à toute autre époque de l'année entre la température *maxima* et la température *minima* observées en vingt-quatre heures. Cela tient au grand rayonnement qui a lieu pendant les nuits sereines succédant à des journées chaudes et sans nuages.

Ainsi, en 1876, le thermomètre est descendu à 9°,1 le 30 juillet, après être monté à 30°,6 dans la même journée, ce qui fait un intervalle de 21,5 entre les

deux températures. Le 13 août de cette même année, les températures extrêmes ont été de 36° et de 15°,1, d'où une différence de 20°,9 entre la température du jour et celle de la nuit. Pendant les mois de janvier et de décembre les plus grands intervalles pour une même durée de vingt quatre heures ont eu lieu le 24 décembre 1874, où les températures extrêmes ont été + 3° et — 8°, différence 11 degrés, et le 1er janvier 1875 où ces mêmes températures extrêmes furent - 2°,3 et - 12°,8, différence 10°,5.

Ainsi les plus grandes variations de la température dans une même journée s'observent plutôt en été qu'en hiver; c'est donc en été qu'il faut prendre le plus de précautions contre le refroidissement. On sait que dans les pays chauds la fraîcheur de la nuit est toujours à redouter.

En comparant la courbe (C) que j'ai obtenue pour les températures moyennes à Rouen avec celle de même désignation (C) qui se rapporte à Paris, j'ai trouvé que dans les 72 intervalles correspondant chacun à une durée de 5 jours, il y en a 26 où les variations de ces lignes sont en désaccord, et 46 où elles s'accordent. Je pense que si au lieu d'établir mon tableau sur des observations faites pendant six ans, j'avais pu le construire aussi pour quarante ans, ces différences seraient moins grandes Rouen me paraît assez éloigné de la mer et suffisamment rapproché de Paris pour que dans ces deux villes les variations de la température soient à peu près les mêmes, la température de Rouen restant toutefois toujours un peu inférieure à celle de Paris.

Un travail analogue sur les variations de la pres-

sion barométrique, ou bien encore sur les variations observées dans la direction du vent, aurait son utilité. Il est certain que les phénomènes météorologiques, qui ont une grande influence sur la production agricole, n'en exercent pas une moindre sur la santé publique.

Lorsque je dirigeais le collége de Lorient, deux épidémies de fièvre typhoïde ont frappé l'établissement; l'un des médecins chargés de soigner les élèves, chirurgien en chef de la marine, avait remarqué que lorsque le vent soufflait du nord-est, il y avait recrudescence dans la maladie. La même observation a pu se faire dernièrement à Rouen, car le vent a presque constamment soufflé de l'est ou du nord-est pendant les mois de décembre et de janvier où la même maladie a envahi la ville C'est, dit-on encore, par les vents d'est qu'on observe à Londres des cas plus nombreux de spleen. Pour arriver jusqu'à nous et jusqu'en Angleterre ces vents ont traversé toute l'Europe et sont le plus souvent chargés de miasmes délétères A bien des points de vue il me paraît donc nécessaire de favoriser autant que possible le développement des études météorologiques.

DÉMONSTRATION NOUVELLE

D'UN

THÉORÈME D'ALGÈBRE

Toute équation algébrique a une racine réelle ou imaginaire du second degré.

PAR M. JUBÉ.

MESSIEURS,

Pour établir que toute équation algébrique a autant de racines réelles ou imaginaires du second degré qu'il y a d'unités au plus haut exposant de l'inconnue qu'elle renferme, il était nécessaire de s'appuyer sur cette vérité : *que toute équation algébrique a au moins une racine réelle ou imaginaire.*

Cette derniere proposition, longtemps admise sans démonstration, constituait un postulatum analogue à celui qu'on rencontre au commencement de la Géométrie dans la théorie des parallèles. M. Cauchy l'a démontrée le premier. Ce savant, à qui l'analyse mathématique doit la plupart de ses progrès modernes, a fondé sa démonstration sur les proprietés algébriques qu'il avait reconnues dans les imaginaires du second degré. Sa théorie est lente, laborieuse, peu élémentaire; aussi n'entre-t-elle pas ordinairement dans le programme du cours de

Janvier | Février | Mars | Avril | Mai | Juin | Juillet | Août | Septembre | Octobre | Novembre | Décembre

1 5 10 15 20 25 30

40 35 30 25 20 15 10 a 5 b c 0 5 10 15

Distribution de la Température à Rouen

pendant les années 1871 1874 1875 1876 1877 1878.

a Courbe des moyennes des températures **maxima**

b Courbe des moyennes des températures **minima**

c Courbe des moyennes des températures **moyennes**

Les points isolés indiquent pour une même date les degrés de températures extrêmes

Les lignes verticales correspondent aux dates.

Leurs longueurs comptées à partir de la ligne horizontale O correspondent aux températures, chaque centimètre représentant un degré.

Mathématiques spéciales, ni dans celui du concours pour l'admission à l'Ecole Polytechnique.

Je trouve dans le volume XXVI des *Transactions of the Royal Irish Academy*, article XIV, une démonstration nouvelle de ce théorème important, donnée par M. John Malet; elle me paraît plus simple que celle de M Cauchy, c'est pourquoi j'ai jugé utile de vous la présenter, tout en y ajoutant néanmoins quelques intermédiaires qui manquent dans le texte, et certaines modifications qui me semblent propres à lui donner plus de clarté. Voici en quoi elle consiste.

Partant de ce principe facile à démontrer, que toute équation de degré impair, à coefficients réels, a au moins une racine réelle, nous ne nous occuperons d'abord que des équations à coefficients réels, et dont le degré est pair.

Soit donc l'équation :

$$x^{2m} + \frac{2m}{1} a_1 x^{2m-1} + \frac{2m(2m-1)}{1.2} a_2 x^{2m-2} + \ldots + a_{2m} = 0, \quad (A)$$

dans laquelle nous mettons en évidence les coefficients de la puissance $2m$ d'un binome, et où $a_1, a_2, a_3, \ldots a_{2m}$ représentent des quantités de degrés $1, 2, 3 \ldots 2m$, de sorte que tous les termes de l'équation sont du degré $2m$: on ne peut, en effet, ajouter ou retrancher au premier terme que des quantités de même espèce que lui.

Si nous désignons par $F(x)$ le premier membre de cette équation, et que nous y changions x en $y + z$, il suffira pour la résoudre de trouver pour y et z des systèmes de valeurs telles que $F(y+z) = 0$.

Or,

$$F(y+z) = F(y) + \frac{z}{1}F'(y) + \frac{z^2}{1.2}F''(y) + \ldots + z^{2m}(y);$$

Puis,

$$F(y) = y^{2m} + \frac{2m}{1}a_1 y^{2m-1} + \frac{2m(2m-1)}{1.2}a_2 y^{2m-2} + \ldots a^{2m}$$

que nous pouvons représenter par la forme symbolyque $F(y) = [y + a]^{2m}$.

De même,

$$F'(y) = 2m\left\{y^{2m-1} + \frac{2m-1}{1}a_1 y + \frac{(2m-1)(2m-2)}{1.2}a_2 y^{2m-3} \ldots + a_{2m-1}\right\}$$

ou $F'(y) = 2m[y + a]^{2m-1}$.

Semblablement $F''(y) = 2m(2m-1)[y + a]^{2m-2}$ et en général

$$F^{2m-p}(y) = 2m(2m-1)(2m-2)\ldots(p+1)[y+a]^p.$$

L'équation $F(y+z) = o$ pourra donc s'écrire, en ordonnant par rapport aux puissances décroissantes de z.

$$F(y+z) = z^{2m} + V_1 z^{2m-1} + V_2 z^{2m-2} \ldots + V_p z^{2m-p} \ldots + V_{2m} = o(B),$$

le terme général V_p étant :

$$\frac{2m(2m-1)(2m-2)\ldots\ldots(p+1)}{1.2.3\ldots\ldots\ldots(2m-p)}[y+a]^p.$$

Il est évident qu'elle sera satisfaite par des systèmes de valeurs d'y et de z, satisfaisant à la fois aux deux équations :

$$\left.\begin{aligned} u^m + V_2 u^{m-1} + V_4 u^{m-2} \ldots\ldots + V_{2m} &= 0, \\ V_1 u^{m-1} + V_3 u^{m-2} + V_5 u^{m-3} \ldots + V_{2m-1} &= 0, \end{aligned}\right\} (C)$$

dans lesquelles $u = z_2$. Ce sont celles-ci que nous chercherons à résoudre.

Afin d'obtenir une équation ne renfermant que l'inconnue y, nous allons éliminer u de ces équations

(C), en employant la méthode Sylvester, qui entre maintenant dans notre enseignement, et que l'auteur appelle *méthode dialytique*. A cet effet nous multiplierons la première des équations (C) par les puissances de u, depuis la première jusqu'à la $(m-2)^{\text{ième}}$, et la seconde par les puissances de cette même quantité depuis la première jusqu'à la $(m-1)^{\text{ième}}$. Nous formerons ainsi le système suivant, comprenant $2m-1$ équations :

$$\left.\begin{array}{l}
u^{m} + V_2 u^{m-1} + V_4 u^{m-2} \ldots\ldots + V_{2m} = 0, \\
u^{m+1} + V_2 u^{m} + V_4 u^{m-1} \ldots\ldots + V_{2m} u = 0, \\
u^{m+2} + V_2 u^{m+1} + V_4 u^{m} \ldots\ldots + V_{2m} u^{2} = 0, \\
\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots \\
u^{2m-2} + V_2 u^{2m-3} + V_4 u^{2m-4} \ldots\ldots + V_{2m} u^{m-2} = 0,
\end{array}\right\} (D)$$

$$\left.\begin{array}{l}
V_1 u^{m-1} + V_3 u^{m-2} + V_5 u^{m-3} \ldots\ldots + V_{2m-1} = 0, \\
V_1 u^{m} + V_3 u^{m-1} + V_5 u^{m-2} \ldots\ldots + V_{2m-1} u = 0, \\
V_1 u^{m+1} + V_3 u^{m} + V_5 u^{m-1} \ldots\ldots + V_{2m-1} u^{2} = 0, \\
V_1 u^{m+2} + V_3 u^{m+1} + V_5 u^{m} \ldots\ldots + V_{2m-1} u^{3} = 0, \\
\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots \\
V_1 u^{2m-2} + V_3 u^{2m-3} + V_5 u^{2m-4} \ldots\ldots + V_{2m-1} u^{m-1} = 0,
\end{array}\right\}$$

$$u_{11}$$

entre lesquelles nous pourrons éliminer u, u^2, u_3 . . u^{2m-2}, comme si c'étaient des inconnues du premier degré. Nous obtiendrons ainsi une équation $Y = o$, ne renfermant plus qu'y, et dont le premier membre sera le résidu formé de tous les coefficients des différentes puissances de u, y compris la puissance o.

Comme le degré de chacune des fonctions V est indiqué par son indice, que u remplace z^2, chacune des équations (D) est homogène. On doit en pressentir qu'il en sera de même de l'équation $Y = o$, et qu'elle sera du degré $n(2m-1)$ puisque l'un de ses termes sera V^n_{2m-1}.

Mais on peut s'en assurer en observant que le résidu Y se composera d'une suite de produits de $2m-1$ facteurs, dont un facteur sera un des termes indépendants de u dans le système (D); un autre facteur sera le coefficient de u à la première puissance pris dans une équation différente de celle où aura été pris le premier facteur; un troisième facteur sera le coefficient de u^2 pris dans une équation différente des deux autres, et ainsi de suite, de sorte que chaque équation ne fournira qu'un seul facteur. Si nous accompagnions chacun de ceux-ci de la puissance de u qu'il multiplie, le degré de chaque produit dans la composition d'Y serait la somme des degrés de toutes les équations du système (D), c'est-à-dire $(2m-1)+2m+(2m+1)\ldots(4m-3)$ ou $(3m-2)(2m-1)$, car u est du second degré. Cette dernière quantité se trouverait dans chacun d'eux à la puissance $1+2+3 \ldots + (2m-2)$ ou $(m-1)(2m-1)$, formant ainsi un facteur d'un degré double, $2(m-1)(2m-1)$; le produit des autres facteurs indépendants de u, dans cha-

cun de ces produits, dont l'ensemble donnera Y, sera donc d'un degré égal à :

$(3m-2)(2m-1)-2(m-1)(2m-1)$, ou $m(2m-1)$.

Puisque le premier terme de chacune des fonctions telles que V_p contient y à la puissance p, chacun des produits dont l'ensemble compose Y renfermera y à la puissance $m(2m-1)$, et leur somme algébrique ne pourra pas se réduire à o ; car si nous réduisons chacune de ces fonctions V à son premier terme, ce qui revient à supposer nuls chacun des facteurs $a_1, a_2, \ldots a_{2m}$, et si de plus nous faisons $y = 1$, Y sera réduit au coefficient Z de $y^{m(2m-1)}$. Le système des équations (D) deviendra alors, en nommant T_p ce que devient V_p,

$$\left.\begin{array}{l}
u^{m} + T_2 u^{m-1} + T_4 u^{m-2} \ldots + T_{2m} = 0, \\
u^{m+1} + T_2 u^{m} + T_4 u^{m-1} \ldots + T_{2m} u = 0, \\
\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots \\
u^{2m-2} + T_2 u^{2m-3} + T_4 u^{2m-4} \ldots + T_{2m} u^{m-2} = 0,
\end{array}\right\}$$

$$\left.\begin{array}{l}
T_1 u^{m-1} + T_3 u^{m-2} + T_5 u^{m-3} \ldots + T_{2m-1} = 0, \\
T_1 u^{m} + T_3 u^{m-1} + T_5 u^{m-2} \ldots + T_{2m-1} u = 0, \\
T_1 u^{m+1} + T_3 u^{m} + T_5 u^{m-1} \ldots + T_{2m-1} u^{2} = 0, \\
\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots\ldots \\
T_1 u^{2m-2} + T_3 u^{2m-3} + T_5 u^{2m-4} \ldots + T_{2m-1} u^{m-1} = 0,
\end{array}\right\} (E)$$

et si le résidu Z de ces équations, après l'élimination de u, était nul, c'est que toutes pourraient exister en même temps, et qu'on pourrait avoir à la fois les deux relations,

$$u^m + T_2 u^{m-1} + \ldots + T_{2m} = o,$$

$$T_1 u^{m-1} + T_3 u^{m-2} + \ldots + T_{2m-1} = o.$$

Or, en y remplaçant u par z^2, elles ne sont autre chose que $(z+1)^{2m} + (z-1)^{2m} = o$ et $(z+1)^{2m} - (z-1)^{2m} = o$,

équations evidemment incompatibles. Il est donc impossible que le résidu Z soit nul, et comme c'est le coefficient de $y^{m(2m-1)}$ dans l'équation $Y = o$, cette équation est du degré $m(2m-1)$ par rapport à y.

Au moyen de $2m-2$ équations du système (D) on pourra, après avoir éliminé u^2, u_3 .. u^{2m-2}, obtenir la première puissance de u en fonction d'y; si donc l'équation $Y = o$ a une racine y', on aura pour u une valeur correspondante u', et par suite pour z deux valeurs $+ z'$, $- z'$, ayant pour valeur absolue $\sqrt{u'}$, et qui seront telles que $y' + z'$ et $y' - z'$ seront des racines de l'équation proposée (A).

Si y' étant réel u' est positif, ces deux racines seront réelles; elles seront imaginaires si y' étant réel u' est négatif; $y' + z'$ et $y' - z'$ seront alors de la forme $M + N\sqrt{-1}$ et $M - N\sqrt{-1}$.

Enfin si y' est imaginaire du second degré, telle que $M + N\sqrt{-1}$, u' pourra être réel ou imaginaire de même forme, et dans ce dernier cas z' serait aussi imaginaire de même forme, car on sait que

$\sqrt{R+S\sqrt{-1}}$ est une imaginaire telle que $T+U\sqrt{-1}$; les racines $y'+z'$ et $y'-z'$ de l'équation (A) auront donc cette forme.

Ainsi pour qu'une équation de degré $2m$, à coefficients réels, ait une racine réelle ou imaginaire du second degré, il suffit qu'une équation de degré $m(2m-1)$ en ait une.

Si m est impair, $m(2m-1)$ l'est nécessairement, et l'équation $Y=o$ a une racine réelle.

Si m est pair, $m(2m-1)$ l'est aussi, mais ce dernier nombre renferme le facteur 2 à une puissance moindre d'une unité que $2m$. Représentons-le par $2u$. La résolution de l'équation $Y=o$ dépendra alors de celle d'une équation dont le degré sera $n(2n-1)$, nombre qui contient le facteur 2 à une puissance moindre de 2 unités que $2m$; l'équation (A) aura d'ailleurs une racine réelle ou imaginaire correspondant à celle de $Y=o$. Or, cette dernière racine existe si u est impair.

En continuant ce raisonnement, on voit qu'une équation de degré impair quelconque $(2K+1)$ ayant toujours une racine réelle, les équations de degrés $2(2K+1)$, $2^2(2K+1)\ldots$, $2^i(2K+1)$, qui comprennent tous les nombres pairs possibles, i et K étant quelconques, auront toujours une racine, soit réelle, soit imaginaire du second degré.

Jusqu'à présent nous avons supposé que l'équation algébrique proposée n'avait que des coefficients réels. Si quelques-uns de ceux-ci étaient de la forme $M+N\sqrt{-1}$, l'équation pourrait s'écrire $P+Q\sqrt{-1}=0$, et en multipliant par $P-Q\sqrt{-1}$ ses deux membres, nous obtiendrons celle-ci $P^2+Q^2=o$, dont tous les

coefficients seraient réels. Elle aurait donc une racine. Si cette racine est réelle elle doit annuler à la fois P^2 et Q^2, par conséquent rendre nuls à la fois P et Q, et alors c' est une racine aussi de l'équation $P+Q\sqrt{-1}=o$. Si cette racine est imaginaire, $a+b\sqrt{-1}$, sa conjuguée $a-b\sqrt{-1}$ est aussi racine de la même équation $P^2+Q^2=o$, l'une d'elles satisfait à $P+Q\sqrt{-1}=o$, l'autre à $P-Q\sqrt{-1}=o$.

Toute équation algébrique à coefficients réels ou imaginaires du second degré a donc une racine qu'on peut généralement écrire sous la forme $M+N\sqrt{-1}$, N étant nul si la racine est réelle.

On conclut de ce théorème que toute équation algébrique a autant de racines réelles ou imaginaires de cette même forme qu'il y a d'unités à son degré.

Remarques :

1° Soient $\alpha, \epsilon, \gamma \ldots$ les racines de l'équation (A). Nous avons vu que y' étant une racine de l'équation $Y=o$, et z' une valeur de z correspondante, l'équation (A) a pour racines $y'+z'$ et $y'-z'$. Soit donc $y'+z'=\alpha$, $y'-z'=\epsilon$, on en tire $y'=\frac{\alpha+\epsilon}{2}$

L'équation $Y=o$ a donc pour racines les moyennes arithmétiques entre les racines prises deux à deux de l'équation proposée (A). Le nombre de ces moyennes est celui des combinaisons différentes qu'on peut faire avec $2m$ lettres prises deux à deux, ou $m(2m-1)$, degré de l'équation $Y=o$;

2° Semblablement les différentes valeurs de z sont les demi-différences de ces mêmes racines de l'équation (A). Elles sont deux à deux égales et de signes contraires; leur nombre est $2m(2m-1)$;

3° Les $2m(2m-1)$ valeurs en apparence différentes de $y'+z'$ et $y'-z'$ qui sont les racines de l'équation (A) se réduisent au nombre de $2m$, car aux valeurs de y' qui sont $\frac{\alpha+\epsilon}{2}, \frac{\alpha+\gamma}{2}\ldots\ldots$, correspondent pour z, les demi-différences $\frac{\alpha-\epsilon}{2}, \frac{\alpha-\gamma}{2}\ldots\ldots$, de sorte que $y'+z'$ donnera $2m-1$ fois la racine α, puis semblablement $2m-1$ fois chacune des autres racines de l'équation (A). Celles-ci sont donc bien données au nombre de $2m$.

Cette méthode de démonstration de M. John Malet, que j'ai cru utile de vous donner en détail, afin de montrer combien elle est élémentaire, me paraît préférable à celle de M. Cauchy ; elle peut, à mon avis, être utilement introduite dans l'enseignement dès le commencement de la théorie des équations d'un degré supérieur au second.

NOTE

SUR

LE DORYPHORA DECEMLINEATA

PAR M. BLANCHE.

Le bulletin de la Société entomologique de Firenze contient un article de M. G.-C. Simeoni sur le Doryphora decemlineata ; il est du 15 mars 1875. Il m'a paru néanmoins intéressant de vous le faire connaître, à cause des vues judicieuses qu'il renferme, tout en le complétant au moyen des documents nombreux publiés depuis sur le même sujet.

Comme toutes les autres plantes soumises à la culture par l'homme pour en obtenir un aliment ou une matière dont l'industrie tire parti, la pomme de terre (Solanum tuberosum) compte un grand nombre d'ennemis, soit parmi les végétaux, soit parmi les animaux, ennemis qui lui font tort de diverses façons et parfois assez gravement pour diminuer son produit et même pour menacer son existence.

Ce sont les insectes qui figurent pour le plus grand

nombre parmi ces ennemis ; il suffira, pour le prouver, de signaler le Gortula nitela Guenee, le Baridius trinotatus Say, le Sphinx maculata Haworth, le Lytta vittata Fabr., le Lytta cinerea Fabr., le Lytta murina Leconte, le Lytta marginata Fabr., le Lema trilineata Olivier, le Haltica Cucumeris Harris, etc., etc.

Mais aucun de ces insectes n'a jamais causé d'aussi sérieux ravages dans les pommes de terre qu'un coléoptère connu depuis longtemps par les entomologistes et qui, depuis quelques années seulement, s'est propagé à l'excès dans les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, après que les colons y ont eu largement étendu la culture de cette plante alimentaire.

L'insecte dont nous parlons est désigné par les Américains sous le nom de Colorado ; les entomologistes l'ont appelé successivement Chrysomela decemlineata Say, Doryphora decemlineata Say, Polygramma decemlineata Chevrol, Leptinotarsa decemlineata Harold.

Ce coléoptère a la forme et les dimensions des plus grosses espèces de nos Chrysomèles ; il est long de 10 à 11 millimètres et large de 7 à 9 millimètres. Son corps, très convexe, est brillant sur un fond jaune pâle. Chacune des élytres, comme l'indique le nom spécifique, est marquée de cinq lignes courbes noires, mais ce nombre n'est pas absolument constant et, parfois, on en observe un nombre différent (1). Le métasternum et le mésosternum s'unis-

(1) Voir pour la description complète l'instruction ministérielle.

sent pour former une pointe ou processus allongé, s'avançant sous le prosternum : c'est le caractère distinctif du genre Doryphora (δορυφόρος, qui porte une pointe).

Cet insecte vivait à l'état sauvage sur une plante croissant spontanément dans les Montagnes Rocheuses, le Solanùm rostratum Dun., qui a beaucoup d'affinité avec la pomme de terre. Quand les colons s'introduisirent dans cette région, en y important, avec d'autres cultures, celle de la pomme de terre, le Doryphora passa de la Solanée sauvage sur la Solanée cultivée, et, l'ayant trouvée de son goût, il s'y attacha et se propagea avec la plante alimentaire qui lui convenait. C'est ainsi qu'en marchant du lieu natal vers l'est, il s'était déjà, en 1859, avancé à une centaine de milles de la ville de Omaha, dans le Nebraska; en 1861, il se montrait dans l'Iowa, en 1865 dans le Missouri, et, après avoir traversé le Missisipi, dans l'Illinois. De là, il gagnait, en 1868, l'Etat d'Indiana et, en 1870, il atteignait l'Ohio, les limites du Canada et quelques points de la Pensylvanie et du territoire de New-York, en n'épargnant pas celui du Massachusset. Une masse énorme de ces insectes se répandit, en 1871, jusqu'au fleuve Détroit, dans le Michigan ; sur les feuilles et les rameaux surnageants, il traversa le lac Erié et il s'étendit en peu de temps sur tout le territoire compris entre les fleuves Niagara et Saint-Clair. Dans l'année 1873, le Doryphora fut vu pour la première fois dans les environs de Washington et de Baltimore, et, dans le même temps, il causait d'énormes dommages à la culture de la pomme de terre dans diverses parties de la Pen-

sylvanie et dans quatre comtés de l'Etat de New-York jusqu'alors épargnés.

C'est ainsi qu'en douze années environ, cet insecte a parcouru un chemin de (1) 1,700 milles environ, en s'étendant sur une surface qui ne mesure pas moins de 40 à 50,000 milles carrés (le mille américain a 1,609 mètres) et qu'il a gagué les bords de l'Atlantique, d'où une circonstance, trop à craindre pour ne pas être prévue, le transportera ailleurs, pour y accomplir cette série de dommages qui l'a rendu si funeste à l'Amérique du Nord.

Pour expliquer la rapide diffusion de cet insecte pernicieux, il faut en présenter l'histoire, en profitant des observations des entomologistes américains, qui ont eu le triste avantage d'étudier l'insecte sur le champ même de ses dévastations.

Au printemps, quand la pomme de terre a déjà commencé à végéter, les Doryphora sortent de la terre où ils ont passé l'hiver ; ils s'accouplent et les femelles déposent sur la face inférieure des feuilles de la Solanée des œufs dont le nombre serait, d'après les Américains, de 700 à 1,200 pour chaque femelle. L'instruction française le restreint de 300 à 500.

Ces œufs, ovales, longs de 2 millimètres, sont d'abord jaune citronné, puis jaune orangé et, enfin, rouge-orangé. Ils éclosent après 5 ou 6 jours, ou davantage, suivant la température.

Larves. — Au sortir de l'œuf, la larve est noirâtre et grosse comme une forte tête d'épingle. Vers le 5e

(1) Des montagnes rocheuses à l'Océan Atlantique, il y a, à vol d'oiseau, environ 500 lieues.

ou 6e jour, elle a de 4 à 5 millimètres de longueur et l'abdomen est rougeâtre. Vers le 10e ou 12e jour, la teinte devient d'un rouge moins sombre. Le développement est complet au bout de 16 à 18 jours ; l'animal a alors 10 à 12 millimètres de longueur et sa couleur est rouge cuivrée claire. Pendant toute cette période, la larve dévore les feuilles de pomme de terre et sa voracité augmente chaque jour.

Nymphes. — 16 à 20 jours après leur naissance, les larves abandonnent les feuilles de la pomme de terre, gagnent le sol et s'y enfoncent à des profondeurs variables. Elles restent inactives, dans cet état, pendant 12 à 16 jours ; au bout de ce temps, la dernière métamorphose s'accomplit et chaque nymphe devient un insecte parfait, qui continue les dévastations commencées par les larves. Puis les mâles et les femelles s'accouplent et engendrent une seconde génération dont les individus parcourent les phases que nous venons d'énumérer. Enfin, une troisième génération succède à la seconde, du moins en Amérique, où les diverses métamorphoses du Doryphora s'effectuent en cinquante jours environ.

Il résulte d'observations récentes faites par Schimer et Carlo Ritley que les animaux de la dernière génération hybernent dans le sol, non à l'état de larves, mais bien à l'état d'insectes parfaits. Le même phénomène a été positivement observé pour un coléoptère que nous ne connaissons que trop bien, le hanneton, Melolontha vulgaris, dont on trouve, pendant l'hiver, des spécimens à l'état d'insectes parfaits, à des profondeurs plus ou moins considérables, suivant les conditions climatériques. Dès qu'une tem-

pérature plus douce se produit, dès que la pomme de terre pousse ses feuilles, les insectes sortent du sol et recommencent la série des dévastations que nous venons d'indiquer.

L'on a cherché à établir par le calcul quel est le nombre d'insectes qu'une femelle peut procréer pendant ces trois générations successives que les entomologistes américains ont observées. Les résultats signalés dans la note que j'analyse portent ce nombre à 60 millions d'individus par an. L'instruction française l'évalue à 100,000.

Quoi qu'il en soit, le Doryphora est d'une fécondité désolante et sa résistance vitale semble devoir le soustraire aux causes de destruction qui atteignent d'autres animaux nuisibles. C'est ainsi que sa rapide propagation des Montagnes Rocheuses aux bords de l'Atlantique n'a été ni arrêtée ni même retardée par le froid, la chaleur, la sécheresse, l'humidité, non plus que par la soudaine multiplication des animaux qui s'en nourrissent sous ses divers états. Signalons, parmi ces auxiliaires de l'homme, le Guiraca ludoviciana, oiseau très élégant et très rare autrefois dans l'Iowa, qui s'y multiplia extraordinairement, au dire du profosseur C.-E. Bessey, après que le Doryphora s'y fut montré et qui lui fit une guerre implacable ; une grosse araignée, Phalangium dorsatum Say, en tue et dévore les larves ; une grosse mouche, Mosca rubiginosa St-Farg., une espèce du genre Tachina, plusieurs espèces de punaises, spécialement des genres Harpalus et Arma s'attaquent aussi aux larves. Divers coléoptères, tels que le Coccinella punctata Herbst, l'Hippodamia maculata de Geer,

H. 13 —lineata L., H. convergens Guér. agissent de même. N'oublions pas le Reduvius raptatorius Say, que Ritley qualifie de guerrier intrépide et avide.

Quand le Doryphora a envahi un champ de pommes de terre, il n'y a pas moyen, au dire des Américains, de l'en débarrasser pour sauver la récolte ; les insectes parfaits et les larves dévorent les feuilles et les jeunes pousses ; les plantes, privées des organes dans lesquels s'élabore la sève avant de descendre dans les parties situées dans la terre, languissent, s'étiolent et les tubercules ne peuvent plus se développer et atteindre leur maturité ; c'est une récolte perdue sans ressource.

Les Américains ont eu recours à de nombreux moyens pour se défaire du fatal insecte ; rien n'a réussi ; ni l'abandon temporaire de la culture des pommes de terre, comme on fit dans le Canada, ni l'emploi d'appareils destinés à recueillir les larves et les insectes parfaits, ni les poudres et autres préparations insecticides.

Traqué sur un point, l'insecte y laissait quelques victimes, mais la marche de la masse n'en continuait pas moins en avant, sans cesse accrue par l'énorme fécondité de l'espèce. Cependant, nous avons eu la preuve, sur deux points de l'Allemagne, que des moyens énergiques peuvent faire disparaître jusqu'au dernier de ces animaux quand ils sont appliqués à une étendue restreinte. C'est ce qui est arrivé aux environs de Cologne (Prusse rhénane) et à Schildau, village situé à 30 lieues environ de Berlin. Dans la première localité, les larves de Doryphora furent trouvées, le 24 juin 1876, dans un champ situé

le long de la chaussée du chemin de fer de Cologne à Minden. Après examen fait par le docteur Gerstæcker, il fut constaté que la surface envahie mesurait environ un arpent et demi. Les fanes de pommes de terre furent arrachées et brûlées au moyen de copeaux et de sciure de bois imprégnés de pétrole; en outre, le champ fut retourné; on en retira les larves (environ 60) ramenées à la surface, puis le champ fut couvert de copeaux et de sciure de bois imprégnés de pétrole, auxquels on mit le feu. Ce traitement énergique eut un succès complet, car, depuis lors, on n'a pas revu l'insecte dévastateur. Le même procédé, appliqué à la seconde localité, réussit également; son efficacité est donc positive. Je me borne à ajouter que le Doryphora a été vu aussi, en 1877, en Hollande, où il aurait été importé dans des sacs de maïs; je crois savoir que sa destruction a été immédiate.

Aujourd'hui que le Doryphora a fait positivement son apparition en Allemagne, en Norvége, etc., etc., il n'est guère intéressant de se reporter à la discussion qui s'est élevée, il y a quelques années, sur les chances favorables ou défavorables à son introduction en Europe. Evidemment ceux qui prétendaient qu'il ne trouverait pas dans le sol et le climat de l'Europe des conditions analogues à celles qui ont permis sa rapide extension et son immense pullulation en Amérique avançaient un fait qui ne s'est pas confirmé; de même, ceux qui prétendaient qu'en raison de sa grande résistance vitale, prouvée par des exemples nombreux et authentiques, l'animal pouvait parvenir en Europe, soit à l'état de nymphe, soit à l'état d'insecte, ont fait une supposition confirmée par la

double introduction du Doryphora en Allemagne et en Norvége. Et, en vérité, elle était bien justifiée, cette supposition, pour ceux qui savaient que le professeur Daniels avait maintenu vivante, pendant six semaines, une femelle qui, pendant tout ce temps, n'avait reçu aucun aliment et avait pondu 1,200 œufs ; pour ceux aussi qui savaient que cinq insectes avaient été envoyés par la poste, du Canada à Londres (Angleterre) et qu'ils y étaient arrivés vivants et en parfait état.

On était donc autorisé à craindre l'introduction du Doryphora en Europe, et il était tout naturel que les gouvernements adoptassent des mesures spéciales bien justifiées par les dévastations exercées sur les pommes de terre en Amérique. L'Autriche, par dépêche du Ministère du Commerce en date du 21 décembre 1874, défendit de transporter à terre les pommes de terre de provenance américaine qui se trouvaient à bord des navires touchant ses ports de l'Adriatique. En Belgique, le Sénat et la Chambre des députés promulguaient, le 27 janvier 1875, une loi qui, non-seulement interdisait le débarquement des pommes de terre provenant des pays suspects, mais encore ordonnait aux capitaines de déclarer leur existence à leur bord, afin que, par les soins du Gouvernement, les tubercules fussent soumis à un examen attentif et à des précautions spéciales ayant pour but d'empêcher que le Doryphora ne parvînt à gagner la terre et à s'y propager. Par cette loi, il était, en outre, défendu aux équipages des navires en relâche dans les ports du royaume, de faire usage, pour leur nourriture, de pommes de terre importées d'Amérique, à

moins qu'elles n'eussent été soumises à des lavages minutieux et complets. L'empire allemand, aussi intéressé que l'Irlande à surveiller la culture et à assurer la récolte des pommes de terre, puisque, pour certaines parties de son territoire, comme la Marche de Brandebourg, elles forment la base de l'alimentation des populations des campagnes et des villes, a promulgué, le 26 février 1875, une loi interdisant, jusqu'à nouvel ordre, d'importer d'Amérique, dans le territoire de l'Empire, des pommes de terre, des sacs et autres objets ayant servi à l'emballage ou à la conservation de cette substance alimentaire. Et, cependant, nous l'avons indiqué plus haut, malgré ces prescriptions, qui ont été rigoureusement observées, l'Empire allemand a constaté l'apparition du Doryphora sur deux points éloignés de son territoire, dans la Prusse rhénane et dans la Saxe. Rappelons que sa destruction a été immédiate et complète et que le succès du procédé mis en usage démontre pleinement son efficacité.

En France, la sollicitude du gouvernement s'est également préoccupée d'une question qui intéresse à un si haut degré notre agriculture. Une instruction relatant les particularités caractéristiques du Doryphora à ses divers états a été composée par les soins du Ministère du Commerce et de l'Agriculture; des dessins, habilement exécutés, y sont joints et fournissent le moyen de reconnaître l'animal sous ses différentes formes; on y indique, en outre, la conduite à tenir dès la première constatation de l'insecte. En un mot, le gouvernement français a pris toutes les mesures capables de prévenir l'extension

d'un animal qui a sérieusement compromis les intérêts agricoles des Etats-Unis d'Amérique. Dans notre département, vous le savez, Messieurs, le Conseil général, sur l'initiative de M. le Préfet, a décidé l'acquisition d'un grand nombre de spécimens représentant l'insecte dévastateur à ses différents états et leur envoi, avec l'instruction ministérielle, dans toutes les communes de la Seine-Inférieure. La France a donc pris toutes les précautions recommandées par la prudence la plus vigilante; puissent-elles être efficaces et préserver nos cultures du Doryphora qui, à en juger par les désastres qu'il a occasionnés en Amérique, mais qui ne se reproduiraient probablement pas avec la même gravité dans notre pays, n'en est pas moins l'ennemi le plus pernicieux d'une substance qui entre pour une part importante dans l'alimentation de nos populations.

SUR

L'ALIMENTATION DES CHEVAUX

PAR LA SUBSTITUTION

Du Seigle et du Maïs à l'Avoine,

PAR M. VERRIER.

MESSIEURS,

Notre honorable collègue, M. Homberg, vous a fait un rapport qui vous a vivement intéressés, sur une communication faite à la Société nationale et centrale d'Agriculture de France, par M. Moreau-Chalon, administrateur de la cavalerie de la Compagnie des Omnibus de Paris. Cette communication traite, particulièrement, de la substitution du maïs à une portion d'avoine, dans la ration des chevaux employés à la traction des Omnibus de cette compagnie Notre honorable Président, sachant que j'avais, par devers moi, des renseignements sur cette question, m'a demandé de les faire connaître à l'Académie. C'est pour lui obéir, Messieurs, que je prends aujourd'hui la parole. Je vais tâcher de ne pas abuser de la situa-

tion qui m'est faite, et dont j'apprécie tout le prix ; cependant, pour l'intelligence de ce que j'ai à vous dire, je vais être forcé, à mon grand regret, d'employer des chiffres, assez nombreux, toujours arides à entendre ; heureusement qu'ils portent avec eux leur correctif. qui se traduit par des résultats immédiatement saisissables ; ce sera, je l'espère, leur meilleur titre à votre indulgence.

De tout temps, et dans les grandes administrations, surtout, on s'est employé à chercher à réaliser des économies dans les frais d'exploitation, et quand on opère en grand il n'y en a pas de petites : quelques centimes souvent répétés font, à la fin, de grosses sommes.

Pénétrés, nous-mêmes, de ces idées, nous avons cherché à les mettre en pratique dès la formation de notre Société générale d'Omnibus à Rouen, en 1856. Nous nous sommes résolûment mis à l'œuvre, notre honorable gérant, M. Fauchet et moi, et nous avons, tout d'abord, porté nos efforts sur le rationnement de nos chevaux, comme constituant la plus grosse de nos dépenses journalières. Nous nous sommes, d'ailleurs, toujours attachés à n'altérer en rien la santé générale de nos chevaux, tout en cherchant à obtenir d'eux le meilleur rendement de travail possible, en maintenant leur état. Je dois vous dire tout d'abord, Messieurs, que nous avons été heureux et malheureux dans nos recherches.

Nous avons tour à tour demandé nos succédanés au seigle, aux fêverolles, aux pois, à la jarrosse, au maïs, suivant que leur prix de revient était plus ou moins élevé, relativement à celui de l'avoine et du

foin que nous voulions économiser. En 1856, l'avoine étant fort chère, nous lui avons substitué le seigle cuit dans la proportion de 3 litres, ou 2 kil. 25 de seigle, en remplacement de 5 litres, ou 2 kil. 35 d'avoine, et nous avons réalisé au bénéfice de notre Compagnie une économie notable, par cette substitution, tout en maintenant notre cavalerie dans un état tout aussi satisfaisant qu'alors que les chevaux étaient nourris exclusivement à l'avoine.

Cette substitution fut mise en pratique d'abord de novembre 1857 à fin juin 1858.

Pendant cette période, le quintal d'avoine valait 22 fr., ce qui faisait ressortir les 2 kil. 85 d'avoine à. 0.51,70

Les 2 kil 25 de seigle substitués revevenaient, cuisson comprise, à raison de 17 fr. 50 les 100 kil., à. 0.39,37

Economie réalisée par ration . 0.12,33

Et pour 132 rations alors distribuées par jour, 16 fr. 37 c.

De juillet 1858 à juillet 1859, la substitution du seigle à l'avoine a été doublée. A 4 kil. 70 d'avoine coûtant alors, à raison de 23 fr. 50 les 100 kil. 1 10,45

Il a été substitué 4 kil. 50 de seigle à 16 fr. 50 les 100 kil.. . . . . 0 74,25

Economie réalisée par ration . 0 36,20

Soit, pour 132 rations, une économie journalière de 47 fr. 78 c.

De juillet 1859 à janvier 1866, l'abaissement du prix de l'avoine et l'augmentation de celui du seigle ne présentant pas d'avantage à la substitution, elle a été supprimée pour n'être reprise qu'en janvier 1866. Elle fut ainsi continuée jusqu'en novembre 1867, dans les mêmes conditions de quantité que précédemment, mais donnant seulement par ration une économie de 09,73, et pour 132 rations, 12 fr. 84 par jour.

En 1867 les prix de l'avoine et du seigle étant très élevés, nous leur avons cherché un nouveau succédané. Notre attention s'est d'abord portée sur les fêverolles et les pois, que nous avions déjà employés avec avantage, mais leur prix, en 1867, était, aussi, inabordable. La seule légumineuse possible, alors, était la jarrosse (1), cultivée en grand dans le nord de la France, et dont Mathieu de Dombasle dit beaucoup de bien. Nous avons donc admis cette denrée dans la ration de nos chevaux, d'après les indications de Boussingault, sur les équivalents nutritifs

A partir du 18 novembre 1867, la jarrosse est entrée dans la consommation de notre dépôt de Maromme, comprenant 54 chevaux, à raison de 2 litres par cheval et par jour, soit 1 kil. 60, en remplacement de 2 kil. 84 d'avoine La jarrosse était donnée concassée en mélange à l'avoine.

Cette ration fut ainsi continuée jusqu'au 15 février 1868, sans que nos chevaux parussent en souffrir.

A cette époque il se produisit dans notre cavalerie

(1) Latyrus Cicer, encore connue dans le commerce sous le nom de Roche, pois chiche, gesse chiche.

des accidents de paralysie et de cornage auxquels nous n'attribuâmes pas, tout d'abord, la cause véritable. Mais les accidents se reproduisant dans des proportions absolument inusitées, la jarrosse fut, à bon droit, suspectée, et elle disparut de la ration.

Voici les accidents qui se sont successivement produits :

12 janvier, mort de deux chevaux, l'un à la suite de paralysie, l'autre par l'asphyxie, suite de cornage excessif.

26 janvier, mort d'un cheval à la suite de paralysie

28 janvier, mort d'un cheval par asphyxie.

12 février, mort d'un cheval. suite de paralysie.

20 février, 6 chevaux sont atteints de paralysie compliquée de cornage aigu d'une grande intensité. Trois d'entre eux meurent dans l'espace de 10 jours, les trois autres, auxquels il fut appliqué des tubes à trachéotomie, purent reprendre leur service au bout d'un certain temps.

A partir du 20 mars, et bien que le funeste grain fût supprimé depuis plus d'un mois, 17 chevaux furent successivement atteints de cornage menaçant l'asphyxie ; mais l'application immédiate de tubes leur permit de reprendre leur service, qu'ils ont continué pendant plusieurs années, sans que, pour la plupart, le tube n'ait jamais pu être supprimé. Le dernier cheval de cette période néfaste existait encore en 1878, mais depuis plusieurs années il était relégué à la ferme.

Tout ce désordre et ces pertes nous ont été certainement occasionnés par la jarrosse, puisque dans les

autres dépôts, où nous n'avions pas moins de 130 chevaux, et qui n'avaient pas reçu cette denrée en nourriture, sont demeurés indemnes de tout accident de cette nature.

Il n'y a donc aucun doute possible sur l'effet nuisible de la jarrosse en grain sur l'organisme des chevaux; mais quel est l'essence et la nature du poison? Nous avons vu qu'il produit deux ordres différents de phénomènes pathologiques : la paralysie et le cornage, pouvant aller jusqu'à l'asphyxie.

La paralysie est évidemment due à une action particulière du poison sur le système nerveux cérébro-spinal, et le cornage par la paralysie bornée aux nerfs laryngiens, puisqu'une ouverture pratiquée à la trachée immédiatement au-dessous du larynx faisait cesser immédiatement tout bruit et tout danger d'asphyxie, et que l'animal pouvait continuer son service comme si rien ne se fût passé.

Si j'avais besoin de démontrer mieux encore que c'est bien la jarrosse qui est la cause véritable de tous nos malheurs, j'en trouverais une preuve nouvelle dans ce fait, tout particulier, dont le hasard m'a donné connaissance, au moment même où nous étions encore dans l'embarras. Voici le fait : Un cultivateur de l'arrondissement de Neufchâtel vint me consulter sur une affection singulière, me dit-il, et comme il n'en avait jamais vu ; il n'était pas éloigné, d'ailleurs, de l'attribuer à quelques actes de sorcellerie dont il était l'innocente victime.

Ses chevaux, au nombre de six, ayant les apparences de la meilleure santé, étaient, cependant, incapables du moindre travail. Au plus léger exercice,

à la promenade même, ils étaient tout à coup pris de cornage, et si on ne les arrêtait à l'instant, ils tombaient sur le sol.

Trop instruit par ma propre observation, je ne tardai pas à discerner le malifice véritable, et à mettre, comme on le dit vulgairement, le doigt sur la plaie. J'interrogeai ce cultivateur sur la manière dont il nourrissait ses chevaux, et il me répondit :

Avec de la bonne avoine, de la bonne paille et de bons fourrages composés de trèfle et de *Pézacheries* (c'est ainsi que l'on désigne les légumineuses récoltées *en sec*). Je lui demandai si, par hasard, ses Pézacheries n'étaient pas des pois chiches? il me répondit que oui, que depuis deux ans seulement il cultivait ce fourrage, dont la graine lui avait été donnée par un ami du département du Nord, et que, jusque-là, il en avait été fort content, il l'avait fait consommer *en vert* par tous ses bestiaux ; mais cette année, en ayant eu en trop grande abondance, il en avait *fanné*, après la maturité du grain, et c'était ce fourrage que ses chevaux avaient consommé.

La lumière était faite. Sur mon récit ce cultivateur ne tarda pas à être convaincu, il n'accusa plus les sorciers de son pays, il se contenta de bannir la jarrosse de sa ferme, et depuis les accidents ne se sont pas reproduits.

Depuis cette époque, de nombreuses observations sont venues confirmer les nôtres, et aujourd'hui c'est un fait acquis à la science, mais encore inexpliqué. Il y a pourtant là un beau sujet d'étude pour la physiologie pathologique.

Ce fut en 1870, à cause de la cherté excessive de

l'avoine qui ne valait pas moins de 30 fr. 35 le quintal, le seigle ressortant lui-même à 22 fr. 50, que nous avons tenté l'addition, dans la ration, du maïs qui revenait, à ce moment, cuisson comprise, à 29 fr. En même temps le prix excessif du foin qui, en 1871, s'est élevé jusqu'au prix de 102 fr. les 100 bottes, nous a nécessairement amenés à modifier profondément la ration de nos chevaux.

La ration normale eut été, à ce moment, la suivante :

Foin, une botte et demie à 102 fr. . . .	1.57
Demi-botte de paille, à 50 fr.	25
Avoine, 7 kil 50, à 30 fr. 25 les 100 kil.	2 27
Prix de la ration. . . .	4 05

A cette ration fut substituée la suivante :

Demi-botte de foin, à 102 fr. , ...		0.51
Demi-botte de paille, à 50 fr.		0.25
1 kil. 50 avoine, à 30 fr. 25 le quintal, .		0.45,37
1 kil. 25 seigle, à 22 fr. 50	— . .	0 28,12
1 kil. 25 maïs, à 19 fr.	— . .	0 23,75
2 kil. 25 son, à 19 fr.	— . .	0.42,75
La ration.		2 15,99

Economie par cheval, 1.89, et pour 75 rations moyennes à ce moment, 141 fr. 70 par jour.

Il convient d'observer que cette période de la guerre et de l'invasion est une époque tout-à-fait anormale et pendant laquelle il n'a été fait qu'un service incomplet de transport de voyageurs. La ration

journalière que nous avons donné représente donc plutôt une ration d'entretien qu'une ration de travail.

Les choses s'étant successivement améliorées, et le prix des denrées s'étant abaissé, de 1871 à 1876, nous nous sommes sensiblement rapprochés de la ration normale.

Cependant, pendant cette longue période de plus de cinq années, nous avons encore souvent demandé au seigle de nous venir en aide, dans des proportions déterminées. Nous nous adressions, alors, de préférence à lui, par la raison d'abord, que nous en connaissions les bons effets ; puis, ensuite, parce que nous le croyions à tort, supérieur aux autres succédanés.

Ce ne fut qu'en juillet 1876 que le maïs qui, jusque-là, n'avait fait qu'une courte apparition dans la ration de nos chevaux, y entra de nouveau, et, cette fois, pour n'en plus être retranché; il y entra même en substitution du seigle. Cette céréale valait alors 19 fr. le quintal, tandis que le maïs ne revenait, cuisson comprise, qu'à 18 fr. Ce fut le motif de sa préférence.

Sous son empire notre cavalerie acquit un état encore meilleur que par le seigle. Nos chevaux ne perdirent en aucune façon de leur vigueur ; les indigestions et les congestions devinrent de plus en plus rares, et, en tout cas, bien moindres qu'avec la ration exclusive à l'avoine.

Quant à l'économie réalisée, voici ce qu'elle fut d'abord, de juillet à décembre 1876 :

Ancienne ration normale :

1 botte et demie de foin, à 70 fr. les 100 b	1.05
Demi-botte paille à 67 fr. 50 — .	0 33,75
7 kil. 50 avoine, à 27 fr. les 100 kil. . .	2 02,50
Total de la ration . .	3.41,25

Nouvelle substitution :

Foin, une botte.	0 70
Paille, demi-botte	0 33,75
Avoine, 4 kil., à 27 fr. les 100 kil. . . .	1 08
Maïs, 3 kil. 80, à 18 fr. —	0.68 40
Son, 1 kil. 25, à 15 fr. 50 - . . .	0.19,37
Total de la ration . . .	2.99,52
Avantage sur la ration normale . .	0.41.73

soit, pour 102 rations, 42 fr. 56 c. par jour

J'arrête là, Messieurs, ces comparaisons de prix de ration que je pourrais multiplier encore, mais je craindrais de fatiguer outre mesure votre attention. Je crois, toutefois, vous en avoir dit assez pour vous mettre à même d'apprécier les résultats économiques que nous avons poursuivis et souvent atteints dans nos expériences.

A Rouen et à Maromme, nos deux établissements principaux, nous avons donné le maïs cuit, et, en quelque sorte *praliné* dans le son. Sous cette forme tous les chevaux le recherchent avidement.

Voici comment cette opération se fait :

Le maïs étant suffisamment cuit, on doit le retirer de la chaudière pour qu'il refroidisse. Généralement

on dépose ce grain dans une grande caisse en bois, rectangulaire, et on y ajoute successivement le son. Par le pelletage, le grain étant mouillé, le son y adhère facilement et l'opération est faite. Comme vous le voyez, rien n'est plus simple.

Dans nos autres dépôts où la quantité de chevaux n'était pas assez importante pour occuper utilement un homme, et payer des dépenses de combustible, nous avons donné le maïs cru, concassé grossièrement sous la meule d'un moulin, en mélange à l'avoine. Nos chevaux s'y sont moins promptement habitués qu'au maïs cuit, les vieux chevaux surtout, mais ils n'ont pas tardé à en prendre leur parti.

N'ayant pas eu l'occasion de faire d'expériences comparatives entre le maïs cuit et le maïs concassé. sur des chevaux affectés à un service identique, nous ne saurions *affirmer* que l'un est préférable à l'autre; cependant, tout nous porte à croire que le maïs à l'état cuit doit être plus complètement assimilé, et produire, par conséquent, à quantité égale, une alimentation plus profitable.

Permettez-moi maintenant, Messieurs, de vous entretenir d'une grande administration de transport de voyageurs qui, depuis près de quatre ans, nourrit sa cavalerie, composée de 120 à 130 chevaux, *exclusivement* au maïs, mélangé au foin et à la paille hachés.

Ces renseignements, dont je puis vous garantir la parfaite authenticité, me sont donnés par l'uu de mes confrères les plus distingués, que je vous demande la permission de ne pas vous nommer, non plus que l'administration à laquelle je fais allusion, parce que

je ne m'y trouve pas suffisamment autorisé. N'en regardez pas moins les faits comme parfaitement exacts.

Le maïs est entré dans la ration de cet établissement le 1er juillet 1875, et l'avoine en a été complètement supprimée le 1er octobre 1876. Depuis cette époque, les chevaux n'ont pas reçu un grain d'avoine, même pour les chevaux malades.

Le maïs est donné *entier*, mélangé au foin et à la paille *hachés* dans la proportion qui suit :

Maïs, 8 kil. à 15 fr. le quintal.		1 20
Foin, 4 kil. 500, à 10 fr.	—	0.45
Paille, 3 kil., à 8 fr.	—	0.24
Total de la ration. . . .		1.89

Cette ration journalière est distribuée en six repas : cinq heures et demie, neuf heures, midi, trois heures, six heures, neuf heures du soir.

Tous ces repas sont égaux, sauf ceux du soir et du matin qui sont plus élevés d'un kil. de maïs.

Avec cette ration les chevaux conservent leur énergie, leur embonpoint, et on obtient une somme de travail qui ne peut être dépassée par l'alimentation exclusive à l'avoine.

Les dimanches et fêtes, les chevaux *valides* font en moyenne, pour les trois quarts de la cavalerie, 24 kilomètres; pour un quart, 32 kilomètres.

En semaine, la moyenne est, en été, de 20 kilomètres ; en hiver, de 18 kilomètres seulement.

Avec une pareille ration, si elle est possible, et elle l'est, d'après la longue expérience qui en est

faite, on peut apprécier quelle économie on réalise sur la ration normale.

En effet, cette dernière, en la supposant sur les prix moyens suivants qui n'ont, certes, rien d'exagéré, à savoir :

Le foin à 60 fr. les 100 kil.,
La paille à 40 fr. —
L'avoine à 25 fr. le quintal,

On arrive par ration :

Foin, une botte et demie.	0.90
Paille, demi-botte.	0 20
Avoine, 7 kil. 50.	1.88
Total de la ration. . . .	2.98

Soit une économie journalière de 1 fr. 09; pour 120 rations, 130 fr. 80, et enfin pour une année, 47,742 fr.

Voilà, peut-être, le secret des bénéfices que réalise l'administration dont il est ici question, quand presque partout ailleurs ces modes de locomotion sont constitués en perte.

A vrai dire, et pour ne laisser aucun point inexpliqué, l'économie ne serait pas *absolument* aussi forte que cela ressort des chiffres ci-dessus posés. En effet, il convient d'ajouter à la dépense journalière de chaque cheval, sa litière qu'il ne trouve pas dans les 3 kilog. de paille qu'il reçoit, et qui sont entièrement consommés en mélange à la ration alimentaire. Voici comment cette partie de l'hygiène est réglée :

La litière n'est point faite avec de la paille, les chevaux reposent sur la sciure de bois.

Quand un cheval entre dans l'établissement, il lui est délivré pour 2 fr. de sciure (on ne me dit pas la quantité) qui sert a lui établir un fonds de lit de repos, puis il lui est distribué tous les jours pour 0 05 cent. de cette marchandise, afin d'entretenir toujours la même quantité de litière.

Je dois ajouter que dans une visite que j'ai eu l'occasion de faire dans l'un de ces établissements, j'ai constaté que cette partie du service ne laissait rien à désirer.

J'ai cependant entendu critiquer ailleurs ce mode de littage. On lui reproche, notamment, de la malpropreté déterminée par le mélange des déjections animales avec la sciure. Je n'ai remarqué rien de semblable dans ces établissements. Il est peut-être utile d'ajouter que chaque déjection est retirée aussitôt qu'elle est produite, et que le sol des écuries est parfaitement plané. C'est sans doute à ces deux circonstances, nécessaires, je dirai même indispensables, qu'est dû le bon résultat que j'ai constaté.

Le fumier de sciure, d'abord méconnu, est aujourd'hui très estimé, et même recherché, il est vendu au prix de 0,06 cent. par jour et par cheval.

Ce prix est inférieur de 0,04 cent., à celui que l'on obtient généralement, quand les chevaux sont littés avec de la paille.

En résumé, et au point de vue économique où nous nous plaçons, quel peut être l'avantage de la substitution de la sciure de bois à la paille?

Dans le premier cas, le cheval reçoit, dit-on à son

entrée, pour 2 fr. de sciure, et ce fonds de lit est entièrement renouvelé tous les trois mois; c'est donc de ce chef une dépense de 8 fr. Puis il est distribué chaque jour, pour l'entretien, 0,05 cent. de cette matière, qui, pour 365 jours, donne une dépense de 18 fr. 25, ce qui porte la dépense annuelle par cheval, à 26 fr. 25.

Le fumier étant vendu, comme nous l'avons dit, à raison de 0,06 cent. par cheval et par jour, ce qui produit 21 fr. 90, et donne une perte nette de 4 fr. 75 par cheval pour son littage de l'année.

S'il s'agit de litter avec de la paille, la quantité strictement nécessaire ne saurait être descendue au-dessous d'une demi-botte par jour et par cheval, qui, à raison de 0,20 cent., donne une dépense annuelle de 73 fr. Si nous en retranchons le fumier qui, à 0,10 cent. par jour, donne 36 fr. 50, il reste une dépense sèche annuelle, par tête, de 36 fr. 50, tandis que par le mode précédent, sa dépense n'est que de 4 fr. 35.

Ce qui revient à dire que le littage annuel de 120 chevaux, à la sciure de bois, coûte 522 fr., tandis que la mème quantité de chevaux littés avec de la paille, coûtent 4,280 fr.

C'est une différence qui mérite de fixer l'attention des grandes entreprises.

Dans cet établissement, le maïs, avons-nous dit, est donné entier; le foin et la paille sont hachés, le tout en mélange. On conçoit que, sous cette forme, la nourriture ne puisse être donnée que dans la mangeoire, les râteliers sont absolument inutiles.

La mangeoire est partagée en autant de comparti-

ments qu'il y a de chevaux. De plus, chaque compartiment est recouvert, à ses extrémités, d'une sorte de grillage qui est destiné à retenir les aliments en empêchant le cheval, toujours à la recherche du grain par préférence, de jeter à terre le foin et la paille, en les poussant avec son museau, ce qui serait un dommage autant économique que préjudiciable à la bonne alimentation du cheval. Au moyen de cette disposition toute simple, la ration entière est utilement consommée.

Cependant, cette administration à laquelle je fais allusion, a voulu perfectionner encore son système de nourriture, dans l'espoir, sans doute, de réaliser de nouvelles économies. Elle a fait concasser le maïs, afin, pensait-elle, de le rendre plus facilement assimilable, et partant plus profitable. Mal lui en a pris.

Des météorisations, des indigestions, des inflammations intestinales fréquentes, et même de la mortalité, sont venues lui démontrer qu'elle avait fait fausse route. Aujourd'hui, elle est revenue à son premier mode, qu'elle regrette, sans doute, d'avoir un instant quitté.

On pourrait, peut-être, se demander comment, et pourquoi le maïs concassé aurait des inconvénients, quand, entier, il paraît avoir tant d'avantages?

Nous pensons que l'explication est toute simple, et qu'elle se réduit à un fait purement physiologique.

Quand le maïs est *entier*, l'animal, pour pouvoir l'ingurgiter, est dans la nécessité de le broyer sous ses fortes meules. Dans ces mouvements de mâchoires, violents et répétés, il est versé dans la bouche

des torrents de salive qui imprègnent amplement les aliments et en rendent la digestion facile.

Quant, au contraire, le maïs est donné *concassé,* le travail de la mastication est en partie fait. et l'animal a besoin de moins d'efforts pour le mettre en situation d'être avalé. De là une insalivation moindre, et, comme conséquence, une digestion plus difficile! Chacun sait, en effet, que le boudin, les hachis, résistent davantage à la digestion que les aliments qui demandent un temps supérieur de préparation pour être absorbés, c'est là une observation de tous les jours.

Et pour prouver ce que j'avance, j'ai l'honneur de faire passer sous les yeux de l'Académie, un échantillon de maïs concassé, recueilli dans le trajet de l'intestin grêle, et même du gros intestin d'un cheval qui a succombé à la suite d'une entérite aiguë, cette substance n'a pas subi la moindre atteinte de l'action digestive. Il n'en eût, certes, pas été ainsi du maïs entier, broyé sous la dent, par ces deux raisons péremptoires : qu'il eût été plus divisé, d'abord; puis plus complètement insalivé ensuite. J'ajouterai même qu'il n'est pas déraisonnable d'attribuer la cause principale de cette inflammation mortelle, à la présence, dans l'intestin, de cette substance, agissant alors à la manière des corps étrangers qui, en résistant aux forces digestives devient irritant, ne sait-on pas, en effet, qu'un chien est purgé par l'administration à l'intérieur d'un coup de plomb? Que l'homme est purgé par la moutarde blanche, par simple action mécanique? Dans le cas qui nous occupe, l'effet pathologique est absolument le même.

Est-ce à dire, cependant, que le maïs concassé ne puisse être donné, sans danger, dans la ration des chevaux ? Telle n'est pas ma manière de penser.

En effet, et comme je l'ai dit, d'ailleurs, plus haut, nous avons donné nous-mêmes, dans nos dépôts accessoires, le maïs concassé et nous n'avons jamais eu à nous en repentir. Cela a tenu, très vraisemblablement, à ce que nous le donnions en mélange à l'avoine, et que le cheval, en broyant celle-ci, broyait celui-là, et l'insalivait suffisamment pour que la digestion puisse en être facile, le foin et la paille étaient également entiers, et non hachés, ce qui nécessitait un mouvement de mâchoires supplémentaires.

J'en aurais fini, Messieurs, pour tout ce que j'avais à vous dire sur le maïs donné en substitution à l'avoine, en tant que ce régime s'applique à un travail qui n'excède pas 12 kilomètres à l'heure, et nous avons vu que cela était possible et praticable.

Mais pour vous dire tout ce que je sais sur cette question, il me reste à vous parler de cette céréale donnée en substitution complète à l'avoine, dans le travail de transport *au pas*.

Je connais une grande exploitation, celle de M. Delamare Debouttеville, l'un des plus grands industriels de notre département, qui, depuis plus de dix ans, nourrit exclusivement sa nombreuse cavalerie avec du maïs grossièrement pulvérisé, mélangé au son. La ration journalière de chaque cheval est : 7 kil. 50 de maïs et 2 kil. 50 de son ; puis de foin à discrétion. Il n'a jamais eu à regretter ce mode de nourriture.

On remarquera, cependant, qu'ici, comme dans

l'administration dont nous venons de parler, le maïs est donné concassé, en mélange au son, ce qui devrait être une condition défavorable ; mais on remarquera aussi que nous avons affaire à un travail *au pas*, plus favorable, certainement, à une bonne digestion que le travail *au trot* : la digestion veut être tranquille. De plus le fourrage est donné *entier* au lieu d'être *haché*, ce qui nécessite un mouvement supplémentaire de mâchoire qui revertit au profit de l'émission de la salive.

Je sais bien que l'un de nos plus éminents physiologistes de ce jour (M. Colin) prétend, se basant, d'ailleurs, sur des expériences qui lui sont personnelles, que les fourrages hachés et les grains aplatis demandent autant de préparation, et donnent autant de salive qu'alors même que les aliments sont entiers.

Si c'était ici le lieu, je pourrais démontrer, je le crois, que la pratique ne sanctionne pas toujours la théorie de mon savant confrère ;

En effet, parmi les nombreux essais que nous avons faits dans notre administration d'omnibus, se trouvent aussi ceux qui se rapportent à la pratique des fourrages hachés et de l'avoine aplatie. Eh bien, chez nos gros chevaux et nos grandes juments à grande capacité abdominale, nous avons dû bientôt renoncer à ce mode d'alimentation, par suite des accidents sans nombre, d'indigestions, de coliques, de diarrhées, qui se renouvelaient avec une persistance désespérante.

Nous avons attribué tous ces désordres au défaut de digestion par insuffisance de trituration et

d'insalivation, et je crois que nous étions dans le vrai.

C'est toujours, Messieurs, chose grave que ds rompre avec des habitudes séculaires, et avant de s'y engager on ne saurait trop être circonspect. En effet, et jusque dans ces derniers temps, on s'était plu à considérer l'avoine comme indispensable à la nourriture du cheval, non-seulement à cause de la matière alimentaire qu'elle contient, maie surtout à cause de cette substance excitante qui réside dans son écorce et qui était regardée comme absolument nécessaire. Ce principe est peut-être encore vrai, s'il s'agit d'obtenir du cheval de très violents efforts ou des allures très rapides : pour le cheval de course, par exemple ; mais il cesse d'avoir son application rigoureuse quand le cheval n'est appelé qu'à donner un travail normal, soit au pas, soit au trot. Les expériences des Omnibus de Paris, celles faites à Londres, à Vienne, à Berlin, les nôtres, et à fortiori celles de cette exploitation, que je n'ai pas nommée par discrétion, en laissent aucun doute à cet égard.

L'avoine peut donc être remplacée, dans la ration des chevaux employés au travail ordinaire, par certains succédanés, et notamment par le maïs, dans une proportion importante de la ration, et dans de certains cas, absolument.

L'administration des Omnibus de Paris a remarqué que ses chevaux entiers étaient aussi forts, mais moins turbulents, moins criards qu'alors qu'ils étaient nourris exclusivement à l'avoine.

Dans notre administration où nous n'employons guère que des chevaux hongres et des juments, nous

nous sommes parfaitement trouvés de la substitution. Non-seulement nos chevaux nous ont donné la même somme de travail, mais ils se sont maintenus dans un meilleur état d'embonpoint, et nous avons eu moins d'accidents, moins de maladies et surtout moins de congestions actives.

Enfin, l'administration dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir éprouve une satisfaction entière.

La parole est donc à la pratique. En pareille matière, elle acquerrerait une force nouvelle si elle pouvait s'appuyer sur les données scientifiques. Permettez-moi, Messieurs, de rechercher avec vous si, dans le cas qui se présente, elle peut compter sur cet appui.

Pour être complète l'alimentation a besoin de recevoir, dans des proportions déterminées :

Des matières albuminoïdes,
Des matières grasses,
Des hydrates de carbone,
Des sels minéraux.

	Matières azotées.	Matières grasses.	Matières minérales.
L'avoine contient en moyne	14 39	5 50	3 25
Le seigle.	12.50	2.25	2.60
Le maïs.	12.50	8.80	1 25

Tous les éléments de nutrition sont donc contenus dans ces trois céréales, et dans des proportions qui ne s'éloignent pas très sensiblement l'une de l'autre. Si l'avoine contient un peu plus de matière azotée : 14,39 contre 12,50 ; et aussi 3,35 de sels minéraux contre 1.35 dans le maïs ; en revanche celui-ci con-

tient 8,80 de matières grasses contre 5,50 que renferme l'avoine. C'est, sans doute, à cet excédant de matière *colorifiante*, passez-moi cette expression, qui joue un si grand rôle dans les fonctions de l'organisme animal, que le maïs doit ses précieuses qualités, auxquelles je me suis efforcé de rendre justice.

RÉLFEXIONS

SUR

LES ORIGINES DE LA VIE

PAR M. MALBRANCHE.

Qu'est-ce que la vie? Bien des savants se sont posé ce problême sans pouvoir le résoudre. Bien des esprits se sont fatigués à chercher le principe, la cause, l'essence de la vie sans arriver à des solutions satisfaisantes. Certains, enclins à tout expliquer, se sont laissés aller à des théories fantaisistes qui pouvaient rentrer dans un système, mais qui ne reposaient sur rien de sérieux. Le professeur Fée faît quelque part la remarque que l'on sait bien comment on meurt, mais que l'on ignore comment on vit. Cette question de l'origine de la vie, je la retrouve dans un mémoire de M. de Vorges, membre de la Société d'Archéologie de France (1).

(1) Mémoires de la Société linnéenne du Nord ; année 1878.

D'où vient la vie ? « L'expérience dit que, dans « l'état actuel, la vie ne vient jamais que de la vie ; « tout vivant naît d'un autre vivant. Cependant il y « a eu un premier vivant. Un savant anglais, sir « William Thompson, a calculé qu'à une antiquité « de 200 siècles, la terre possédait une chaleur pres- « que suffisante pour la rendre inhabitable. Si cette « époque paraît trop rapprochée, mettons 2,000, « 20,000 siècles, il faudra toujours arriver à un mo- « ment où la terre n'était qu'un globe de feu. La vie « nous serait-elle venue d'un autre globe? Le même « savant a émis cette hypothèse trop hasardée, mais « la difficulté ne serait que reculée car il paraît bien « certain que l'univers entier n'a été, au début, qu'un « vaste ensemble de mondes incandescents où se « débattaient dans le chaos les forces vives de la « nature. Ainsi la vie est nouvelle venue dans le « monde ; loin d'être essentielle à la matière, elle « n'a dû s'y manifester que pendant une période re- « lativement très courte. Est-elle tombée un jour du « sein de la puissance créatrice ? Ou bien est-elle le « fruit de combinaisons nouvelles, écloses par le « concours d'événements nouveaux ? »

Je n'ai pas l'intention d'entrer dans des détails abstraits et trop longs, mais je voudrais vous exposer brièvement quelques-unes des théories tentées pour expliquer la vie. Autrefois on croyait que la vie était une force d'une nature spéciale et irréductible ; on attribuait cette force à tous les faits qui semblent contraires aux lois du monde organique. On la regardait comme une puissance en lutte avec la matière dont elle contrecarrait les lois ; et la mort

'était envisagée que comme la revanche naturelle
e la matière sur la vie.

Depuis le commencement du siècle les explica-
ons scientifiques se sont produites et la doctrine
taliste a été attaquée au nom de la science. On a re-
nnu, et on ne peut le contester, que des faits
eux étudiés, donnés comme preuves de l'existence
ne force vitale, n'étaient que l'œuvre des forces de
matière brute. Dès 1845, les chimistes avaient fa-
qué de toutes pièces l'acide acétique, le gaz des
rais, l'acide formique, et plus tard l'urée, etc. Il
vrai que l'albumine et la fibrine, ces produits es-
tiels, n'ont pas encore pu être préparés. Il faut
onnaître avec M. Claude Bernard que la nature
ante n'emploie pas toujours les mêmes procédés
ısage dans nos laboratoires; elle évite les actions
) énergiques; elle a pour y suppléer le temps et
cumulation des moyens.

Mais, dira-t-on, la machine construite a un fonc-
nement spécial, elle est productrice de mouve-
ts et son action spontanée la sépare nettement
out ce qui n'est pas vivant. Encore une hypo-
e qu'il faut abandonner; tous les savants admet-
aujourd'hui qu'aucun corps ne peut se donner à
même le mouvement: qu'il n'a point de force mo-
qu'il n'ait reçue de quelque part. Les corps vi-
sont de simples agents de réduction et de
formation. Beaucoup de mouvements sont ex-
és par des considérations purement mécaniques,
achine animale a pris un tel pli que l'excitation
ieure arrive à produire mécaniquement un effet

qui d'abord avait été voulu. M. Brown Sequard a une tête de chien coupée tourner les yeux à l'ap de son nom ; il avait suffi d'introduire dans cette t un peu de sang oxygéné. Le muscle du cœur et mê des morceaux de ce muscle continuent à bat lorsqu'ils sont séparés violemment de l'organisn

Mais la forme des êtres n'indique-t-elle pas l'e tence d'une force distincte, principe de la vie ? près les partisans du transformisme, les formes seraient que le résultat complexe des circonstan où les êtres ont vécu. Cette théorie est encore à l' d'hypothèse, mais, si elle était prouvée, le dern coup serait porté aux actions vitales : tous les f de l'économie s'expliquant par les lois physique chimiques, et toutes les formes de l'organisa par les circonstances extérieures. Les êtres viva ne seraient pas produits immédiatement et eux-mêmes, mais suivant une loi générale d'- lution.

Eh bien, non, dit M. de Vorges, tout ne serait dit alors, car il reste un fait inexpliqué prin c'est l'hérédité dont le transformisme se sert en connaître la cause.

M. de Quatrefages a merveilleusement mis e mière la puissance de l'hérédité. Il a montré q s'applique à tout caractère imprimé profondé dans l'organisme aux formes extérieures, à la s ture interne, à la résistance, aux dispositions p logiques, aux caractères psychologiques, quelqu mêmeà des états momentanés. On a remarqué des enfants engendrés pendant l'ivresse prése

ɔuvent en permanence certains signes caractéris-
ques de cet état. Dissimulés quelquefois pendant
lusieurs générations, ces caractères reparaissent
ans un descendant éloigné ; c'est le phénomène de
atavisme. Ces faits mettent un abîme entre la vie
t les formes inorganiques. Dans la matière brute
inérale, tout est réglé mathématiquement Chaque
ivision d'un cristal est semblable au cristal entier,
t la formation du tout s'explique facilement par la
xta position des figures élémentaires. Au contraire,
quelque manière que la vie ait accepté une forme,
le se l'approprie, elle la conserve avec persévérance
ı dépit des obstacles; elle contient donc quelque
ıose d'interne qui agit par lui-même. Quel est ce prin-
pe interne? Est-ce une réalité subsistante ? Ne se-
.it-ce pas simplement un artifice de construction, un
écanisme infiniment délicat qui obligerait les phé-
mènes généraux à se succéder dans une direction
terminée. C'était l'hypothèse des Cartésiens qui sup-
saient que les plantes et les animaux étaient des
ganismes construits par l'auteur du monde, et se
produisant au moyen d'organismes infiniment ré-
ıits qui constituent les germes. Mais peut-on con-
voir, observe M. de Vosges, une machine se cons-
uisant elle-même, de toutes pièces, capable de se
nner de nouveaux rouages, sous une influence ex-
rieure, ou de conserver les anciens malgré cette in-
ence, conservant dans une espèce de mémoire, se-
n l'expression de M. Claude Bernard, des rouages
is de côté pour les reproduire au moment le moins
tendu. Malgré tous les progrès dus à l'usage du
icroscope, depuis Descartes, on n'a pu découvrir

dans l'œuf le moindre esquisse de l'animal futur. L machine n'est pas préexistante, et souvent, quan elle se construit, elle est séparée de l'appareil gén rateur.

M. le professeur Robin, pour tourner cette diffi culté, s'est adressé aux formes physico-chimiques Il suffirait, d'après lui, que trois ordres de principes les uns d'origine minérale, les autres d'origine orga nique, et d'autres enfin coagulables, soient unis mo lécule à molécule pour que la matière pût vivre c'est à-dire être en voie de rénovation moléculair continue. Mais nulle part, dans les ouvrages d M. Robin, d'après M de Vorges, on ne trouve la preuv de cette assertion Au reste, M. Robin convient qu'i faut un milieu convenable, expression très élastique et, en y regardant de près, on verra que ce milieu c'est toujours un milieu vivant.

Cette condition du milieu vivant est réalisée dan le phénomène de la fécondation qui paraît indispen sable. Il n'est point d'espèce vivante bien étudié qui n'offre les différences sexuelles. L'œuf, produi de la femelle, ne commence point son évolution san l'arrivée d'une petite quantité de substance venu du mâle. Or, qu'est-ce que cette substance apport matériellement? Aucune forme spéciale, car elle se dissout, aucun principe chimique qui ne soit contenu dans l'œuf, aucun mouvement spécial, puisque le mouvement vital peut tarder encore longtemps, si les circonstances ne sont pas favorables. M. Brongniart cite dans son cours une curieuse observation de M. Thuret, sur la fécondation. Les spores (principe femelle), maintenus dans l'eau de mer, sans mélange

d'antheozroïdes (principe mâle), ne germent pas et se décomposent au bout de quelques jours. Dans les mêmes conditions, les autherozoïdes isolés s'altèrent rapidement. Mais si l'on réunit les spores et les antherozoïdes, ceux-ci se rapprochent des premiers, les entourent souvent et déterminent, par leur contact, un mouvement de rotation rapide des spores dont la constitution se modifie et qui deviennent un germe doué d'une vie propre. Des croisements ont été tentés entre deux espèces de genre très voisins et sans succès. L'échec n'a pu provenir ici d'une différence de forme, de composition chimique ou de mouvement; la différence de l'influence spécifique, qui est proprement celle de la vie, peut seule l'expliquer.

L'auteur conclut de son étude, que « si le progrès « de l'expérience fournit de nouvelles objections « contre cette spécialité de la vie, il nous fournit « aussi des preuves plus décisives, parce qu'elles « sont tirées de raisons plus profondes. Le fait de la « spécialité de la vie est plus circonscrit, mais par « suite mieux défini et plus inattaquable. Quand une « idée a supporté ces épreuves, on peut être assuré « qu'elle résistera toujours. »

Nous pouvons croire M. Paul Bert, quand il avoue qu'en présence du développement d'un être vivant quelconque, quoi qu'on fasse, l'idée d'un principe coordinateur et directeur s'impose à l'esprit.

Enfin, nous terminons par une réflexion de M. Claude Bernard, qui s'adapte parfaitement à notre sujet : « On aura beau, dit ce savant, analyser les phénomènes vitaux et en scruter les manifestations mécaniques et physico-chimiques avec le plus grand

soin ..., on n'aboutira finalement qu'à faire rentrer les phénomènes des organismes vivants, dans les lois de la physique et de la chimie générale, ce qui est juste; mais on ne trouvera jamais ainsi les lois propres de la physiologie »

CLASSE DES BELLES-LETTRES.

RAPPORT

SUR LES TRAVAUX

DE LA

CLASSE DES LETTRES ET DES ARTS

POUR L'ANNÉE 1878-1879,

PAR M. L'ABBÉ JULIEN LOTH,

Secrétaire de cette classe.

MESSIEURS,

C'est la consolation de ceux qui ont voué leur vie au culte des lettres et des arts, de penser que s'ils comptent pour peu de chose dans la direction des affaires d'ici-bas, leurs œuvres du moins, si modestes soient-elles, survivront aux événements qui passionnent à un si haut degré les politiques et les maîtres du monde. J'aime, à ce point de vue, ces deux vers d'Horace, qui en disent plus dans leur laconisme, pour nous encourager, que les plus belles harangues :

Mortalia facta peribunt ;
Nedum sermonum stet honos et gratia vivax,

En parcourant les travaux que les membres de cette Compagnie ont ajoutés à tous ceux qui composent les quatre-vingts volumes de notre collection, il est impossible de penser que tant d'œuvres d'érudition et de goût soient condamnées à l'oubli ou à la stérilité. En tout cas, il m'est bon de constater, en qualité de rapporteur, que l'année académique qui prend fin aujourd'hui a été bien remplie. Les mémoires importants qui doivent prendre place dans notre Précis suffiraient à le prouver ; les rapports nombreux et substantiels dont vous avez écouté la lecture, dans nos séances, avec autant de faveur que de profit, achèvent la démonstration.

Un écrivain qui se croit spirituel parce qu'il a la raillerie facile, quoique un peu pesante, s'égayait récemment, dans une revue d'ordinaire plus sérieuse, aux dépens des académiciens de province. En accordant à ces sortes de critiques le degré d'attention qu'ils méritent, nous continuons notre œuvre avec patience et dévouement Nous apportons chaque année des notices et des documeuts nouveaux à l'histoire de notre chère Normandie

M. Charles de Beaurepaire nous a fait l'historique de la Cour des Comptes de Rouen. Son établissement ne date que du 2 décembre 1580, sous Henri III. Jusque-là, la Normandie tout entière avait été comprise dans le ressort de la Cour des Comptes de Paris. Ses règlements étaient les mèmes que ceux de Paris. Transférée à Caen pendant la Ligue, en avril 1589, elle revint siéger à Rouen en avril 1594. En octobre 1705, elle était réunie, par un édit royal,

à la Cour des Aides, et les deux compagnies, fondues en une seule, prenaient le nom de Cour des Comptes, Aides et Finances de Rouen Plus d'une fois, pendant la seconde moitié du XVIII[e] siècle, la Cour des Comptes ne craignit point d'entrer en lutte avec l'autorité royale, à l'occasion de la vérification des édits. Elle obéissait à l'impulsion du Parlement dont elle subit le sort, sans partager cependant sa popularité. Supprimée comme le Parlement en septembre 1771, par le chancelier Maupeou, le jugement des causes qui ressortissaient de sa juridiction fut transféré au Conseil supérieur institué à Rouen. Réinstallée en 1776, elle éprouva une nouvelle disgrâce en 1788, à cause de l'opposition qu'elle avait faite à l'enregistrement de plusieurs édits. Mais cette suspension fut de courte durée, et le 9 octobre 1788, un édit royal autorisait la reprise des séances. Un an plus tard, l'Assemblée nationale en prononçait sa suppression définitive. La Cour des Comptes avait d'abord été installée au Prieuré de Saint-Lô, mais, en 1589, son siége fut transféré rue des Carmes, dans un vaste édifice dont la construction très ornée remontait à l'époque de François I[er]. Il subsiste encore aujourd'hui, un peu déchu, il est vrai, de son ancienne splendeur, et est en partie à usage de maison de commerce. Le travail de notre savant confrère, puisé comme toujours aux sources mêmes, et écrit avec la correction scrupuleuse qui distingue toutes ses œuvres, aurait enrichi notre Précis s'il n'avait été destiné à une publication de luxe sur la ville de Rouen, en cours d'impression. Nous insérons un travail très curieux et qui est toute une révélation,

du même auteur, sur les origines de l'imprimerieà Rouen. Jusqu'à ce jour, tous les écrivains qui ont traité ce sujet ont cru devoir signaler à la reconnaissance publique une ancienne famille d'imprimeurs du nom de Lallemand, à laquelle notre ville serait redevable de l'introduction et des progrès de l'art typographique. Il est vrai que les vieux historiens de Rouen ne font pas mention de cette famille et sont d'accord pour rapporter à Morin l'honneur d'avoir établi les premières presses à Rouen. Pour asseoir les titres des Lallemand, les auteurs récents s'appuient sur des documents contenus dans le registre même des délibérations municipales, l'un du 16 juillet 1494, l'autre du 8 juin 1544. Amené par ses recherches à étudier lui-même et de près ces documents, M. de Beaurepaire se voit contraint de conclure qu'ils sont dépourvus de tout caractère d'authenticité. Il montre que tout dans ces actes : écriture, abbréviations, style, formule, sent la fraude. Il n'entre pas dans la pensée de notre confrère d'attribuer ces pièces fausses à l'honorable famille qu'elles ont pour but de rehausser, mais il y faut voir la main et le zèle suspect de quelque généalogiste du siècle dernier, à coup sûr mal inspiré.

Nous devons à M. Paul Allard une savante étude intitulée : *Les Cryptes de Rouen*, et consacrée pour la plus grande partie à la crypte construite sous l'église Saint-Gervais. Une basilique avait été élevée, en ce lieu, par saint Victrice, évêque de Rouen, dans les dernières années du IVe siècle ou les premières années du Ve, en l'honneur des reliques des saint

Gervais et Protais, qui lui avaient été envoyées d'Italie. La crypte qui existe encore sous l'église actuelle est-elle un reste de cet édifice primitif? M. Allard le pense. Suivant lui, l'opinion qui la ferait remonter à une époque antérieure, et en attribuerait la construction à saint Mellon, au IIIe siècle, n'est pas soutenable, car si un édifice de cette nature eût existé, saint Victrice en aurait parlé dans le discours qu'il prononça à l'occasion de la basilique élevée par lui au même lieu. Faut-il s'arrêter davantage à l'opinion émise par d'éminents érudits, qui ferait descendre la crypte de saint Gervais jusqu'à l'époque carlovingienne? Cela paraît peu conforme au témoignage d'Orderic Vital qui raconte que le corps de saint Mellon fut, en 880, transféré à Pontoise par crainte des Normands; il ajoute qu'avant cette translation le corps avait reposé longtemps (*diu jacuit*) dans la crypte de saint Gervais. Cette expression s'appliquerait difficilement à l'espace de temps relativement court qui se serait écoulé entre le moment quelconque du IXe siècle où aurait été construite la crypte et la date de la translation. M. Allard analyse les diverses parties de cet édifice et les rapproche des parties analogues des chapelles ou basiliques souterraines des catacombes romaines, au IVe siècle, et conclut de cette comparaison que l'hypogée de Saint-Gervais dût être construite à une date peu éloignée de cette époque. En vain objectera-t-on l'opinion de M. Quicherat qui voit dans cette crypte un monument du IXe et même du Xe siècle. Outre que l'état de Rouen, ravagé à cette époque par les Normands, ne pourrait admettre la construction d'une église, l'é-

tude de l'appareil employé dans la crypte, les briques romaines qui la composent, les pans de murs absolument identiques à ceux du théâtre antique du vieil Evreux, l'analogie frappante de notre édifice avec les basiliques souterraines de Rome, donnent raison à la tradition constante de l'origine de notre crypte.

Sortons de ce vénérable souterrain pour entrer au grand jour de nos places publiques et de nos marchés, à la suite de M. de Duranville, qui passe en revue les Foires de Rouen, avec les dates de leur établissement. La foire de Saint-Gervais fut créée par le duc Richard II, en 1020 ; celle du Pardon ou de Saint-Romain, que Farin dit antérieure à 1089, n'a pas d'origine certaine ; celle du Pré, appelée aussi de l'Ascension, ou de Bonne-Nouvelle, a été instituée par Guillaume-le-Conquérant en 1064 ; celle de la Chandeleur ou de la Purification, par saint Louis, en 1269. M. de Duranville énumère les divers actes émanés soit de l'autorité royale, soit du Parlement, pour la tenue et l'époque d'ouverture de ces différentes foires, et signale l'importance qu'elles avaient autrefois. Il compare avec celles de Rouen, les foires qui se tenaient en Champagne, notamment à Troyes, où se vendaient les draps fabriqués dans notre ville et où étaient élevées des halles; dites les Halles de Rouen.

Après les institutions, les hommes. M. Henri Frère a étudié avec sa sagacité et sa délicatesse habituelles les poésies d'Antoine Corneille, ce frère puiné de notre grand tragique.

Né en 1611, cinq ans après Pierre, quatorze ans avant Thomas, Antoine Corneille entra dans les ordres. En 1636, à vingt-cinq ans, il était chanoine régulier de Saint-Augustin, au prieuré du Mont-aux-Malades. Sous-prieur en 1641, il fut appelé le 5 décembre 1642 au prieuré cure de Saint-Martin-de-Fréville, qui relevait du prieuré du Mont-aux-Malades. Il venait mourir à Rouen, en 1657, sous l'habit de Genovéfain qu'il avait pris en 1652. Ses poésies se composent presque exclusivement de traductions, ou plutôt de paraphrases, d'hymnes et de chants religieux. Elles furent publiées à Rouen en 1647. La réimpression qu'en a faite la Société rouennaise des Bibliophiles est augmentée de quatre pièces de vers composées par le même poète pour les concours des Palinods, et d'une épître en vers intitulée : le Presbytère d'Hénouville, attribuée par quelques bibliophiles à Pierre Corneille.

Les poésies d'Antoine Corneille sont correctes et d'une prosodie soignée, mais manquent de souffle et d'élan. Elles viennent d'un Corneille et c'est là leur grand intérêt. N'est-ce pas d'ailleurs une tâche bien lourde et bien difficile que celle de traduire en vers français les sublimes beautés des cantiques et des hymnes de l'Eglise ? Marot, Malherbe, Pierre Corneille, Racine, Jean-Jacques Rousseau, Lamartine, Victor Hugo s'y sont essayés, non sans succès, mais sans atteindre à la grandeur de leurs modèles. Antoine Corneille pouvait-il être plus heureux que ces rares génies ? Toutefois, quelques-unes de ses pièces peuvent soutenir la comparaison avec les traductions et les imitations de plusieurs de ces poètes.

Le nom et les œuvres de Pierre Corneille ont toujours le don de captiver au plus haut point la sympathie de l'Académie, et il ne se passe guère d'années sans qu'elle ne consacre à la mémoire de ce grand homme quelques-unes de ses séances.

M. Charles Lormier a été bien inspiré en prenant pour sujet de son discours de réception un épisode important de l'histoire du grand tragique, la fameuse querelle littéraire soulevée à propos du *Cid*.

Représentée pour la première fois en 1636, la tragédie du *Cid* avait recueilli tous les suffrages et soulevé, à la cour comme à la ville, un enthousiasme général. Quelques mois après, tout était changé : la pièce et l'auteur étaient violemment attaqués ; des rivaux envieux se liguaient pour les dénigrer : le ministre protecteur des lettres, Richelieu, s'unissait à eux pour les combattre ; et sous la pression du tout-puissant cardinal, l'Académie française rendait elle-même un jugement qui condamnait le chef-d'œuvre. A quelles causes attribuer ce revirement étrange de l'opinion ? A l'hostilité de Richelieu qui, aspirant à la célébrité littéraire comme à la gloire politique, voyait d'un œil jaloux le succès de Corneille. Sous ses inspirations, plusieurs écrivains contemporains commencèrent le siége du *Cid*, notamment Bois-Robert, Mairet, Claveret, et surtout Scudéry, inférieurs de beaucoup à Corneille pour le goût, la conception, le style, le talent. Ces écrivains passionnés trouvèrent des contradicteurs dans Rotrou et Balzac, qui réfutèrent victorieusement leurs injustes attaques. Les deux camps se retrouvèrent en présence au sein de l'Académie française, et les

débats soulevés à cette occasion sont vivement retracés par l'honorable récipiendaire.

Froissé, comme il devait l'être, des sentiments de l'Académie sur son œuvre, Corneille, malgré le conseil de ses amis qui avaient ébauché une réfutation de l'inique jugement, ne répondit que par le silence à ces tristes critiques. Il revint à Rouen, et là, consolé par sa famille, encouragé par ses amis, confiant dans sa force et dans son génie, il se remit au travail, justifiant par de nouveaux chefs-d'œuvre la valeur incontestée aujourd'hui de sa première tragédie.

M. le Président Foville, répondant au récipiendaire, après lui avoir souhaité cordialement la bienvenue, aborde à son tour le sujet qu'il a traité, et donne sur cette querelle du *Cid* quelques aperçus nouveaux. Comment les poètes et les écrivains, jusque-là les émules parfois heureux et toujours bienveillants du grand Corneille, se sont-ils tournés contre lui ? L'attitude de Corneille devant les premières critiques, son caractère parfois un peu acerbe, n'ont-ils pas envenimé le débat ? Rédigé par Chapelain, après cinq mois de pourparlers et de labeurs, le jugement de l'Académie sur le *Cid* ne donna alors satisfaction entière à personne. Les critiques justes et modérés ont reconnu depuis la réserve et même l'impartialité dont ce jugement est empreint dans plusieurs de ses parties.

Richelieu avait activement suivi le débat. Il semble toutefois qu'il n'a voulu réellement y voir qu'une discussion littéraire. Même au plus fort de la lutte,

il conserva à l'auteur du *Cid* la pension qu'il lui faisait sur sa cassette. Il fit enjoindre à l'un des plus chauds antagonistes de Corneille, Mairet, d'avoir à rentrer dans les bornes d'une polémique courtoise. En 1640, lorsque Corneille reparut à Paris, ce fut devant Richelieu que fut jouée la tragédie d'*Horace*, dont il accepta la dédicace. Ce fut lui encore qui fit tomber les obstacles que la résistance de Mathieu de Lampérière opposait au mariage de sa fille avec le grand poète. Corneille a donné lui-même la mesure des sentiments que cette conduite diverse de Richelieu lui avait inspirés. On connaît le quatrain qu'il composa en 1642, après la mort du célèbre ministre:

> Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,
> Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien.
> Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal.
> Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Qui aurait pu penser au XVII^e^ siècle que Corneille deviendrait, après sa mort, une des victimes de la politique? M. le Vice-Président Félix, dans une spirituelle et savante dissertation, nous le prouve à propos de l'interdiction dont *Polyeucte* fut frappé à Rouen même. sous le Consulat. On lira plus loin ce curieux épisode de notre histoire locale. Dans la pensée des maîtres du jour, *Polyeucte* « respirait une intolérance qui n'était pas en rapport avec les lois et la raison du siècle. » De là la correspondance échangée entre le maire de Rouen, le préfet M. Beugnot et le conseiller d'Etat Fourcroy, exhumée et commentée avec esprit par notre honorable Vice-Président. La morale de cette histoire n'est pas difficile à tirer. Les

passions politiques sont toujours aveugles et, comme les Harpies de la fable, corrompent tout ce qu'elles touchent.

L'Académie ne s'est pas contentée d'entendre louer son grand Corneille, elle a voulu enrichir le Musée-Bibliothèque formé dans la maison de campagne du poète, au Petit-Couronne, en lui offrant la collection complète et reliée de ses Précis qui renferment en si grand nombre des travaux relatifs à notre illustre compatriote.

Un autre enfant de la Normandie, qui a honoré la chaire française et le chapitre de Rouen au XVIII^e^ siècle, M. l'abbé de Boismont, chanoine de la Métropole et membre de l'Académie française, a été, de la part de M. l'abbé Loth, l'objet d'une notice biographique et littéraire qui a été jugée digne de figurer au Précis. Si M. de Boismont a été mal mené par La Harpe et les critiques qui se sont plu à copier servilement sès arrêts; sa vie et ses œuvres, mieux connues, ont trouvé au sein de notre Compagnie l'estime et les sympathies qu'elles méritent.

Sous ce titre un peu sombre : *Les derniers jours des condamnés*, M. le Vice-Président Félix, en quelques pages écrites avec la finesse et l'élégance qui lui sont habituelles, adresse ses adieux aux vieux arbres de nos boulevards, frappés à mort par une décision récente de l'administration municipale. Il nous raconte quelles attentions tendres ont protégé la naissance de ces arbres, lorsqu'en 1752 M. de Crosne embellissait la promenade créée sur le terrain des anciens

remparts. Il nous fait connaître la correspondance échangée à ce sujet entre M. de Crosne, le chevalier Mustel, membre de l'Académie, de 1772 à 1787, et notre honorable centenaire M. d'Ornay. C'est après que de nobles esprits leur ont consacré des soins si attentifs que ces ombrages vont tomber! On ne peut leur dire adieu sans mélancolie. Il semble que l'existence de ces vieux arbres se confondait avec la nôtre, et qu'une part de nous-mêmes va nous quitter avec ces témoins des âges écoulés, et n'est-ce pas le cas de répéter avec Ronsard :

Ecoute, bûcheròn, arrête un peu le bras.
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas!
Ne vois-tu pas le sang, lequel dégoutte à force
Des nymphes qui vivaient dessous la dure écorce?

La Normandie, on le voit, a eu sa large part dans nos préoccupations et nos travaux. La littérature générale n'a pas été oubliée. M. Marais nous a parlé de Plaute, en connaisseur et en lettré délicat. Il a établi d'abord son mérite littéraire, et sa rare puissance comique, qui lui venait plus de son propre génie que de l'étude et de l'imitation de ses prédécesseurs. L'observation immédiate et directe des mœurs de son temps en forme le principal élément. L'usage de la scène lui était familier, car il était acteur, comme plus tard Shakespeare et Molière.

Plaute était du peuple, il en avait les allures, et, si l'on veut, le langage ; il écrivait non pour les raffinés, mais pour la foule. De là la simplicité de ses procédés scéniques, le gros sel de ses plaisanteries. Mais il concentre tous les efforts de son talent sur le déve-

loppement des caractères, et à ce point de vue son théâtre a été une véritable mine pour ses successeurs, qui y ont largement puisé. Que d'emprunts Regnard, Molière et tous les autres ne lui ont-ils pas faits? M. Marais ne se borne pas à l'appréciation générale de l'œuvre de Plaute. Il étudie dans ses comédies la condition des esclaves et celle de la femme. Elles confirment ce que l'histoire nous apprend de cette plaie hideuse de l'esclavage dans la Société païenne. Quant à la femme, Plaute en cherche plus volontiers le type dans cet être fragile et tombé, qui était la courtisane antique. « Plus nombreuses que les mouches à Rome en un jour d'été, et semblables aux buissons du chemin qui tondent les moutons au passage, » elles trafiquaient de leurs charmes, mais n'étaient pas, parfois, sans quelque élévation et sans quelque poésie. Plaute n'a pas ménagé les matrones, et sa verve à ce sujet est intarissable. Faisons exception toutefois pour Alcmène, dans *Amphytrion;* elle repose la vue par la noblesse de ses sentiments et la pureté de sa vertu. Il était réservé au seul christianisme de rendre à la femme toute sa dignité, et à l'esclave la liberté. M. Marais a su soulever habilement, à l'aide des œuvres du poëte qu'il a étudié avec autant de goût que de science, un coin du voile que les siècles ont jeté sur la société romaine.

M. Paul Allard, pour lequel cette société disparue n'a presque plus de secrets, nous a lu un des chapitres alors inédits sur l'art païen sous les empereurs chrétiens. Ce chapitre a pour titre : *L'art antique à Constantinople.* Les empereurs romains d'Occident et

les proconsuls qui les avaient précédés avaient, pour la plupart, dépouillé les temples et les sanctuaires de la Grèce de leurs plus belles statues pour en orner les édifices sacrés et profanes de Rome. En transportant sur les rives du Bosphore le siége de son empire, Constantin voulut que la nouvelle capitale ne le cédât en rien à l'ancienne. On y apporta par ses ordres une multitude d'œuvres d'art de la Grèce et de l'Asie Mineure. Empereur chrétien, il n'était point arrêté par les scrupules de conscience ou par les terreurs religieuses qui avaient fait respecter par les Césars païens les sanctuaires des dieux et les idoles les plus renommées. Sainte-Sophie, le palais du Sénat, les thermes d'Arcadius, de Zeuxippe, d'Eudoxie, etc., devinrent, pour ainsi dire, des musées décorés de statues antiques, chefs-d'œuvre des maîtres grecs, de marbres et de bronzes empruntés aux temples, aux édifices publics des principales villes de la Grèce.

Cette conduite eut les conséquences les plus heureuses pour la perpétuité des traditions artistiques. Les artistes bysantins trouvèrent, dans ces chefs-d'œuvre, des modèles pour les guider. On peut suivre dans toutes leurs productions jusqu'au XVIII[e] siècle, et même plus loin, l'imitation de l'art hellénique. Appelés à décorer de figures chrétiennes les édifices récemment créés, ils empruntaient aux modèles grecs les types et les formes antiqnes pour les approprier à la religion nouvelle. Pendant onze siècles Constantinople resta une ville grecque, une sorte de conservatoire de l'art grec. Quand les Bysantins dégénérés ne surent plus reproduire les nobles images qu'ils

avaient sous les yeux, ils ne cessèrent point cependant de s'en inspirer. Jusque dans leurs œuvres les plus subtiles et les plus informes, on retrouve encore quelque réminiscence antique et comme un rayon du grand style. La conquête musulmane renversa le flambeau ; mais la civilisation chrétienne profita de sa dernière lueur. En tombant il éclaira l'Occident et lui révéla le sentiment de l'antique beauté. Si donc on veut étudier les origines lointaines de la Renaissance, il n'est que juste de ne pas en écarter le nom de Constantin.

C'est l'époque de la Renaissance que M. Georges Simon a prise pour thème de son discours de réception, ou, pour parler plus juste, l'architecture du XV^e^ siècle, et de la première moitié du XVI^e^ siècle dans notre département. Il regrette que les monuments de cette période si brillante de notre histoire n'aient pas été toujours jugés comme ils le méritaient, et montre combien ils témoignent, dans ceux qui les ont construits, de talent, d'art et de goût. Il passe en revue les types de cette époque les plus connus parmi nous : la tour centrale de Saint-Ouen, le grand portail de la Cathédrale, Saint-Maclou, la tour Saint-Laurent, Saint-Vincent, Saint-Eloi, le chœur de Saint-Nicaise, etc., et parmi les monuments civils, l'incomparable Palais-de-Justice et l'hôtel de Bourgtheroude. M. Simon continue son excursion à travers le département, et il cite les églises de Caudebec en-Caux, de Norville, de Lillebonne, d'Harfleur; les châteaux de Martainville, d'Auffay, de Dampierre, de Clères, de Saint-Maurice-d'Etelan, dont il fait res-

sortir le charme et le mérite. Notre confrère voudrait voir conserver tous les spécimens de l'art délicat de cette époque, le mobilier comme les monuments, et conclut en disant qu'on ne saurait entourer de trop de soins tout ce que le temps a épargné de cette riche et splendide architecture.

M. le Président Foville répond au récipiendaire en faisant une étude attrayante de l'art ogival. Les modifications apportées à ce style furent-elles un progrès ou une décadence? Après avoir examiné cette question, il applique les données de l'histoire générale à l'interprétation des faits spéciaux de l'histoire de l'art, et il trouve la raison du grand nombre et de l'importance des productions architecturales en Normandie, dans la prospérité dont jouit notre pays pendant les règnes de Charles VIII et de Louis XII. M. le Président se livre ensuite à une dissertation critique sur le terme *gothique flamboyant*. Quel en est l'auteur? et quels sont ses vulgarisateurs? Il a interrogé les sources, et il résulte de ses recherches que le terme *flamboyant* appliqué à l'architecture a été imprimé pour la première fois en 1825, par M. de Caumont, qui en a attribué l'invention à M. Auguste Le Prevost, tandis qu'à une époque postérieure, M. de La Querrière l'a rapportée à Hyacinthe Langlois. Il termine son discours en exprimant le vœu que l'aile gauche du Palais-de-Justice, dont la réédification vient d'être projetée, ne tarde pas à compléter ce magnifique monument.

Puisque nous avons prononcé le nom de M. de Caumont auquel notre pays est redevable de tant

d'œuvres et de tant d'institutions utiles à l'histoire et à l'archéologie locales, c'est le lieu de rappeler que son legs de 1,200 francs de rente annuelle fait aux villes de Rouen et de Caen, pour la tenue d'une session quinquennale d'assises scientifiques, littéraires et artistiques, a été approuvé par le gouvernement. L'inscription de la rente a été effectuée cette année, avec jouissance du 1er octobre 1878. Comme l'Académie est comprise au nombre des trois sociétés de Rouen qui doivent assurer l'exécution de ce legs, elle tient à honneur de renouveler à M. et à Mme Arcisse de Caumont l'expression de sa reconnaissance.

La classe des arts doit à M. Hédou un travail biographique et critique sur le peintre Le Prince. Cette étude consciencieuse et étendue figurant à notre Précis, nous n'en présenterons qu'une analyse sommaire. Né à Metz le 17 septembre 1734 d'une famille de maîtres sculpteurs-doreurs originaire de Rouen, Jean Le Prince fut, au siècle dernier, sinon un grand peintre, du moins un peintre original et un graveur remarquable. Qu'on juge par ce simple exposé de l'existence agitée de cet artiste. Tout jeune encore il va trouver le gouverneur de sa province, lui demande sa protection et l'obtient, puis à dix-huit ans il épouse une femme qui a plus de deux fois son âge, rompt peu de temps après avec elle, s'enfuit à l'étranger, tombe dans les mains de corsaires qu'il charme en jouant du violon, débarque avec eux en Russie, parcourt cette vaste contrée d'un bout à l'autre, est présenté au czar, choyé à Saint-Pétersbourg et revient en France. Il est nommé, en 1765,

membre de l'Académie de peinture, séduit par ses œuvres le sévère Diderot, invente un procédé nouveau de gravure dont il tire des effets merveilleux, mais qu'il ne peut trouver à vendre, gagne beaucoup d'argent avec ses travaux, le dépense avec la même facilité et achète enfin une maison de campagne où il va mourir, jeune encore, léguant pour tout héritage, à une jeune nièce qui l'a soigné avec dévouement, une collection assez notable de créanciers.

M. Hédou, à mesure qu'il retrace les péripéties de cette vie mouvementée, décrit en même temps l'œuvre de l'artiste qu'il a collectionnée pour la partie gravée et en fait passer les spécimens sous les yeux de l'Académie.

Le Prince forma plusieurs élèves, sa nièce, qui épousa, en 1785, Nicolas Darcel, le grand-père de notre compatriote M. Alfred Darcel, directeur de la manufacture des Gobelins, Houel, membre de notre compagnie, Leveillé, Huet, Saint-Martin.

Le rapport de M. Samuel Frère sur le lauréat du prix Bouctot, M. Le Duc, sculpteur d'un mérite distingué, qui a exposé à Rouen le groupe Centaure et Bacchante, couronne dignement les travaux de la classe des Beaux-Arts. Comme il est compris, ainsi que le rapport de M. Lormier sur le prix Dumanoir, celui de M. Félix sur le prix décerné à M. Charles Lenepveu, compositeur de musique, dans les lectures faites à la séance publique, nous n'avons ici qu'à le mentionner.

La poésie qui pourrait être cultivée avec tant de

succès au sein de la Compagnie, et qui a rempli nos Précis d'autrefois de tant de pages charmantes, n'a pas été tout à fait délaissée, cette année, et c'est déjà quelque chose dans ce temps de *positivisme*. Les vers qui, jadis, avaient le don de fléchir le Ciel et les enfers, s'il faut en croire Horace

Carmine Di superi placantur, carmine Manes.

ne dérideraient même plus le front de nos souverains. Signe très grave : les jeunes gens font des problèmes d'algèbre et dédaignent la rime ; ce sont leurs pères qui parfois s'essaient encore à chanter. Les époques agitées comme la nôtre sont d'ailleurs peu propices à la poésie.

Carmina lœtum
Sunt opus, et pacem mentis habere volunt,

a dit Ovide et c'est sans doute l'explication de la décadence de la poésie.

MM. Decorde et de Lérue lui demeurent toujours fidèles Nous publions, du premier, une spirituelle petite pièce, intitulée : *les Deux Styles* ; du second, une poésie gracieuse comme le sujet qu'il l'a inspirée : l'*Enfant* ; thème toujours ancien et toujours nouveau, comme sont les plus belles choses de ce monde.

Il nous faudrait donner à cette analyse, toujours trop longue, des dimensions exagérées si nous avions

maintenant à vous présenter un compte-rendu complet des rapports si nombreux et si dignes d'attention qui ont rempli nos séances. Nos procès verbaux, heureusement, en conservent le souvenir, comme nos archives en gardent précieusement le texte. M. de Duranville, M. de Lérue, M. Jubé, M. Félix, ont trouvé, dans la lecture des ouvrages envoyés à leur examen, des fleurs et des fruits qu'ils ont offerts avec leur courtoisie ordinaire à la Compagnie. M. d'Estaintot a étudié, d'après l'ouvrage de M. de Beaurepaire, la constitution et le fonctionnement des Etats de Normandie, sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, et ce travail approfondi a toute la valeur d'une œuvre originale. M. Félix a reproduit, d'après la notice de M. Boivin-Champeaux, la curieuse histoire de Roger de Salisbury qui, de simple prêtre dans une petite église des environs de Caen, devint le premier ministre de deux rois d'Angleterre, Henri Ier et Etienne Ier, succéda à saint Anselme sur le siége de Cantorbéry, devint chancelier et grand justicier du royaume. pour mourir ensuite dans la disgrâce et la pauvreté. Etrange vicissitude des choses humaines ! Un précieux vestige de la splendeur de Babylone est venu trouver abri dans l'Académie. C'est M. de Lérue qui l'a présenté. sous la forme d'une brique assyrienne, rapportée de la plaine d'Hilleh, à 80 kilomètres de Babylone, par un ingénieur français, M. Mantion. Cette brique porte une inscription cunéifonne, ainsi traduite par M. Menant : Nabuchodonosor, roi de Babylone — restaurateur du palais Saggata et du palais Zida – fils

de Nabopolossor roi de Babylone. Un moulage de cette pierre a été déposé dans nos archives.

M. de Beaurepaire a signalé à notre attention un mémoire composé par un savant danois, Johannes Steanstrupp, de l'Académie royale de Copenhague, à l'aide des lettres adressées à Cideville par Mme Ogier, femme de l'ambassadeur français de Louis XIV en Danemark. M. de Glanville a fait ressortir, avec sa compétence et son érudition si appréciés de la Compagnie, la valeur de la collection de M. Auguste Dutui, qui a offert à l'Académie le catalogue, édité avec un grand luxe de gravures, des objets exposés par lui, à Paris, en 1878. Ce catalogue fournit à M de Glanville l'occasion d'étudier les différents spécimens de l'art égyptien, de l'art étrusque, de l'art grec, de l'art romain qui s'y trouvent reproduits, et il y ajoute une dissertation savante et agréable sur les monnaies gallo-romaines dont il possède lui-même plusieurs types fort rares trouvés dans le sol de Rouen. Enfin, M. Lormier, à propos des registres criminels des grands jurés du Poitou récemment publiés, nous initie, en bibliophile consommé, aux différentes phases de ce poëme piquant de la puce qui a tenu en éveil la verve des beaux esprits du XVIe siècle, à commencer par le grave Etienne Pasquier jusqu'à Madame Desroches, l'héroïne de l'histoire, et Catherine, sa fille.

Ai-je bien tout dit, et n'ai-je oublié aucune des communications qui ont captivé notre attention ? Je le voudrais, en secrétaire fidèle quoique bien impar-

fait. Mais pour sommaire, pour incomplet que soit ce Rapport, il nous montre l'Académie toujours fidèle à sa noble mission. Elle défriche patiemment, tous les ans, quelque coin de ce vaste champ des lettres et des arts. Ce champ immense, l'homme l'explore un instant dans sa courte vie, et il le laisse aux générations suivantes presque intact encore, toujours prêt à porter de nouvelles moissons.

LES

FOIRES DE ROUEN

PAR M. DE DURANVILLE.

Les foires jouissaient autrefois en France d'une bien plus grande importance qu'aujourd'hui ; leur ouverture était tout un événement dans les villes qui en possédaient le privilége. On pourrait là-dessus faire des recherches assez curieuses à différents points de vue, à ceux du commerce, des règlements, du pittoresque, des mœurs et usages, des circonstances caractéristiques et des événements imprévus.

On donne pour étymologie au mot foire le mot latin *forum*, ou le mot latin *feria* ; soit parce que les foires se tenaient sur des places publiques, où il y avait grande affluence, autant qu'il y en avait dans le *Forum* romain aux jours des grandes assemblées ; soit parce que les foires se trouvaient associées aux fêtes religieuses ; car souvent elles étaient désignées par quelques souvenirs chrétiens par le nom d'une

grande solennité de l'Eglise, ou par les noms des patrons des lieux. Les Pays-Bas ont un grand nombre de foires ou *kermesses*. Les villes allemandes de Francfort-sur-le-Mein, de Brunswick et de Leipsik ont des foires renommées; la foire de cette dernière ville était fréquentée par les libraires. Si l'on pénètre dans les Etats du czar, on rencontre la foire de Nijni-Novogorod, entrepôt d'un grand commerce avec l'Asie. Les canaux du commerce se trouvèrent bouchés en France au VIIe siècle, par suite des invasions qui avaient eu lieu, invasions accompagnées de grands bouleversements : on établit des foires, et, pour en faciliter les développements, il fallut accorder des indemnités aux marchands, qui souvent ne s'y rendaient qu'à leurs risques et périls; les moyens de circulation étaient très difficiles; on ne rencontrait pas en tous lieux les chaussées établies par la reine Brunehaut; puis des brigands pouvaient bien s'embusquer dans les forêts, très nombreuses alors, s'emparer des marchandises, maltraiter et même tuer ceux qui les transportaient. La plus ancienne foire française était celle de Saint-Denys, le Landit, dont on était redevable à Dagobert et à Charlemagne, et où l'Université se rendait en procession, et s'approvisionnait de parchemin. Des priviléges pour les foires furent accordés par les rois, tant aux Français qu'aux étrangers; puis *les princes chrétiens et les princes mécréants* (1) (ce sont les propres expressions des lettres d'établissement) consentirent à ce que tous leurs sujets fussent soumis aux ordonnances,

(1) *Dictionnaire des Origines*, Paris, 1777.

statuts et juridictions des foires. Les princes établirent des juges pour la manutention de ces priviléges ; d'abord *gardes des foires*, puis *gardes conservateurs*, et, vers la fin du XIIIe siècle, *juges conservateurs des priviléges des foires*. Tandis que la plupart des foires, établies dans des bourgs, et même dans des villes, n'attiraient que des marchands des environs, et ne servaient qu'à la vente des denrées du pays, il y en avait de plus considérables, où l'on venait non-seulement des différentes provinces, mais même de pays étrangers ; celles de Saint-Denys, de Montpellier, de Lyon, de Caen, de Guibrai, de Rouen, étaient de ce nombre (1).

Arrivons aux foires de Rouen, dont la première, celle de Saint-Gervais, fut établie par le duc Richard second, en 1020, il en donna la propriété aux religieux de l'abbaye de Fécamp. On sait que les ducs Richard Ier et Richard II séjournaient dans cette dernière ville où ils avaient un palais. Ainsi cette foire est plus ancienne que celle du Pardon, ou de Saint-Romain. « On n'a point, » dit Farin, « de « connaissance certaine de l'année que cette foire a « été instituée : un ancien manuscrit dit qu'elle le « fut, avant l'an 1080, par nos premiers ducs de « Normandie, qui l'appelèrent la foire du Pardon, ou « de Saint-Romain, et qu'elle tenait seulement deux « jours ouvrables. » On sait qu'en Bretagne des foires se nomment *pardons*. Puis Farin dit plus loin que, *suivant de vieilles chroniques*, l'origine se rattache

(1) *De l'état du Commerce en France*, par Cliquot de Blervache, dans les *Documents Leber*, t. 16, p. 340.

à une grande cérémonie religieuse qui eut lieu sous l'épiscopat de Guillaume Bonne-Âme ; une indulgence ou *pardon* fut accordée aux pieux fidèles à l'occasion de la translation des restes mortels de saint Romain pour lors déposés dans l'église Saint-Godard; l'afluence fut si grande que des prédications eurent lieu en plein air dans un champ qui prit le nom de champ du Pardon. Guillaume le-Conquérant aurait institué la foire en commémoration de cette grande cérémonie ; elle s'ouvre précisément le jour où le nom de saint Romain se trouve dans le calendrier du diocèse.

« La foire du Pré, » dit Farin, « fut instituée par « Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie, l'an « 1064, ou environ. Elle se tient le lendemain de « l'Ascension de Notre Seigneur devant l'église du « Pré, ou de Bonne-Nouvelle, d'où elle a pris son « nom. »

Jean-Sans-Terre, qui pressura de toutes manières la Normandie, vendit les droits appartenant aux ducs sur les foires du Pardon et de Bonne-Nouvelle (1).

Le règne de saint Louis fut favorable aux foires et aux halles ; ce monarque établit une monnaie royale ayant cours par toute la France (2). Les habitants de Rouen obtinrent, en 1265, un privilége qui sauvegardait leurs intérêts : car des marchands en détail s'introduisaient dans la ville, au préjudice des mar-

(1) *Histoire du Commerce de Rouen*, par de Fréville, t. 1, p. 130.

(2) *Histoire de Rouen pendant la période communale*, par Cheruel, t. 1, p. 163.

chands résidants, ce qui pouvait faire à ceux-ci un tort réel, d'autant plus que, si ces marchands du dehors faisaient de bons bénéfices, leur exemple pouvait en attirer encore d'autres ; aussi les marchands de Rouen durent être très satisfaits lorsque saint Louis défendit aux étrangers de vendre dans l'intérieur de la ville. C'était une victoire remportée sur des concurrents, où plutôt sur de véritables assaillants, qui enlevaient les bénéfices. Peut-être avant la charte royale, y avait-il eu non seulement des doléances, mais des querelles, des injures, et même des voies de fait. Les habitants de Rouen sollicitèrent l'établissement d'une nouvelle foire, qui leur fut octroyée par saint Louis, en 1269 ; on lui donna le nom de la Chandeleur, ou de la Purification ; elle se tint d'abord sur la place de la Vieille-Tour ; le château construit par le duc Richard Ier avait été détruit par ordre de Philippe-Auguste. La durée de cette foire se trouvant fixée à huit jours, on y ajouta trois jours de grâce, et plus tard la durée se trouva encore prolongée ; on transféra cette foire au champ du-Pardon.

Point de doute qu'il ne vint des juifs à ces foires, dont l'aspect eut quelque chose de caractéristique, en ce que, en cette même année 1269, le roi, ne voulant pas que les juifs pussent être confondus avec d'autres, les astreignit à porter extérieurement sur la poitrine et sur le dos une pièce de drap jaune appelée *rouelle*. Des objets de superfluité devaient s'y rencontrer, car, à cette époque, ils étaient déjà fort connus. L'étude qu'on fait du moyen-âge depuis un certain nombre d'années

démontre de plus en plus que le luxe existait alors chez les châtelains et les gens riches : ils se servaient de beaux hanaps ; on disposait leurs tables avec magnificence ; d'ailleurs, les chevaliers avaient franchi la mer, et leur retour avait fait connaître à l'Europe occidentale quelque chose du luxe asiatique ; des objets orientaux devaient arriver aux foires de Rouen : il est vrai que la rivalité entre les Grecs et les Latins pouvait mettre quelque obstacle, mais les juifs pouvaient servir d'intermédiaires, On exposait aux foires, dans le cours du moyen âge, des oiseaux de chasse (1) : on sait quelle importance on attachait alors à la fauconnerie; de grandes dames, richement parées, se rendaient aux foires pour y choisir le beau volatile qu'elles devaient tenir fièrement sur le poing. On voyait également arriver des bohémiens, bien différents des saltimbanques actuels ; ils avaient une origine mystérieuse, des mœurs à part, une langue d'argot, et des noms frappants par leur étrangeté. Ces bohémiens avaient toujours de bons tours dans leurs gibecières ; ils n'en avaient pas perdu le secret au XV^e^ siècle, et l'on peut juger d'eux d'après ce qu'écrivait, vers la fin de ce XV^e^ siècle, un homme de leur bande. « Ils jouent à toutes sortes « de jeux ; ils acheptent toutes sortes de chevaux, « quelque vice qu'ils ayent, pourvu qu'ils mettent « de leur argent faux. Quand ils prennent des vivres « ils baillent de bon argent pour la première fois, « pour la deffiance qu'on a d'eux ; mais, quand ils

(1) Voir dans le *Moyen Age* de Paul Lacroix, article *Chasse, Oisellerie.*

« sont prêts à partir, ils prennent encore quelque « chose, dont ils baillent pour gaige quelque fausse « pièce, et retirent de bon argent, et adieu..... ils « hardent fort heureusement ; quand ils savent quel- « que bon marchand qui passe pays, ils se déguisent « et l'attrapent.... puis changent d'accoustrements « et font ferrer leurs chevaux à rebours (1). » Il est dit dans l'*Histoire générale des larrons* que « les vaga- « bonds appelés bohémiens tantôt jouaient des go- « belets, tantôt dansaient sur la corde, faisaient des « sauts périlleux et autres tours de passe-passe, ce « qui revient à dire que, pour ces coureurs d'aven- « tures, tous les moyens étaient bons (2). »

Il y eut, en 1345, une contestation, relativement à la foire Saint-Gervais, entre les religieux de l'abbaye de Bon-Port et ceux de Fécamp ; les premiers voulaient contraindre, pour des droits féodaux qu'ils avaient au Boisguillaume, les marchands à leur payer l'impôt.

La foire concédée par Guillaume-le-Conquérant, au prieuré de Bonne-Nouvelle ou du Pré, donna naissance, en 1354, à quelques contestations entre les religieux et la ville de Rouen ; cela finit par une transaction. Cette foire éprouva plusieurs vicissitudes. Les religieux, le lendemain de l'Ascension, avaient des droits *à cueillir en la Calendre et Vieille Tour de Rouen*. La foire du Pré se tenait devant le prieuré pendant l'octave de l'Ascension ; ce prieuré

(1) *Vie généreuse des Mattois, Gueux, Bohémiens et Cagoux*, par Pechon de Ruby, cité dans le *Moyen Age et la Renaissance*.

(2) *Moyen Age et Renaissance*.

jouissait de certains priviléges, et les règlements de cette foire contenaient des clauses que nous considérerions maintenant comme des entraves à la liberté du commerce. Tous les marchands de la ville étaient obligés d'y apporter leurs marchandises, et de tenir leurs boutiques de ville fermées, sous peine de confiscation. Cela montre combien cette foire était importante, et combien de gens devaient y aller; de là, certainement, il résultait un avantage pour le prieuré, tandis que le faubourg d'Emendreville en profitait également. « Pendant huit jours entiers, » lisons-nous dans la *Vicomté de l'Eau de Rouen*, par M. Ch. de Beaurepaire(1), « du mardi des Rogations, à trois « heures de l'après-midi jusque au mardi suivant à « pareille heure, les religieux étaient substitués à « tous les droits du roi. Avant de prendre possession « de cette foire, le prieur devait faire insinuer son « privilége à la vicomté de l'Eau. Une fois muni des « lettres d'insinuation, il parcourait à cheval les rues « de Rouen, escorté de ses religieux, des officiers de « la haute justice et des vassaux de la baronnie du « Pré. Le sergent royal de la vicomté de l'Eau le « précédait, portant masse en main. L'ouverture de « la foire était proclamée à son de trompe. A partir « de ce moment, toutes les marchandises étalées « dans la ville étaient confisquées au profit du roi et « du prieuré. Etaient exemps d'aller étaler à Bonne- « Nouvelle les marchands de vivres et de victuailles, « et certaines corporations, comme celles des plom- « biers et des étamiers, qui s'en étaient fait dispen-

(1) P. 143-4.

« ser au moyen de transactions. Une sentence du « vicomte de l'Eau, du 20 mai 1577, rappelle l'obliga- « tion pour le prieur de Bonne-Nouvelle de faire « poser un chapeau à la vicomté, afin que tous ma- « nants et habitants de la banlieue de Rouen sussent « à n'en point douter, que, pendant la semaine du « Pré, leur privilége cessait en partie, et qu'ils de- « vaient payer coutume au couvent. » Cette allure d'un religieux chevauchant comme un homme de guerre, avait quelque chose qui indiquait bien le moyen-âge. Cela ne se faisait plus dans le dernier siècle, et vraiment à tort, au point de vue de l'origine; le temps avait amené des réformes sur ce point, tandis que beaucoup d'usages bizarres, n'ayant rien de caractéristique, n'en subsistaient pas moins. Nous transcrivons quelques paroles d'un de ces personnages auxquels Monteil a su donner tant de vie : « Avez-vous vu, à Rouen, » dit-il, « la foire du Pré, « dont le prieur et les religieux de Notre-Dame, « montés sur de grands chevaux, font l'ouverture ? « C'est là qu'on porte toutes les marchandises de la « ville ; on ne peut vendre et acheter que là. Dans « toutes les rues, on est obligé de fermer les bou- « tiques. » Puis, le frère sous-chantre ayant répondu à l'interlocuteur que jamais il n'a été en Normandie, celui-ci lui dit d'aller dans la Champagne, où, tous les jours et à toutes les heures, il est certain de trouver une foire ouverte, dans une des dix-sept principales villes du comté (1).

(1) *Histoire des Français des divers Etats*, édit. de 1853, t. 1, p. 273.

Il nous semble assez intéressant de placer en regard du privilége du prieuré de Bonne-Nouvelle ceux dont jouissait, « pendant une foire de trois jours, » l'abbaye de la Sainte-Trinité de Caen. Les officiers de la juridiction civile et de l'officialité de l'abbesse plaçaient ses armoiries à toutes les entrées de la ville; l'abbesse avait, pendant ces trois jours, toutes les coutumes de Caen; les honneurs militaires lui étaient rendus, le commandant de la place, *quel qu'il fût*, allait lui demander le mot d'ordre, pour le transmettre à la garnison (1). « Nous avons vu, » dit l'abbé de La Rue, « le maréchal d'Harcourt, gou-
« verneur de la province, aller lui-même remplir
« cette fonction, lorsqu'il se trouvait à Caen, et cet
« usage paraît remonter à la fondation de l'abbaye.
« En effet, suivant le cartulaire de ce monastère,
« écrit dans le XII^e^ siècle, le fondateur et son épouse
« avaient concédé à l'abbesse de Caën tous leurs
« droits et dignités pendant la tenue de la foire ; *con-*
« *cesserunt omnes dignitates suas totius villæ quandiu*
« *feria duraret in consuetudinibus et theloniis.* »

Les foires importantes étaient inaugurées autrefois avec appareil. Ainsi, le sergent royal de la vicomté de l'Eau, et les trompettes du roi précédaient le prieur de Bonne-Nouvelle; la Cinquantaine figurait encore dans le dernier siècle, à l'ouverture de la foire du Pardon. Il est probable que, si le maire et les échevins paraissaient jadis à cette inauguration, on devait porter également une masse devant eux. Qu'on

(1) *Essai historique sur la ville de Caën*, par l'abbé de la Rue, t. 2, p. 9.

veuille bien nous permettre une petite digression sur cet objet. Des masses étaient portées autrefois par honneur devant le roi, le chancelier, le recteur et les quatre facultés, etc. : l'université de France a conservé cet usage. On conserve aux archives de la préfecture de Rouen des pièces relatives à un procès qui eut lieu, au sujet de masses, entre le maire, les échevins de Rouen et le bailliage de cette ville, dont le lieutenant était alors l'économiste Le Pesant de Bois-Guilbert. Voici la description de la masse de la ville, d'après une pièce de ce procès : « Cette masse « est un bâton de cuivre doré au bout duquel sont « les armes de la ville. Elle est la marque ancienne « de la mairie et des priviléges des habitants repré- « sentés par le corps de la ville ; d'où vient qu'on « peut l'appeler la masse de la mairie, qu'elle a tou- « jours été portée devant le maire et le corps de ville « en toutes les marches et cérémonies publiques, et « qu'autant de fois que les officiers du bailliage la « lui ont voulu contester, ou même en prendre une « par imitation, sur l'opposition du corps de ville, ils « en ont été déboutés (1). »

(1) Voici maintenant, d'après une pièce du procès, ce qu'était la masse du bailliage : « Un bâton de deux pieds et demi de long, « couvert de cuivre doré, semé de fleurs de lis, sur l'extrémité « duquel, qui est plus grosse, est appliqué un écusson des armes « de France, avec une couronne non fermée, et pour tenants « deux anges ; à côté sont deux petites figures de cuivre, dont « l'une est du jeune roi, couronne fermée, et l'autre d'un homme « à cheval ; au-dessous de l'écu, autour de l'extrémité dudit « bâton, est écrit en lettres gothiques :

« *Christus Vincit, Christus regnat, Christus imperat.*

« Le tout est surmonté d'une couronne fermée. » Il est fâcheux

Revenons au prieuré. « Le prieur de Bonne Nou-« velle, » lisons-nous encore dans la *Vicomté de Rouen* (1), « devait des paires de gants au vicomte, « au lieutenant, aux sergents et aux bouteillers le « jour de l'ouverture de la foire du Pré, Dès 1412, « cette rente avait donné lieu à une contestation, Il « payait aux mêmes officiers une collation le mardi « qui précédait l'Ascension, un dîner et une colla-« tion lorsque le prisonnier délivré par la fierte ve-« nait recevoir la bénédiction à l'hôtel de la vicomté « tapissé pour cette cérémonie, toujours aux frais « des religieux. Lorsqu'ils ne s'exécutaient pas de « bonne grâce, ils étaient parfois insultés, et, en « tous cas, privés de la rente de quarante muids de « vin, qu'ils percevaient sur le domaine du roi. » Mais en compensation, pendant toute la *semaine du Pré*, les religieux de Bonne-Nouvelle avaient droit de mouture en la vicomté de l'Eau de Rouen.

Philippe le-Bel et Philippe-de-Valois rendirent de sages ordonnances relativement aux foires. Ce dernier voulut qu'on accordât aux commerçants tous les secours possibles pour y conduire leurs effets et les en retirer ; les dettes contractées en foire se trouvaient privilégiées sur toutes autres obligations, et même, qui le croirait ? sur le fisc. « Enfin, » lisons-nous, « pour rendre une justice prompte aux étran-« gers et à ses sujets, il attribue aux gardes et chan-

que la haine pour l'ancien régime ait détruit un grand nombre de ces objets, qu'on aimerait à voir dans des collections publiques ou particulières. Nous devons ces renseignements à l'obligeance de notre honorable confrère, M. Ch. de Beaurepaire.

(1) P. 262

« celiers de ces foires la juridiction la plus ample. « Il n'excepte aucun cas dont ils ne puissent con- « naître ; il étend même leur pouvoir jusque sur « les seigneurs justiciers qui y contreviendraient(1).»

Le 8 octobre 1378, on publia une charte du roi Jean relative à la foire de Saint Romain. Il réclamait comme lui appartenant les acquets et coutumes. Du reste, sous le règne du roi Jean, le transport des objets de commerce ne devait pas être moins difficile que dans le siècle précédent. « Non-seulement, » lisons-nous (2), « il n'y avait pas de routes publiques, « ni de canaux navigables pour la facilité des trans- « ports, mais les rivières et les chemins que l'usage « avait tracés étaient infestés par des brigands et des « troupes de gens armés connues sous le nom de « *bandes* ou de *compagnies*, ou, ce qui est plus in- « croyable, par des châtelains avides, qui descen- « daient de leurs donjons pour dépouiller les voya- « geurs. Le mal fut porté à son comble sur la fin du « XII^e^ et du XIII^e^ siècle. On fut obligé dans plusieurs « provinces de charger les templiers de la garde des « chemins, et l'on imposa un setier de blé par char- « rue pour ce service ; dans d'autres, les seigneurs « s'en chargèrent eux-mêmes moyennant une rede- « vance qu'ils portèrent à haut prix ; très soigneux « de la percevoir, ils l'étaient fort peu de remplir « leurs engagements ; les chemins ne furent ni plus « libres ni plus assurés. »

En 1441, le bailli de Rouen, vu les guerres qui

(1) *Etat du Commerce de la France*, p. 343.

(2) *Ibidem*, p. 310.

existaient alors (les Anglais étaient encore maîtres de Rouen), accorda aux religieux de Fécamp de tenir leur foire de Saint-Gervais, soit à la Vieille-Tour, soit sur d'autres places publiques de Rouen.

Louis XI, par des lettres patentes données en 1477, confirma la foire du Pardon et révoqua deux foires franches qu'il avait établies à Caen peu d'années auparavant. Charles de Bourgueville sieur de Bras, dans ses *Recherches et antiquitez de la province de Neustrie*, regrette cette mesure prise au détriment de la ville de Caen. « Ce néantmoins, » dit-il, « et que le « commerce commençoit fort grand en ceste dicte ville « par la création des dictes foires, les habitants de « Rouen envieux, comme il est vraysemblable, de l'aug- « mentation et prospérité de ceux de ceste ville de « Caën, font de si grandes remontrances à ce bon roy, « pour de plus aggrandir et rendre leur ville mar- « chande (qui l'avait toujours esté) qu'ils impètrent « aux suppressions de nos dictes foires et translation « d'icelles en leur ville, sept ans seulement après « l'érection. » Mais le roi, dans ses lettres patentes, dit qu'il se détermine par des motifs d'utilité générale. « Attendu, » dit-il, « que nostre bonne ville de « Rouen est la plus principalle et métropolitaine de « nostre dict pays de Normandie, grande et spacieuse, « forte et bien populeuse, joignant laquelle court la « rivière de Seine, qui de la mer jusqu'à icelle ville « porte et peut porter grands et beaux navires ve- « nans de tous pays et nations estranges, et aussi « partir de nostre dicte ville de Rouen amont la « dicte rivière, et porter à Paris et autres nos bonnes « villes et cités toutes marchandises qui y sont ap-

« portées, et y en apporter d'autres de nostre dict « royaume, et tant par la dicte rivière et autres quî « en icelle cheent et affluent, et mesmement pour la « terre de nostre cité de Rouen pourroyent estre tirez « en la mer, et par les navires menez en toutes na- « tions et pays estrangers joignant à la mer, et que « de toutes marchandises et denrées, et le corps des « marchands et de leurs facteurs et serviteurs seroit « en icelle nostre dicte ville bien seurement recueil- « liz et logez et y pourront faire leurs faicts et mar- « chandises sans aucun danger, empeschement, ou « destourbier de leurs possessions, serviteurs et « biens, et en laquelle ils se pourront plus convena- « blement assembler que en autre ville de nostre « dict duché, désirant de tout nostre cœur obvier « aux indemnitez de nous, nostre royaume, pays et « sujets, et de tout nostre pouvoir remettre sur les « cours de la dicte marchandise, augmenter et ac- « croistre le bien et utilité de nostre dicte cité de « Rouen. » C'était à tort qu'on disait que Louis XI avait vendu les foires en question aux habitants de Rouen : Bourgeuville sieur de Bras, tout en regrettant que ces foires aient disparu de Caeu, considère cette allégation comme fausse ; il donne toutefois le modèle d'une requête à présenter au roi pour lui demander l'établissement de deux foires à Caen en dédommagement des foires supprimées. Du reste, Louis XI ne créait rien de nouveau pour la ville de Rouen, il ajoutait seulement une nouvelle importance, par cette suppression, à une foire déjà existante. Il ordonna par des lettres patentes que les échevins de Rouen, assistés du bailli, seraient juges

des procès qui viendraient à l'occasion et pendant la durée de la foire.

On lut à l'Échiquier de 1484 des lettres patentes de Charles VIII, en date du mois d'octobre de l'année précédente, qui confirmaient aux habitants de Rouen la « coutume de leur foire du Pardon à tenir le jour « de Saint-Romain. »

La foire du Pré fut vendue par les religieux à la ville de Rouen, en 1495, mais ils rentrèrent dans leur possession.

Des lettres patentes du mois de janvier 1512, données à Blois par Louis XII, autorisèrent la remise à un autre temps de la foire de la Chandeleur, lorsque la gelée ou les grosses eaux pourraient y mettre obstacle. Ce fut en vertu de ces lettres patentes que le parlement, le 31 janvier 1516, vu l'état du fleuve entièrement couvert de glace, transféra l'ouverture de cette foire au 12 février. Plus tard, quand il y eut un pont de bateaux, la glace forçait de l'ouvrir, et les marchandises non-seulement n'arrivaient plus par la navigation, mais ne pouvaient plus arriver par le faubourg Saint-Sever. Comme l'état se trouvait être encore le même au 19 février 1516, il fallut encore l'autorité du parlement, qui seul pouvait toucher au texte des lettres patentes; les échevins, tout en ayant le droit de prononcer sur les difficultés, n'avaient pas celui de retarder l'ouverture de la foire.

On s'adressait au roi, en 1516, la franchise des foires se trouvant sans cesse attaquée, « parce qu'il « fut avéré que c'estoit le costé le plus sensible de la « ville pour la faire financer. » Il fut arrêté par « les

« gens d'Eglise, nobles, bourgeois, manans et habi-
« tans de la ville de Rouen en l'assemblée et congré-
« gations faictes à l'Hostel de Ville, » que diverses requêtes seraient présentées, et notamment « qu'il « plaise au Roi que la foire mons. Saint-Romain, qui « ne dure que six jours ouvrables, soit franche « comme les foires de Chandeleur et de Pentecouste, « car ce seroit le bien de tout le païs et mesme de « tout le royaulme. Item que les matières de mar-» chands concernant le faict de marchandise soient « traictez, vuidez et décidez en la maison de la dicte « ville par les conseillers d'icelle, ainsy que sont les « matières des foires et comme l'on faict à Burges et « autres villes de Flandres, sans y laisser plaider ni « postuler advocats ni procureurs. Et dient les mar-« chands que ce seroit l'une des bonnes villes du « monde se ainsy estoit faict (1). »

Des lettres patentes datées d'octobre 1576, et enregistrées l'année suivante par le parlement, chargeaient le plus ancien échevin, en l'absence du bailli ou de son lieutenant, de tenir la juridiction des foires en l'hôtel commun de la ville : cette mission fut attribuée plus tard au lieutenant général de police.

A la fin du XVI^e^ siècle, un autre personnage de Monteil, un certain Guillaume d'Amiens, réduit à jouer de la vielle pour vivre après l'écroulement de sa demeure, arrive dans la province de Normandie, « qui est une autre France, hors de la France, mais « où le peuple est plus riche, plus instruit, plus mu-

(1) *Mémoire sur le Commerce maritime de Rouen*, par de Fréville, t. 2, p. 423.

« tin, plus plaideur ; ce peuple croit toujours être à « l'audience ; toujours il parle le langage des avo- « casts. » Après avoir viellé à Bayeux, à la foire des Morts, il vient à Rouen vieller à celle des Malades (Guillaume entend probablement la foire qui fut établie, sous le nom de Saint-Gilles, par le duc Henri II, en 1162). Il se trouve précisément à Rouen quand le gouverneur Villars reconnaît publiquement Henri IV et crie : vive le roi. « Quant à moi, » dit-il, « je viel- « lais, je chantais, je dansais, je sautais, j'étais fou, « j'étais comme tout le monde. Monsieur, la Nor- « mandie, dont aujourd'hui les campagnes, entière- « ment plantées de pommiers, sont couvertes tantôt « de fleurs, tantôt de fruits, dont les caves des villes « et des villages sont remplies de tonneaux d'excel- « lent cidre tous les jours plus perfectionné, tous les « jours meilleur, est un pays beau, délicieux, qu'il « est bien difficile de quitter (1). »

En 1634, la circulation de la Seine se trouvant interrompue par les glaces, le 19 février, la foire de la Chandeleur fut renvoyée au 8 mars. Si l'on ne s'arrête pas maintenant à de semblables considérations, cela vient de ce que les foires n'ont plus aujourd'hui la mème importance qu'elles avaient autrefois.

Des lettres patentes, datées du 1er février 1642, et confirmant aux religieux de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle ou du Pré les droits de foire, qui leur avaient été concédés par Guillaume-le-Conquérant et sa femme Mathilde, furent enregistrées au Parlement le 18 juin 1644.

(1) T. 3, p. 239.

En 1656, encore un retard pour la foire de la Chandeleur à cause des glaces ; la cour des aides s'étant réunie au parlement pour aviser.

Les conseillers et échevins de la ville de Rouen, dans des *Articles de remonstrances faictes au roi*, le 27 mai 1687, lui demandent d'exempter les foires de l'imposition d'un sou par livre mise sur les toiles ; lesdites remontrances se terminent par ce motif : « Afin que le pauvre peuple, ayant moïen de vivre « puisse aussy avoir moïen de prier Dieu pour sa « Majesté (1). »

Les auteurs qui se sont occupés des proverbes en ont donné plusieurs relatifs aux foires ; on n'a qu'à consulter les ouvrages de MM. Querard et Le Roux de Linci. On trouve dans le *Trésor des Sentences*, de Gabriel Meurier :

A meschante foire
Bonne chère et bien boire ;

Dans les *Curiosités françaises* d'Oudin :

La foire sera bonne,
Les marchands s'assemblent ;

Puis on disait :

Ils s'entendent comme larrons en foire,

La foire n'est pas sur le pont,

(1) *Mémoire sur le Commerce maritime de Rouen*, t. 2, p. 508.

Il a bien hanté les foires,
Il n'a pas vu toutes les foires de Champagne.

Les foires de la Champagne avaient un grand renom. Il faut donc laisser un instant les foires de Rouen pour d'autres foires d'une ancienne province traversée par le même fleuve que la Normandie, et notamment d'une ville baignée, comme Rouen, par la Seine. Des marchands venus de fort loin à Troyes, ayant commencé par n'avoir que des loges, finirent par y avoir des halles et de véritables maisons : on y vendait en grand nombre des draps fabriqués à Rouen. où leur fabrication avait beaucoup d'importance ; il y avait même à Troyes les halles de Rouen. On annonce l'ouverture de la foire au son du cor et à celui des cloches ; les comtes de Champagne prennent les marchands sous leur protection, et, voulant que les voyages des marchands se fassent sans péril, établissent un corps spécial d'hommes à cheval chargés de les défendre. On peut consulter là-dessus une brochure faisant partie de la *Bibliothèque de l'amateur champenois*, et publiée sous ce titre, en 1868 : *Ce qu'on apprenait aux foires de Troyes et de la Champagne au treizième siècle.* On entendit quelquefois, dans le cours du moyen-âge, la *Chanson de Roland* aux foires de la Champagne. Quel contraste ! Des chants guerriers au sein du commerce, qui a tant besoin de la paix ! C'est que l'admiratien excitée par Roland se répandait partout, il était le héros de la première partie du moyen-âge, de même que Richard-Cœur-de-Lion

fut le héros de la troisième croisade. Peut-être cette chanson de Roland retentit-elle aux foires de Rouen, peut-être y entendit-on quelques couplets de notre duc trouvère.

Toutefois les foires de Rouen, dans leur splendeur, n'ont jamais ressemblé à ce qu'était, au XIVe siècle, la foire de Beaucaire. Un écrivain montre cette ville entourée jadis de villes supplémentaires et de camps pacifiques. On célébrait une grand'messe; on faisait une procession où tous les corps de métiers se suivaient avec leurs costumes caractéristiques et les bannières de leurs patrons, et où demandait au Ciel non des avantages pécuniaires, non des bénéfices considérables pour ceux qui venaient de fort loin à leurs risques et périls, mais qu'il ne se passât *rien d'attentatoire à la loyauté el bonne foi du commerce français*. C'était un usage bien moral que celui qui tenait à ce que l'honneur du commerce demeurât intact : il existait un esprit de corps chez ceux qui l'exerçaient ; on aurait cru voir la solidarité compromise à ce qu'un seul transgressât les règles de la probité. Des festons ornaient les rues ; on les jonchaient de fleurs. Maintenant la foire de Beaucaire garde peut-être quelque chose de ses anciens usages ; mais on ne peut plus dire, comme au XIVe siècle : « Les nobles et les châtelains quittent « leurs manoirs, suivis de leurs veneurs et faucon- « niers, les troubadours et les chevaliers y sont, « comme on le dit, aussi nombreux que des lapins en « garenne..... On y voit des médecins et apothi- « caires pour les accidents imprévus, des tabel-

« lions pour diriger des marchés et contrats (1). »
La foire eut son théâtre à Paris ; ce fut sur la fin du règne de Louis XIV, de ce règne qui avait vu jouer les chefs-d'œuvre de Molière, qu'on imagina de jouer aux foires Saint-Laurent et Saint-Germain « de petites comédies, » dit Laharpe, « dont Arlequin « était toujours le principal acteur escorté d'un « Pierrot, d'une Colombine, d'un Léandre ou d'un « Lélio. C'était un spectacle d'un degré au-dessous de « la comédie italienne, et d'un degré au-dessus de « Polichinelle (2). » Telle fut toutefois l'origine de l'opéra comique. Le Sage et Piron ont travaillé pour le théâtre de la foire. Gautier-Garguille, associé de Gros-Guillaume, et de ce Turlupin, dont Boileau nous a transmis le nom, était, dit-on, normand d'origine, « ce qui ne l'empêchait pas, » dit Sauval, « d'imi- « ter parfaitement l'accent, le geste et les manières « d'un Gascon... Il n'y avait rien dans ses paroles, « dans sa démarche et dans son action qui ne fût très- « comique : aussi jamais comédien ne fut plus naïf « et plus naturel (3). » Si Gautier-Garguille, qui avait quelque talent pour la poésie, était vraiment normand, rien d'étonnant à ce qu'il ait composé la *Foire du Pré*. On a peut-être fait jadis des vers sur les foires de Rouen : ce serait une chose curieuse que de retrouver et réunir des morceaux de ce genre.

On peut faire des réflexions philosophiques sur les

(1) *Tristan le voyageur*, par de Marchangy.
(2) *Lycée*, t. 12, Edit. de 1822.
(3) Voir les *Personnages célèbres dans les rues de Paris*. par Gourie, Paris, Lerouge, 1811, t. I, p. 139 et suiv.

vicissitudes de toutes les choses humaines. Il y a des contrastes à saisir quant aux différentes époques où les foires de Rouen furent établies, et quant à la différence des mœurs suivant les siècles qu'elles ont traversés. Lorsque la foire du Pardon fut établie, on ne parlait que de la puissance de son fondateur, qui avait conquis l'Angleterre. Ce fut sur l'emplacement de cette foire que quatre hommes, nobles de race, attachés au parti du dauphin et de Charles-le-Mauvais, furent décapités par ordre du roi Jean. La foire s'y tenait encore dans le dernier siècle, et le champ du Pardon était dominé par le gibet. La proximité des corps suspendus à ce gibet n'éloignait ni les marchands ni les acheteurs : n'y avait-il pas des réunions semblables à Paris, pendant le moyen-âge, au cimetière des Innocents? Si quelques gens se trouvaient effrayés par le voisinage de ces fourches patibulaires, si, en visitant au soir la foire du Pardon, ils appréhendaient quelque cauchemar pendant leur sommeil, quelqu'assaut effroyable, comme celui que Langlois, du Pont-de-l'Arche, a imaginé, ces gens-là pouvaient songer à saint Romain, dont la foire portait également le nom, et se recommander au vainqueur de la Gargouille.

Les foires de Rouen, et notamment celle qu'on nommait la foire du Pardon, sont bien déchues de ce qu'elles étaient autrefois, soit dans les siècles du moyen-âge, soit même dans un temps moins éloigné de nous. Un écrivain pseudonyme, le patriarche Abraham, vieux, en 1846, de quatre-vingt dix ans, aimait à visiter cette foire qu'il avait vue pendant

plusieurs années du règne de Louis XV, et s'estimait heureux, avant de s'endormir au bout de sa longue carrière, d'offrir aux habitants de Rouen, la *Physiologie de la Foire Saint-Romain* (1).

(1) Rouen, Haulard, in-12 de 60 p.

DISCOURS DE RÉCEPTION

PRONONCÉ

PAR M. C. LORMIER,

Dans la séance du 24 janvier 1879.

MESSIEURS,

Lorsque j'ai aspiré à l'honneur que je reçois aujourd'hui, je ne crains pas de l'avouer, je comptais moins sur les faibles titres que j'avais à faire valoir, que sur votre bienveillance : elle ne m'a pas fait défaut ; grâce à elle surtout, vous avez bien voulu trouver quelque mérite au soin pris de réunir, dans un but d'étude, une collection assez nombreuse de documents historiques et littéraires, trouver aussi un certain intérêt aux notes et aux commentaires publiés à la suite de quelques-unes de mes lectures.

Quelles qu'aient été les raisons qui m'ont valu vos suffrages, ils m'ont été un grand honneur, et j'attendais cette occasion de vous en remercier. Je dois dire pourtant qu'au moment où je vous parle, je m'inquièterais encore de me voir au milieu de votre savante compagnie, tout entière composée de littéra-

teurs, d'historiens, d'hommes de science, d'artistes distingués, me sentant aussi peu digne de prendre place parmi les uns ou parmi les autres, si dans tous vos rangs je ne me sentais accueilli, encouragé par d'honorables et précieuses sympathies.

Maintenant, Messieurs, il paraîtrait naturel qu'après vous avoir exprimé ma juste gratitude, je dusse, bibliophile vraiment digne de ce nom, profiter du droit que vous donnez à vos nouveaux élus de prendre la parole au moment où ils se présentent pour la première fois devant vous, en louant l'objet de mes recherches et d'une si grande part dans mes affections, l'organe immobilisé de la pensée, le témoin vivant des siècles écoulés, l'initiateur, le guide de toute science, exalter cette création admirable du génie de l'homme : l'Ecriture, l'Imprimerie, le LIVRE... Mais pourquoi devant vous tenterais-je cet éloge ? Vos travaux se sont inspirés à cette source, comme vos loisirs y ont goûté leurs plus nobles et leurs plus doux plaisirs, vous en connaissez tout le prix et je ne pourrais sans témérité m'imaginer vous le faire comprendre plus utile, plus agréable que vous ne l'avez vous-mêmes apprécié.

Permettez-moi, plutôt, me rappelant le patronage illustre sous lequel est placée votre Compagnie, de vous parler de Corneille, auteur du CID, de Corneille apparaissant tout d'un coup, au milieu de l'étonnement de tous, des applaudissements des uns, de la jalousie des autres, grand d'une grandeur jusqu'alors inconnue en France.

Inutile discours il semble encore, Messieurs, car je ne puis avoir l'injuste prétention de parler sur un tel

sujet pour vous apprendre quelque chose de ce temps, de cette gloire que tout ici nous rappelle et que vous connaissez si bien, mais paroles que vous écouterez, j'espère, avec bienveillance, parce que vous y reconnaîtrez un hommage, un souvenir pieux perpétuant, ranimant dans cette enceinte des échos qui ne doivent jamais faire complètement silence.

En 1636, lorsque Corneille, déjà connu et déjà applaudi pour quelques comédies et aussi pour sa MÉDÉE, donna le CID, le genre tragique avait eu dès longtemps en France ses poètes aimés de leurs contemporains ; Jodelle, Garnier, Hardy l'auteur fécond de plus de six cents pièces, avaient ainsi, que quelques autres inutiles à rappeler, tour à tour montré sur notre scène ces sortes de poèmes dramatiques ; mais à cette date, les œuvres de ces écrivains étaient presque toutes délaissées ; d'autres poètes avaient conquis la faveur publique ; Rotrou, Mairet, du Ryer, Scudéry, La Calprenede, Tristan, Benserade demandaient alors et souvent obtenaient pour leurs productions meilleures l'attention de la foule.

L'aurore du grand siècle s'était levée : dès 1608, Mme de Rambouillet avait ouvert aux beaux esprits sa fameuse chambre bleue ; en 1630, Valentin Conrard, ami des lettres et des lettrés, recevait régulièrement chez lui nombre d'écrivains ayant une incontestable notoriété de savoir, et en 1634 enfin, Richelieu, à l'instigation de Bois-Robert, ou seulement avec son aide, faisait de cette société littéraire privée un institut public, il fondait, il réglementait l'Académie française. Et ce n'était déjà plus seulement la Cour et les grands qui portaient intérêt aux choses de l'esprit,

le peuple commençait à y prendre goût, à donner son jugement sur les ouvrages qui lui étaient soumis ; ceux-là distribuaient les honneurs et les pensions, celui-ci donnait les applaudissements et souvent la véritable renommée.

Rien ne parut d'abord manquer au succès de Corneille auteur du Cid ; à la Cour, à la ville, d'une voix unanime on le proclame supérieur à ses contemporains, illustre autant que le furent jamais les poètes d'Athènes et de Rome ; on l'accueille, on le félicite, l'enthousiasme est général, les récits du temps nous en ont conservé l'étonnant souvenir. Pour ne citer qu'un exemple, l'acteur Mondory qui remplissait le principal rôle dans la pièce, écrivant à Balzac, à la date du 18 janvier 1637, s'exprimait ainsi : « Je vous souhaiterais ici pour y goûter, entre autres plaisirs, celui des belles comédies qu'on y représente, et particulièrement d'un Cid qui a charmé tout Paris. Il est si beau qu'il a donné de l'amour aux dames les plus continentes, dont la passion a même éclaté plusieurs fois au théâtre public. On a vu seoir en corps, au banc de ses loges, ceux qu'on ne voit d'ordinaire que dans la chambre dorée et sur le siége des fleurs de lys. La foule a été si grande à nos portes, et notre lieu s'est trouvé si petit, que les recoins de théâtre qui servaient les autres fois comme de niches aux pages, ont été des places de faveur pour les cordons bleus, et la scène y a été d'ordinaire parée de croix de chevaliers de l'ordre. »

Il n'y avait vers ce temps d'autre type de beauté que la pièce de Corneille, la supériorité de toute chose s'exprimait alors par ces seuls mots : *beau*

comme le CID Enfin on récompensa par un titre de noblesse décerné aux services depuis longtemps oubliés du père la gloire que venait de s'acquérir le fils.

Quelques mois après, retour prompt autant que singulier d'une si grande fortune, le ministre protecteur des lettres dédaigne Corneille, le baffoue et l'attaque! En même temps les auteurs qui, la veille encore, se disaient ses amis et mettaient au-devant de ses œuvres leurs vers pleins de louanges, se liguent ensemble, et dans d'injustes et insolents pamphlets nient tout en lui : ses talents et son honneur !

Quelle fut la cause de cette disgrâce subite, et d'un déchaînement aussi violent ? On n'en saurait douter, ce fut l'éclat d'un succès sans exemple jusqu'alors ; il fit naître l'envie son parasite ordinaire !

Corneille vit l'orage prêt à éclater sur sa tête et crut d'abord pouvoir le conjurer en dédiant sa pièce à Mme de Combalet, la nièce bien-aimée de Richelieu; les rumeurs sourdes n'en continuèrent pas moins. Alors dans un élan irréfléchi peut-être, mais jaillissant de son âme jeune, ardente, si inopinément, si cruellement blessée, il écrivit, dans son EXCUSE A ARISTE, ces fières et dignes paroles :

> Je sais ce que je vaux, et crois ce qu'on m'en dit.
> Pour me faire admirer je ne fais point de ligue,
> J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue,
> Et mon ambition, pour faire plus de bruit,
> Ne les va point quêter de réduit en réduit ;
> Mon travail sans appui monte sur le théâtre,
> Chacun, en liberté, l'y blâme ou l'idolâtre ;

Là, sans que mes amis prêchent leurs sentimens,
J'arrache quelquefois trop d'applaudissemens.
Là, content du succès que le mérite donne,
Par d'illustres avis je n'éblouis personne :
Je satisfais ensemble et peuple et courtisans
Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans.
Par leur seule beauté ma plume est estimée,
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
Et pense toutefois n'avoir point de rival
A qui je fasse tort en le traitant d'égal.

Ces vers parurent un défi pour tous, et ses rivaux en gloire littéraire ne s'en tenant plus aux sourds murmures, aux hypocrites hostilités, laissèrent éclater leur colère. Parmi eux, ou pour parler plus justement à leur tête, on s'étonne de rencontrer, aussi passionné qu'aucun autre, Richelieu lui-même. Quelque grande en effet que fut sa renommée politique, il aspirait à une autre gloire qu'à celle de ministre gouvernant le plus puissant Etat, il voulait être Poète ! Manquant des loisirs utiles pour disposer les fruits de son imagination, il avait pris comme collaborateurs d'abord Claude de l'Etoile, Bois-Robert, Rotrou, Colletet, et bientôt, par suite de ses premiers succès, le jeune Corneille. A chacun de ces auteurs il distribuait un acte de la pièce dont il avait conçu le plan, et après les différentes tâches terminées, le tout devait être rapproché, nivelé, soudé, limé pour former un ensemble aussi harmonisé que possible. Richelieu prenait à cela un soin particulier; il discutait en présence des cinq poètes le choix des effets, les vers, les mots eux-mêmes, donnant alors, suivant qu'il se croyait interprété, servi avec plus ou moins d'habileté, des réprimandes à celui-ci, une louange,

ou bien encore une récompense à celui-là. Corneille fut plus d'une fois repris et gourmandé pour n'avoir point trouvé de péripéties assez extraordinaires, surtout pour n'avoir pas donné à son style la tournure familière à ses compagnons de travail; on lui reprochait souvent (c'était en effet au milieu de tels collaborateurs son défaut habituel), on lui reprochait de n'avoir pas *l'esprit de suite*. En revanche Colletet fut un jour récompensé du don de deux mille écus pour avoir, en six vers, peint les amours de la cane et du canard, de cette touche fine et délicate :

A même temps, j'ai vu sur le bord d'un ruisseau
La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée et d'un battement d'aile
Animer le canard qui languit auprès d'elle,
Pour apaiser le feu qu'ils sentent nuit et jour,
Dans une onde plus sale encor que leur amour.

En somme, les résultats de cette association littéraire ne furent pas heureux, LA COMÉDIE DES TUILERIES représentée avec grande pompe devant la Cour, en 1635, ne sut se faire accepter que par le luxe inusité de la mise en scène; l'invention, il faut bien l'avouer, était assez pauvre, et la forme ne rachetait guère ce qui manquait au fond. On y voyait représentées les longues extravagances de deux amants qui, abusés par une simple supposition de nom, se fuyaient constamment sans qu'on pût bien saisir la raison de leurs allées et venues. A la fin l'héroïne désespérée se jetait dans une pièce d'eau, d'où on la retirait, après un assez long

temps parfaitement vivante et agissante, ce qu'elle expliquait de cette façon assez inattendue :

Dans le froid élément je cherchais mon tombeau,
Mais j'avais trop de feu pour le trouver dans l'eau.

La flamme dont brûlait son amant n'était pas, du reste, tant s'en faut, de moindre qualité. Désespéré de ne pouvoir posséder sa chère Cléonice, lui aussi se vouait à la mort, toutefois avec un peu plus de raffinement que sa maîtresse. C'était en descendant dans une fosse pleine de lions qu'il voulait terminer ses jours, mais

Les lions de son corps refusaient le repas.

Comprenons bien qu'on n'avait pas eu le mauvais goût de reproduire irrévérencieusement dans cette comédie le miracle de Daniel dans la fosse aux lions; l'explication était bien autrement simple, et comme, tout à l'heure, il ne fallait qu'une faible notion de physique pour expliquer l'heureux sauvetage de Cléonice, il n'était utile ici que de quelques bien primitives données d'histoire naturelle pour expliquer ce qu'on aurait pu croire grandeur d'âme ou inappétence chez ces fiers et cruels animaux :

Le feu, que les lions craignent de leur nature,
Pouvait bien lui servir en pareille aventure,
Et détourner de lui leur rage et leur fureur,
Puisqu'un feu si puissant lui consommait le cœur !

L'AVEUGLE DE SMYRNE, tragi-comédie due à la même inspiration et aux mêmes collaborateurs, essaya, au

commencement de l'année 1637, de partager l'admiration qu'excitaient depuis un mois les amours de Chimène ; mais production aussi bizarre, aussi mauvaise que celle dont je viens d'indiquer le sujet et de laisser apercevoir le style, elle ne rencontra encore qu'indifférence et froideur.

S'il faut laisser au fond des recueils d'anecdotes, comme peu digne d'être crue, la fable qui montre Richelieu, dans son désir de passer pour l'auteur du Cid, offrant de payer chèrement l'honneur de signer le chef-d'œuvre acclamé de tous, et concevant du refus fait à cette proposition, un déplaisir profond, au moins peut-on comprendre que le succès de Corneille, travaillant avec tant de zèle au soin de sa renommée, dut faire un fâcheux contraste avec le peu d'éclat venu de sa collaboration. Oubliant que le génie ne sait bien s'inspirer que de lui-même, que tout au moins il veut rester maître de ses moyens et complétement libre dans ses élans, Richelieu se crut lésé de toute cette gloire que Corneille s'était acquise à lui seul. Il n'y eut bientôt plus à se méprendre sur les mauvaises dispositions du ministre, et, comme il n'est que trop habituel, ses courtisans les accueillirent avec empressement, cherchant à les aigrir encore. Suivant les uns, cette production, sans valeur littéraire, n'avait été applaudie que par le peuple, et pour cette seule raison que certaines lois du royaume y étaient méconnues, suivant les autres la glorification sur la scène française du Cid vainqueur de tous ses ennemis, au moment où la France était en guerre avec l'Espagne, quand surtout on croyait savoir qu'à la Cour même de puissants factieux conspiraient pour

ce pays, c'était une imprudence condamnable, si ce n'était pas une criminelle trahison.

Malgré ces excitations, Richelieu n'entreprit, n'encouragea la lutte que sur le seul terrain littéraire. On sut bientôt que son familier Bois-Robert, ayant écrit une ridicule parodie du Cid, avait été autorisé à faire jouer par les laquais et les aides de cuisine du Palais cette honteuse bouffonnerie.

Ce fut le signal de l'attaque au dehors. Dans le camp des écrivains mécontents de cette supériorité qui était ainsi tout à coup venue les surprendre et les ulcérer, il y avait, plus ambitieux que tous les autres, un homme jeune lui-même, bouillant par tempérament, de quelque mérite d'ailleurs, mais présomptueux bien au-delà de sa valeur réelle, c'était Georges de Scudéry de lignée provençale et Normand de naissance. Après avoir quelque temps, comme officier dans le régiment des gardes françaises, porté fièrement l'épée, il l'avait ensuite laissé retomber à son côté pour ne s'escrimer plus que de la plume. Sans doute il avait cru s'acquérir plus facilement une gloire personnelle dans la carrière des lettres que dans celle des armes ; en tous cas, plein de confiance dans son mérite d'écrivain, il n'avait jamais publié une œuvre sans au seuil de son nouveau livre, avoir déposé pour lui-même tout un amas de lauriers.

Déjà plus d'une fois Corneille avait dû exciter en lui un secret sentiment de jalousie ; quoique plus jeune et connu seulement par quelques modestes productions, le poète rouennais avait été accueilli et pensionné par Richelieu, tandis que lui, l'auteur applaudi de Ligdamon, de la Mort de César, de tant

d'autres chefs-d'œuvre, était resté étranger à une si enviable faveur; la foi robuste que Scudéry avait en ses nombreux mérites, ne l'avait pas empêché de comprendre les avantages qu'il eût pu espérer, sinon pour sa renommée, au moins pour sa fortune d'un si illustre patronage. Toutes les fois que l'occasion s'en était présentée, et souvent il l'avait fait naître, il avait adressé à Richelieu l'offre de ses talents et de ses services, il était prêt à tout entreprendre pour avoir les bonnes grâces d'un tel protecteur. Poète mieux inspiré qu'aucun autre, il chanterait sa gloire, ou même soldat favori de Mars, s'il le fallait pour son service, volontiers il reprendrait la cape et l'épée et courrait aussitôt à la victoire.

Illustre protecteur des plus illustres arts,
Sage et grand Richelieu que l'univers admire,
Toi, de qui le renom vole de toutes parts
Et fait voler partout celui de cet empire,
Ne crains pas que mon cœur, nourri dans les hasards,
N'écoute la trompette aussi bien que la lyre:
L'une et l'autre, Minerve, Apollon avec Mars,
M'ont appris à bien faire et peut-être à bien dire.
Tu me verras aller où vont tous les guerriers,
Tu me verras, comme eux, aspirer aux lauriers
Que prennent les vainqueurs des mains de la Victoire.
S'ils vont dans les périls, j'y porterai mes pas,
Mais lorsqu'il s'agira de décrire ta gloire,
Sois sûr que je ferai ce qu'ils ne feront pas.

Or à Scudéry ne demandant qu'à prouver son dévouement absolu, l'occasion s'offrait à ce moment aussi favorable que possible. Quelque illusion qu'il aimât à se faire, les applaudissements donnés à la

tragi-comédie du CID lui rappelaient amèrement la froideur avec laquelle avaient été reçues ses deux dernières pièces, DIDON et L'AMANT LIBÉRAL. Rien d'ailleurs n'était étranger à sa plume facile; s'il savait louer avec excès les grands ou lui-même, il savait aussi bien dénigrer ses adversaires, si le langage poétique était plus en rapport avec les aspirations de son génie, il acceptait pourtant à la rigueur le modeste rôle de prosateur et consentait, dans de certaines circonstances, à descendre les multiples degrés du Parnasse.

Ce fut l'humble place qu'il choisit pour attaquer Corneille. Apercevons l'air de profond dédain avec lequel l'illustre personnage, en commençant ses OBSERVATIONS SUR LE CID, aborde son adversaire : « Il est de certaines Pièces, comme de certains animaux qui sont en la Nature, qui de loin semblent des Etoiles, et qui de près ne sont que des vermisseaux. » Ne nous arrêtons pas dès le début à discuter ces comparaisons des animaux, des étoiles et des vermisseaux ! Qu'importe l'étrangeté de ces images, si elles ont au moins le mérite, qu'on ne saurait leur contester, de laisser voir ce qui est au fond du cœur de Scudéry, le mépris, on dirait volontiers presque le dégoût. Il continue ; « Tout ce qui brille n'est pas toujours précieux, on voit des beautés d'illusion comme des beautés effectives, et souvent l'apparence du bien se fait prendre pour le bien même. Aussi ne m'étonnai-je pas beaucoup que le peuple qui porte le jugement dans ses yeux se laisse tromper par celui de ses sens qui se laisse le plus volontiers décevoir; mais que cette vapeur grossière

qui se forme dans le parterre ait pu s'élever jusqu'aux galeries, et qu'un fantôme ait pu abuser le savoir comme l'ignorance, et la Cour aussi bien que le bourgeois, j'avoue que ce prodige m'étonne et que ce n'est qu'en ce bizarre événement que je trouve le CID merveilleux. Mais comme autrefois un Macédonien appela de Philippe préoccupé à Philippe mieux informé, je conjure les honnêtes gens de suspendre un peu leur jugement, et de ne condamner pas, sans les ouïr, les SOPHONISBES, les CÉSARS, les CLÉOPATRES, les HERCULES, les MARIANES, les CLÉOMÉDONS et tant d'autres illustres Héros qui les ont charmés sur le Théâtre. » Ce serait une injustice, emporté par notre sympathie pour Corneille ainsi attaqué, de ne reconnaître pas quelque mérite aux moyens oratoires employés par Scudéry; ces Héros qu'il vient de citer, ce sont ceux mis en scène par les auteurs contemporains ; il appelle ainsi ces derniers, non pas absolument à servir sa cause, mais plutôt à défendre leurs propres intérêts en danger ; SOPHONISBE et CLÉOPATRE sont des œuvres de Mairet, HERCULE est de Rotrou, MARIANE avait été jouée l'année précédente et en effet avait valu des applaudissements à Tristan ; pour CLÉOMÉDON, c'était une tragédie de du Ryer. J'omettais CÉSAR ; CÉSAR était de celui que l'auteur du pamphlet aurait eu scrupule d'oublier au moment où il distribuait des éloges, c'était l'œuvre de Georges de Scudéry ! — « Pour moi, ajoute-t-il, quelque éclatante que me parut la gloire du CID, je la regardais comme ces belles couleurs qui s'effacent en l'air presque aussitôt que le Soleil en a fait la riche et pompeuse impression sur la Nue, je n'avais garde de

concevoir aucune envie pour ce qui me faisait pitié ni de faire voir à personne les taches que j'apercevais en cet ouvrage. Au contraire, *comme sans vanité, je suis bon et généreux*, je donnais des sentiments à tout le monde que je n'avais pas moi-même ; je faisais croire aux autres ce que je ne croyais pas du tout, et je me contentais de connaître l'erreur sans la réfuter, et la vérité sans m'en rendre l'évangéliste... » Quelle raison donc a pu changer d'aussi bienveillantes dispositions, et faire du complaisant flatteur de l'ignorance des autres l'apôtre tardif de ces dures vérités ? Il n'y a pas beaucoup à se méprendre, la suite du libelle en laisse naïvement échapper l'aveu : « Quand j'ai vu que l'Auteur du Cid se déïfiait d'autorité, qu'il parlait de lui comme nous avons coutume de parler des autres, qu'il faisait même imprimer les sentiments avantageux qu'il a de son sujet, et qu'il semble croire qu'il fait trop d'honneur aux plus grands esprits de son siècle de leur présenter la main gauche, j'ai cru que je ne pouvais, sans injustice et sans lâcheté, abandonner la cause commune. »

Mais bientôt le pamphlétaire s'inquiète de cette trop grande franchise et reprend : « J'attaque le Cid et non pas son Auteur, j'en veux à son ouvrage et non point à sa personne, et comme les combats et la civilité ne sont pas incompatibles, je veux baiser le fleuret dont je prétends lui porter une botte franche ; je ne fais ni une satire, ni un libelle diffamatoire, et hors les paroles qui seront l'essence de mon sujet, *il ne m'en échappera pas une où l'on remarquera de l'aigreur*. Je le prie d'en user avec la même retenue

s'il me répond, parce que je ne saurais ni dire, ni souffrir d'injures. » On le voit, en devenant écrivain, Scudéry n'avait pas complètement abandonné son épée, il y faisait volontiers allusion, la portant toujours bravement à sa gauche pour soutenir au besoin la valeur des œuvres de sa plume et le bien jugé de ses *généreux* arrêts. Donnons maintenant dans leur précision brutale les cinq propositions qui expriment, *sans aigreur*, tout le mal qu'il pense de la pièce de Corneille : 1° le sujet du Cid ne vaut rien ; 2° il choque les principales règles du poème dramatique ; 3° Il manque de jugement en sa conduite ; 4° il a beaucoup de méchants vers ; 5° presque tout ce qu'il y a de beautés sont dérobées et ainsi l'estime qu'on en fait est injuste.

C'est au nom et suivant les principes d'Aristote qu'il soutient ces dires : Le sujet de la pièce est mauvais parce qu'Aristote a dit que les mœurs devaient être bonnes au théâtre, or Chimène est de très mauvais exemple, c'est une fille dénaturée, c'est une fourbe, c'est un monstre, c'est une prostituée qui ne parle que de folies lorsqu'elle ne devrait parler que de son malheur ; en l'entendant, le spectateur n'a-t-il pas raison de penser qu'il va partir un coup de foudre pour châtier cette Danaïde ? Au contraire, un roi caresse cette impudique, son vice est près d'être récompensé, c'est une instruction pour le mal et un aiguillon pour nous y pousser, c'était bien de tels exemples qui faisaient que Platon voulait bannir les poètes de sa République !

Dans des termes toujours aussi mesurés, *le bon et généreux critique* prouve encore au nom d'Aristote

que la pièce du Cid choque les règles du poème dramatique et puis qu'elle manque de jugement en sa conduite. — Pour les vers, il les passe au crible avec un soin méticuleux, reproche à cet endroit une césure mal placée, ici un terme bas, et ailleurs trop d'emphase ; ce vers

Entre tous ces amants dont la jeune ferveur,

lui fait se demander si l'auteur a la prétention de parler français ou allemand, tant l'épithète *jeune* appliquée à *ferveur* lui semble improprement employée.

Cet hémistiche :

Et le sang qui m'anime

vaut à Corneille une leçon d'anatomie, science à laquelle il est accusé de ne connaître rien ; ce n'est point, lui apprend-on, le sang qui anime, car il a besoin lui-même d'être animé par les esprits vitaux qui se forment au cœur et dont il n'est, pour user du terme de l'art, que le véhicule.

Il reprend encore, comme expression impropre :

Leur brigade était prête.

Corneille y a-t-il pensé ? Il s'agit de cinq cents hommes, et c'est un trop grand nombre pour ne l'appeler que brigade ; il y a des régiments entiers qui n'en ont pas davantage, et quand on se pique de vouloir parler des choses, selon les termes de l'art, il en faut savoir la véritable signification, autrement on

paraît ridicule, en voulant paraître savant. Ailleurs Corneille, encore repris sur sa manière maladroite de parler des choses de la guerre, semble à Scudéry un bon bourgeois qui va à la garde.

La fin des OBSERVATIONS est longuement employée à prouver que le CID est une comédie espagnole dont presque tous les vers, la disposition comme toutes les pensées, sont tirés de Guilhem de Castro, et cela sans que Mondory, l'acteur chargé d'annoncer la pièce sur le théâtre suivant l'usage d'alors, ni les affiches, ni plus tard l'imprimeur, aient annoncé cet emprunt.

Scudéry en terminant s'inquiète que Corneille critiqué, ait assez peu de raison pour penser que *l'envie l'aura fait écrire, mais un vice si bas n'est pas dans son âme! et étant ce qu'il est, s'il avait de l'ambition, elle aurait un plus haut objet que la renommée d'un tel auteur!!*

Si je me suis arrêté si longuement sur cet injuste et violent écrit publié d'abord sans signature, mais dont le style et la manière laissèrent aussitôt deviner la plume, c'est que, dans cette misérable guerre faite au génie, il tint, oserai-je bien employer une telle expression? la place d'honneur! qu'imprimé trois fois du vivant de son auteur, on a vu, au siècle dernier, d'ignorants imprimeurs l'insérer dans les œuvres de Corneille dont ils venaient pourtant, dans la préface, de faire le plus pompeux éloge.

Ce fut un ami du poète attaqué qui d'abord réfuta ces audacieuses et injustes critiques; mais cette DÉFENSE DU CID ne fit qu'irriter davantage la ligue ennemie; Corneille prit bientôt après, avec une modé-

ration qu'on serait tenté de blâmer, le soin de répondre à son insolent adversaire. — « Quand vous avez traité, lui dit-il, la pauvre Chimène d'impudique, de prostituée, de parricide, de monstre, ne vous êtes-vous pas souvenu que la Reine, les Princesses et les plus vertueuses Dames de la Cour et de Paris l'ont reçue et caressée en fille d'honneur,... Pour me faire croire ignorant, vous avez tâché d'imposer aux simples, et avez avancé des maximes de Théâtre de votre seule autorité, vous vous êtes fait tout blanc d'Aristote et d'autres auteurs que vous ne lûtes, et n'entendîtes peut-être jamais.... Vous avez épluché les vers, jusqu'à en accuser un de manquer de césure, vous m'avez voulu faire passer pour simple traducteur, sous ombre de soixante et douze vers que vous marquez sur un ouvrage de deux mille, et que ceux qui s'y connaissent n'appelleront jamais de simples traductions.... Vous avez déclamé contre moi, pour avoir tu le nom de l'Auteur Espagnol, bien que vous ne l'ayez appris que de moi, et que vous sachiez fort bien que je ne l'ai célé à personne, et que même j'en ai porté l'original, en sa langue, à Monseigneur le Cardinal.... Si un volume d'OBSERVATIONS ne vous suffit pas, faites-en cinquante, tant que vous ne m'attaquerez pas avec des raisons plus solides, vous ne me mettrez pas en nécessité de me défendre, et de ma part je verrai avec mes amis si ce que votre libelle vous a laissé de réputation, vaut que j'achève de la ruiner..... »

Si Corneille eût voulu se montrer moins généreux, il eût pu user à son grand avantage des procédés employés contre lui, analyser, éplucher, déchiqueter

à son tour les dernières productions dramatiques de Scudéry : DIDON ou L'AMANT LIBÉRAL, et montrer ce que valait à l'œuvre celui qui se prétendait faire l'arbitre des règles et du goût. S'il n'eût même voulu que relever au hasard les audaces incroyables qu'on rencontrait dans ces deux dernières pièces, sa pauvre Chimène, comme il l'appelait tout ému, eût été bientôt vengée des affreuses épithètes qu'au nom de la morale, prétendait-on offensée, on lui avait si injustement appliquées.

Empruntons, à titre d'exemple du savoir faire de Scudéry et de sa morale si réservée, les doctrines enseignées par la sœur de Didon à ses filles d'honneur. Il s'agit de la résistance que doit faire une femme à l'amour qui lui est témoigné ; le sujet, entre de telles interlocutrices, a peut-être déjà le droit d'étonner, mais que dire des conseils eux-mêmes :

Je veux qu'elle résiste et puis qu'elle se rende,
La conquête facile est presque sans plaisir ;
Un cœur aime parfois qu'on choque son désir ;
Cette difficulté ne lui sert que d'amorce,
Et le guerrier fait cas d'une place qu'il force.
Je veux (quoiqu'un amant ait pu nous arrêter)
Qu'on ne lui donne pas ce qu'il doit acheter,
Et qu'il verse à grands flots, pour ce bien qu'on octroie,
Des larmes de douleur avant celles de joie.

L'acte II, qui met en scène l'épisode de la chasse, aurait pu être cité comme le chef-d'œuvre du burlesque et de l'inconvenance; les tendres propos d'Énée et les minauderies de la Reine y sont d'ailleurs du dernier galant :

ÉNÉE.

On ternit vos appas plutôt qu'on ne les flatte.
. . . . . .
On ne saurait parler de tant de belles choses,
Les lys sont trop communs aussi bien que les roses,
Le soleil tout de même.

Didon rougit, on le comprend, d'aussi flatteuses comparaisons :

Votre civilité me fait changer de teint;
Vous voyez la rougeur dont mon visage est peint.
De grâce, épargnez-moi!

Alors, comme dans le texte de Virgile, car il est emprunté bien plus servilement que l'espagnol à Guilhem de Castro,

Interea magno misceri murmure cœlum
Incipit.

Un orage terrible vient interrompre cette aimable conversation; Didon troublée s'écrie :

Hélas! je perds le cœur dedans cette aventure.
Ma sœur, femmes, veneurs, venez voir mon trépas!

Calme, au milieu de la tempête, le pieux Énée continue ses doux propos :

Madame, ne craignez, les dieux ne meurent pas!
Trouvez bon seulement, pour vous tirer de peine,
De nous mettre à couvert dans la grotte prochaine.
L'orage finira, chaque chose à son tour,
Violent et durable est en mon seul amour.

Tous les deux, Didon et Énée, entrent à ce moment dans cette grotte, y restent jusqu'à la dernière scène de l'acte; à ce moment Énée sortant seul regarde l'horizon, étend la main pour se rendre un compte exact de l'état de l'atmosphère et dit :

Madame, il ne pleut plus, Votre Majesté sorte.

Sur cette invitation Didon arrive à son tour, et conclut l'incident par ces vers ridiculement prétentieux :

Antres toujours privés de la clarté du jour,
Seuls et secrets témoins de mes serments d'amour,
Si l'on peut trop aimer, que la faute en soit grande,
N'ayez jamais d'écho si l'on vous le demande.
. . . . . .
Mais la nuit nous surprend, il faut trouver ma sœur.
Pour appeler quelqu'un montons sur cette roche.

ÉNÉE s'écrie :

Holà, hé! l'on répond; la voix est déjà proche,
Holà. hé! la voici.

A cet appel, tous les chasseurs sont accourus mouillés jusqu'aux os; Cléanthe, en particulier, est dans un état tout à fait fâcheux,

son habit est percé
Par l'abondance d'eau que le ciel a versé.

Une fois cette critique entreprise, la seule difficulté eût été de ne pas reproduire la pièce tout entière;

comment omettre, au moins, de citer la traduction du

Monstrum horrendum, ingens, cui quot sunt corpore plumæ,
. . . . . .
Tot linguæ.

Ce monstre tout de voix, cette fille emplumée
Qui vole dans les Cours (j'entends la Renommée),

N'est-il pas rendu là d'un style à faire jaloux son meilleur ami Scarron, dont toute la vanité, comme on sait, n'aspirait qu'au seul titre d'Empereur du burlesque, Ier du nom.

Pour ne me point perdre dans ce labyrinthe du ridicule, je ne rapporterai plus que l'ordonnance du bûcher que se fait élever Didon :

Toi, Barcé, promptement si mon repos t'est cher,
Au milieu de la cour élève un grand bûcher,
Après, mets-y dessus le portrait et l'épée
De l'infidèle amant de qui je suis trompée,
Sa casaque et son lit, de sorte qu'aujourd'hui
Il ne nous reste rien de ce qui fut à lui !

Si l'œuvre de Guilhem de Castro inconnue en France jusqu'à l'heure où Corneille l'avait introduite sur notre scène, avait tout à coup joui d'une renommée aussi grande, elle le devait au génie qui l'avait interprétée, animée, immortalisée ; l'illustre auteur de l'ÉNÉIDE, au contraire, lourdement, maladroitement imité, n'avait-il pas reçu de Scudéry, je ne dirai pas une atteinte à sa gloire, mais le plus pitoyable de tous les affronts ?...

Cette DIDON n'eut aucun succès ; dans sa vanité aveugle, l'auteur en convint dans ces termes

étranges : « Comme je ne déguise pas la vérité, j'avoue ingénuement que par des raisons *qui ne me regardent point*, cette pièce n'a pas eu le bonheur des autres. »

La fortune devait encore le trahir, car L'AMANT LIBÉRAL qu'il donna ensuite, peu de mois avant l'apparition du CID, bien que fort loué par lui-même et soutenu par ses amis, ne réussit pas mieux.

Je ne chercherai pas à montrer dans cet imbroglio emphatique emprunté à Cervantes, qui n'y est sans doute pas plus respecté que tout à l'heure ne l'était Virgile, les causes possibles de cet insuccès. Ce serait d'ailleurs un soin inutile : Scudéry incapable de déguiser la vérité (il l'affirme du moins), raconte que les destins trop peu soucieux des peines et du mérite des auteurs l'avaient ainsi décidé : « Or, comme les mauvaises constellations ne sont pas si tôt passées, L'AMANT LIBÉRAL qui vint ensuite de cette Reine de Carthage, se sentit un peu de son malheur et ne fut que médiocrement loué... »

Je le répète volontiers, si Corneille moins généreux eût relevé, mis en relief ces fautes et tant d'autres accumulées dans les deux pièces de Scudéry qui avaient précédé son CID, il aurait arrêté la ligue qui s'était formée contre lui ; sa réponse certainement trop réservée à un adversaire si vulnérable encouragea toutes les médiocrités à s'élever contre lui ; il leur parut qu'on pouvait attaquer sans crainte de revanche fâcheuse ; les pamphlets abondèrent dès lors, les uns signés, les autres anonymes. Le Besançonnais Mairet, auquel une tragédie intitulée SOPHONISBE avait autrefois donné une heure de gloire que le CID

lui semblait devoir définitivement faire oublier, entra le second en lice. Dans un placard violent et qu'il signa seulement du nom de l'auteur du Cid espagnol, il renouvela l'accusation de plagiat en six misérables strophes dont la dernière suffira à faire apprécier le goût et le mérite :

> Donc, fier de mon plumage, en Corneille d'Horace
> Ne prétends plus voler plus haut que le Parnasse.
> Ingrat, rends-moi mon Cid jusques au dernier mot;
> Après tu connaîtras, Corneille déplumée,
> Que l'esprit le plus vain est souvent le plus sot,
> Et qu'enfin tu me dois toute ta renommée.

Corneille ne se put tenir de répondre à ces vers insolents, et plein d'une juste irritation, il écrivit en forme de rondeau la plus piquante de ses épigrammes :

> Qu'il fasse mieux, ce jeune jouvencel
> A qui le Cid donne tant de martel
> Que d'entasser injure sur injure,
> Rimer de rage une lourde imposture,
> Et se cacher ainsi qu'un criminel.
> Chacun connaît son jaloux naturel,
> Le montre au doigt, comme un fou solennel,
> Et ne croit pas, en sa bonne écriture,
> Qu'il fasse mieux.

Mairet se donna bien garde d'accepter le défi et craignant sans doute les résultats d'une comparaison qu'il prévoyait ne devoir pas être à son avantage, à partir de ce moment, bien qu'âgé seulement de trente-quatre ans, il renonça pour jamais au théâtre auquel il avait donné douze comédies ou tragédies. Sa verve poétique, troublée dans sa quiétude habi-

tuelle, ne sut plus désormais exhaler que petits vers galants, sonnets, odes, épigrammes, madrigaux ; tous les dieux de l'Olympe, toutes les banalités mythologiques furent requises par lui pour flatter tour à tour Richelieu, la Reine, Louis XIII, les grands, les nobles, les plus riches dames de la cour Sa jeunesse avait goûté de la gloire sans profit, son âge mûr, sa vieillesse plus expérimentés préférèrent le profit, sans désir de vaine gloire. Dans une de ses préfaces il s'est prononcé très nettement sur ces questions : « Il est vrai qu'on nous fait au Louvre des sacrifices de louanges et de fumées, comme si nous étions les Dieux de l'Antiquité les plus délicats, où nous aurions besoin qu'on nous traitât plus grossièrement, et qu'on nous offrît plutôt de bonnes hécatombes de Poissy, avec une large effusion de vin d'Arbois, de Beaune et de Condrieu. On nous amuse encore d'une certaine couronne imaginaire de laurier qui ne pourrait nous servir, quand même elle serait effective, qu'à l'assaisonnement d'une carpe au court bouillon, ou tout au plus qu'à la décoration d'un jambon de Mayence. » Quelle étrange hallucination tenait donc ce poète si peu perdu dans les nuages, lorsque, terminant son dernier pamphlet contre le grand tragique, il prophétisait ironiquement à Corneille le sort qui l'attendait lui-même ? « Adieu, Monsieur Corneille, mon ami, si vous passez votre quartier d'hiver à Paris, je ne manquerai pas de me donner la satisfaction de vous y voir. . . Que cette curiosité toutefois ne vous oblige pas absolument à prendre le coche ou la mazette ; si vous n'avez point de plus importante affaire en Cour que celles du

poème dramatique, je vous conseille de demeurer à Rouen, et vous tenir clos et couvert à la faveur des lares paternels ou maternels ,

> Là vous ferez de mauvais vers
> En attendant que les années
> Etouffent les effets pervers
> De vos malices étonnées. »

Un des plus empressés distributeurs officieux des pamphlets de Mairet était un mauvais poète orléanais, Claveret, dont le nom n'est sorti de l'oubli profond où il méritait de rester plongé que par sa participation à cette célèbre querelle. Ce fut pour lui une occasion heureuse de se venger de Corneille qui, à son grand déplaisir, s'était permis de faire la comédie de la PLACE ROYALE à l'heure où lui-même pensait faire représenter une pièce sous un titre semblable. Claveret ne s'en tint pas à ce rôle effacé, il prit lui-même la plume, et de concert avec Mairet fit, un an durant, aussi grande dépense qu'il le put, d'encre, de bile et d'invectives grossières. Il était une raillerie que n'avait sans doute pas osé trop accentuer M. Georges *de* Scudéry, ni non plus M. Jean *de* Mairet, noble d'assez nouvelle promotion, mais qui n'en portait pas moins fièrement dans ses armoiries la pertuisane d'or en champ de gueules. Claveret que n'avaient ennobli ni ses ancêtres, ni ses talents, pouvait tout à son aise se la permettre et il n'y manqua point. Or, après avoir repris en sous œuvre les appellations déjà dites et redites par rapport à Corneille, d'orgueilleux traducteur, de simple copiste, de voleur, de stupide, etc . . , il plaisante surtout Corneille au

sujet de sa noblesse. Il l'appelle avec affectation *Monsieur du Cid*, lui dit que son titre est trop nouveau pour pouvoir imposer le respect, lui reproche de ne l'avoir point jusqu'à présent illustré par quelque acte vraiment héroïque, et l'engage à prendre garde d'effacer son blason encore tout frais. A un autre endroit, il s'inquiète de la manière dont il pourra jamais porter son épée; elle ne manquera point de le gêner, lui qui, ne gardant rien de tant de vaillance qu'il prête à ses héros, fait profession publique de poltronnerie. Il ne tarit pas de quolibets à ce propos, et par là on a la juste proportion de la délicatesse, comme aussi de l'imagination féconde de cet aimable critique. Disons même qu'on prête à ce pauvre écrivain une persévérance peu commune dans l'exploitation de son unique idée au service de sa haine singulière. En 1664, Louis XIV ayant révoqué toutes les lettres de noblesse accordées depuis trente ans pour confirmer seulement celles qui avaient été la récompense de services signalés, on crut, paraît-il pendant quelque temps, que Corneille perdrait le titre accordé à son père en 1637; Claveret, à cette agréable nouvelle, sentant se réveiller ses griefs et sa haine, écrivit une comédie en cinq actes, intitulée: L'ECUYER OU LES FAUX NOBLES MIS AU BILLON, dédiée aux vrais nobles de France. L'attaque tentée par cette rapsodie ne fut probablement pas aperçue par le grand homme qu'elle espérait humilier; du reste, en lisant aujourd'hui cette pièce au-dessous du médiocre, que ne ranime ni l'éclat d'un seul vers, ni une pensée de quelque valeur, on se prend à douter qu'elle ait jamais eu la volonté ou l'espoir téméraire d'atteindre si haut.

Qu'on ne croie pas que Scudéry eut abandonné son œuvre d'envie au seul zèle de ces comparses ; resté sur le terrain pour encourager les plus timides, il continuait lui-même le combat, et ne se retira que le dernier. En toute circonstance sa jalousie trouvait à se satisfaire, tantôt par la mise au jour d'un nouveau pamphlet, ou par voie d'allusion dans quelque écrit, apparemment étranger au débat qui ne cessait de le préoccuper. C'est ainsi qu'on le voit, en dédiant à Anne d'Autriche sa tragi-comédie L'AMANT LIBÉRAL, se souvenir, s'inquiéter de l'accueil et des applaudissements donnés par cette Reine à la pièce du CID. Suivant lui, Corneille en avait à tort argumenté en faveur du succès de son œuvre. C'était seulement bonne grâce, indulgence, clémence de la part d'Anne d'Autriche, mais nullement, comme on avait pu le croire, comme on s'était plu à le proclamer avec orgueil, une réelle marque d'estime. La Reine n'aurait pu, avec la droiture de son jugement, applaudir un écrit d'aussi mince valeur. — « Madame, disait au début la dédicace de Scudéry, je n'aurais jamais eu l'audace d'offrir ce poème à V. M., si je n'avais appris qu'il a eu l'honneur de lui plaire toutes les fois qu'on l'a représenté devant elle. Il est vrai qu'en cela ma joie n'est pas sans quelque crainte, parce que je n'ignore pas aussi *que sa bonté lui fait approuver en apparence ce que son jugement condamne en effet.* » — Si ce trait perfide semble être resté inaperçu ou incompris par les critiques modernes, il ne faut point douter, que sans besoin de commentaire, il avait été interprété, dans son véritable sens, à l'époque de cette célèbre querelle.

C'était certainement une audacieuse et aussi une très adroite réponse au passage de la lettre de Corneille le plus délicat à réfuter : Scudéry faisait ainsi de la Reine, en dehors de sa volonté et sans qu'elle pût songer à s'en défendre, un de ses plus nobles tenants.

Il avait d'autant plus le désir d'avoir, ou de paraître avoir de nombreux partisans, que son chatouilleux amour-propre avait souvent été troublé par des réponses à ses OBSERVATIONS, donnant des avis motivés tout à fait contraires à ses injustes conclusions. Quelque effort qu'il eût fait, tous les auteurs n'étaient point entrés dans la ligue qu'il avait formée. Rotrou, en particulier, malgré les plus insidieuses excitations, était resté très ouvertement fidèle à Corneille, ajoutant à la valeur de ses propres écrits la renommée d'une illustre amitié. Balzac, qui faisait autorité dans ses appréciations littéraires, avait écrit à Scudéry, avec tous les plus honnêtes ménagements, son propre jugement peu en rapport avec ces critiques, et venait de le faire imprimer : on y lisait, par exemple, que savoir l'art de plaire ne valait pas tant que de savoir plaire sans art, et il continuait très finement à l'appui de ce principe : « Vous dites, Monsieur, qu'il a ébloui les yeux du monde, et vous l'accusez de charme et d'enchantement, je connais beaucoup de gens qui feraient vanité d'une telle accusation, et vous me confesserez vous-même que si la magie était une chose permise, ce serait une chose excellente. Ce serait, à dire vrai, une belle chose de pouvoir faire des prodiges innocemment, de faire voir le soleil quand il est nuit,

d'apprêter des festins sans viande, de changer en pistoles les feuilles de chêne, et le verre en diamant. C'est ce que vous reprochez à l'Auteur du Cid, qui, vous avouant qu'il a violé les règles de l'art, vous oblige de lui avouer qu'il a un secret qui a mieux réussi que l'art même, et ne vous niant pas qu'il a trompé toute la Cour et tout le peuple, ne vous laisse conclure de là, sinon qu'il est plus fin que toute la Cour et tout le peuple, et que la tromperie qui s'étend à un si grand nombre de personnes est moins une fraude qu'une conquête.... »

Le public non plus ne s'était pas lassé de son admiration, excité au contraire par la guerre qu'il voyait faire à l'objet de ses applaudissements, il venait chaque jour plus enthousiaste protester contre tous ces méchants écrits, il y répondait même de temps à autre par quelque libelle dans lequel l'*Observateur*, comme on l'appelait, n'était point ménagé. Scudéry irrité, eût voulu trouver quelque texte de loi qui lui aurait permis d'injurier et d'imprimer ses pamphlets tout en interdisant à ses adversaires le droit de lui répondre. Chapelain, confident de ses ennuis et de ses désirs, lui écrivait un jour à ce propos : « Je n'ai point vu les nouveaux libelles que vous me dites avoir été faits contre vous ; je suis marri que vous ayez ce nouveau sujet de plainte, mais nous n'avons nulle juridiction sur ces fâcheux écrivains qui barbouillent le papier, et qui abusent de l'indulgence des magistrats et de la patience du peuple. »

La victoire semblait donc à la veille de lui échapper, il fallait à tout prix un triomphe éclatant. Scu-

déry imagina de demander à l'Académie son jugement.

S'il eut été possible, à cette heure encore, de se faire illusion sur le mobile qui l'avait poussé à cette déplorable querelle, les termes de la lettre qu'il écrivit à l'illustre Académie pour saisir du débat les juges auxquels il en appelait, auraient été une nouvelle et incontestable preuve de sa jalousie haineuse et de sa mauvaise foi. A ce tribunal, qu'il a seul choisi, et déjà si suspect par son origine, il ne se contente pas de remettre simplement et loyalement les pièces du procès : le CID imprimé et ses OBSERVATIONS ; il adresse aux Académiciens et au public un nouveau pamphlet. En dépit de quelques honnêtes phrases qui n'ont point d'autres pudeurs que de paraître des moyens oratoires, il ne demande point un jugement impartial, mais bien une condamnation formelle. Il annonce qu'il a pris le soin de tous les préliminaires difficiles et pénibles ; grâce à son courage et à ses attaques persévérantes, l'ennemi est déjà abattu, il n'y a plus qu'à le frapper. Les Académiciens pourraient-ils hésiter entre l'écrivain qui s'honore de leur élever un trône et celui qui ne songe qu'à les humilier tous ; pour leur gloire, comme pour la gloire de la France, ils doivent exalter Scudéry et condamner Corneille !

« Il n'est pas glorieux, disait-il en propres termes, de frapper un ennemi que nous avons jeté par terre ; bien qu'il nous dise des injures et qu'il est comme juste de laisser la plainte aux affligés quoiqu'ils soient coupables, *je ne veux point répartir à ses outrages par d'autres, ni faire d'une dispute académique*

une querelle de crocheteurs..... Que Monsieur Corneille paraisse donc devant votre tribunal où je le cite, puisqu'il ne peut lui être suspect ni d'injustice ni d'ignorance ; qu'il s'y défende de plus de mille choses dont je l'accuse en mes OBSERVATIONS, et lorsque vous nous aurez entendus, si vous me condamnez, je me condamnerai moi-même, je me croirai ce qu'il me croit, *je l'appellerai mon maître*, et par un livre de rétractations, *je ferai savoir à toute la France que je sais que je ne sais rien*. Mais à dire vrai, j'ay bien de la peine à croire qu'il veuille descendre du premier rang, où beaucoup, dit-il, l'ont placé, jusqu'au pied du trône que je vous élève, et reconnaître pour juges ceux qu'il appelle ses inférieurs..... Prononcez, ô mes juges, un arrêt digne de vous, et qui fasse voir à toute l'Europe que le CID n'est point le chef-d'œuvre du plus grand homme de France, *mais oui bien la moins judicieuse pièce de Monsieur Corneille lui-même*. Vous le devrez, et pour votre gloire en particulier, et pour celle de notre nation en général, qui s'y trouve intéressée, vu que les étrangers qui pourront voir ce beau chef-d'œuvre, eux qui ont eu des Tasse et des Guarini, croiraient que nos plus grands maîtres ne sont que des apprentis !.... »

Qui ne comprendrait, au ton fier de cette requête, l'espoir que donnait à Scudéry l'influence intéressée du ministre ? Elle ne devait pas lui manquer. Ce n'est pas au moins que l'Académie n'eut été dès le principe fort embarrassée de ce jugement qu'on lui demandait. Pélisson son historien a raconté toutes ses hésitations. Richelieu afin de la décider dut lui

faire savoir qu'il attendait d'elle qu'elle prononçât entre les deux parties, et en même temps il laissa pressentir de quel côté il désirait voir pencher la balance. Corneille ne prévoyait que trop les conséquences d'un tel arbitrage. Il refusa d'abord, puis s'inclinant aussi sous la même suprême volonté, il se résigna par ces seuls mots ; « Puisque cela doit divertir son Éminence, je n'ai rien à dire. »

La délibération fut laborieuse, pleine d'incidents : on se reprit en plusieurs fois dans la rédaction de ce jugement où il fallait, compromis difficile, sauvegarder l'honneur de l'Académie naissante et la volonté bien connue de son fondateur. Après cinq mois d'une attente longue pour tous, l'arrêt fut enfin livré à l'impression.

On sent les deux intérêts se combattre dans ce curieux document. Citons à son honneur ce court passage, trop modeste atténuation apportée à la sévérité de l'ensemble : « La véhémence des passions, la force et la délicatesse des pensées, et cet agrément inexplicable qui se mêle dans tous les défauts du Cid, lui ont acquis un rang considérable entre les poëmes de ce genre. Si son auteur ne doit pas toute sa réputation à son mérite, il ne la doit pas toute à son bonheur, et la nature lui a été assez libérale pour excuser la fortune si elle lui a été prodigue. » C'était, il faut le croire, dans les circonstances où se trouvait l'Académie, laisser autant qu'il lui était possible briller un rayon de vérité ! Mais à sa honte, et non à celle de Corneille, elle osa en même temps publier les conclusions suivantes : Le sujet du Cid n'est pas bon ; il pèche dans son dénoûment ; il est chargé

d'épisodes inutiles ; la bienséance y manque en beaucoup d'endroits ; il y a beaucoup de vers bas, et de façons de parler impures. Elle osa, ce qui donne la mesure exacte de la valeur et de l'équité de son jugement, qualifier de *larcins* les emprunts faits à la pièce espagnole !

C'étaient les propres conclusions de Scudéry en grande partie accueillies. Ce dernier, pour empêcher qu'on se méprît sur la portée de la longue rédaction, parfois un peu ambiguë, des SENTIMENTS DE L'ACADÉMIE et pour affirmer devant tous sa victoire, écrivit, publia bien vite, à titre de remerciement, une LETTRE A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE SUR LE JUGEMENT FAIT DU CID ET DE SES OBSERVATIONS.

Ne lui discutons pas ce triomphe éphémère, ce fut peut-être sa plus grande mais aussi sa dernière joie. Tandis que Mairet, reconnaissant implicitement son infériorité, s'était retiré du théâtre, Scudéry au contraire y avait reporté la lutte. C'était la placer enfin sur son véritable terrain. Envieux de démontrer combien les ressources de son imagination l'emportaient sur l'esprit, suivant lui, moins heureusement doué de son adversaire, il donna en 1639 l'AMOUR TYRANNIQUE, et véritable phénomène de fécondité, de 1640 à 1643 : EUDOXE, ANDROMIRE, IBRAHIM, ARMINIUS, AXIANE, cinq tragi-comédies en moins de trois ans ; vous vous souvenez des éloges ironiques que Boileau a fait de sa fertile plume. — Mais les mauvaises influences sidérales, dont il s'était déjà dit le jouet, ne devaient plus désormais l'abandonner. En lisant ces productions qui s'en pourrait étonner ? Vainement le génie de Corneille avait relevé l'art dramatique et modifié

le goût public en ne le faisant plus sensible qu'aux véritables beautés ; Scudéry aveuglé par une vanité incurable, n'en avait su rien voir, et, confiant en sa seule manière, il avait encore outré ses défauts, fait ses conceptions plus singulières, ses héros plus extravagants, ses péripéties plus nombreuses et plus invraisemblables. Il n'avait d'ailleurs rien changé aux petits moyens accessoires employés jadis par lui pour donner la note à ses admirateurs, peut être aussi à la postérité ; au cours de chacune de ses préfaces, il avait toujours, avec le même sans-gêne, loué le choix de son sujet, la disposition des scènes, l'imprévu du dénouement, la noblesse du style, relaté surtout, avec grand orgueil, les éloges sans nombre que lui avaient valu, de la part des plus illustres personnages, tant de mérites à la fois. Dans une circonstance particulière où le succès devait avoir une importance capitale, il ne se fit même pas faute d'appeler à son aide un secours étranger en se faisant écrire une longue et très complète apologie.

C'était en 1639 : Scudéry, depuis plus d'un an, tout rayonnant de gloire de par Messieurs de l'Académie, venait de composer et faire jouer avec un succès fort contestable son AMOUR TYRANNIQUE ; il importait, on le comprend, au triomphateur de ne pas faire une chute trop apparente, à ses juges de n'en pas recevoir trop rudement le contre-coup. Parmi ses amis, il comptait le poète Sarrazin auquel il demanda un long mémoire sur la Tragédie en général, dans lequel celui-ci entremêlerait agréablement, avec les doctrines d'Aris-

tote, l'apologie de sa pièce, et puis, comme Scudéry tremblait surtout de voir Corneille dont il n'avait jamais compris le cœur ni l'esprit, user de représailles en critiquant l'œuvre nouvelle, il pria son panégyriste de bien laisser apercevoir la main puissante de Richelieu prête à châtier l'audacieux qui s'aviserait de trouver la pièce mauvaise, qui oserait surtout en publier une critique quelconque. Sarrazin, tant par l'agrément de son style que par l'affection qu'il lui portait, était un des beaux esprits de ce temps le plus propre à prendre en main sa cause ; il était plutôt connu comme poète que comme critique, mais ainsi que sa parole, sa plume avait toutes les habiletés et toutes les souplesses. Sarrazîn ne lui marchanda point cet important service. Pendant plus de vingt grandes pages in-4°, il tenta de prouver au public, qui s'en souciait fort peu et n'en devait rien croire, que L'AMOUR TYRANNIQUE de Monsieur de Scudéry était un poème *si parfait, si achevé que si le temps n'eût point envié au siècle de Louis-le-Juste la naissance d'Aristote ou que Monsieur de Scudéry eût écrit sous l'empire d'Alexandre, ce philosophe aurait réglé une partie de sa Poétique sur cette excellente tragédie !!!* Enfin, fidèle de tout point à sa mission, il mit, aussi effrayante que possible, l'image de Richelieu dans sa péroraison : « Ce grand esprit ayant été charmé de ce poème, et ayant cru avec raison qu'on ne pouvait rien écrire que d'impertinent contre un ouvrage si parfait, a défendu à son Auteur de répondre, si jamais *la malice des hommes l'attaquait au préjudice de la vérité.* Si bien que pour cette rai-

son nous jugeons que cette tragédie est au-dessus des attaques de l'envie, et par son propre mérite, et par une protection *qu'on serait plus que sacrilége de violer, puisque c'est celle d'Armand, le Dieu tutélaire des Lettres,* »

La précaution était inutile, personne n'eut trouvé intéressant de démontrer, ce qui était évident pour tous, que la pièce aussi fidèle que possible aux règles d'Aristote, n'en était pas moins pitoyable et que ses vers étaient des plus mauvais.

Pour Corneille, il y songeait moins que tout autre : froissé comme il le devait être des SENTIMENTS DE L'ACADÉMIE, malgré le conseil de ses amis qui avaient ébauché à la hâte une réfutation de l'inique jugement, il avait regagné en silence sa ville natale ; le coup, en effet, avait été des plus douloureux, et presque inattendu par la conviction qu'il avait conservée persévéramment de la valeur de son œuvre. Il eut un long moment de trouble et d'indécision ; il n'était pourtant point, comme l'avait osé écrire à Balzac Chapelain, le ridicule auteur de la PUCELLE, « rebuté du métier par les injures de Scudéry ni la veine tarie », il était seulement désabusé de la bonne foi des hommes. A la fin cependant, consolé par sa famille, encouragé par ses amis, il se prit du généreux désir de reconquérir cette gloire qu'on semblait lui avoir ravie. Malgré qu'il eut paru comme accablé sous la puissance, sous l'audace de ses adversaires, il se retrouva ce qu'il était par nature, noble autant que poète, et prépara une justification bien autrement probante que celle qu'on craignait de lui. Déjà son cœur ne s'émeut de ces pénibles souvenirs, que

par la volonté et l'espoir de forcer à l'admiration ses contempteurs eux-mêmes ,

Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance.

Des libelles, des pamphlets, même au profit de sa propre défense, il lui répugne désormais d'en écrire ; la flamme qu'il sent en lui ne veut plus se montrer dans ces œuvres de scandale, mais bientôt, elle se réveillera vive, éclatante à la lecture des énergiques récits des historiens et des poètes de l'antiquité. Elle jaillit tout d'un coup dans HORACE, CINNA, POLYEUCTE, POMPÉE, ces admirables fruits de son imagination, ces créations de son génie qui en apparaissant sur la scène vinrent confondre l'envie et affirmer sa gloire. Par une admirable et rapide transformation, la vérité fut enfin ramenée dans la Tragédie ; après avoir animé d'un souffle surhumain les conceptions du poète , elle y restera comme dans son domaine, victorieuse des fables ridicules et des extravagances mensongères. L'idéal dramatique de Corneille, ces ressorts, on peut oser l'affirmer jusqu'à lui restés étrangers à la scène française, l'héroïsme et la passion combattus ou exaltés par la volonté , firent entendre par la bouche de ses héros leurs plus nobles accents ; ils remplacèrent la boursouflure, l'emphase, la trivialité, les vaines ou maladroites déclamations ; le Théâtre, retrouvant, agrandissant sa voie, devint un enseignement véritable pour le goût public d'abord étonné, indécis, bientôt captivé, épuré et transformé ! Le CID fut alors défendu comme il le

devait être, non plus par la vivacité des répliques à la jalousie qui ne demandait qu'un aliment pour se faire plus ardente encore, non plus par la logique du raisonnement combattant les vaines subtilités des règles antiques contre des adversaires qui ne voulaient pas être persuadés, mais par ces nouveaux enfantements du génie qui mirent dans les cœurs des sen sations nouvelles, profondes, irrésistibles. Chimène et Rodrigue furent désormais compris par tous, et par tous admirés, dans cette situation vraiment dramatique où les avaient placés le plus imposant des devoirs et la plus violente des passions. Chacun reconnut dans ces combats, dans ces triomphes et ces défaites, l'image fidèle du cœur humain, l'histoire de ses élans, de ses défaillances, de ses plus poignantes douleurs au milieu desquels se laisse apercevoir jusqu'à la fin, illusion ou réalité, la lueur consolatrice de l'espérance.

Le Temps, l'inflexible justicier, a accompli sa mission, les renommées d'intrigue ont disparu !,.. Les noms de ces écrivains, jaloux d'une gloire qu'ils enviaient parce qu'ils ne pouvaient l'atteindre, sont à peine venus jusqu'à nous, et presque sans œuvres ; Corneille, au contraire, nous est resté avec ses écrits et avec son âme, renommée pure, génie mâle et énergique, l'auteur préféré des cœurs élevés ; qui le lit ou l'entend sent vibrer tout son être, c'est le poète du devoir, du sacrifice, des résolutions généreuses, héroïques ! Laissez-moi, Messieurs, m'inspirer de votre pensée pour qualifier heureuse notre ville d'avoir vu naître Corneille, d'avoir pu inscrire, sur le fronton

de son Lycée, souvenir de gloire et programme d'honneur, ce nom qui lui appartient à tant de titres et que ne tentera désormais d'y effacer aucune révolution. Permettez-moi enfin, en terminant, d'interpréter vos plus chères espérances en proclamant à jamais grande notre France qui, reconnaissant Corneille illustre parmi ses plus illustres poètes, saura toujours retremper ses forces à la source saine et vivifiante de ses admirables productions.

RÉPONSE

AU DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. C. LORMIER,

PAR M. LE Dr A. FOVILLE

Président

MESDAMES, MESSIEURS,

Tous les éloges dont Corneille peut être l'objet, Racine, le seul de nos poëtes tragiques qui lui soit comparable, les a pour ainsi dire résumés d'avance en une seule ligne, celle où il le qualifie de « person-« nage véritablement né pour la gloire de son pays. » La France, tout entière, s'est attribuée cette gloire avec raison ; mais on ne saurait nier que la ville de Rouen ait, d'une manière toute spéciale, le droit de s'en enorgueillir.

Vous ne pouviez donc, Monsieur, pour vous présenter à l'Académie de Rouen, choisir un personnage plus sympathique que celui du poëte qui est resté la

plus grande figure littéraire de la Normandie et le patron le plus illustre de notre Compagnie. De tout temps l'Académie de Rouen s'est montrée singulièrement respectueuse pour la mémoire du grand Corneille et particulièrement dévouée au culte de sa réputation.

Parmi nombre de témoignages que je pourrais en rapporter, je me contenterai de deux citations empruntées à deux de nos anciens confrères les plus connus.

En 1848, M. le Dr Hellis, qui fut si longtemps notre trésorier, terminait un important mémoire sur les portraits peints et gravés de Pierre Corneille, en disant de ce poëte: «_S'il est partout connu et « admiré, nulle part son culte n'a été plus fervent « qu'à notre Académie._

« Il préside à nos séances, il est l'âme de nos « réunions, le lien de notre confraternité; il nous « protége de son égide et nous ombrage des rayons « de sa gloire. Nos plus beaux jours sont ceux où « l'on vient nous parler de ses œuvres ou nous révé- « ler quelque particularité de sa vie. »

Et pour mieux justifier cette péroraison, M. Hellis venait lui-même de lire un travail critique des plus intéressants sur les divers portraits de l'auteur du *Cid*, et d'annoncer qu'il avait retrouvé, dans un château des environs de Pont-Audemer, son portrait le plus fidèle et le plus authentique, peint en 1647 par Ch. Lebrun; il offrait en même temps à l'Académie la copie de ce portrait due à un peintre contemporain, portant le même nom de Lebrun et qui, depuis cette époque, fait dans la salle de nos séances pendant à

la copie du portrait de Thomas Corneille peint en 1700 par Jouvenet (1).

Dans la séance publique de l'année suivante, le 1er août 1848, M. Ballin, archiviste de l'Académie, énumérait la longue liste des travaux relatifs à Corneille, ou pour mieux dire, des hommages rendus à sa mémoire, figurant sur les registres des procès-verbaux de ses séances, depuis sa création Telle est l'importance des œuvres originales énumérées dans ce travail qu'il serait désormais impossible de prétendre connaître à fond l'histoire de Corneille sans en avoir fait une étude sérieuse. Aussi, en terminant sa longue énumération, M. Ballin était-il autorisé à dire : « Vous le voyez, Messieurs, l'Académie, depuis « sa création, n'a jamais laissé passer qu'un petit « nombre d'années sans s'occuper du génie qui doit « être à jamais la gloire de la ville de Rouen et de la « France entière. »

Nous pouvons encore en dire autant ; il suffit, en effet, de parcourir nos Précis, depuis trente ans, pour s'assurer que cette pieuse coutume n'est pas tombée en désuétude (2), et que jamais la chaîne des travaux

(1) Cette copie est de M. Balan ; elle a été offerte à l'Académie, le 25 mars 1847, par M. Néville.

(9) En 1861, l'Académie s'occupait d'un ensemble de recherches dues à MM. de la Tour et Mallet, établissant que le *Cid* de Diamante, loin d'être antérieur à celui de Corneille, comme l'avait avancé légèrement Voltaire, lui était postérieur de vingt ans.

En 1862, M. Edouard Frère vengeait l'honneur de Pierre Corneille, qui avait été désigné comme l'auteur d'un poème libertin intitulé : *L'occasion perdue recouverte*, dont le véritable auteur était un sieur de Contenac ; la confusion avait été due à ce que,

relatifs à Corneille, dans notre Compagnie, n'a été interrompue ; en lui consacrant aujourd'hui votre discours de réception, vous vous êtes donc mis d'emblée, Monsieur, dans le courant d'une des traditions qui lui sont les plus chères.

J'ajouterai, sans crainte d'être contredit par personne, pas même par vous, qui venez de nous redire avec le maître :

La fausse humilité ne met plus en crédit,

que votre coup d'essai, dans cette enceinte, a été un de ces coups de maîtres qu'un des vers les plus populaires du *Cid* a rendus justement célèbres.

Nous ne devions pas, du reste, attendre moins de

sur le titre de ce poëme, le nom de l'auteur était représenté par un simple C.

En 1864, M. de Lérue vous lisait un historique scrupuleusement exact de la construction du Pont-de-Pierre et de l'érection de la statue de Corneille sur le terre-plein qui en sépare les deux parties.

La même année, la séance publique était remplie par le discours de réception de M. Vavasseur et la réponse du Président, M. Nion, consacrés l'un et l'autre à l'étude de Corneille comme poëte comique.

En 1866, l'Académie indiquait comme sujet du prix Bouctot à décerner au meilleur tableau dont le sujet serait puisé dans l'histoire de la Normandie, l'épisode si connu de Corneille faisant raccommoder sa chaussure rue de la Parcheminerie.

En 1870, M. Dumesnil, vous rendant compte des travaux de M. Gosselin, insistait particulièrement sur la notice relative à la maison de campagne de la famille de Corneille, au Petit-Couronne, et rendait hommage au zèle déployé par notre regretté confrère, M. Frédéric Deschamps, pour parvenir à conserver cette intéressante relique en la faisant acheter par le département.

vous, et ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Académie a eu l'occasion d'apprécier votre sérieuse érudition, votre grand amour pour les études bibliographiques, et surtout pour les vieux auteurs normands.

Il y a quelques années, elle avait proposé comme sujet à traiter pour un de ses prix de littérature : *une Etude sur les fabulistes nés en Normandie*. Vous avez envoyé un mémoire à ce concours, Monsieur, et l'Académie a été heureuse de vous décerner le prix; cet honneur n'était-il pas bien mérité par l'importance et l'originalité de votre travail? Vous y remontiez jusqu'au XII$_e$ siècle, pour retrouver, dans le Bestiaire de Philippe de Thann et dans celui de Guillaume-le-Normand, les premiers essais d'apologues fournis par notre littérature locale; puis vous mettiez en pleine lumière la valeur de deux poëtes rouennais du milieu du XVI^e siècle, Guillaume Gueroult et Guillaume Haudent, qui tiennent le premier rang parmi les précurseurs du fabuliste français par excellence, du bon et illustre La Fontaine. Au nombre des auteurs qui, tout en restant bien loin de ce maître inimitable, n'ont pas craint de s'essayer dans le même genre que lui, vous signaliez Benserade, de Lyons-la-Forêt, qui, se complaisant aux tours de force, s'imagina, sur le désir du Roi, de réduire en quatrains trente-neuf fables d'Esope destinées aux fontaines du Labyrinthe de Versailles. Enfin, dans les deux derniers siècles, la Normandie a encore compté des fabulistes d'un mérite au moins relatif, que vous nous avez fait connaître. Ce sont Richer de Longueil, l'abbé Lemonnier, Lebailly, Boisard, Formage, Le Filleul des Guerots, Ferdinand

Huard, Jules Gueroult, Lelion Damien. Cet aperçu rapide de votre Mémoire suffit pour montrer combien l'Académie avait été bien inspirée en choisissant la question mise au concours, et quelles patientes investigations, quelle profonde connaissance de la littérature de notre province vous aviez apportées dans la composition de votre réponse (1).

Mais il ne vous suffisait pas d'avoir signalé, dans votre étude collective sur les fabulistes normands, l'importance de l'œuvre de Guillaume Haudent, celui d'entre eux auquel vous aviez été amené à assigner la place d'honneur. Cette œuvre elle-même était devenue, pour ainsi dire, introuvable. Pour faire connaître au public lettré les trois cent soixante-six apologues qui la composent, vous n'avez pas reculé, Monsieur, devant le travail considérable d'une réimpression complète de ce recueil (2). Vous n'avez pas apporté moins de soin à la rédaction du lexique explicatif, à l'étude des gravures qui accompagnent chaque fable que vous n'avez mis de scrupule éclairé à reproduire exactement le texte naïf et archaïque de ce bon prêtre qui partageait son temps entre le culte de la poësie et les leçons de grammaire à donner aux petits enfants de chœur de la Cathédrale de Rouen.

Vous étiez, du reste, parfaitement préparé à ce genre de travail par d'autres réimpressions d'opuscules normands, tels que le *Miracle advenu aux An-*

(1) Précis de l'Académie de Rouen, année 1874, page .

(2) Trois cent soixante et six apologues d'Esope traduicts en rithme françoise par maistre Guillaume Haudent, reproduits par Ch. Lormier. — Publication de la Société des Bibliophiles normands, Rouen, 1877.

delys par l'intercession de Sainte Clotilde, les *Blasphémateurs de Dieu*, etc.

A tous ces titres, Monsieur, vous vous distinguez de la classe, peut-être la plus nombreuse, des amateurs de livres, celle des bibliophiles purement contemplatifs, pour vous placer au premier rang des érudits militants. J'appelle ainsi ceux qui, loin d'être jaloux de leur savoir et de défendre ombrageusement leurs découvertes contre la curiosité du public, s'appliquent, au contraire, à faire profiter, sans fatigues, tous les amis des belles-lettres des conquêtes qu'ils ont eux-mêmes laborieusement accomplies.

Votre place était donc tout naturellement marquée à la tête de la Société des Bibliophiles normands, et c'est à juste titre que vos collègues vous ont appelé à l'honneur de lesprésider.

Elle n'était pas moins légitimement indiquée dans cette enceinte, et je me félicite d'être l'interprète des sentiments unanimes des membres de l'Académie de Rouen, en vous y souhaitant aujourd'hui la bienvenue.

Ainsi que vous venez de le dire, Monsieur, vous auriez pu vous borner, pour votre entrée parmi nous, à faire d'une manière générale l'éloge du *livre* en lui-même, c'est-à-dire de l'objet favori de vos études et de vos recherches.

Vous avez tenu à faire mieux et à démontrer, d'une manière pratique, l'intérêt qui s'attache aux investigations bibliographiques, en nous faisant pénétrer au cœur même d'un épisode de notre histoire littéraire que tout le monde connaît plus ou moins en gros, mais dont bien peu certainement se sont

donné la peine d'étudier les détails et de scruter les profondeurs.

Grâce à vous, nous voici parfaitement initiés à cette fameuse querelle du *Cid*, et nous connaissons de près les adversaires qui ont dirigé, contre la première œuvre tout à fait hors ligne du grand poëte qui venait de se révéler, des attaques aussi violentes dans la forme que, le plus souvent, peu justifiées dans le fond,

Leurs noms nous étaient surtout connus par les sévérités de Boileau; Voltaire ne leur avait consacré que quelques lignes, en tête de ses commentaires sur le *Cid*. Vous avez évoqué les personnages eux-mêmes devant nous; vous nous avez familiarisé avec Scudéry, Colletet, Mairet, Claveret, en choisissant, dans leurs écrits, ce qui était le plus propre à nous les faire connaître; vous nous les avez montrés oublieux des sentiments d'amitié qu'ils avaient professés pour Corneille, tant que sa gloire n'avait pas encore eu assez d'éclat pour éclipser leur réputation, et se coalisant pour l'attaquer, à partir du moment où la supériorité de son génie venait de recevoir la consécration d'un succès jusqu'alors sans précédent au théâtre.

Ce revirement fut-il entièrement spontané de leur part? Doit-on l'attribuer tout entier à leur désir de plaire au tout puissant cardinal que l'on savait froissé de l'accueil fait aux vers du *Cid*? Ou bien n'est-on pas forcé de reconnaître que l'attitude de Corneille lui-même ne fut pas sans fournir au moins quelque prétexte à l'hostilité de ceux qui avaient été jusque-là

ses émules parfois heureux, et presque toujours bienveillants.

Quelle que soit, Monsieur, notre admiration pour le génie de Corneille, l'impartialité nous fait, ce me semble, un devoir de rechercher si, dans cette fameuse querelle, une part des torts ne doit pas être attribuée aux côtés peut-être trop anguleux de son caractère, et je crois que sans manquer au respect dû à sa mémoire on peut se demander s'il a été à l'abri de tout reproche sous ce rapport Sans doute la manière dont Corneille parle de lui-même et de ses rivaux paraît toute naturelle à qui peut porter un jugement d'ensemble sur la série complète de ses chefs-d'œuvre. Mais était-elle aussi facile à admettre pour ses contemporains qui, ne connaissant encore que ses comédies, ne pouvaient pas le juger avec les mêmes yeux que la postérité ? Et d'ailleurs, n'apportait-il pas lui-même, dans sa polémique, un ton de hauteur et d'orgueil qui peut s'expliquer à nos yeux par la conscience intime qu'il possédait de sa valeur, mais qui ne devait pas être accueilli de même par ses rivaux et qui justifie dans une certaine mesure la violence de leur colère ?

L'*Excuse à Ariste*, dont vous nous avez rapporté un des principaux passages, était certes de nature à froisser les sentiments des auteurs qui s'étaient partagé jusque-là, avec Corneille, les faveurs du public. Et encore, dans cette lettre, ne parlait-il de sa propre supériorité que d'une manière générale. Mais bientôt il se laissa glisser sur le terrain des personnalités les plus acerbes ; je n'en veux d'autre preuve que ce passage de la *lettre apologétique* par laquelle il répon-

dit aux premières observations de Scudéry sur le *Cid* : « Il n'a pas tenu de vous, y dit-il, que du pre-
« mier rang, où beaucoup d'honnêtes gens me pla-
« cent, je ne sois descendu au rang de Claveret. »
Ce dernier auteur était, paraît-il, poète et avocat comme Corneille, et jusque-là il avait été de ses amis; puis il venait de se mettre du camp de Scudery et de Mairet. Faut-il s'étonner qu'il se soit trouvé, par la vivacité de cette boutade, autorisé à une risposte violente ? Toujours est-il qu'il ne s'en fit pas faute : « Il
« n'y a pas d'outrages, s'écrie-t-il, que je ne vous
« puisse dire avec justice; après l'audace que vous
« avez eue de m'attaquer en public si sottement. »
Et il lui adresse, en effet, force mauvais compliments tels que ceux ci ; « Reconnaissez, en échange, que
« vous êtes en prose le plus impertinent de ceux qui
« savent parler, que la froideur et la stupidité de
« votre esprit sont telles que votre entretien fait
« pitié à ceux qui souffrent vos visites, et que pour
« le regard des belles-lettres vous passez pour tout
« le monde pour le plus ridicule de tous les
« hommes. » Sans doute, tout cela est brutalement injuste pour Corneille, mais celui-ci n'avait-il pas à se reprocher quelque provocation ?

Même par les témoignages de ceux qui suivaient la lutte avec intérêt sans y être personnellement engagés, on voit que si la faveur publique pour le *Cid* restait inébranlable, on n'approuvait pas toujours les procédés de son auteur.

Un bourgeois de Paris, marguiller de sa paroisse, publia, sous le titre de . *Le jugement du Cid*, une sorte de résumé de l'opinion des spectateurs désintéressés

que Taschereau (1), le panégyriste de Corneille, déclare être la plus piquante et la plus spirituelle de toutes les dissertations auxquelles le *Cid* donna naissance. L'auteur y fait justice des pamphlets envieux de Scudéry ; il prodigue les éloges à la pièce attaquée, mais y mêle certaines critiques et les justifie en disant : « J'ai voulu aussi rabattre cette grande « vanité de Corneille et faire comme ces soldats ro- « mains qui mêlaient quelques traits de moquerie à « leurs empereurs parmi leurs chants de triomphe, « pour réprimer un peu leur joie »

Telles étaient, sans doute, Monsieur, les dispositions de la majorité du public lettré, pendant cette année 1637, et c'est, ce me semble, en nous y reportant que nous pouvons le mieux arriver à comprendre l'esprit dans lequel ont été rédigés ces « sentiments de l'Académie française sur la tragi- « comédie du *Cid*, » dont vous ne nous avez dit quelques mots que pour les condamner, avec une sévérité de jugement qui est loin d'être partagée même par certains admirateurs de Corneille.

Cette compagnie s'était, du reste, trouvée, dans cette circonstance, embarrassée à un point que plusieurs de ses membres nous ont fait connaître sans en rien dissimuler.

Scudéry lui avait bien demandé d'être juge entre Corneille et lui ; mais Pélisson, l'historien de ce corps savant, nous apprend que « les membres les « plus judicieux témoignaient beaucoup de répu-

(1) Taschereau. — *Histoire de la Vie et des Ouvrages de P. Corneille*, 2e édition, Paris, 1855.

« gnance pour ce dessein ; ils pensaient que l'Aca-
« démie, qui ne faisait que de naître, ne devait pas
« se rendre odieuse par un jugement qui, peut-être,
« déplairait aux deux partis, et qui ne pouvait man-
« quer d'en désobliger pour le moins un, c'est-à-dire
« une grande partie de la France. » D'ailleurs, les statuts de l'Académie ne l'autorisaient à exprimer son jugement sur un livre, que du consentement de son auteur, et Corneille ne paraissait nullement disposé à accorder l'autorisation nécessaire. Mais, ajoute Pélisson : « le cardinal avait ce dessein en « tête. » Aussi fit-il écrire à Corneille par son confident, M. de Boisrobert, plusieurs lettres pour le presser d'accepter le jugement de l'Académie ; Corneille sachant trop bien que les désirs d'un tel maître étaient des ordres auxquels on ne peut pas résister impunément, finit par se résigner à moitié : « Mes-
« sieurs de l'Académie peuvent faire ce qu'il leur
« plaira, répondit il, puisque vous m'écrivez que
« Monseigneur serait bien aise d'en voir leur juge-
« ment, et que cela doit divertir son Eminence, *je*
« *n'ai rien à dire.* »

L'Académie n'avait plus de prétexte pour se montrer récalcitrante aux désirs de son tout puissant fondateur ; elle dut interpréter l'acquiescement de Corneille comme une reconnaissance tacite de sa juridiction, et elle se trouva, malgré elle, constituée juge du débat. Déjà, à cette époque, dans les circonstances embarrassantes, on avait la ressource de renvoyer l'affaire à une commission ; c'est ce qui fut fait et Chapelain se trouva chargé de préparer la sentence.

Permettez, Monsieur, que je m'arrête un instant

sur le nom de cet auteur dont la réputation posthume est toute différente de celle dont il a joui pendant la plus grande partie de sa vie.

Chapelain, en effet, eut cette singulière fortune de passer pour un poète accompli tant qu'il n'eut pas publié de poëme, et de perdre tout prestige poétique dès que ses vers furent connus. Boileau s'est chargé de le ramener à sa juste valeur, dans la tirade qu'il commence en disant :

> Chapelain veut rimer et c'est là sa folie (1).

et dans l'épigramme imitative où il propose de terminer le fameux poëme de la *Pucelle* par les quatre vers suivants :

> Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
> Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve,
> Et de son lourd marteau, martelant le bon sens,
> A fait de méchants vers douze fois douze cents.

Voilà sur quoi la postérité juge Chapelain, et il faut ajouter que, pour lui, la postérité commença du jour même où furent publiés les premiers chants de la *Pucelle*.

Mais pendant plus de vingt ans, ce poëme toujours annoncé et toujours inconnu, avait joui sur parole d'une gloire anticipée qui avait mis son auteur au premier rang parmi les gens de lettres contemporains. Aussi, avait-il fait partie de l'Académie dès sa

(1) Satyre IV.

création, eten avait-il été nommé le premier secrétaire perpétuel.

C'est à ce titre qu'il eut à s'occuper de la querelle du *Cid*, et sa correspondance manuscrite, soigneusement analysée par M. Taschereau, fait voir combien la tâche lui fut pénible.

Au premier abord, lorsqu'il n'était que simple spectateur, Chapelain n'avait pas songé à faire autrement que tout le monde, c'est-à-dire qu'il avait admiré sans rectriction. Aussi, écrivait-il à un de ses amis : « Depuis quinze jours, le public a été diverti « du *Cid* et des *Deux Sosies* (comédie de Rotrou) à un « point de satisfaction qui ne se peut exprimer. Je « vous ai fort désiré à la représentation de ces deux « pièces. » (22 janvier 1837).

Quelques semaines plus tard, dans une lettre adressée à son correspondant habituel, Balzac, il appelle encore le *Cid* « la pièce de théâtre qui a le plus « éclaté et a eu le plus d'applaudissements en « France. » (1er avril 1837).

Mais bientôt, lorsque les dispositions peu favorables du cardinal furent connues, et que Chapelain sut le rôle qu'il allait avoir à jouer dans le conflit dont le jugement était déféré à l'Académie française, il commença par trouver que la forme du *Cid* avait quelque chose de « barbare » et que, dans la querelle soulevée, Scudéry pourrait bien obtenir l'avantage sur Corneille.

« Maintenant, ajoute-t-il, ces chaleurs de poètes « nous embarrassent, car Scudéry, se tenant fort de « la vérité, a retenu pour juge du différend la noble « Académie... l'affaire est passée en procès ordi-

« naire, et moi, qui vous parle, en ait été le rappor-
« teur. . Dieu veuille que nous en sortions plus à
« notre honneur que ceux qui nous ont rendus juges
« souverains et réguliers par leur déférence ! et toute
« notre prudence ne peut remédier au hasard que
« nous courons, étant obligés par de trop puissantes
« considérations à ne pas nous récuser nous mêmes
« en cette cause.» (Lettre à Balzac du 13 juin 1837).

Il se met donc à l'œuvre et prépare un projet de réponse « courvée » (sic) qui lui prend beaucoup de temps et lui donne beaucoup de mal. Mais là n'est pas encore le pis. « Ce qui m'embarrasse, dit-il, et
« avec beaucoup de fondement, est d'avoir à choquer
« et la cour et la ville, les grands et les petits, l'une
« et l'autre des parties contestantes, et, en un mot,
« tout le monde, en me choquant moi-même sur un
« sujet qui ne devait pas être traité par nous. » Tout cependant n'est pas complètement perdu, car Chapelain ajoute : « Une chose me console en ceci, c'est
« que notre protecteur ayant vu mon examen, n'en a
« guère trouvé que les matières bonnes, et a désiré
« que l'Académie les embellit de fleurs, en sorte que
« j'aurai des compagnons, par sa grâce, à supporter
« la haine et le blâme qui nous en est assuré. »

Mais il n'était pas facile de contenter le cardinal ; plusieurs projets de rédaction furent successivement soumis à son Eminence, et rejetés par elle ; il fallait tantôt ajouter, tantôt retrancher quelques poignées des fleurs dont M. de Cerisy avait été chargé d'orner le texte de Chapelain. Ce dernier en était réduit à plaider, de la manière la plus humble auprès de Boisrobert, les circonstances atténuantes, pour s'être

permis d'affecter une forme impartiale dans son jugement et de se montrer favorable à quelques-uns des sentiments exprimés dans le poëme, bien qu'il l'estimât « défectueux en ses plus essentielles parties. » Que l'on ne croie pas cependant que Chapelain fût décidé à pousser bien loin le courage de son impartialité et à maintenir quand même l'indépendance de son appréciation ; on serait vite détrompé, car il s'empresse d'ajouter : « Si son Eminence juge que « les moyens que j'avais pris pour le mieux ne fus-« sent pas légitimes, assurez-là que je n'ai nul atta-« chement à mes opinions, et que je suis dans la sou-« mission et la déférence que tout homme de bon « sens doit avoir pour les sentiments d'une si haute « intelligence que la sienne et que je suis pour les « suivre et m'y conformer entièrement. »

Ces pourparlers durèrent cinq mois, et les *Sentiments de l'Académie sur le* Cid ne furent imprimés qu'en 1638. Scudery, quoiqu'il y fut maltraité en plus d'un endroit, affecta de se montrer content, et se hâta de remercier l'Académie, peut-être surtout pour ne pas laisser deviner son dépit. Richelieu ne fut qu'en partie satisfait et trouva que l'on avait été trop indulgent pour Corneille. Celui-ci, justement froissé, aurait voulu se défendre devant l'Académie, mais il ne fut pas autorisé à le faire, ce dont il se plaignit vivement à Boisrobert.

Chapelain ne s'était donc pas trompé, au moins sur un point ; aucun des intéressés ne fut réellement satisfait du jugement qui venait d'être rendu.

La postérité ne s'est pas toujours montrée aussi sévère. La Bruyère a dit : « L'une des meilleures

« critiques qui aient été faites sur aucun sujet est « celle du *Cid*. » La Harpe a rendu justice au ton de modération et d'impartialité du langage de l'Académie ; Voltaire, surtout, en a fait un éloge pompeux dont voici le passage le plus saillant : « J'ose dire que « jamais on ne s'est conduit avec plus de noblesse, « de politesse et de prudence, et que jamais on n'a « jugé avec plus de goût (1). »

Voltaire, en s'exprimant ainsi, était-il sincère ? Ou bien, tenait-il par une complaisance intéressée à flatter un corps dont il ne faisait pas encore partie et où il aspirait à entrer? Les deux opinions ont été soutenues ; toutes deux sont plausibles, et l'on comprendra qu'il ne soit guère facile, aujourd'hui, de décider entre elles.

Peut être, Monsieur, ne sera-t-il pas sans intérêt, avant de terminer, de dire quelques mots des rapports personnels qui ont existé entre Corneille et le cardinal de Richelieu.

Vous nous avez fait connaître la faveur avec laquelle Richelieu a encouragé les détracteurs du *Cid* ; Pélisson et Chapelain montrent combien fut forte la pression exercée par lui sur l'Académie pour exciter son zèle et la contraindre à se montrer sévère.

S'agissait-il, toutefois, de satisfaire une haine réelle nourrie personnellement contre Corneille, et l'homme tout entier avait-il encouru l'animosité du Ministre. Heureusement, pour l'honneur de ce dernier, il n'en fut pas ainsi, et il semble réellement qu'il n'ait voulu voir, dans le débat qu'il se plut à aiguiser d'une ma-

(1) Préface des *Commentaires sur le Cid*.

nière si acerbe, autre chose qu'une discussion purement littéraire.

En effet, Mairet étant sorti, dans son *Apologie*, des bornes d'une polémique courtoise, Richelieu lui fit écrire par Boisrobert, une lettre où il lui est enjoint de baisser de ton et de mettre de côté les menaces. « Son Eminence, dit celui qui tient la plume, m'a « commandé de vous écrire que, si vous voulez avoir « la continuation de ses bonnes grâces, vous mettiez « toutes vos injures sous le pied, et ne vous souveniez « plus que de votre ancienne amitié, que j'ai charge de « renouveler sur la table de ma chambre, à Paris, « quand vous serez tous rassemblés. » Richelieu, paraît-il par ce passage, estimait donc que le meilleur moyen de raccommodement des amis en train de se brouiller était de les faire dîner ensemble. Même, au au plus fort de la querelle. Richelieu maintint à Corneille la pension qu'il lui faisait sur sa cassette, ainsi qu'aux autres poëtes à son service, et tout en exhalant ses plaintes dans ses lettres à Boisrobert, Corneille le remercie du soin qu'il a pris de lui faire toucher les libéralitcs de Monseigneur. Car, dit Fontenelle, ce dernier récompensait comme ministre « ce même mérite dont il était jaloux comme poëte; « et il semble que cette grande âme ne pouvait pas « avoir de faiblesse qu'elle ne réparât en même « temps, par quelque chose de noble (1). »

D'ailleurs, le poëte lui-même finit par rentrer en faveur, et lorsqu'après trois années de retraite passées à Rouen, dans le silence et le recueillement, Corneille

(1) *Vie de Corneille*, par Fontenelle.

reparut à Paris, au commencement de 1640, ce fut devant Son Eminence que fut jouée pour la première fois la tragédie d'*Horace*, bientôt suivie de *Cinna*.

Cette fois, le succès était à l'abri de toute contestation et le triomphe sans appel. Aucune protestation n'osa s'élever contre des œuvres aussi parfaites, et la gloire du grand Corneille fut trop unanimement proclamée pour que le Cardinal se refusât plus longtemps à reconnaître sa supériorité. Aussi fût-ce au ministre lui-même que Corneille dédia sa tragédie d'*Horace*. Dans sa dédicace, très élogieuse, il se fait honneur d'être à Son Eminence, et la remercie de tous les bienfaits qu'il a reçus d'Elle.

Richelieu devait bientôt lui rendre encore un dernier et éminent service. « Un jour, dit Fontenelle, « Corneille se présenta plus triste et plus rêveur « que d'ordinaire devant le cardinal de Richelieu, qui « lui demanda s'il travaillait; il répondit qu'il était « bien éloigné de la tranquillité nécessaire pour la « composition et qu'il avait la tête renversée par « l'amour. Il en fallut venir à un éclaircissement, et « il dit au Cardinal qu'il aimait passionnément une « fille du Lieutenant Général des Andelys, en Nor- « mandie, et qu'il ne pouvait l'obtenir de son père. »

Richelieu se chargea lui-même de vaincre les obstacles; et comme il avait à son service des arguments auxquels il n'était pas facile de résister, le père récalcitrant, nommé Mathieu de Lamperière, se déclara bientôt enchanté de donner sa fille au poëte dont il avait d'abord rejeté la demande. Sa seconde fille épousa plus tard Thomas Corneille, frère de son premier gendre.

Quels devaient être, en résumé, les sentiments de Corneille à l'égard-du Cardinal, lorsque celui-ci mourut en 1642. Sans doute, si nous en étions réduits à trancher cette question par nous-mêmes, nous serions à juste titre embarrassés pour dire ce qui devait dominer dans son âme, la rancune pour les perécutions dirigées contre le *Cid*, ou la reconnaissance pour l'appui et les libéralités accordées au poëte.

Heureusement, nous n'avons pas à nous donner la peine de rechercher la solution de ce dilemme; Corneille s'est chargé lui-même de faire savoir ce qu'il pensait à cet égard, en écrivant ce quatrain si connu :

Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien;
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

POLYEUCTE A ROUEN

ET LA

CENSURE THÉATRALE SOUS LE CONSULAT

PAR M. J. FÉLIX.

De temps immémorial, cette juridiction préventive qu'on nomme la censure dramatique a suscité les malédictions de justiciables qui dépassaient sans scrupule le bref délai proverbialement admis pour les produire ; les arrêts de ce tribunal nécessaire ont néanmoins presque toujours laissé le public indifférent aux protestations intéressées qu'ils soulevaient et bien des interdictions ont été prononcées qui sont oubliées comme les pièces dont la représentation sur le théâtre était prohibée. Si, par exception, la plainte bruyante de ceux qui étaient frappés a éveillé un retentissement digne d'être transmis à l'histoire littéraire, c'est que, dans ce naufrage d'œuvres ignorées et d'auteurs inconnus, la décision rigoureuse dont on cherche le motif, en atteignant un écrivain célèbre, ne le touche pas seul mais intéresse tous ceux qui espèrent profiter des essais de son génie.

Aussi se souvient-on des difficultés éprouvées par Molière pour faire jouer le *Tartufe* et, dans un ordre inférieur, des intrigues employées par Beaumarchais en faveur de son *Figaro*.

Ces obstacles, nos deux plus grands poètes tragiques les ont rencontrés longtemps après leur mort; au commencement de ce siècle celles de leurs compositions que la nature même du sujet semblait devoir préserver de la proscription administrative ont été bannies de la scène ; *Athalie* et *Polyeucte* ont paru offrir des dangers pour la sécurité des citoyens et ce n'est qu'au prix de longs efforts que Corneille, cessant d'être suspect, a pu, dans la ville même où il est né, faire assister une nouvelle génération à cette lutte immortelle de la foi, du devoir et de la passion qui se disputent le cœur de Sévère, de Pauline et de son époux et leur inspirent des accents qui exciteront toujours l'admiration de la postérité.

Singulière destinée que celle de ces poëmes religieux qui sont désormais en possession de se partager l'enthousiasme sans réserve des amis des lettres ! ils se heurtent dès leur apparition à de mesquines contestations ou à de froides critiques que le goût moderne ne peut s'expliquer, et, plus tard, exploités ou redoutés par les partis, ils ne peuvent échapper à cette chance commune de subir des sévérités qui, des sommets élevés du beau éternel, les font descendre aux régions infimes de la politique journalière.

Athalie, on le sait, n'obtint pas un succès pareil à celui d'*Esther* et ses représentations ne franchirent pas l'enceinte étroite de Saint-Cyr ou l'intimité des

appartements de la duchesse de Bourgogne. Dépréciée par la mode, elle fut pendant de longues années exclue de la scène et sa lecture, s'il faut s'en rapporter à une anecdote dont l'authenticité est d'ailleurs contestable, semblait si difficile qu'on l'avait imposée comme pénitence aux victimes des jeux innocents. Un jeune militaire avait été condamné à subir cette épreuve et l'on avait étendu l'indulgence jusqu'à ne lui infliger que la peine de parcourir le premier acte. Son absence se prolonge, la société s'inquiète, le recherche, le retrouve enfin plongé dans l'oubli et le ravissement et déclamant avec ardeur les derniers vers de cette sublime tragédie. L'on prétend que cet exemple aurait influé sur les dispositions du public et l'aurait ramené à une appréciation plus favorable de l'œuvre. Je reste incrédule à ces retours inopinés qu'inspirerait le sentiment exclusif de la justice et qui seraient déterminés par la confession naïve d'une erreur avouée par des esprits prévenus : l'amour-propre ne désarme pas si aisément au profit du repentir et si peu d'hommes poussent l'humilité jusqu'à donner un franc démenti aux opinions qu'ils professaient, cette abnégation est une des moindres vertus de la foule. Aussi quelque séduisante que soit la légende littéraire dont la tradition nous a conservé le souvenir, c'est à des causes moins pures que je serais tenté d'attribuer le revirement qui se manifesta lorsqu'*Athalie* parut sur la scène du Théâtre-Français.

Louis XV régnait et la personne de cet enfant échappé à la mort qui avait si brusquement frappé son père, sa mère et son frère semblait revivre dans

ce jeune Joas, devenu, comme lui, l'espoir de tout un peuple.

La malignité populaire, qui n'avait pas épargné au Régent les soupçons les plus odieux et qui l'accusait sans scrupule de se frayer par l'empoisonnement une route vers le trône, s'ingéniait à découvrir de cruels rapprochements entre la situation du descendant de David, sauvé de la haine d'une marâtre, et l'avenir de ce petit-fils de Louis XIV, survivant seul à sa famille et triomphant des dangers auxquels sa faiblesse était exposée. L'opposition au pouvoir se traduisait par les applaudissements prodigués aux passages qui comportaient une interprétation méchante et le poète bénéficia de passions qu'il n'avait pu prévoir et qu'il se fût refusé à servir.

Des allusions aussi venimeuses devaient quelques années plus tard favoriser des hostilités non moins avouables, et le parterre regorgeait de spectateurs venus pour souligner par leur approbation les comparaisons perfidement établies entre la reine sanguinaire évoquée par le génie de Racine et la malheureuse Marie-Antoinette déjà désignée à d'implacables vengeances. Les mémoires apocryphes de Condorcet édités en 1824 contiennent même un rapport dans lequel un inspecteur de police signale les vers qui, pendant la représentation du 16 août 1787, ont provoqué le tumulte le plus vif et attiré un concours d'auditeurs que le goût dirigeait moins que la politique.

Lorsque la France commença à se remettre de ses longues et terribles agitations, les théâtres, longtemps fermés ou qui n'avaient accueilli que des produc-

tions dont le mérite patriotique ne pouvait dissimuler la ridicule pauvreté, voulurent ouvrir leurs portes aux chefs-d'œuvre de l'esprit français. Mais la fatalité s'acharnait sur *Athalie* ; elle fut encore victime de circonstances étrangères à la critique littéraire et une persécution nouvelle priva longtemps le public d'un plaisir artistique, jugé dangereux par le gouvernement consulaire. Condorcet avait signalé naguère la morale de la pièce comme entachée d'intolérance ; sans l'absoudre expressément de ce crime capital, l'on ne pouvait s'abstenir de songer que Joas, rappelé sur le trône de ses pères par un prêtre révolté, offrait le spectacle d'une restauration monarchique opérée par un clergé proscrit : des événements bien récents n'étaient pas sans offrir quelque analogie avec cette histoire dramatique et, révolutionnaire sous Louis XV et Louis XVI, *Athalie*, devenue maintenant suspecte comme empreinte de tendances réactionnaires, motivait la circulaire suivante où se reflètent les inquiétudes dont se préoccupait le pouvoir à peine installé :

« Paris, 5 floréal an VIII de la République.

« *Le Ministre de la police générale de la République*
« *Au Préfet du Département,*

« L'intention du Gouvernement, citoyen Préfet,
« est de favoriser de tout son pouvoir les progrès des
« arts et des connaissances ; à mesure qu'une société
« se perfectionne, les arts qui l'embellissent tendent
« à la conserver.

« Le Gouvernement ne veut pas que les ennemis « de l'ordre public trouvent dans un zèle simulé pour « l'intérêt des arts un voile commode à leurs des- « seins.

« Dans quelques villes, on réclame avec empres- « sement l'autorisatien de voir jouer *Athalie*.

« Sans doute il est beaucoup d'hommes qui, pour « s'intéresser à ce chef-d'œuvre, n'ont pas besoin « de pouvoir y trouver des allusions et des souvenirs « favorables à un gouvernement qui n'est plus; mais « il en est beaucoup aussi pour qui ces allusions « et ces souvenirs sont la meilleure partie du chef- « d'œuvre.

« Le premier des besoins sociaux, c'est l'ordre : « les jouissances des arts ne viennent qu'après.

« Vous signifierez donc à tous les directeurs et « entrepreneurs des spectacles de votre commune la « défense de jouer *Athalie* jusqu'à nouvel ordre.

« Salut et fraternité,

Signé : Fouché. »

Polyeucte a sous plus d'un rapport partagé le sort d'*Athalie* et la différence des cultes ne les a pas préservés de disgrâces communes. L'on affirme que l'action violente du martyr chrétien n'avait pas obtenu l'approbation des ecclésiastiques qui fréquentaient l'hôtel de Rambouillet ; la répugnance générale à l'introduction sur la scène des sujets chrétiens n'était pas désarmée par les sentiments mondains dont les rôles de Sévère et de Pauline contiennent l'expression, et Voiture aurait été dépêché à Corneille pour l'engager à ne pas faire représenter la pièce.

« Il est difficile, » dit excellemment Voltaire dans une de ses courtes observations qui sont souvent des modèles de critique littéraire, « de démêler ce qui « put porter les hommes du royaume qui avaient le « plus de goût et de lumières à juger si singulière- « ment : furent-ils persuadés qu'un martyr ne pou- « vait jamais réussir sur le théâtre? c'était ne pas « connaître le peuple ; croyaient-ils que les défauts « que leur sagacité leur faisait remarquer révolte- « raient le public? c'était tomber dans la même « erreur qui avait trompé les censeurs du *Cid* ; ils « examinaient le *Cid* par l'exacte raison, et ils ne « voyaient pas qu'au spectacle on juge par senti- « ment. » C'est ce jugement que Corneille constate naïvement dans l'examen dont il a fait suivre sa pièce : « Le succès a été très heureux, le style n'en « est pas si fort et si majestueux que celui de *Cinna* « et de *Pompée*; mais il a quelque chose de plus tou- « chant, et les tendresses de l'amour humain y font « un si agréable mélange avec la fermeté du divin, « que sa représentation a satisfait tout ensemble les « dévôts et les gens du monde. »

Il faut reconnaître cependant que l'emportement iconoclaste de Polyeucte et de Néarque, ces « deux « cavaliers étroitement liés ensemble d'amitié, » loin d'être encouragé par les lois que les premiers chrétiens s'étaient imposés, était rigoureusement défendu et n'aurait pu leur faire conférer le titre qu'ils voulaient conquérir. Le savant M. Edmond Le Blant, dans son précieux travail sur « *Polyeucte et les conditions du martyre,* » inséré au *Correspondant,* en 1876, remarque que ce n'est pas dans les *actes sincères,*

comme les a nommés Ruinart, que Corneille a trouvé l'histoire de son héros, mais dans une légende sans autorité. Puis, énumérant les prescriptions canoniques et rappelant, comme l'a fait récemment M. Paul Allard, dans ses *Recherches érudites sur l'Art païen sous les empereurs chrétiens* (chapitre IX), les règles établies pour prévenir les manifestations d'un zèle excessif, il prouve, par les textes des conciles et des écrivains religieux, que dans l'acte où le poëte a célébré le courage et la grandeur, il y a deux faits condamnés à des degrés différents : la mort cherchée volontairement, alors que rien ne menaçait le chrétien et le violent défi jeté aux païens par la destruction de leurs idoles.

L'inscription d'un nom sur le Martyrologe, aux temps de l'Eglise primitive, était en effet précédée d'une information sévère et d'enquêtes minutieuses dont le but était de savoir si c'était bien pour la foi seule que le condamné était mort, s'il avait persisté jusqu'à son dernier soupir dans sa croyance, s'il n'avait pas excité par quelque acte inconsidéré la colère des puissants. De pareils scrupules étaient sages : ils permettaient de répondre aux railleries du paganisme que ce n'était pas un vain désir de gloire qui faisait braver les bourreaux, et ils arrêtaient la facilité de la foule à proclamer des martyrs avant le jugement des autorités ecclésiastiques. Le néophyte ne devait pas fuir, mais il ne devait pas rechercher l'épreuve : cette prudence qui se conciliait avec la fermeté nécessaire prévenait des périls qui, en menaçant la vie des autres chrétiens, eussent opposé des obstacles certains à l'expansion du nouveau culte ;

une ardeur irréfléchie ne disposait point d'ailleurs à la confiance et l'on craignait le scandale de défaillances en présence des supplices qui, en excitant la joie ironique des persécuteurs, motivaient la tristesse et le découragement des fidèles. Ce n'est donc pas sans quelque apparence de raison que Corneille écrivait : « Saint Polyeucte est un martyr dont, s'il m'est « permis de parler ainsi, beaucoup ont plutôt appris « le nom à la comédie qu'à l'église. »

L'art dramatique a gagné sans doute à cette violation des prescriptions édictées par le christianisme à ses premiers âges, mais la digression théologique et rétrospective à laquelle nous venons de nous livrer nous paraît d'autant moins inutile qu'elle est, sinon l'explication, au moins la préface convenable à l'interdiction dont la représentation théâtrale de *Polyeucte* fut victime, pendant le consulat, notamment dans la ville où naquit son auteur.

Les intentions hautement annoncées du pouvoir nouveau ne pouvaient guère faire prévoir une pareille décision. Le Gouvernement, par une extension peut-être exagérée de la fameuse devise de Santeuil : « *castigat ridendo mores*, » considérait volontiers la scène comme une école et cherchait à imprimer aux spectacles une tendance dont le bon goût et les lettres eussent à se féliciter. Aussi dès le 7 messidor an X, le conseiller d'Etat chargé de la surveillance de l'instruction publique, Rœderer, demandait-il au préfet de la Seine-Inférieure de s'attacher à faire représenter surtout les pièces du Théâtre-Français. Ce programme un peu vague fut précisé par une circulaire du 29 du même mois annonçant la volonté du pre-

mier Consul, qu'aucune pièce ne fût jouée sans l'approbation de l'autorité supérieure et invitant les directeurs de spectacles à transmettre, par l'intermédiaire du préfet, qui l'annotait, le répertoire trimestriel des pièces qu'ils demandaient à représenter.

Rien de curieux comme cette correspondance où le préfet tient souvent la plume du critique, lorsque cette mission d'arbitre est remplie par un homme d'esprit. M. Beugnot, qui administrait alors la Seine-Inférieure, avait le tact et les habitudes qui devaient lui permettre de s'en acquitter avec succès, et l'on voit, par sa correspondance, que cette partie délicate de ses fonctions ne déplaisait pas à son activité. Il avait connu le monde des auteurs et s'exprime quelquefois sur eux et sur leurs productions avec une vivacité d'autant plus piquante que souvent elle ne franchit pas l'enceinte étroite de ses bureaux. C'est ainsi qu'en marge d'une proposition dans laquelle un de ses employés ne signale aucun inconvénient à la représentation d'un drame traduit de Kotzebue, en disant que « cette pièce ressemble à toutes celles de « son espèce, des phrases à la Baculard, des larmes, « des soupirs, voilà tout. » Le préfet inscrit cette approbation : « Bien jugé ; bon à représenter. D'où « connaissez-vous Baculard? Jérémie n'est qu'un « bouffon devant ce pauvre auteur qui me doit de » l'argent et qui ne me le veut rendre jamais. Je le « lui donne à condition que je ne le lirai pas. »

Moraliste sévère, l'administrateur porte ses investigations non-seulement sur les productions dramatiques, mais encore sur leurs interprètes des deux sexes : à la liste des pièces est jointe celle des ac-

teurs, et j'y relève avec plaisir cette appréciation du talent d'une femme dont les poésies gracieuses et mélancoliques ont fait oublier la chanteuse du Théâtre-des-Arts : « Figure intéressante, dispositions heu-» reuses, de l'ingénuité, de la sensibilité ; il manque « à cette jeune actrice l'étude des bons modèles et « l'habitude de la scène, » Tel est le portrait tracé par M. Beugnot de Marceline Desbordes, qui devait joindre, quelques années plus tard à son nom celui de Valmore, son mari. La surveillance que l'autorité exerce sur le personnel dramatique et lyrique n'est d'ailleurs pas une sinécure : le préfet ne permet aucun début sans son agrément préalable, et soucieux de la considération des comédiens autant que des progrès de leur art, il s'inquiète de leurs habitudes et avec une austérité sur les effets de laquelle il concevait, je le crains, quelques illusions, il arrête la radiation des contrôles de tout artiste « qui serait « d'une inconduite notoire. »

La valeur des pièces ne l'occupe pas moins; il a « indiqué aux acteurs un répertoire auquel ils ont « souscrit et qui offre dans les trois genres les ou-« vrages les plus propres à rendre la scène ce qu'elle « doit être, une école aimable de bon goût et même « de bonnes mœurs. » Il raie impitoyablement du répertoire non-seulement les productions qu'il juge immorales, mais (ce qui aurait pu singulièrement réduire le nombre des représentations,) celles qui lui paraissent « faibles. » *La Jeunesse de Richelieu* est supprimée « comme immorale, » *Samson* est « indigne d'occuper la scène, » le *Tambour nocturne* « ne doit point venir fatiguer les hommes d'es-

« prit, » et *la Femme à deux Maris*, mal défendue par cette double protection, est « proscrite par « l'opinion générale. » Ce n'est pas que le critique autoritaire se dissimule la difficulté des mesures qu'il destine à régénérer acteurs, auteurs et spectateurs : « le Théâtre des Arts, » dit-il, « se « ruine à donner des chefs-d'œuvre. J'ai assisté, moi, « vingt-unième, au *Misanthrope;* » mais le plan qu'il s'est proposé l'oblige, et tout en cédant parfois aux prières des administrateurs de ce spectacle et en autorisant des vaudevilles d'abord défendus, il essaie de réaliser les intentions qu'il a manifestées lorsque leur fesant remarquer que l'on s'est depuis dix ans « écarté des mœurs et du bon goût, » il leur adressait ces promesses emphatiques : « Vous avez gémi « plus d'une fois avec les vieux amis des arts en « voyant un larve grossier remplacer le masque « décemment caustique de Momus et la férocité « chausser le cothurne de Melpomène. . . . . « . . . . . « Jaloux de concourir avec vous à la restauration de « l'art qu'illustrèrent les Molière, les Corneille, les « Voltaire et les Racine, vous trouverez en moi son « soutien et non son détracteur. »

Le cœur du fonctionnaire lettré qui exprimait si pompeusement son admiration pour Corneille dut saigner lorsqu'il se vit contraint de reléguer l'une de ses plus belles tragédies au rang du *Tambour nocturne* ou de la *Femme à deux Maris*, et d'en empêcher la représentation. Cette dure nécessité lui fut imposée en l'an X. Granger, l'un des administrateurs du théâtre de Rouen, dont il devint plus tard direc-

teur, y faisait admirer un talent qui n'avait pas été jugé trop sévèrement lorsqu'il débuta dans *Mérope* (1) sur la scène où l'on applaudissait Bellecour, Grandval et Molé. Chassé de la Comédie-Française par le voisinage de ces célèbres artistes, il avait obtenu de nombreux succès à la Comédie-Italienne qu'il venait de quitter. Son discours de réception à la Société d'Emulation de Rouen, un poëme sur *les Crimes des Terroristes*, révèlent un écrivain qui n'est pas sans mérite et dénotent des tendances analogues à celles de M. Beugnot. *Polyeucte* lui offrait un rôle tentant à jouer, et il n'hésita pas à inscrire cette pièce sur le répertoire du dernier trimestre de l'an X; la colonne d'observations que le Préfet devait remplir resta vide en face de cette mention; des études furent commencées et l'on faisait les dépenses indispensables, lorsque survint cette lettre :

Bureau de l'instruction publique.

« DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION
« PUBLIQUE

« Paris, le 28 ventôse an XI de la « République française.

« *Le conseiller d'Etat chargé de la direction et de la sur-*
« *veillance de l'Instruction publique,*

« *Au Préfet de la Seine-Inférieure.*

« J'ai reçu, ciloyen Préfet, le répertoire des pièces
« qui doivent être jouées sur le théâtre de Rouen

(1) Je dois la majeure partie de ces renseignements à l'obligeance extrême de M. Mouval, l'érudit archiviste de la Comédie Française.

« pendant le trimestre de pluviôse. Parmi ces pièces « il en est une, la tragédie de *Polyeucte*, qui n'est « jouée sur aucun des théâtres de Paris et qui, par « conséquent, ne peut être représentée dans les dé- « partements.

« Je vous invite donc à empêcher ou suspendre la « représentation de cet ouvrage sur les théâtres pla- « cés dans l'étendue de votre département jusqu'à « ce qu'une décision ultérieure en autorise la mise « en scène.

« J'ai l'honneur de vous saluer,

« FOURCROY. »

Cette injonction, transmise aux administrateurs par une dépêche préfectorale du 3 germinal suivant, fut maintenue avec persistance, malgré les réclamations des intéressés, qui ne pouvaient s'empêcher de trouver une singulière disproportion entre cette rigoureuse interdiction et le motif léger que l'on alléguait pour la justifier. Ce prétexte n'existait même plus que les hésitations duraient encore, et c'est en vain qu'on les combattait en ces termes :

« *Les administrateurs du Théâtre des Arts*

« *Au citoyen Préfet du département de la Seine-*
« *Inférieure.*

« Citoyen Préfet,

« Nous recevons à l'instant un certificat des régis- « seurs semainiers du Théâtre Français de la Répu- « blique à Paris, vu par le citoyen Mahérault, com-

« missaire du Gouvernement, sous la date du 6 de « ce mois (que nous joignons à la présente), par « lequel il appert que la tragédie de *Polyeucte* vient « d'être autorisée, demandée même expressément par « le Gouvernement et qu'elle sera jouée incessam- « ment.

« Si, d'après ce certificat, vous croyés de votre « sagesse de rapporter la défense qui nous a été faite « de jouer cette pièce, nous osons vous prier, au « nom de la protection dont vous voulés bien nous « honorer, de nous accorder une autorisation qui « nous mette à même de la jouer quelques jours « avant la clôture du theâtre qui aura lieu le 30 de « ce mois.

« Nous avons l'honneur d'être respectueusement,

« Citoyen Préfet,

« Vos très humbles et très obéissans serviteurs,

« GRANGER, BORME, DESROZIERS.

« Rouen, le 17 germinal an XI. »

« Nous soussignés, régisseurs semainiers du « Théâtre Français de la République à Paris, attes- « tons et certifions que la reprise de la tragédie de « *Polyeucte* vient d'être autorisée, demandée expres- « sément par le Gouvernement et qu'elle sera jouée « incessamment.

« Donné le présent certificat pour servir à qui de « droit, à Paris, ce 6 germinal l'an XI de la Répu- « blique française.

« SAINT-PRIX, premier semainier.

« CAUMONT, semainier.

« Vû par le commissaire du Gouvernement,

« MAHÉRAULT. »

Malgré ces instances, M. Beugnot ne se rendit pas. En marge de la lettre, il écrivit ces mots : « Non, « maintenu l'ordre. » Et il signa la réponse qui suit:

« Le 24 germinal an XI,
« Rouen.

« *Aux administrateurs du Théâtre-des-Arts.*

« J'ai reçu, citoyens, avec votre lettre du 17 de ce « mois, le certificat qui atteste que le Gouvernement « a permis la tragédie de *Polyeucte*.

« Je ne doute nullement de l'authenticité de cette « pièce, mais vous ne vous dissimulerez pas qu'elle « ne peut balancer un ordre positif que le Conseiller « d'Etat n'a pas révoqué.

« Je dois donc attendre qu'il soit rapporté. »

L'on attendit près de huit mois, et enfin la défense fut levée par cette correspondance :

Ministère de l'Intérieur.

« DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION « PUBLIQUE.

« Paris, le 18 frimaire an XII de la « République française.

« *Le Conseiller d'Etat chargé de la direction et de la « surveillance de l'instruction publique*

« *Au Préfet de la Seine-Inférieure, à Rouen,*

« J'ai reçu, citoyen Préfet, avec votre lettre du 7 « de ce mois, le répertoire des pièces qui doivent

« être représentées à Rouen sur le Théâtre des Arts « pendant le second trimestre de l'année théâtrale et « j'en approuve la composition.

« La tragédie de *Polyeucte* ayant été jouée à Paris « depuis l'invitation que je vous avais faite d'en sus- « pendre la représentation, je ne vois point d'incon- « vénient à la laisser jouer dans votre ville

« Il n'en est pas ainsi de *Richard-Cœur-de Lion* qui « n'a pas été remis au théâtre depuis douze ans et « que vous avez sagement rayé du répertoire.

« J'ai l'honneur de vous saluer,

« FOURCROY. »

Le Préfet s'empresse de notifier cette décision :

« Rouen, 23 frimaire an XII.

« *Aux administrateurs du Théâtre-des-Arts.*

« Je vous ai invités, citoyens, par ma lettre du 8 « de ce mois, à ne pas mettre en scène la tragédie de « *Polyeucte* et *Richard-Cœur-de-Lion*, opéra.

« Je vous informe aujourd'hui que le Conseiller « d'Etat ayant la direction de l'instruction publique « confirme cette défense, par sa lettre du 18 de ce « mois, quant à la dernière de ces pièces, mais qu'il « permet la tragédie de *Polyeucte* qui a été jouée sur « les théâtres de Paris.

« Vous pourrez donc, citoyens, user de cette au- « torisation. »

Le rapprochement de l'opéra de Grétry avec la tragédie de Corneille pouvait faire soupçonner le vé-

ritable motif de l'interdiction prolongée qui a pesé sur cette dernière œuvre ; les idées religieuses qui inspirent l'une, les sentiments de fidélité monarchique exprimés dans l'autre, n'ont-ils pas, autant et plus que le prétexte hautement invoqué, déterminé le refus du Gouvernement ? L'étude de la correspondance que j'ai rappelée amène à cette conclusion et je suis étonné que la sagacité de M. Bouteiller, qui a consulté ces pièces pour écrire son *Histoire des Théâtres de Rouen*, ait aussi facilement accepté la version officielle, presque démentie par les documents même qui la constatent. Le dossier qui les contient, et que M. de Beaurepaire a bien voulu extraire des archives départementales pour me le communiquer avec cet empressement dont l'habitude rend la reconnaissance banale à ses obligés, semble devoir lever toutes les doutes sur ce point délicat. Il s'en dégage un fait certain, c'est que M. Beugnot avait pensé dès l'abord qu'il n'y avait aucun péril à laisser jouer *Polyeucte*, et l'on peut lire encore dans le projet de lettre par lequel, le 1er germinal an II, il annonçait la défense de Fourcroy aux administrateurs du théâtre, ces mots prudemment rayés afin de ne pas faire savoir à des tiers que le Gouvernement avait adopté un avis autre que celui de son délégué : « J'a- « vais cru qu'il n'y avait pas de raisons d'en empê- « cher la représentation. »

Converti par l'ordre que lui donnait l'autorité centrale, peut-être aussi par les réflexions que la mesure inspirait aux mécontents, M. Beugnot devina bientôt le mobile de l'interdiction, et avec sa finesse ordinaire il n'hésita pas à affirmer qu'il partageait sur

les dangers de l'intolérance et du fanatisme les idées et les craintes du Gouvernement qu'il servait.

Cette préoccupation se trahit dans une lettre qu'il eut occasion d'échanger avec le maire de Rouen, qui élevait des prétentions inadmissibles sur la police des théâtres. Confondant la surveillance matérielle de la salle et des représentations avec la censure des ouvrages, le maire avait provoqué la note suivante, émanée des bureaux de la Préfecture :

« Le Préfet a reçu et conservé le répertoire des « pièces à jouer sur le Théâtre-des-Arts pendant le « deuxième trimestre.

« J'ai l'honneur de lui observer qu'il devrait « être actuellement sous les yeux du Conseiller « d'Etat.

« J'ajoute 1° que l'administratiom théâtrale ne ré- « pond à aucune des lettres qu'on lui adresse ; « 2° qu'elle ne soumet point les pièces nouvelles à « l'examen.

« Je soupçonne sur ce dernier chapitre que la mai- « rie se réserve ce droit d'examen. Cette prétention « ne serait pas conforme aux instructions du Gou- « vernement. Que doit-on faire à cet égard ?

« Garder le silence ce serait abandonner une attri- « bution qu'il est bon de conserver.

« 20 fructidor an X. »

A cette dénonciation d'un empiétement qui n'effrayait point l'administration, il répondait par cette phrase dont la libre désinvolture n'emprunte rien à la gravité du style officiel : « Il doit suffire au citoyen « Quesney pour faire et exiger ce que de droit qu'on

« mette en règle et qu'on ne m'importune pas de « fariboles. » Mais l'interdiction de *Polyeucte* devait, l'année suivante, donner lieu à des explications qui, sous leur formule ironiquement courtoise, démontrent que, dans la pensée de leurs auteurs et sans doute aussi du public, la cause réelle de la prohibition n'était autre qu'une nécessité politique, dissimulée sous un prétexte qu'aucun d'eux ne rappelait et que le Préfet lui-même semblait oublier en soutenant que, livré à ses inspirations, il n'eût pas toléré une représentation qu'il avait cependant jugée incapable de porter atteinte au bon ordre. Il est intéressant de reproduire ces documents dont la lecture est de nature à prouver la futilité des raisons que l'on n'avait pas craint d'assigner au refus de laisser jouer la pièce de Corneille.

Département
de la
Seine-Inférieure.
—
Municipallté
de Rouen.
—
Secrètariat.

« Rouen, le 3 germinal an XI
« de la République fran-
« çaise.

« *Le Maire de la ville de Rouen*

« *Au citoyen Beugnot, Préfet du département de la*
« *Seine-Inférieure.*

« Citoyen Préfet,

« Je vous ai prié il y a quelque temps de me com-
« muniquer la liste des pièces dont le Gouvernement
« ne juge pas à propos que la représentation soit

« permise. Ce qui vient de se passer relativement à « la tragédie de *Polyeucte* me porte à vous renouve- « ler cette prière. Lorsque les comédiens m'ont fait « part du désir qu'ils avoient de représenter cette « pièce, que les rôles admirables de Pauline et de « Sévère rendent très intéressante, je n'ai pas cru « devoir m'y opposer. Il est vrai que l'action qui en « fait le sujet est très condamnable ; mais je n'aurois « pas cru que l'exemple en fût dangereux pour ceux « qui fréquentent le spectacle ; et il me sembleroit « que si l'on craignoit que le zèle de Polyeucte trou- « vât des imitateurs, la surveillance à cet égard de- « vroit être exercée ailleurs qu'au theâtre. L'unique « but de cette observation est de vous prouver, « citoyen Préfet, la nécessité que celui qui a la sur- « veillance immédiate des spectacles soit averti des « intentions du Gouvernement afin qu'il ne soit pas « exposé à les contrarier et que le Gouvernement ne « se trouve pas exposé à rendre publique une dé- « fense qu'il eût préféré peut-être de tenir secrète.

« Salut et respect,

« DEFONTENAY. »

La réponse du Préfet n'est pas moins significative ;

1re Division. 4e Bureau. Police des théâtres.

« Rouen, le 17 germinal an XI.

« *Au Maire de la ville de Rouen.*

On informe qu'on ne peut communiquer le répertoire.

« L'intention du Gouvernement, ci- « toyen Maire, est que la police intérieure « et extérieure de la salle du spectacle « soit sous votre surveillance immédiate, mais que

« tout ce qui tient au répertoire et aux pièces à repré-
« senter soit sous la mienne. Je regrette donc, sous
« ce dernier rapport, de ne pouvoir entretenir avec
« vous des communications qu'il m'en coûte toujours
« de rendre plus rares. Les directeurs instruits de
« cet ordre et à qui j'ai déjà trouvé l'occasion d'en
« prescrire l'exécution, ne devaient pas se permettre
« d'afficher *Polieucte* sans mon autorisation. Je l'au-
« rais certainement refusée, non pas que je ne
« rende justice avec vous aux rôles de Pauline et de
« Sévère, mais parce que cette pièce respire une in-
« tolérance qui n'est pas en raport avec les loix de
« la raison de notre siècle. Le Gouvernement ne
« perd rien à rendre publique une deffense qui est
« une preuve de plus de son attention assidue sur
« tout ce qui peut intéresser l'ordre public, le main-
« tien des loix et de la tolérance civile et reli-
« gieuse. »

Cette démonstration me paraissait convaincante, lorsqu'un de ces hasards chers aux curieux m'a fait rencontrer et m'a permis d'acquérir deux pièces qui la confirment d'une manière irréfutable. Les administrateurs du Théâtre-des-Arts, après la notification du refus qui leur avait été opposé de jouer *Polyeucte*, adressèrent la supplique suivante à la direction de l'Instruction publique :

« *Au Conseiller d'Etat chargé de l'Instruction publique,*
« *Les administrateurs du Théâtre-des-Arts*
« *(ville de Roüen),*
« Exposent
« Qu'ils ont compris dans le répertoire du tri-

« mestre courant *Polyeucte*, tragédie du grand Cor-
« neille; que ce répertoire a été adressé par le Préfet
« au Conseiller d'Etat qui a ajourné la remise en
« scène de cet œuvre dramatique, par la raison qu'il
« n'avait point été reproduit encore sur les théâtres
« de la capitale.

« Cette décision a été notifiée aux exposans au
« moment même que la tragédie qui en fait l'objet
« allait être représentée, ils ont obéi : la perte de
« leurs études, celle des dépenses qu'avait occasion-
« nées la mise en scène a été le résultat de leur
« obéissance,

« Les exposans supplient le Conseiller d'Etat de
« remarquer que la tragédie de *Polyeucte* ne ren-
« ferme rien de contraire aux loix de la République
« française et qu'elle tend, au contraire, à favoriser
« le retour de la morale religieuse en montrant les
« dangers d'un fanatisme intolérant et irréfléchi.

« Ils ajoutent que, priver les théâtres des dépar-
« tements de remettre en scène les pièces qui firent
« l'honneur et qui feront toujours la gloire de la scène
« française avant que le théâtre de la capitale en ait
« donné l'exemple, ce serait les priver du prix le
« plus cher qu'ils puissent recevoir de leurs efforts,
« celui de concourir à la prospérité de l'art drama-
« tique, trop longtemps et si malheureusement né-
« gligé; que ce serait réduire les théâtres des dépar-
« temens aux nouveautés quelquefois médiocres,
« souvent d'un succès éphémère et toujours infé-
« rieures aux productions immortelles de nos grands
« maîtres; que ce serait accorder aux théâtres de la
« capitale une sorte de privilége exclusif, dont ils

« ont moins besoin que tout autre, puisqu'ils pos-
« sèdent les premiers talents et qu'ils sont certains
« d'une affluence soutenue de spectateurs ; qu'enfin
« un pareil privilége réduirait les théâtres secon-
« daires à l'impossibilité de prospérer, sans aug-
« menter les avantages déjà considérables de ceux
« de la capitale.

« Les administrateurs soussignés osent donc espé-
« rer que le Conseiller d'Etat voudra bien raporter
« sa décision à l'égard de *Polyeucte* et leur donner
« l'assurance que, pour l'avenir, ils n'auront point
« à redouter la suspension des chefs-d'œuvre drama-
« tiques dont ils pourraient faire joüir le public qui
« sent dans toute son étenduë la privation qu'on lui
« en a fait éprouver depuis quelques années.

« Présenté ce 11 germinal an XI de la Répu-
« blique.

« GRANGER aîné, BORME, DESROZIERS,
« Artistes et administrateurs du Théâtre des
« Arts de Rouen. »

Le motif inacceptable contre lequel protestaient Granger et ses camarades n'était certes pas celui qui avait touché l'auteur de l'injonction qui excitait leurs réclamations, car on lit en marge de leur supplique ces mots écrits et signés par Fourcroy : « Me faire « un rapport sur les causes de la suspension de « *Polyeucte* — mais sans approuver — les causes qui « suspendent doivent être les mêmes pour toute la « République. « F. »

A cette demande, malgré tout son esprit, le rapporteur éprouva un sérieux embarras; mieux que

personne il savait combien les raisons dont l'autorité s'armait ostensiblement étaient ridicules ; mais en livrer le secret, découvrir le mobile qui inspirait de pareils actes, le consigner dans une réponse qui, notifiée aux intéressés, serait aussitôt connue de la foule, il y avait là des dangers qui devaient faire persister le Conseiller d'Etat dans la formule naïve dont il enveloppait son ordre.

Arnault, dont les fables ont perpétué le nom plus que le succès politique de son *Germanicus*, rédigea alors le rapport suivant dont l'adoption par Fourcroy donne à l'interdiction son véritable sens en expliquant la nécessité de le dissimuler pour la masse du public :

Théâtres des départements.

2e Rapport sur Polyeucte.

« ADOPTÉ.
« F. »

« DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION
« PUBLIQUE.

» Paris, le 28 germinal an XI de
« la République française.

« *Rapport*
« *au Conseiller d'Etat chargé de la direction et de la*
« *surveillance de l'instruction publique.*

« Dans le dernier rapport qu'on fit au Conseiller
« d'Etat sur le répertoire du théâtre de Rouen, on
« crut devoir attirer son attention sur *Polyeucte* en
« ces termes :

» Dans le nombre de ces ouvrages se trouve *Po-*
« *lyeucte*, tragédie de P. Corneille, qui n'est repré-
« sentée sur aucun des théâtres de Paris. Les comé-

« diens français s'étant proposé, il y a près d'un « an, de remettre cet ouvrage à la scène, *le ministre* « *de l'intérieur crut devoir n'en pas autoriser la repré-* « *sentation*, le fanatisme religieux que la tragédie de « *Polyeucte* respire et semble établir paraît avoir été « un des principaux motifs de la décision du mi- « nistre. »

« Le Conseiller d'Etat écrivit en conséquence au « Préfet de la Seine-Inférieure pour prolonger la « suspension de la pièce, mais il crut *inutile*, pour ne « pas dire plus, de s'expliquer sur les véritables « motifs et il se contenta d'alléguer la non représen- « tation sur les théâtres de la capitale.

« Aujourd'hui les administrateurs du théâtre de « Rouen réclament contre cette décision et le Con- « seiller d'Etat veut un nouveau rapport.

« On ne peut guère que lui représenter les motifs « allégués en premier lieu et c'est ce qu'on vient de « faire.

« Maintenant jugera-t-il convenable d'expliquer « positivement aux pétitionnaires les raisons *poli-* « *tiques* de la suspension ?

« Ou annullera-t-il purement et simplement ce « qu'il avait décidé à cet égard ?

« On dit dans le public que le Premier Consul a « donné des ordres pour faire représenter *Polyeucte* « au Théâtre Français, mais ce n'est encore là « qu'une nouvelle douteuse, et, dût-elle se réaliser, « elle n'aurait rien de contradictoire avec la suspen- « sion ordonnée par le Conseiller d'Etat, puisque « cette suspension, purement provisoire, était moti- « vée en ces termes :

« Je vous invite donc à empêcher ou suspendre la « représentation de cet ouvrage sur les théâtres pla- « cés dans l'étendue de votre département *jusqu'à* « *ce qu'une décision ultérieure en autorise la mise en* « *seène.* »

(Lettre au Préfet).

« Le Conseiller d'Etat donne donc dans cette lettre « l'espoir d'une décision ultérieure et dans une « affaire de ce genre, il pouvait bien refuser de « prendre l'initiative sur l'opinion intime du premier « Consul.

« On propose la réponse cy-contre.

« *Le Chef de la division de l'Instruction publique,*

« ARNAULT. »

J'ai insisté sur cet épisode qui nous montre Corneille devenant après sa mort une victime de la politique, et l'une de ses œuvres les plus pures proscrite par ces passions toujours aveugles qui, semblables aux harpies de la fable, corrompent tout ce qu'elles touchent ; qu'elles respectent au moins ce domaine littéraire qui devrait être un asile fermé à leur invasion, mais surtout qu'elles s'arrêtent devant ces grands noms qui forment le patrimoine glorieux de notre pays et qu'elles n'essaient pas de détourner l'admiration légitime qui couronne leurs immortelles inspirations ! C'est parce que rien de ce qui rappelle ces héros de la littérature ne saurait être indifférent à leurs compatriotes que je me suis laissé entraîner à des détails dont la longueur me sera pardonnée, si j'invoque pour excuse le culte dont j'honore leur

illustre mémoire, et si je place ma justification sous ce patronage vénéré.

Je m'arrête, et j'aurais voulu solliciter une réparation indulgente en faveur de ce préfet, proscripteur malgré lui du poète dont il aimait les sublimes productions. Lorsque, après plus de vingt ans, *Polyeucte* reparut sur la scène du théâtre rouennais, le 10 messidor an XII (29 juin 1804), l'homme distingué qui administrait le département de la Seine-Inférieure assistait à cette représentation, qui fut suivie par celle d' « *une Matinée de Pierre et Thomas Corneille.* » et il applaudit avec un enthousiasme qu'il était heureux de témoigner librement le couronnement des bustes des deux frères dont la Normandie revendique la naissance. Les sentiments qu'il éprouva s'expriment avec trop de noblesse et de chaleur dans la lettre qu'il adressa aux administrateurs du théatre pour que je résiste à la tentation de la reproduire.

« Rouen, 14 messidor an XII.

« *Aux administrateurs du Théâtre dés Arts.*

« Je vous sais gré, Messieurs, de votre respect
« pour l'ancien usage de célébrer le jour de la Saint-
« Pierre la fête du grand Corneille. Vous avez dû
« vous apercevoir combien cet usage est cher à ses
« concitoiens par l'affluence des spectateurs que
» vous avez eus ce jour-là. Le choix des pièces qui
« ont été représentées était fait avec discernement.
« On ne peut mieux fêter la mémoire du père du

« théâtre qu'en reproduisant l'un de ces vieux chefs-
« d'œuvre qui seront toujours nouveaux. On doit
« tenir compte aux directeurs de leur intention, à
« quelques artistes du talent qu'ils ont déploié, à
« tous de leur bonne volonté. Le vaudeville qui a
« suivi la représentation de *Polyeucte* et qui offre les
« deux Corneille au sein du foyer modeste qu'ha-
« bitait pourtant le génie, devait plaire à Rouen et
« semble avoir été composé pour cette ville. Il serait
« bien à désirer. Messieurs, qu'il vous fût possible
« de reproduire quelquefois sur la scène les belles
« tragédies de Corneille, de Racine et de Voltaire.
« Ne jouer que la comédie, c'est laisser dormir moi-
« tié de notre gloire dramatique, et la ville de Rouen
« tient un rang assez distingué pour en jouir com-
« plètement. Continuez de n'offrir sur la scène que
« des ouvrages avoués de la morale et du goût; que
« le théâtre soit sous votre direction ce qu'il aurait
« toujours dû être, une école où l'on s'instruit sans
« effort de tout ce qui est bon, grand, généreux et où
« on voue au ridicule et au mépris les vices opposés.
« Respectez les bonnes traditions, les règles de l'art,
« celles du goût, et la langue et la diction drama-
« tiques. Vous mériterez ainsi la protection du gou-
« vernement et l'estime des gens de bien. »

Heureuse conclusion d'une mesquine tentative : le fabuliste nous montre le serpent usant sa dent contre la lime, et les critiques qui essaient leurs efforts contre les œuvres du génie devraient se souvenir, quel que soit le mobile qui les pousse, littéraire ou politique, de cette épigramme de Voltaire par laquelle je ne saurais mieux terminer :

De Beausse et moi, criailleurs effrontés,
Dans un souper clabaudions à merveille,
Et tour à tour épluchions les beautés
Et les défauts de Racine et Corneille.
A piailler serions encor, je croi,
Si n'eussions vu sur la double colline
Le grand Corneille et le tendre Racine
Qui se moquaient et de Beausse et de moi.

LES

DERNIERS JOURS DES CONDAMNÉS

PAR M. J. FÉLIX.

La vie se compare souvent à une journée : dorée au matin par le soleil de la jeunesse, elle se décolore à son déclin et chaque pas de l'homme le rapproche de l'obscurité du soir. Sans être arrivé à ce terme éloigné d'un voyage bien rapide, je touche à l'âge où la fatigue nous rend déjà l'ombre plus chère ; aussi ce n'est pas sans un sentiment de regret que j'ai accueilli le projet arrêté (1) d'abattre les arbres qui ornent les boulevards de notre ville et la parent d'une fraîche ceinture de verdure.

Loin de moi l'intention de discuter une question dont les usages académiques interdisent sagement l'examen ; si je n'obéissais à leurs prescriptions formelles, je me reprocherais de sembler critiquer un acte émané d'une autorité compétente et que l'on doit croire sans

(1) Conseil municipal de Rouen. 1878.

aucun doute justifié par des motifs sérieux. Je veux seulement adresser un adieu à ces plantations qui vont disparaître et rappeler quelles précautions minutieuses, quelles attentions tendres, allais-je dire, ont protégé leur naissance, lorsqu'en 1782 M. de Crosne embellissait la promenade créée sur le terrain des anciens remparts.

Le platine fut l'essence choisie et des notes conservées dans les archives départementales indiquent que l'intendant s'occupait, pour entretenir un ombrage qui commençait à s'étendre, à recueillir des renseignements soit dans l'Encyclopédie où M. Daubenton a inséré un article sur l'élagage de ces arbres, soit auprès de MM. Fremont et Coquerel. Le résumé de ces recherches se trouve consigné dans l'écrit suivant qui n'est peut-être pas inutile à l'histoire de l'arboriculture en Normandie :

OBSERVATIONS SUR L'ÉLAGAGE DES PLATANES (1).

« D'après les renseignements qu'on s'est procuré « sur la culture des platanes, il paraît qu'on peut « l'élaguer sans crainte de le détruire, et qu'il dé- « pend du goût des cultivateurs de l'élaguer ou de le « laisser croître librement.

« On cite particulièrement pour exemple qu'on « élague tous les ans les platanes à Graveron, près la « commanderie de Saint-Etienne, à quatre lieues « d'Evreux.

« Chez Madame la Présidente de Bondeville.

(1) Arch. dép., C. 850.

« A Cerquigny, chez M. De la Rocque, à deux « lieues de Bernay.

« Chez M. de Bouville.

« Les platanes dans ces différents endroits ont de- « puis dix jusqu'à vingt ans, et on assure qu'on les « a élagués tous les ans en palissade, en berceau ou « en arcade et que ces opérations n'ont fait souffrir « aucun de ces arbres.

« Ceux du boulevard de Martainville à Saint-Hi- « laire ont eux-mêmes été élagués, il y a quatre ans, « au mois de juillet, et ils n'ont effectivement pas « souffert.

« Il seroit peut-être plus agréable dans nos prome- « nades publiques d'avoir des platanes qui en crois- « sant librement formassent le panache, mais on se « réunit à dire qu'en les laissant croître de cette « manière, il seroit toujours nécessaire de retrancher « les branches parasites et de supprimer l'extrémité « de celles qui s'éloignent trop du tronc et lorsqu'il « y auroit des branches qui formeroient la fourche, « il faudroit aussi en supprimer une dans la crainte « que le vent ne les fit s'éclater.

« Si on se déterminoit à laisser croître librement « le platane, comme cet arbre a beaucoup de vigueur, « la plantation qu'on a faite sur le boulevard devien- « droit trop rapprochée et il faudroit en retrancher « de deux un.

« Si on se déterminoit à les élaguer, il seroit néces- « saire de faire cette opération tous les ans pourcon- « server les feuilles sur le gros de l'arbre, attendu « que si l'on attendoit trop longtemps, les branches « deviendroient trop grosses et ne repousseroient

« plus. Il y auroit même du danger à attendre en-
« core deux ou trois ans pour faire élaguer les pla-
« tanes du boulevard.

« D'après ces observations les personnes qu'on a
« consultées pensent que dès qu'on a commencé à
« élaguer en palissade les platanes de l'autre côté de
« l'hôpital en dedans de la chaussée, il faut faire la
« même opération du côté de l'hôpital pour qu'il y
« ait de l'uniformité, mais on observe qu'il faut avoir
« soin de ne faire élaguer qu'à dix pieds de hauteur
« en dedans des contrallées, attendu qu'en les tail-
« lant en éventail des deux côtés ce seroit donner
« trop de prise au vent sur un arbre qui se casse
« très facilement. On peut élaguer ces arbres depuis
« la chute des feuilles jusqu'au mois de mars.

« Comme il y a à Rouen un élagueur qui a beau-
« coup d'expérience dans ces arbres, il seroit bon de
« se déterminer pendant le séjour qu'il fait dans
« notre ville. »

Ce système, qui paraît avoir été adopté par M. Thiroux de Crosne et dont il annonce devoir parler à MM. de ville, n'avait obtenu son assentiment qu'après l'avis du chevalier Mustel, membre de l'Académie de l'agriculture de Rouen.

Ce n'était pas le premier venu que M. Mustel, botaniste, chevalier de Saint-Louis, ancien capitaine de dragons, membre de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Rouen, et qui, de 1772 à 1787, a lu dans ses réunions périodiques de nombreuses communications sur les végétaux. Il se mit dans cette circonstance en rapport avec un de ses con-

frères dont la longévité a, pendant soixante-douze années, charmé les soirées de cette Compagnie : je veux parler de M. d'Ornay, mort à l'âge de cent cinq ans, après avoir été avocat au Parlement, procureur du Roi au bureau des finances, juge de paix, homme de lettres, qui a appartenu à l'Académie de 1762 à 1834 et qui, trois ans encore avant son décès, lui faisait écouter des vers pleins d'une verve juvénile.

Invité par M. de Crosne à lui faire connaître les observations qu'il avait échangées avec le chevalier Mustel, M. d'Ornay adressa à l'Intendant une réponse à laquelle les grâces maniérées du style assigneraient sa date si le temps l'avait effacée. J'hésite d'autant moins à reproduire la lettre qu'il écrivit à cette occasion que, je dois l'avouer, le désir de publier cette pièce inédite et curieuse m'a surtout déterminé à prendre la plume ; elle contient d'ailleurs sous une forme un peu prétentieuse plus d'une remarque judicieuse, plus d'une leçon utile et opportune :

« Rouen, ce 13 octobre 1782 (1).

« MONSIEUR,

« Je crains, dans la position où je me trouve, de « ne pouvoir vous rendre aujourd'huy mes devoirs, « je crains surtout de ne pouvoir trouver le moment « de vous entretenir librement ; c'est ce qui m'engage « à vous transmettre par écrit le résultat de ma pro-

(4) Arch. dép.. C. 850.

« menade de ce matin et de ma conférence avec M. le « chevalier Mustel, qui est d'accord avec moi sur « tous les points essentiels.

« Je pense, Monsieur, que vous faites très bien de « donner une attention particulière à la plantation « et au gouvernement des arbres qui bordent les « villes et les chemins de votre département. Cet « objet important intéresse plusieurs générations, et « cependant tout dépend des soins et de la méthode « que l'on a observés dans les premières années.

« A l'égard du platane, je le mets sans balancer au « rang des plus beaux arbres de la nature ; mais c'est « précisément parce qu'il est beau par lui-même, « qu'il s'élance fièrement dans les airs, qu'il se dé- « core d'un panache pompeux, qu'il offre le plus « beau feuillage et la teinte de verd la plus agréable ; « c'est parce qu'il jouit de ces avantages rares, qu'il » n'a presqu'aucun besoin des secours de l'art, si ce « n'est pour retrancher quelques branches parasites « que sa vigueur naturelle, secondée par un sol favo- « rable, peut produire, ou pour supprimer l'extré- « mité de celles qui s'éloignent trop du tronc ; mais « je n'approuverai jamais qu'on l'assujettisse comme « l'humble charmille et le modeste tilleul à la bar- « barie minutieuse du cordeau et du volant. J'aurois « donc désiré que l'on eût abandonné nos chers pla- « tanes à eux-mêmes, sauf les retranchemens dont « je viens de parler. J'aurois désiré qu'on les eût « traités en hommes, et non en petits maîtres ; mais « la chose est faite en grande partie ; il n'y a plus à « balancer, il faut continuer. Ce sont de ces fautes « (il y en a quelques-unes de ce genre) qui devien-

« nent plus grandes et plus sensibles quand elles ne « sont faites qu'à moitié. Le capucin le plus attaché « à sa belle barbe auquel on en auroit, à son insçu, « enlevé la moitié, seroit bien obligé de supprimer « le reste, sauf à reprendre d'une manière uniforme « son ancien costume ; c'est ce qu'on pourra faire à « l'égard de nos platanes, d'après l'effet que pro- « duira la coupe indiscrète qui vient d'être faite et le « goût du public qu'il faut consulter, puisque c'est « pour lui que ces plantations sont faites. J'ai vu « beaucoup de platanes dans les différens païs où j'ai « voyagé; je les ai vû traités de toutes les manières. « Celle qui m'a plu davantage, sans contredit, a été « la moins tourmentante, mais ceci est affaire de goût, « d'opinion, de païs, et d'habitude. Il y a cependant « une attention importante à avoir et un parti ferme « et décidé à prendre. Si on veut faire de *jolis* pla- « tanes, on ne peut les accoutumer trop tôt et trop « souvent au fatal ciseau, si on en veut faire de « *beaux* arbres, îl faut les abandonner à eux-mèmes. « Comme la variété tant dans la qualité des arbres « que dans la manière de les gouverner me paroît « une chose essentielle en fait de jardins et de pro- « menades, pourquoi n'aurions-nous pas une allée « formée d'arbres libres? nous avons tant d'arbres « esclaves.

« Si on prend le parti de les laisser libres ou à peu « près, il n'y a pas à balancer d'en retrancher de « deux un; et pour que l'effet soit meilleur, il faut « faire cette suppression alternativement, c'est-à- « dire en prenant sur la 1re ligne le 1er, le 3e, le « 5e, etc., et sur la seconde, le 2e, le 4e, le 6e, et ainsi

« de suite. Au surplus, Monsieur, ce n'est ici que « mon opinion et mon goût particulier que je sou- « mettrai sans peine à la vôtre. La suppression que « je conseille vous donneroit une quantité d'arbres « assez considérable qui pourroient trouver leur « place dans ce moment cy où vous vous occupés de « planter une étendue assez grande de terrain. Si on « attend quelques années à faire ce retranchement, « qui deviendra absolument nécessaire à cause de la « grande étendue que le platane embrasse, alors les « arbres seront perdus.

« Puisque nous nous occupons d'arbres et de plan- « tations, permettés moi, Monsieur, d'ajouter encore « un mot : il est de la plus grande nécessité de cou- « per les cuisses et branches gourmandes des arbres « du Mont-Riboudet. Les arbres sont de la plus « grande vigueur, ils prospèrent d'une manière éton- « nante ; il me fâche infiniment de les voir désho- « norés, gâtés, avilis par ces branches parasites ; le « mal n'est pas sensible à tous les yeux quant à pré- « sent, parce que le feuillage le couvre ; mais dans « quelques années il deviendra frapant et sans re- « mède.

« Je suis avec respect,

« Monsieur,

« Votre très humble et très

« obéissant serviteur,

« D'ORNAY. »

C'est après que de nobles esprits leur ont consacré des soins si attentifs, les ont entourés d'une sollici- tude si vigilante, que ces ombrages vont tomber et,

par un triste contraste, des saltimbanques ont même obtenu, pour l'exercice de leur métier, la faveur de leur abattage anticipé (1) ! Je ne puis y penser avec indifférence. Lorsqu'on médite sur ces luttes sanglantes où se risque la vie des hommes, l'on se prend à songer qu'il suffit d'un court instant pour supprimer un être que de longues années ont été dépensées à former et à développer. J'ai peine à me défendre de la même réflexion en assistant à la chute de ces arbres qui ont vu plusieurs générations passer sous leur abri verdoyant et dont le dôme de feuillage a protégé le repos des vieillards comme les jeux des enfants : il me semble que leur existence se confondait avec la nôtre, qu'une part de nous va nous quitter avec ces témoins des âges écoulés et plus que jamais me revient en mémoire la touchante supplique du vieux Ronsard (2) :

Escoute. Bûcheron, arreste un peu le bras;
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas;
Ne vois-tu pas le sang lequel degoute à force
Des Nymphes qui vivoient dessous la dure escorce?

(1) Conseil municipal de Rouen, 18 octobre 1878.

(2) Elégie XXX. — Contre les bûcherons de la forest de Gastine.

NOTES

SUR LES

POÉSIES D'ANTOINE CORNEILLE,

PAR M. HENRI FRÈRE.

MESSIEURS,

La Société Rouennaise des Bibliophiles vient de réimprimer avec beaucoup de soin un petit in-12 de 80 pages contenant les poësies d'Antoine Corneille, et elle a bien voulu en adresser à l'Académie un exemplaire que M. le Président a renvoyé à mon rapport. Cette édition reproduit aussi exactement que possible la disposition typographique de l'impression primitive, dont le seul exemplaire encore connu appartient à M. le marquis de Lagarde. L'heureux possesseur de cette rareté bibliographique en avait donné l'analyse dans le numéro du 15 mai 1877 du *Bulletin du Bouquiniste*. Le membre de la Société Rouennaise des Bibliophiles chargé spécialement par elle de surveiller cette nouvelle impression, M. Prosper Blanchemain, s'est acquitté de cette tâche avec un zèle

parfait. Dans sa dédicace au Président de la Société, il le remercie des grands services que lui a rendus sa collaboration. Nous ne voulons pas plus que lui les passer sous silence, puisque ce collaborateur est notre aimable collègue, M. le conseiller Félix.

La publication de la Société Rouennaise des Bibliophiles se compose, 1° d'une notice biographique et bibliographique sur la vie et les œuvres d'Antoine Corneille; 2° de la réimpression du petit in-12 de 1647, intitulé : *Poësies chrétiennes et paraphrases sur les Cantiques et Hymnes de l'Eglise à l'honneur de la Ste Vierge, mois de Dieu,* avec quelques autres pièces pieuses et morales, par M. Corneille, religieux de St Augustin, à Rouen, chez Jean le Boullenger, près les P. P. Jésuites; 3° de quatre pièces de vers composées par Antoine Corneille pour le concours du Puy de l'Immaculée Conception ou à leur occasion, et que la Société Rouennaise a intitulées avec une bonne grâce dont il m'appartient plus qu'à tout autre de la remercier : « Vers inédits d'Antoine Corneille retrou-
« vés et publiés en 1867, par Edouard Frère, Prési-
« dent de l'Académie; » 4° enfin, de la réimpression d'une plaquette, dont le seul exemplaire connu fait partie de la Bibliothèque municipale de Rouen, et consiste dans une épître à Tyrcis, intitulée : « Le « Presbytère d'Hénouville, » Rouen, 1642. M. Prosper Blanchemain croit pouvoir, avec des autorités considérables, l'attribuer à Antoine Corneille, sans condamner résolument l'opinion des bibliographes qui l'attribuent à Pierre.

C'est donc dans le sanctuaire d'Antoine Corneille que l'on nous introduit. La main des fidèles a sus-

pendu aux murs toutes les images de la divinité du lieu. Si elles ne sont pas toutes parfaites, s'il en est même qui ne soient pas rigoureusement ressemblantes, nons n'en devons pas moins honorer la piété des croyants qui les ont réunies. Je ne dis pas que ces poësies aient beaucoup de valeur ; j'aurais même, je le confesse, l'opinion contraire; mais elles sont d'un Corneille et c'est quelque chose. Les grands noms provoquent les grands cultes. Ce ne sont pas les amis des glorieuses traditions de la patrie qui s'en plaindront. Les œuvres de la foi littéraire et artistique ne sont pas sans quelque analogie avec celles de la foi religieuse. Et de même que le long des vastes cathédrales on élève des autels aux apôtres qui ont vécu avec le roi des rois, je me laisse volontiers toucher, sans m'illusionner d'ailleurs sur la valeur de cette comparaison, par le zèle des âmes pieuses qui, dans le temple de Pierre Corneille, ont bâti cette chapelle à Antoine.

Antoine Corneille est né en 1611, cinq ans après Pierre, quatorze ans avant Thomas. A quel âge entra-t-il dans les ordres ? Commença-t-il par sacrifier aux divinités païennes, comme le croit M. Blanchemain ? On l'ignore. Je n'attacherais pas la même importance que l'éditeur à cette circonstance que, dans un des chants composés pour le Puy, il a célébré « Saint Au-« gustin triomphant dans la lice. » M. Blanchemain sait assurément mieux que moi que dans ces concours on imposait souvent un sujet, tel que celui-là, résumé dans un vers, et la difficulté consistait à ramener ce vers final à la chute de chacune des strophes composant le chant. Le poëte le plus sage du monde a

donc pu concourir pour un éloge de St Augustin, comme le plus dissolu pour l'exaltation de St Sébastien vierge et martyr. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à vingt-cinq ans, en 1636, Antoine, pécheur converti ou juste impeccable, était chanoine régulier de St Augustin au prieuré du Mont-aux-Malades. Il n'y aurait pas besoin d'autre raison pour expliquer comment, en 1638, il chantait St Augustin. En 1641, il était sous-prieur. Puis le 5 décembre 1642, il fut appelé au prieuré-cure de St Martin de Fréville (aujourd'hui canton de Pavilly) qui relevait alors du prieuré du Mont-aux-Malades. Il y fut atteint deux fois de la peste et soigné par les amis dévoués auxquels il écrivit plus tard, dans sa reconnaissance, l'élégie sur une rechute dans l'affliction de la peste, dédiée à Tyrcis et le re-remercîment à Philandre. Le 20 mai 1657, il vint mourir à Rouen, sous l'habit de Genovéfain qu'il avait pris en 1652.

Les poësies d'Antoine Corneille se composent presque exclusivement de traductions ou plutôt de paraphrases, de cantiques, d'hymnes, et d'autres chants religieux. Les idées y ont l'élévation que comportent de pareils sujets; le style est correct; la prosodie soignée; mais l'inspiration, l'élan, le génie poëtiques y font absolument défaut. Aucune chaleur, aucun de ces traits vifs et puissants que la Muse de Pierre lançait jusqu'au ciel et qui retombaient sur la terre, tout enflammés du feu des étoiles. C'est une versification honnête et banale telle qu'un bon curé de campagne peut l'élaborer sous la cheminée de son presbytère, pendant les veilles des longs soirs. Mais il faut en convenir : le genre choisi par Antoine est

le plus difficile de tous. C'est déjà une rude entreprise que de paraphraser les chefs d'œuvre de la littérature grecque ou latine; c'en est une bien plus rude encore de s'attaquer à la littérature sacrée. On ne supporte pas impunément le poids de pareils rapprochements. Comment traduire le *Magnificat* et le *Nunc dimittis?* Comment reporter dans une langue étrangère, même avec l'aide du rythme, de la cadence et de la rime, les élans divins, les transports sublimes, les visions célestes, les extases et les adorations des prophètes et des saints? Mettez donc en vers français les coups de tonnerre du *Dies iræ* et les sanglots du *Stabat mater!* Ce que l'homme a de plus fort, le génie et la foi, ne montent pas jusque là. Il faut bien se pénétrer de ceci, c'est que ces œuvres ne sont pas de ce monde. Les saints qui les ont faites tenaient la plume d'un Dieu. Aussi, tous les poëtes qui ont poussé leur barque à ces écueils s'y sont brisés. Pierre Corneille et Racine, Victor Hugo et Lamartine ont essayé; ils ont misérablement échoué.

Bien avant eux, dans le XVI^e^ siècle, deux des plus grands fondateurs de la poésie française ont accordé leur lyre sur cette musique céleste, et sous les doigts savants de ces merveilleux initiateurs la lyre n'a plus résonné. Clément Marot a traduit 80 psaumes pour lesquels Calvin lui avait promis la gloire. Les protestants les chantent encore. Mais quel poète aujourd'hui se ferait un mérite de les avoir composés? Moins inhabile que le gentil Clément à cette audacieuse entreprise, mieux disposé par le tour naturellement solennel et majestueux de ses vers, par la gravité et la fierté de son caractère, Malherbe a re-

pris son œuvre, et, sans se montrer aussi faible, est resté bien au-dessous de lui-même.

Pour mettre en lumière l'inutilité de ses tentatives, on ne peut rien faire de mieux que de lire le même chant, par exemple le cantique de Saint-Siméon — le *Nunc Dimittis* — dans Marot, dans Pierre Corneille et dans Antoine Corneilte.

Voici d'abord la traduction de Marot :

Or laisses, Créateur,
En paix ton serviteur,
En snivant ta promesse,
Puisque mes yeux ont eu
Le crédit d'avoir vu
De ton salut l'adresse.
Salut mis au devant
De ton peuple vivant
Pour l'ouyr et le croire;
Ressource des petits,
Lumière des gentils,
Et d'Israël la gloire.

Puis celle de Pierre Corneille :

Enfin, suivant votre parole,
Vous me laissez aller en paix,
Seigneur; et mon âme s'envole
Au sein d'Abraham pour jamais.

Vous avez daigné satisfaire
A mes yeux le plus doux souci;
Ils ont vu votre salutaire,
Et n'ont plus rien à voir ici.

C'est le salutaire suprême
Que vos saintes promotions
Vous ont fait préparer vous-méme
Devant toutes les nations.

Par cette lumière adorable,
Les gentils seront éclairés,
Et d'une gloire incomparable
Vos peuples seront honorés.

Gloire au Père, cause des causes ;
Gloire au Fils, à l'Esprit divin,
Et telle qu'avant toutes choses,
Telle soit-elle encor sans fin.

Prenons enfin la traduction d'Antoine Corneille et nous lui rendrons la justice de dire qu'elle n'est pas plus mauvaise que les deux précédentes.

N'est-il pas temps, Seigneur, que mon âme s'envole ?
Et sortant de prison, suivant votre parole
Que votre serviteur rencontre désormais
En la sainte Syon, pour essuyer ses larmes
L'effet de ses désirs, ces indicibles charmes
Qu'attendent vos élus en l'éternelle paix ?

Mon âme est sans amour pour ce qui sent la terre,
Tant que j'y resterai, je porterai la guerre
Aux esprits endurcis dans l'infidélité :
Mes yeux ont eu l'honneur de voir leur salutaire,
Et ma langue et mon cœur ne sauraient plus se taire
Des effets mervcilleux de votre charité !

Vous l'avez fait paraître aux yeux de tout le monde
Ce fils de qui la mère et pucelle et seconde
Lui donne cette chair dont il est revêtu.
Tous les peuples verront croître sa renommée,
Et de ses favoris la troupe bien aimée
Aux lieux plus éloignés portera sa vertu.

Voilà donc où mène la manie généreuse il est vrai, mais irréfléchie suivant moi, dont nos grands poètes ont presque tous été atteints et qui consiste à traduire les intraduisibles beautés de la lithurgie catholique. A mon tour, Messieurs, vous me trouverez peut-être

bien audacieux de parler ainsi, et d'autant plus coupable que, petit comme je suis, je n'ai rien pour excuser mon audace. Dire de Marot, de Malherbe, de Pierre Corneille, de Racine et de Victor Hugo qu'ils ont fait de mauvais vers, c'est de la témérité ! Sans doute, et les plus mauvais de tous, j'en sais encore plus d'un qui voudrait les avoir faits. Mais n'a-t-on pas le droit de mesurer ces grands génies a leur propre mesure, Marot à ses épitres, Malherbe à ses odes, Corneille et Racine à leurs mémorables tragédies, et ne serait-ce pas une faute de calcul et de goût que de peser au même poids dans la balance les œuvres des grands hommes et celles des petits, les pierres et les lingots d'or ?

Comme tous les pères, M. Prosper Blanchemain s'est épris d'Antoine Corneille, à la résurrection sinon à l'enfantement duquel il a le mérite d'avoir beaucoup concouru. Il a étudié avec beaucoup de patience et d'érudition les 25 pièces que contient le petit in-12 du marquis de Lagarde, et il s'est multiplié pour y découvrir un poëme intéressant, digne d'être mis en relief. Il a cru le trouver dans la traduction du *Stabat Mater*. Certes, c'est une preuve de discernement et de justice, qui ne vous étonnera pas chez cet esprit distingué, d'avoir appelé particulièrement l'attention sur cette pièce. Elle renferme un grand nombre de strophes dont le rythme, la coupe et la disposition générale sont empruntés aux stances que Rodrigue récite à la fin du premier acte du *Cid*. Bien plus, l'imitation est poussée jusqu'à reproduire à la fin de chaque strophe, dans le cœur de la sainte Vierge, entre sa tendresse pour son divin fils et son

amour pour l'humanité que doit sauver son crucifiement, la lutte que Pierre Corneille suppose dans le cœur de Rodrigue et a établie dans la chute de ses six stances, entre son amour pour D. Diègue et son amour pour Chimène. Par exemple, Antoine s'exprime ainsi :

Qualrieme strophe.

O Dieu, l'étrange peine!
Faut-il pour nous que ton fils soit puni?
Faut-il laisser perdre la vie humaine?

Sixième strophe.

O Dieu, l'étrange peine!
Un fils unique être aux derniers abois
Et par sa mort sauver la vie humaine!

Il y a là des rapprochements qui présentent beaucoup d'intérêt, et il appartenait à un esprit perspicace de signaler au lecteur cette curieuse fraternité littéraire. Mais je suis plus tenté, je l'avoue, de faire ici l'éloge de M. Blanchemain que celui d'Antoine. Antoine me paraît avoir tout à fait manqué de goût en copiant les battements du cœur de la sainte Vierge sur ceux de Rodrigue. Son refrain continuel « Perdre la race humaine, » « Sauver la race humaine, » est excessivement fatigant. Et quant à avoir reproduit dans ses vers une seule goutte de ces ruisseaux de larmes qui coulent des yeux de Marie dans l'incomparable chant d'Innocent III, une seule étincelle du feu divin qu'allument sous ses rimes retentissantes la vue et l'ivresse de la croix, il n'y faut même pas songer. Le *Stabat Mater* d'Antoine est une œuvre mé-

diocre et si la signature d'un Corneille ne la terminait pas, qui donc s'en occuperait ?

Mais c'est là l'intérêt, c'est là le mérite de cette nouvelle publication de la Société rouennaise des Bibliophiles. Elle a remis au jour une production cornélienne, et dans la patrie de Corneille ces restaurations sont les bien venues. L'Académie sera heureuse d'adresser ses vifs remercîments à la Société rouennaise. La valeur littéraire du poète passe, dans ces circonstances, au second rang. Le bibliophile fouille les collections, les bibliothèques, les librairies. Il arrache à l'oubli toutes les choses précieuses qu'emportent la tempête et le temps. Il met en relief toutes les curiosités de l'histoire locale. C'est ainsi que par un grand vent qui balaie dans les avenues les feuilles mortes et le sable, on voit parfois tourbillonner une poussière qui scintille au soleil. Le promeneur, hâtant sa course, la saisit au passage et la prend dans sa main. Souvent c'est une pierre sans valeur, mais dont quelque habile ouvrier utilise l'éclat dans une industrieuse mosaïque. Un jour aussi, ce peut être un diamant tombé d'un écrin.

L'ABBÉ DE BOISMONT,

CHANOINE DE ROUEN,

Membre de l'Académie Française,

1715-1786,

PAR M. L'ABBÉ JULIEN LOTH.

L'abbé de Boismont fut au XVIII^e^ siècle l'une des illustrations de la chaire française et du chapitre de Rouen ; c'est à ce double titre que je viens dans cette Compagnie, asile naturel et privilégié de toutes les gloires normandes, réveiller son souvenir, donner sur sa vie peu connue et souvent défigurée quelques renseignements nouveaux, et rendre à son talent l'hommage dont il est digne.

Je me défendrai avec soin de tout éloge exagéré, les hommes supérieurs n'ont besoin que de la vérité, mais on la leur doit, et sur ce point, il est permis de dire qu'on n'a pas été juste envers M. de Boismont. La Harpe l'a traité durement, et son jugement répété comme un oracle par les critiques qui lui ont succédé, a fait loi.

Sans réclamer pour notre orateur une place parmi les maîtres de la parole, on peut le compter cependant au nombre des prédicateurs qui ont honoré les lettres et la chaire françaises, et ont bien mérité de la patrie normande.

S'il ne fallait ouvrir l'histoire qu'aux génies exceptionnels qui ont plané au-dessus de l'humanité, si eux seuls avaient droit au souvenir des générations, notre tâche, à nous modestes écrivains qui recueillons les épaves du passé, serait condamnée par avance. Notre temps heureusement a de plus justes et de plus larges conceptions; il ne dédaigne rien, fait à chacun sa place, honore de son attention les vies utiles, les travaux distingués, les talents sérieux, et s'il réserve au génie ses admirations enthousiastes, il ne se défend pas de louer ce qui est beau et bon dans les œuvres moins éclatantes mais encore honorables qui ont survécu au naufrage du temps.

I

Nicolas Thirel de Boismont, l'un des quarante de l'Académie française, chanoine de Rouen, prédicateur ordinaire du Roi, ancien vicaire général d'Amiens, abbé commendataire de Grestain, prieur de Lihons en Sangterre, naquit en 1715, disent ses biographes, dans un village des environs de Rouen, sans le désigner autrement. Ce village est le Bos-Bénard-Commin (aujourd'hui arrondissement de Pont-Audemer, canton de Bourgtheroulde), alors du diocèse de Rouen, Le Bos-Bénard-Commin était dès

le XIV^e^ siècle le siége d'un fief, comme l'atteste un aveu au roi de 1382 du chevalier Robert d'Augerville, publié par M. Auguste Le Prevost. Ce fief passa au XVI^e^ siècle dans la famille du Fai, de Bourg-Achard, qui l'avait reçu par succession collatérale de la famille de Pardieu, puis dans celle des Thirel. Celui qui devait donner au nom de Thirel de Boismont une si légitime notoriété naquit donc en 1715, dans le manoir de Bos-Bénard-Commin de Jean Thirel sieur de Boismont (1) et de Bos Bénard Commin, sieur et patron dudit lieu, et de noble dame Françoise Velarey, son épouse.

Nicolas fut élevé pieusement dans le milieu austère et distingué d'une famille noble de campagne, et ayant manifesté de bonheur son attrait pour l'état ecclésiastique, il reçut la tonsure, à l'âge de quinze ans, suivant l'usage du temps, à l'ordination générale du 22 septembre 1730, dans l'église des Grands-Augustins de Rouen, des mains de Monseigneur Hyacinthe Le Blanc, évêque de Joppée *in partibus infidelium* qui remplaçait ordinairement dans les ordinations Monseigneur de Tressan, archevêque de Rouen. Il fit ses études cléricales au séminaire de Joyeuse, où il fut admis à la Saint-Luc de 1730 par brevet accordé par Louis d'Orléans, premier prince du sang.

Nous devons ici un souvenir au séminaire de Joyeuse qui fut, dans notre pays, une pépinière d'ecclésiastiques de mérite.

(1) Porte : d'azur au lion d'or, cantonné de quatre molettes d'éperon de même.

Fondé à Rouen par le cardinal de Joyeuse, l'un de nos glorieux archevêques, en vertu d'un acte testamentaire daté d'Avignon, 22 août 1615, « lequel léguait 1,600 écus pour instituer et fonder incontinent, après son décès, un séminaire auquel seroient entretenus et eslevés trente jeunes écoliers estudiants au collége de la Compagnie de Jhésus pour estre les dits escolliers employés au service et pour le maintien et soubstien de la foy et saincte église catholique, apostolique et romaine » le séminaire de Joyeuse, confié à la direction des Pères Jésuites, fut ouvert et habité dès le 14 mars 1617.

Le cardinal avait attribué la nomination de ses trente écoliers à sa nièce et héritière Henriette-Catherine de Joyeuse, veuve de Henri de Bourbon, dernier duc de Montpensier. Après Henriette de Joyeuse, ce droit fut successivement exercé par Henri de Lorraine, duc de Guise ; par Anne-Marie-Louise d'Orléans, souveraine de Dombes et duchesse de Montpensier; par son légataire universel, Philippe d'Orléans, fils de France, frère unique du roi ; par le régent, par son fils et par son petit-fils, qui enrichirent ce séminaire, à diverses époques, de leurs dons et libéralités.

A l'époque où le jeune de Boismont y entra, le séminaire de Joyeuse était dans toute sa prospérité. Les places de brèvetaires ou de brèvetés y étaient extrêmement recherchées, dit M. de Beaurepaire. Le P. du Trévou, confesseur du Régent, écrivait vers 1710, au supérieur de Joyeuse qui lui avait recommandé un écolier : « Le témoignage de V. R. et la recommandation de plusieurs de nos Pères m'ont

engagé à le servir efficacement. Je n'y eusse pas réussi, dans la *quantité prodigieuse* des concurrents, s'il ne s'était trouvé parent d'un officier du prince. »

Le supérieur ou principal était alors le P. J.-B. de Montigny. On ne confiait ce poste qu'à des hommes éprouvés, et il suffit de nommer parmi eux le P. Daniel, le célèbre historien, le P. de Berruyer, auteur de l'*Histoire du peuple de Dieu*, pour prouver qu'ils étaient choisis avec soin.

Les jeunes séminaristes de Joyeuse portaient, au XVIII^e^ siècle, la soutane violette, la ceinture noire, le bonnet carré et le collet, un surplis aux offices de l'église, et un long manteau noir pour sortir en ville.

Parmi les pieux exercices en usage dans la maison, nous noterons le pèlerinage à Notre-Dame de Bonsecours qui avait lieu le 29 juin de chaque année, et qui a été décrit en vers latins dans le *Journal de Normandie* de 1779 On y portait une châsse de la Sainte-Vierge, « précédée d'un jeune et nombreux clergé dont le costume violet et blanc annonce assez la maison florissante où il est formé à la science comme à la vertu. »

Altera præcedunt duplici collegia versu
Et lino angelicis æmula et ore choris.
Cæruleam decorant niveo sinvamine vestem,
Penelopes costa stamina digna manu.
Ora senum nulla hic videas, prope nulla virorum
Imberbes stupeas, sed pietate senes.

C'est là, dans ce sanctuaire de la science et de la religion, que fut formé à la discipline, aux études et

aux vertus ecclésiastiques, le jeune abbé de Boismont. Il fut pourvu, dans ses premières années cléricales, d'une chapellenie du titre de Notre-Dame-de-Lorette de la Lorie transférée en la chapelle de Sainte-Croix au manoir de Thibouville, et dont il se démit plus tard, lorsqu'il fut en possession de plus importants bénéfices.

L'abbé de Boismont acheva ses études ecclésiastiques à Paris où il prit le grade de bachelier en théologie, et plus tard celui de licencié devant la faculté de théologie de Paris, puis, au témoignage de l'abbé Guiot, dans son *Moréri des Normands*, de l'abbé Auger, et de ses autres biographes, obtint le bonnet de docteur de la Maison et Société de Navarre.

Quand on connaît les longues et difficiles épreuves par lesquelles il fallait passer pour conquérir ces grades, dans l'ancienne Sorbonne, on est vraiment étonné de voir des critiques répéter, en se copiant invariablement, après La Harpe, que « faute de *connaissances et d'études*, l'abbé de Boismont s'abandonna tout entier aux saillies d'une imagination sans règle et d'un esprit sans solidité. »

Quelles études exigeait donc ce littérateur dédaigneux ! Qu'il me soit permis de rappeler ici brièvement le cercle des études qu'il fallait parcourir et les preuves de savoir qu'on devait faire pour mériter ce titre si envié de docteur, au XVIII^e^ siècle.

Avant d'entrer dans la faculté de théologie, l'élève devait avoir conquis le grade de maître-ès-arts, qui était le couronnement de fortes études. Pour y aspirer, il fallait avoir fait, après ses humanités, deux ans de philosophie. Ces deux ans achevés, on subis-

sait deux examens. Bachelier après le premier examen, licencié après le second, on obtenait ensuite le grade de maître-ès-arts.

Le jeune élève arrivait donc muni de ce titre en abordant la faculté de théologie. Il étudiait trois ans dans les écoles publiques de théologie. Après ces trois ans, il devait, pour être promu au grade de bachelier en théologie, passer avec succès deux examens, l'un sur la philosophie, l'autre sur cinq traités de théologie, et soutenir une thèse publique appelée *tentative*.

Or M. de Boismont était diacre quand il fut reçu bachelier en théologie de la Faculté de Paris ; il avait déjà vingt-huit ans. C'est à cette date qu'il fut pourvu, par Monseigneur de Saulx Tavanes, d'un canonicat dans l'église métropolitaine de Rouen, à l'une des prébendes de Londinières vacante par le décès de M. de La Motte-Ango, mort en octobre 1743. Les lettres de provision de cette prébende accordée à M. de Boismont le qualifient : « Diacre de notre diocèse, bachelier en théologie de la Faculté de Paris », et sont datées du 12 novembre 1743.

M. de Boismont fut ordonné prêtre à Paris, à l'ordination de Noël, le 21 décembre 1743, comme les lettres de prétrise qu'il produisit au chapitre l'attestent, et prit possession de son canonicat à la cathédrale de Rouen le 3 janvier 1744. Le bachelier en théologie devait attendre deux ans pour entrer en licence, après avoir préalablement satisfait à deux examens, le premier sur tous les traités de la scolastique, le second sur les sacrements, l'Ecriture sainte et l'histoire ecclésiastique. La licence durait

deux ans. Pendant ces deux années, les bacheliers argumentaient aux thèses publiques et en soutenaient eux-mêmes trois : la *majeure* sur les traités de la religion et de l'Eglise, sur l'histoire ecclésiastique et les conciles ; la *mineure*, sur les sacrements ; la *sorbonnique*, sur l'incarnation, la grâce et la morale. Cette dernière thèse se soutenait toujours en Sorbonne ; de là son nom. Elle durait douze heures, depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir. Quand les bacheliers avaient satisfait à toutes ces épreuves, le chancelier de l'Eglise de Paris leur donnait la bénédiction apostolique, et ils étaient licenciés.

Pour recevoir ensuite le bonnet de docteur, le licencié soutenait un acte solennel nommé *Vespcries*, parce qu'il avait lieu le soir. Le lendemain de cet acte, le chancelier de Notre Dame lui conférait le bonnet dans la salle de l'archevêché, et il allait, à l'issue de la cérémonie, s'agenouiller dans la cathédrale, à l'autel des martyrs, et jurer qu'il défendrait la foi jusqu'à l'effusion de son sang. Six ans après le doctorat, le gradué soutenait une nouvelle thèse appelée la *Résumpte*, c'est-à-dire, récapitulation de toute la théologie. Les docteurs ne commençaient qu'à partir de ce jour à présider aux thèses et à jouir des droits et prérogatives communes à tout le corps.

Ainsi, après le cours d'humanités, qui durait d'ordinaire de six à sept ans, neuf ans d'études nouvelles étaient nécessaires pour arriver à la licence en théologie : quinze ans pour arriver à la plénitude du doctorat. M de Boismont, qui n'était à vingt huit ans que bachelier, dut attendre jusqu'à trente-cinq ans son

bonnet de docteur. Si de pareilles études ne suffisent pas à un homme bien doué pour aborder la chaire, je me demande en vérité ce que la Harpe exigeait, lui qui à 23 ans se jugeait capable d'affronter avec ses tragédies la première scène française.

M. de Boismont sut au contraire attendre, dans l'obscurité et la retraite, le moment de se produire au grand jour. Cette époque de sa vie, de 28 à 35 ans, est entourée de silence. Il se prépare, sans doute, aux travaux de la licence et du doctorat, sans quitter Rouen, où on le voit s'acquitter de ses obligations de chanoine. Il trouve à la vérité le temps de cultiver la littérature profane, d'écrire des lettres ingénieuses et de composer de jolis vers. Ce talent, auquel il ne renonça jamais, joint à un caractère doux et à des manières agréables, lui procurait, dans la société, assurent ses biographes, de petits triomphes auxquels il bornait sa gloire, lorsqu'une occasion inattendue vint lui révéler le secret de son talent pour l'éloquence. Et ici, M. l'abbé Auger raconte une anecdote, répétée plus tard par Rulhière dans son éloge de l'abbé de Boismont. « Le chapitre de Rouen, dit M. Auger, jouissait de temps immémorial du privilége de délivrer et d'absoudre un criminel le jour de l'Ascension, en le faisant passer sous la *fierte*, ou châsse de saint Romain, archevêque de cette ville. Un gentilhomme avait tué son frère en duel, à la suite d'une querelle, où les torts n'avaient point été de son côté. Il s'était dérobé par la fuite au supplice que lui avait mérité ce crime, le seul qu'il eut jamais commis. Dépouillé de tous ses biens, déchiré de remords, et expatrié depuis dix

ans, il avait obtenu que le chapitre exerçât en sa faveur son antique et noble prérogative. L'abbé de Boismont fut chargé, selon l'usage, de lui annoncer solennellement sa grâce, et il se montra, en cette circonstance, le digne organe de la clémence et de la religion. Cet heureux essai d'un talent qu'il ne se connaissait pas encore, lui fit dès lors entrevoir tout ce dont il était capable; et les conseils de l'amitié se joignant à ceux de l'amour-propre, il vint chercher à Paris des modèles à imiter et des rivaux à combattre. »

Telle serait, d'après Rulhière, le point de départ de la carrière oratoire de M. de Boismont. L'anecdote répétée par les contemporains devrait être tenue pour vraie, étant d'ailleurs vraisemblable. Malheureusement, si l'on consulte l'ouvrage si complet de M. Floquet *(Histoire du Privilége de saint Romain)*, on est tenté de douter de son exactitude. Dans la liste des condamnés qui ont levé la fierte de 1744 à 1750, époque du séjour certain de M. de Boismont à Rouen, comme chanoine, on n'en voit aucun dans le cas cité plus haut, ni fratricide, ni exilé. L'intervention de M. de Boismont n'est pas plus indiquée. Il est probable que M. Floquet, qui a poussé si avant ses recherches, ne l'aurait pas passée sous silence.

Quoi qu'il en soit, l'abbé de Boismont, cédant aux sollicitations de ses amis, ou averti par une vocation qui se révélait en lui, quitta notre ville pour se rendre à Paris et s'y livrer à la prédication, en 1749. Rulhière a parlé en ces termes de ses débuts :

« Inconnu dans cette capitale, il paraît d'abord dans nos temples les moins fréquentés; mais bientôt ces

temples qu'on avait vus presque déserts, ne suffisent plus à contenir les flots des auditeurs. Les chaires rivales de la sienne sont presque abandonnées. Jamais personne n'éprouva plus que lui la faveur publique. » A quoi sont dus ces rapides succès? « Une imagination brillante, une connaissance fine et réfléchie des caractères, des passions et des mœurs; l'éclat des pensées; l'élégance et quelquefois le jeu des expressions; un soin perpétuel de plaire qui lui permet rarement le pathétique et l'abandon lui acquérirent tout d'abord la célébrité » dit Rulhière. De son côté M. de Chastellux, directeur de l'Académie française, appelait M. de Boismont un véritable orateur et ajoutait qu'il aurait mérité ce nom, fût il né dans le beau siècle de l'éloquence. On ne peut douter que les débuts de notre prédicateur ne furent heureux. A peine avait-il eu le temps de se faire connaître que l'Académie le choisissait, en 1750, pour prononcer devant elle le panégyrique de St Louis, épreuve qui était alors comme la pierre de touche du talent des orateurs déjà en possesson de la renommée. Ce fut le 25 août 1750, dans la chapelle royale du Louvre, que l'abbé de Boismont prononça le discours qui devait sceller sa réputation.

On a dit tant de mal de notre abbé comme orateur, on lui a tant reproché d'avoir flatté l'orgueil des philosophes de son temps et d'en avoir adopté le jargon, d'avoir eu plus d'esprit que de grâce, plus de recherche que de justesse dans les idées, plus d'apprêt que d'élégance dans le style, de s'être fait une diction antithétique et maniérée qui éblouissait l'esprit sans échauffer le cœur, que sais-je encore? que je n'ai

abordé qu'avec une grande défiance ce premier sermon, ce sermon académique où devaient se rencontrer tous les défauts signalés. Eh bien, après une étude attentive, tous les hommes de goût trouveront qu'on a singulièrement exagéré les imperfections inséparables d'un début.

Le Panégyrique est pieux, bien pensé, bien conduit, écrit avec un peu de recherche, sans doute, mais correctement, et plein de vues élevées, souvent apostoliques, et toujours dignes de la chaire. On en jugera.

Le texte contient tout le sujet. *Spectaculum mundo et angelis.* Il fut le spectacle de la terre et du ciel. De la terre, parce que Louis fut un roi sage; du ciel, parce qu'il fut un saint.

L'exorde est nombreux et éloquent.

« Dieu, dit-il, dont les voies ordinaires sont aussi douces que mystérieuses, agit quelquefois avec cet éclat et cette autorité qui rendent sa Providence sensible et appliquante (mot qui a vieilli dans ce sens, mais qui était autrefois usité). Lorsqu'il veut effrayer les nations, il place sur la scène du monde des politiques audacieux que l'esprit de discorde anime, ou d'insatiables conquérants que dévore la fureur de vaincre. Lorsqu'il veut les instruire, il leur offre ces rois philosophes que l'équité règle; ces oracles pacifiques que la sagesse inspire; mais lorsqu'il veut intéresser tout à la fois le ciel et la terre, il semble descendre lui-même sur le trône; il se peint tout entier dans des rois également sages et vertueux; il répand sur ces hommes, dont le monde admire les heureuses destinées, ces dons plus heureux encore

que le ciel même respecte ; il verse dans ces âmes choisies le goût délicat de la vraie gloire et le vif sentiment de la grâce ; il achève l'héroïsme par la sainteté ; il décore la sainteté par l'héroïsme ; et réunissant les talents qu'il dirige et les mérites qu'il couronne, il forme ce prodige si rare, également honorable à la religion et précieux à l'humanité, un grand homme et un grand saint. »

Ce Panégyrique a cela de remarquable qu'il s'enchaîne avec un ordre logique. L'orateur établit solidement sa proposition, dans chaque partie, puis la division et marche progressivement jusqu'au complet développement de sa pensée.

Voyez plutôt. Il commence ainsi sa Ire partie :

« Instruire les hommes et les éclairer, c'est le droit de la sagesse éternelle ; rendre aux hommes cette même sagesse sensible, c'est le privilége des rois ; ils en sont par état les ministres et les oracles ; elle monte avec eux sur le trône : c'est là qu'elle médite le bonheur de l'univers, et qu'elle en a fixé la science aussi pure que féconde. Le plus intéressant, le plus anguste de tous les règnes, le plus digne des respects du monde, est donc celui qui porte les caractères de cette sagesse suprême : un sage assis sur le trône est doncle plus grand spectacle que la Providence puisse donner à la terre. » Ce ne sont pas là des mots vides, ce sont des pensées. « Mais à quels traits doit-on reconnaître ce roi sage ? Une sagesse supérieure dans ses principes, utile dans ses vues, héroïque dans ses actions. » Voilà les divisions de la première partie, et de bonnes divisions. La seconde partie débute dignement et se poursuit de même.

« Être grand aux yeux des hommes par les prodiges d'une sagesse plus qu'humaine, être l'oracle et le modèle des siècles à venir, c'est une gloire solide sans doute et digne d'envie; mais cette gloire, quelque solide et quelque durable qu'elle soit, faite pour les hommes, s'évanouit avec eux; les admirateurs lui manqueront un jour; sous les débris du monde s'ensevelit sans retour tout ce qui n'est purement qu'héroïque, et le règne des talents finit, si j'ose ainsi parler, où commence celui des vertus. Les hommes vulgaires meurent avec eux-mêmes, le tombeau les limite; les hommes rares subsistent après eux, mais la mesure des temps les renferme; les seuls héros de la religion, immortels comme elle, sont tout à la fois et l'entretien de tous les siècles, et le spectacle de l'éternité. »

Ce debut est certes d'un bon style oratoire. Veuillez écouter encore la proposition de cette seconde partie :

« La religion se fait sentir dans tous les Etats ; pour être respectée elle n'a besoin que d'elle-même : partant elle est digne et de Dieu qui l'inspire, et des hommes qui l'observent : mais quelle est auguste, lorsque assise sur le trône, elle paraît y régner seule, pénétrer tout, animer tout, et centre de grandeur et de lumière, obscurcir tout éclat passager, ou le confondre dans le sien : c'est alors qu'elle semble intéresser Dieu même par la majesté de son triomphe ; c'est alors que les rois par qui elle règne sont véritablement dignes des regards du Ciel. Et quel roi la fit jamais régner plus glorieusement que saint Louis ? Exemples, lois, malheurs même, il tourna tout en

tribut et en hommage ; il la purifia par ses exemples, il l'accrédita par ses lois, il l'honora par ses malheurs. »

L'orateur tient tout ce qu'il promet, et il développe fortement et parfois magistralement ces pensées. Je ne vous citerai qu'un passage de cette partie, celui où l'abbé de Boismont parle des Croisades. Il le fait avec une véritable éloquence, digne des beaux modèles de la chaire :

« L'image douloureuse des saints lieux souillés, s'écrie-t-il, s'offrait sans cesse au glorieux monarque : ses soupirs, ses regards attendris s'échappaient vers l'Orient ; cette terre du sein de laquelle l'esprit de vie s'était répandu sur l'Univers, était ensevelie dans les ombres de la mort, et le sang d'un Dieu profané semblait appeler un vengeur. Quels objets pour le zèle d'un hèros chrétien ! Sa valeur endormie par l'amour de la paix se réveille ; le cri de la religion retentit par ses soins dans toute l'Europe ; son exemple le rend plus puissant encore ; il vole aux périls sous l'étendard de la Croix. Hélas ! qui n'eût pensé que sous des auspices si saints il ne volât à la victoire ? Déjà brille au milieu des flots ce signe sacré.... Vous les enchaînâtes, Seigneur, ces esprits qui, sous vos lois, portent les tempêtes et la mort ; vous parûtes conduire ce héros à la gloire bien plus qu'aux dangers ; l'ennemi de votre nom, le profanateur de vos mystères, troublé comme un autre Sennacharib, fuit à son aspect. Tout cède, mais, hélas ! ces lauriers à peine cueillis sèchent dans ses mains innocentes et sont frappés de la foudre. O Egypte ! ô plaine de Massoure ! champ funeste où se couronne

l'impiété, quelle nuit assez affreuse peut dérober au monde ta coupable victoire ! Quelles horreurs ne devaient pas suivre cette joie cruelle dont la vertu est indignée ! Tu triomphes et l'oint du Seigneur est dans les fers ! Est-ce donc là le prix que le Ciel a dû réserver à l'innocence armée pour le venger ? Oui, M., et c'est ici que se développe le grand spectacle qui honore la religion.... »

Tout ce passage est vraiment oratoire et d'un excellent esprit. Il ne manquait pas, au XVIII^e^ siècle, de détracteurs des Croisades, et certains prédicateurs, dans leur panégyrique de saint Louis, pour plaire à l'opinion du jour, en faisaient bon marché. M. de Boismont n'est pas de ce nombre, et parle comme les meilleurs écrivains catholiques de ces grandes expéditions dont de Maistre a dit qu'aucune ne réussit mais que toutes ont réussi, car au témoignage d'un protestant éminent, « sans ces guerres saintes, toute la race humaine serait peut-être encore de nos jours dégradée jusqu'aux plus profonds abimes de la servitude et de la barbarie. »

Le succès de l'abbé de Boismont dans son panégyrique de saint Louis ne fit qu'accroître sa réputation, et les chaires les plus renommées de la capitale voulurent jouir de sa parole. Nous n'avons pas malheureusement le texte de ses sermons, édité par lui-même. On a bien fait paraître en l'an XIII, à Paris, un ouvrage posthume (in-8°) intitulé : *Oraisons funèbres, Panégyriques et Sermons de l'abbé de Boismont*, mais cette édition est tronquée et insuffisante. Bornons-nous donc, dans notre examen, aux œuvres au-

thentiques de notre orateur. Elles nous fourniront une matière assez ample pour connaître et apprécier son talent.

On ne doit juger un auteur que sur ses œuvres. Celles qui nous restent de M. de Boismont, et les seules imprimées, sont dignes de la chaire, et ne sauraient justifier en rien les critiques passionnées que certains écrivains ont cru pouvoir adresser à notre orateur. Il est impossible de trouver dans les discours de M. de Boismont, à moins d'avoir perdu toute impartialité, les extravagances de goût et de doctrine que ces hommes lui reprochent. Il ne suffit pas d'écrire des banalités déclamatoires sur un orateur qu'on n'a peut-être jamais lu, et de dire « que tout son soin fut d'escamoter l'Evangile, les grandes vérités chrétiennes, pour leur subtituer une morale presque exclusivement philosophique ; qu'il dépouilla sa parole de tout ce qui pouvait lui rester de costume chrétien, et l'habilla au goût de son auditoire, avec les oripeaux de l'afféterie et de l'emphase, les ornements empesés d'un style symétrique, le clinquant des images et les paniers de l'enflure, qu'il devint le Thomas de la chaire », il faudrait le prouver, et c'est ce qu'on ne fait pas. Rien n'est plus aisé que d'accumuler les critiques et de leur donner un air de vraisemblance, quand il s'agit d'un orateur dont les œuvres ne sont pas dans toutes les mains ; il serait plus équitable de soumettre au lecteur les textes incriminés.

L'Académie française ouvrit ses portes à notre abbé en 1755 et l'appela au fauteuil laissé vacant par

la mort de Boyer, évêque de Mirepoix (1). Il n'avait alors que quarante ans, et ne pouvait présenter d'autre titre littéraire que ses sermons. Il faut croire qu'ils n'étaient pas sans un mérite sérieux, puisque la docte Compagnie leur donna la préférence sur les œuvres poétiques de M. de Châteaubrun, l'auteur des *Troyennes*, concurrent de M. de Boismont.

Vivien de Châteaubrun n'était pas le premier venu. Il avait donné au théâtre, en 1754, les *Troyennes*, tragédie qui eut un grand succès et est restée longtemps au répertoire. *Mahomet II*, *Philoctète*, *Ostionax*, autres tragédies, témoignent de sa fécondité. Il fut reçu d'ailleurs à l'Académie française après M. de Boismont et à la place de Montesquieu. Comment donc notre abbé l'emporta-t-il sur son rival, beaucoup plus âgé que lui, presque septuagénaire, et bien connu dans le monde des lettres ?

Rulhière nous a raconté le fait qu'il n'est pas inutile de reproduire pour connaître l'abbé de Boismont dans cette première partie de sa vie.

(1) Ce fauteuil, le cinquième, a été occupé ainsi qu'il suit :

1635. — Auger de Mauléon.
1639. — Daniel de Priézac.
1662. — Michel Le Clerc.
1692. — J. de Tourreil.
1714. — J. Roland Malet.
1736. — Boyer, évêque de Mirepoix.
1755. — N. Thyrel de Boismont.
1787. — U.-C. de Rulhières.
1795. — Cabanis.
1808. — Destutt de Tracy.
1836. — Guizot.
1875. — Dumas, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

« Le hasard, dit-il, avait donné pour concurrent au nouvel orateur un vieillard connu alors par le succès de quelques pièces de théâtre, succès récent, quelle que fût la vieillesse de l'auteur, parce que longtemps il en avait fait le sacrifice (celui du théâtre) à la piété d'un prince auquel il était attaché. Ainsi pour disputer la place vacante, on voyait d'un côté un prédicateur que l'on accusait d'être mondain ; de l'autre, un poète de théâtre, à qui l'on reprochait trop de scrupules dans sa dévotion.

Les plus brillantes sociétés de Paris s'étant divisées pour l'une ou pour l'autre brigue, les dévotes, mécontentes de cette espèce de désertion du poète tragique, allèrent au théâtre pour l'y juger avec sévérité : et ses nouvelles protectrices, célèbres par l'éclat de leur rang, de leur jeunesse et de leur beauté, vinrent à l'église pour juger non moins sévèrement le prédicateur.

L'abbé de Boismont, précipitamment averti du jugement qu'il allait subir, change le sermon qu'il avait préparé, et, par un soudain effort de mémoire, appropriant son discours à de tels juges, et voulant qu'il leur devint personnel, leur prêche la conversion de Madeleine.

Pourquoi, continue Rulhière, craindrais-je d'ajouter ce dont on se souvient encore ? Madeleine, peinte dans toutes les illusions de sa beauté, dans toutes les séductions de la jeunesse, parut digne du plus grand orateur, et lui conquit son auditoire. Mais lorsque à la vue d'une pareille assemblée, il eut à peindre le remords, la renonciation au monde, la fuite de soi-même, en un mot Madeleine pénitente, la mémoire,

la voix, peut-être le courage lui manquèrent: et ses adversaires si dangereuses, satisfaites à leur tour du triomphe qu'elles avaient obtenu, également vaincues par son succès, et flattées par son malheur, devinrent ses plus ardentes protectrices. »

Nous eussions préféré, quand à nous, que le chanoine de Rouen entrât par une autre porte à l'Académie. Heureusement pour lui, son admission dans la plus célèbre compagnie littéraire de l'Europe ne l'aveugla pas sur son mérite : elle donna un nouvel essor à ses talents, et lui fit chercher, dans une éloquence plus mâle et plus apostolique, le digne emploi des rares facultés dont Dieu l'avait doué.

Le discours de réception qu'il prononça, et où ses détracteurs veulent voir « tout M. de Boismont et toute la fausse éloquence du XVIII^e^ siècle » ne ressemble en rien à l'analyse impertinente qu'on en donne. Tout jusqu'au titre dont on l'affuble est d'invention. Que dit et que prétend M. de Boismont ? Il faut le laisser parler lui-même ; « Je quittai les muses, sans les abjurer. Je crus même (heureux si mon opinion avait été justifiée par le succès !) je crus qu'embrassant la carrière des grandes vérités, je ne devais rien exclure de ce qui pouvait leur prêter plus de lumière, plus d'action, et rendre, si j'ose ainsi dire, leur substance plus douce et plus insinuante ; je crus qu'il fallait étudier les goûts des hommes pour les ramener plus sûrement à leurs devoirs. »

Où est le crime, dans tout cela ? Où est l'erreur fondamentale ? S'il y a quelque exagération dans ce désir de plaire à l'auditoire pour le convaincre, elle peut être le fait d'un cœur généreux, d'un zèle qui

veut arriver au salut des âmes par des moyens après tout légitimes. On n'a pas le droit d'y voir, sans preuves, l'effet d'une ambition et d'une vanité déréglées, quand on sait surtout que l'orateur a vécu et est mort dans les rangs du clergé inférieur.

J'ai peu de goût pour l'éloquence du XVIII^e^ siècle, et je connais les défauts qu'on lui reproche à bon droit. Ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Mais it faut se garder des jugements trop généraux et trop inflexibles. Il y a dans l'œuvre des sermonaires français de ce temps des discours qui méritent d'être conservés dans les annales de l'éloquence. Si on les compare surtout aux œuvres des prédicateurs des autres nations, on leur trouve une évidente supériorité. Et je comprends que Maury ait pu dire que nos prédicateurs de la deuxième classe, où les relègue le génie dominant de nos éternels modèles, formeraient encore incontestablement la première chez toutes les autres nations de l'Europe, et qu'il n'en est aucune chez laquelle les ministres de la parole égalent en éloquence les nombreux sermonnaires que la supériorité de nos grands maîtres nous oblige de présenter en seconde ligne. Il ne nous en coûte pas de reconnaître que M. de Boismont a eu les défauts de son temps, surtout à ses débuts, mais lui-même se dépouillera peu à peu de ce luxe d'ornements et de cette recherche trop marquée de l'art, et se corrigera de ses principales imperfections avec l'expérience qu'apportent les années.

Cette époque de la maturité de M. de Boismont marque une seconde et meilleure manière dans son éloquence que nous allons exposer.

II

Les situations supérieures sont l'écueil des gens médiocres ; ils y font souvent naufrage ; pour les âmes bien douées, elles sont comme le frottement électrique qui fait jaillir l'étincelle.

L'élection de M. de Boismont à l'Académie n'avait pas été sans lui susciter des jaloux et sans provoquer des murmures. On trouve dans les écrits du temps des témoignages de l'envie et de la désapprobation de quelques auteurs. Citons ce trait de l'abbé de Voisenon qu'une similitude apparente de nom avait fait confondre à un créancier, le doyen de Valenciennes, avec l'abbé de Boismont. Le doyen de Valenciennes était venu chez l'abbé de Voisenon croyant s'adresser chez M. de Boismont, et ne l'avait pas rencontré. Il en reçut la réponse suivante :

« Je suis fâché que vous ne m'ayez pas trouvé, Monsieur, vous auriez vu la différence qu'il y a entre M. l'abbé de Boismont et moi. Il est jeune et je suis vieux ; il est fort et robuste, et je suis faible et valétudinaire ; il prèche et j'ai besoin d'être prêché ; il a une grosse et riche abbaye, et j'en ay une très mince. Il s'est trouvé de l'Académie sans savoir pourquoi, et l'on me demande pourquoi je n'en suis pas ; il vous doit une pension enfin, et je n'ai que le désir d'être votre débiteur.

« Je suis, etc.

« VOISENON.

« 30 août 1762. »

L'abbé de Voisenon est malheureusement un des types des abbés légers et inconséquents du XVIII^e^ siècle. Il était entré dans les ordres à la suite d'un duel et ne tarda pas à regretter sa résolution. Il s'adonna au théâtre où il fit jouer plusieurs pièces avec succès, et édita des contes en vers par trop libres. Ses ouvrages, publiés en 5 volumes in-8°, devaient, ce semble, enfoncer les portes de l'Académie. Il est vrai qu'au témoignage de La Harpe, l'esprit de l'abbé de Voisenon, dans cette volumineuse édition, ressemblait à un papillon écrasé dans un in-folio.

Il finit, lui aussi, par réussir à entrer dans la célèbre Compagnie en 1762. Mais vous voyez qu'à son appréciation, et à celle de bien d'autres, M. de Boismont avait franchi le seuil de l'Académie par fortune et non par mérite.

M. de Boismont voulut prouver qu'il était digne de cette faveur, et à partir de ce moment, son talent comme excité et réveillé par un souffle nouveau, va prendre de l'ampleur, de l'essor, il ira sans cesse en grandissant et s'achèvera dans un véritable chef-d'œuvre.

C'est l'oraison funèbre qui fournit à M. de Boismont l'occasion de donner sa véritable mesure. Ce genre où échouèrent tant d'orateurs de second ordre faillit l'élever au premier.

Le Dauphin, fils de Louis XV, venait de mourir à trente-six ans. C'était un malheur comparable à celui de la mort du duc de Bourgogne, sous Louis XIV. Honnête, brave, très intelligent et très pieux, le Dauphin avait su vivre à l'écart des folies de la cour, sans intrigues et sans opposition ouverte, conservant

envers le Roi, dit M. Guizot, l'attitude d'un respect souvent attristé, et demeurant l'appui du clergé et des gens de bien. Son règne promettait à la France une ère de réparation et de vertu, la nation l'aimait et le vénérait, il était l'objet de toutes les espérances quand sa mort prématurée vint consterner la France.

La pieuse reine Marie Leckzinska, sa mère, avait trouvé dans ce fils sa meilleur consolation. Un fait en témoignera. Elle avait l'habitude de se faire lire chaque matin l'histoire du saint du jour. Le 11 juin, comme elle écoutait la lecture de la vie de saint Barnabé, le Dauphin entra chez elle. — « Bon ! dit la reine, voilà mon Barnabé ! — Et pourquoi donc, maman, me baptisez-vous de ce nom? — C'est que Barnabé, reprend la reine, signifie enfant de consolation. — Alors que Barnabé soit mon nom, dit le prince, il m'est doux de le prendre avec ses charges. » La reine avait d'ailleurs coutume de dire : « Le Ciel ne m'a accordé qu'un fils, mais il me l'a donné tel que j'aurais pu le souhaiter. »

Le Dauphin eut huit enfants. MarieZéphirine, le duc de Bourgogne, le duc d'Aquitaine (1753), le duc de Berry (Louis XVI, 1754), le comte de Provence, (Louis XVIII 1755), le comte d'Artois (Charles X, 1757), Marie-Clotilde, reine de Sardaigne (1759), Madame Elisabeth (1764).

M. de Boismont fut chargé de l'oraison funèbre, qu'il prononça le 6 mars 1766, dans la chapelle royale du Louvre.

Son début est accablant, et contient un avertissement au pays. La voix du Seigneur brise les cèdres, avait-il dit dans l'exorde.

« Ce prodige de puissance est la dernière et la plus terrible leçon que Dieu donne à la terre, lorsqu'il veut humilier les rois, effrayer les peuples, et laisser au milieu des nations ingrates et rebelles l'empreinte de sa justice. Ce n'est plus par des vengeances secrètes, si souvent méconnues, et presque toujours méprisées, que ce Dieu jaloux parle aux coupables. Il dit à l'ange de la mort : armez-vous du glaive de ma colère; parcourez les empires, reposez-vous sur les trônes, immolez les plus grandes victimes. »

« Fallait il donc, Messieurs, pour *étonner notre endurcissement* ou pour vaincre *notre indifférence*, que le Ciel essayât sur nous ces formidables ressources? O Israël! *quelle est ta corruption, si tes malheurs ne sont mesurés qu'à tes crimes!* Un prince que tant de titres nous rendaient précieux, a été enlevé dans la vigueur de l'âge à la tendresse de ses peuples; nous avons vu sécher cette fleur naissante, dont le premier éclat annonçait des jours si brillants (en mars 1761, le duc de Bourgogne) le père vient de suivre le fils, et les cendres de l'aïeul se hâtent aujourd'hui de se réunir à toutes ces cendres chéries; en est-ce assez? O mort! tu as couvert l'Europe entière de deuil, et tu parais cependant épuiser sur nous toute ta fureur! Tes coups sont si pressés, les victimes que tu fais tomber se suivent de si près, que les honneurs manquent à leur mémoire et que les cercueils entassés attendent nos larmes. Que dis-je? le glaive est encore suspendu sur nos têtes (la reine était alors en danger de mort). Arrêtez, grand Dieu! C'est la religion en pleurs, c'est la gloire de votre nom, c'est l'intérêt de votre culte qui sollicitent aujourd'hui votre miséricorde. »

L'éloge qui suit du dauphin est excellent, et n'a rien d'exagéré. Sa vie est fidèlement décrite, et ce serait la refaire que de répéter la première partie. Dans la seconde, il parle de sa mort, non moins dignement. M. de Boismont a des phrases et des traits qui rappellent par leur ampleur et leur énergie le grand siècle. Ainsi, ce début de la seconde partie : « Nous mourons tous, et la mort égale tous les hommes. Les avantages de la naissance, la célébrité des talents, les dons du génie, tous ces accidents de grandeur ou de gloire qui décorent cette vile poussière dont nous sommes si vains, et qui couvrent, du moins pour quelques moments, le misérable fond de notre être, tombent alors et disparaissent : à la mort, il ne reste que la mort même, c'est-à-dire une raison qui s'éteint, des organes qui se détruisent, des formes qui se décomposent, un dernier souffle qui échappe, et ne laisse bientôt après lui qu'un triste amas de boue et de cendre qui n'a pas même de nom. »

Deux ans après, M. de Boismont prononça, dans cette même chapelle du Louvre, l'oraison funèbre de la reine Marie Leehzinska (22 novembre 1768), puis celle du roi Louis XV en 1774.

Nous nous arrêterons un instant sur cette œuvre. Racontons d'abord brièvement les derniers moments de Louis XV tels que l'histoire vraie les rapporte

Atteint au commencement de mai 1774 de la petite-vérole, le roi, dit la *Gazette de France* du 8, ne se méprenant pas sur la gravité de son état, fit appeler de son propre mouvement l'abbé Mondeux, son confesseur, et demanda, sur les sept heures du matin, à recevoir le saint Viatique, qui lui fut apporté par le

cardinal de la Roche Aymon, grand aumônier de France. La famille royale; les princes et princesses du sang, les grands officiers de la couronne, les ministres secrétaires d'Etat accompagnèrent le Saint-Sacrement jusqu'aux appartements du Roi. Les gardes françaises et les Suisses étaient sous les armes dans la grande cour du château et battaient aux champs. Sa Majesté a montré dans cette maladie beaucoup de force, de fermeté; de constance et de courage, et principalement dans cette occasion, des sentiments de piété et de religion dignes d'un roi très chrétien. » Il faut dire que dès qu'il connut la nature de son mal, Louis XV désespéra de sa guérison. « Je n'entends pas, dit-il, qu'on renouvelle ici la scène de Metz. » C'était ordonner le renvoi de Mme du Barry, qui se retira à Rueil.

La consternation était dans Versailles. On annonce que l'air du château est infecté : cinquante personnes gagnent la petite vérole pour avoir traversé seulement la galerie : dix en moururent.

Le 9, Louis XV demanda l'Extrême-Onction, qui lui fut administrée par l'évêque de Senlis, son premier aumônier. Il reçut ce sacrement avec une piété édifiante, et malgré ses souffrances, ne cessa de joindre ses prières à celles qu'on faisait pour lui. « Le prêtre qui lui administra les derniers sacrements, rapporte Anquetil, demanda publiquement, par son ordre et en son nom, pardon des scandales qu'il avait donnés. » Le 10, Louis XV mourut à 64 ans. Le château de Versailles devint désert. Courtisans, serviteurs, laquais, se hâtent de fuir l'atmosphère pestilentielle. On n'ose embaumer le roi·

Quelques pauvres ouvriers, à force d'argent, consentirent à coucher dans la bière celui qui, peu d'heures auparavant, était le roi de France. L'oraison funèbre de Louis XV, par M. de Boismont, reflète toutes ces scènes et tous ces sentiments. « Voilà donc, s'écrie-t-il, tout ce que la mort nous laisse de la vie d'un grand roi, *un dernier moment* soutenu avec constance, et des consolations qui, pour être solides, ont besoin de franchir les bornes du temps et de s'appuyer sur l'Eternité. La mort a dévoré tout : gloire, dignité, puissance, cinquante-neuf ans de règne, tout est englouti dans cette nuit profonde où l'œil d'un Dieu pénètre seul. Nous multiplions en vain ces tristes honneurs, il ne reste en effet sur l'abîme que ce dernier moment qui a réparé tous les autres.

« Hélas! que de sujets d'attendrissement dans une seule mort!

« Le silence et la nuit couvrent de leurs voiles son cercueil dérobé à nos regrets, : ses tristes restes précipités dans la poussière des rois et ravis à nos derniers hommages : nulle pompe, nul honneur pour sa cendre ; l'épouvante et l'horreur semées autour du trône abandonné ; la famille royale, errante, dispersée, frappée jusque dans les asiles de sa douleur, tout un peuple consterné, croyant voir l'ombre de son roi s'attacher à ses pas, et multiplier dans son sein le germe destructeur... Que de circonstances déplorables, et je peins la mort de celui qui fut Louis-le-Bien-Aimé. »

Il rappelle les années florissantes de la jeunesse, puis les malheurs des derniers temps. « Depuis, dit-il, par une de ces grandes misères attachées à la for-

tune des rois, voyez ce même Etat humilié par des défaites, déchiré par des factions ; cette nation si douce emportée loin de son caractère ; partout un chagrin superbe, une inquiétude audacieuse : la religion agitée jusque dans ses sanctuaires ; la majesté des lois soulevée contre la majesté du trône, » tous ces trlstes symptomes qui annonçaient la Révolution prochaine. Plus loin l'orateur reviendra sur ce lamentable tableau. « Considérez, dit-il, cette conjuration funeste de tous les particuliers contre le bien public, cette dépravation générale de tous les principes, ce mépris audacieux de toutes les bienséances, cette émulation qui a tout outré, le faste et les plaisirs, cette frivolité qui a tout perdu, l'honneur et les mœurs, dans ce temps où le scandale a cessé d'être par l'universalité même du désordre, dans l'affaiblissement de la religion, dans l'ivresse de votre liberté irritée par le dérèglement de tous. » M. de Boismont ne ménage pas les vérités les plus dures à son temps, comme il fait entendre, autant qu'il est possible dans une oraison funèbre, à la mémoire de Louis XV, les reproches discrets mais transparents de tous les gens de bien. Il s'attache surtout à faire ressortir l'exemple qu'il a donné par sa mort pénitente, et termine par des souhaits et des vœux en faveur du règne nouveau.

« Mon Dieu ! s'étaient écriés Louis XVI et Marie-Antoinette, en apprenant la mort du roi, mon Dieu, guidez nous, protégez-nous ; nous régnons trop jeunes. » Ce n'était que trop vrai. M. de Boismont avait dit, dans les dernières phrases de son oraison funèbre : « Grand Dieu ! réconciliez enfin le trône

avec la vérité ; faites luire sa lumière aux yeux du prince qui la cherche. Hélas ! c'est un prodige que nous vous demandons ; mais considérez et le peuple et le roi qui vous le demandent : si vous réservez ce prodige aux vertus, quel monarque en est plus digne ! Si vous l'accordez aux besoins, à quel peuple fut-il jamais plus nécessaire ? »

M. de Boismont se soutint dans l'oraison funèbre de Marie-Thérèse à la hauteur de son sujet, et on le croyait parvenu à l'apogée de son talent, toujours trop académique, cependant, pour la chaire, lorsqu'une circonstance vint le révéler, au soir de sa carrière, sous un jour tout nouveau.

III

M. de Boismont avait alors soixante-sept ans, et il ne montait plus que rarement en chaire, lorsque Mme de la Rochefoucault ayant conçu le projet de fonder un hôpital pour les officiers et les prêtres malades ou infirmes, s'adressa à M. de Boismont pour prêcher un sermon de charité à cette intention. Elle eut soin d'y convoquer tout ce que Paris renfermait de riche et de distingué.

Notre orateur fit, dans cette circonstance, un chef-d'œuvre, et son discours est regardé à juste titre par tous les critiques comme l'un des meilleurs que la charité ait jamais inspirés aux orateurs chrétiens.

Il est utile à étudier à d'autres points de vue aussi. M. de Boismont annonce dans sa division qu'il parlera au nom de la patrie et de la religion : c'est

justice, puisqu'il s'agit de fonder une œuvre destinée aux militaires et aux prêtres. Il parlera de la patrie avec un accent, une doctrine, une émotion; qu'on n'est pas accoutumé à rencontrer dans le XVIII^e^ siècle. Son sermon est même un des rares discours, parmi la multitude des harangues, mercuriales ou sermons prononcés en ce siècle, où il soit question de la patrie. Il a prouvé une fois de plus que la religion conserve dans les cœurs ce grand sentiment qui fait les nations fortes et les empires florissants.

Recueillons les paroles de M. de Boismont. Elles forment une des pages les plus touchantes et les plus expressives de la littérature française sur ce sujet. Je ne connais pas, sauf les grandes paroles que Bossuet a consacrées à l'amour de la patrie dans sa Politique tirée de l'Ecriture sainte, dans la littérature des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles un exposé aussi net de la notion de la patrie, et une exhortation aussi pressante à remplir envers elle les devoirs de la piété filiale

« Qu'est-ce que la patrie ? s'écrie-t-il. C'est une mère commune que la Providence donne à ces grandes familles qu'on appelle les nations, génie invisible dont les touchantes et secrètes inspirations se font sentir à tous les hommes qui vivent en société. En vain a-t-on prétendu de nos jours concentrer son influence dans les seules républiques. Protestons d'abord contre ce dogme décourageant, si bien démenti par nos Annales. Publions avec confiance, au milieu de cette assemblée également patriotique et chrétienne, qu'on peut être citoyen dans une monarchie, *que c'est son pays que l'on aime dans le chef de l'Etat*, et

gardons-nous de nous croire au-dessous de ce noble instinct de l'âme qui produit les pensées généreuses, les élans sublimes, les dévouements profonds. »

« Lorsque Jésus-Christ, dit-il plus loin, a proscrit dans son Evangile les conseils et les inspirations de l'amour-propre, qu'a-t-il prétendu que généraliser nos affections, et en nous détachant de nous-mêmes, nous donner à la patrie et nous la rendre chère ? Or, Messieurs, aimer son pays, c'est n'avoir d'autre vœu, d'autre intérêt, d'autre honneur, d'autre orgueil que le sien ; c'est ne s'estimer que par les sacrifices qu'on lui fait. »

On ne peut rien dire de plus fort, et les hommes qui accusent le clergé de n'avoir pas développé le sentiment de la patrie feraient bien de lire des sermons tels que celui-ci.

Quand l'orateur a rappelé ce que nous devons à la patrie, il peut s'écrier dans un mouvement saisissant : « Au nom de cette patrie, je porte dans ce moment au milieu de vous un homme pauvre, languissant, délaissé : cet homme est couvert d'une gloire que vous idolâtrez, cet homme est le protecteur de vos foyers, le guide et le modèle de vos enfants au chemin de l'honneur, le ministre de ce pouvoir qui assure la fortune et la tranquillité publique... Hommes et citoyens, vous allez prononcer sur son sort... Ah ! vous leur donnez des larmes lorsqu'ils expirent pour vous. Héros, bravant les périls, déchirés, ensanglantés, couverts de blessures mortelles, ils ne les réclament pas ces inutiles larmes, l'honneur et le devoir satisfaits leur suffisent : mais ces héros redeviennent des hommes ; ce n'est plus la

mort sous le masque de la gloire qui les poursuit, c'est la langueur, c'est l'infirmité qui les accable : les méconnaîtrez vous ? »

L'orateur devient de plus en plus pressant et ému. Il montre combien est impérieux le langage de ces membres, desséchés, flétris, mutilés ! Il emploie toutes les ressources de son esrrit et de son cœur pour toucher son auditoire. Avec quelle habileté et quelle verve il s'écrie :

« Ce guerrier malade que vous ne soulagez pas a peut-être décidé seul l'honneur d'une journée. Qui vous a dit que son intelligence n'a pas suppléé des ordres équivoques ou mal combinés ; que sa fermeté n'a pas contenu le soldat chancelant, que son sang-froid et son audace n'ont pas suspendu ou réparé le désordre d'une surprise !... O courageux d'Assas ! ô intrépide du Couédic ! Que vos ombres généreuses viennent se placer ici à mes côtés ! Découvrez à cette assemblée ces blessures honorables qui ont signalé votre héroïque dévouement, et dont notre reconnaissance ne s'occupe déjà plus. Dites que vous avez laissédans nos camps des émules de bravoure et de zèle ; mais qui ne s'ensevelissent pas toujours comme vous dans leur triomphe. Hélas ! ils vivent, ou plutôt ils meurent tous les jours sous nos yeux ; et le tombeau dans lequel ils descendent sans honneur et sans gloire, c'est notre insensibilité qui l'ouvre sous leurs pas, au milieu de leur carrière ! »

Ces accents devaient trouver assurément le chemin des cœurs, et nous ne sommes pas surpris de lire dans les annales du temps que dans l'auditoire

bien des yeux étaient mouillés de larmes et que tous étaient profondément émus.

Il ne s'adresse pas seulement au cœur de ses auditeurs, il fait appel à leur équité « Ah ! s'écrie-t-il, si vous ne vous attendrissez pas, si votre superflu, je dis plus, si une portion de ce nécessaire que l'on confond aujourd'hui avec le luxe, ne se mêle pas dans cette solennité aux offrandes publiques de la religion et du zèle (souffrez cet anathème de la patrie et de l'humanité indignées), vous n'êtes pas des citoyens, vous n'êtes pas même des hommes !

« Oui, c'est sur le nécessaire qu'il faut prendre le tribut que je réclame, à quel titre vous en défendriez-vous? » Et ici il montre que l'officier blessé ou malade a sacrifié, lui, plus que le nécessaire, et ce passage, comme tous ceux qui précèdent d'ailleurs, est animé d'un véritable souffle oratoire.

« Ce militaire, dit-il, n'a-t-il pas aliéné ses héritages et ses possessions pour conserver les vôtres, pour venger ou soutenir l'honneur de ce nom qui vous enorgueillit? Dans la rapidité des marches, dans le tumulte des mouvements imprévus, dans l'incertitude et la mobilité des campements, avait-il le nécessaire? Au milieu de l'horreur des nuîts, jouet de l'orage, les éléments déchaînés emportaient le faible abri qui le couvrait ; il luttait à la fois contre la nature, contre l'ennemi, contre la faim : voilà ses périls, voilà ses besoins ; où était le nécessaire ? Et vous, tranquilles dans des enceintes fastueuses impénétrables aux rigueurs des saisons, vous opposeriez des modes, des conventions futiles, des habitudes quelquefois dépravées à une dette de justice, à une

nécessité que votre âme toute seule doit vous rendre sacrée !... Ah ! vous n'auriez donc jamais senti qu'un militaire abandonné est le premier orphelin de la patrie ! »

L'orateur avait gagné sa cause pour les militaires, il pouvait le voir à l'émotion de tous les visages. D'ailleurs, c'était la partie la plus aisée de sa tâche : il avait pour lui l'opinion, la sympathie publiques, le sentiment de la patrie, tout ce qui pouvait lui assurer la faveur de l'auditoire même le plus hostile à la religion. La gloire des armes donnait à ses pensées ce mouvement, cette autorité qui entraînent infailliblement des cœurs français ; et les victimes de cette gloire, à laquelle nous attachons tant de prix, n'avaient presque pas besoin des efforts de son éloquence pour toucher des âmes nobles et sensibles. Mais voici qu'il a à parler, dans sa seconde partie, des prêtres infirmes qui devaient avoir leur place dans le vaste hôpital qu'on se proposait de fonder. Or, à cette haute société frivole, corrompue, imbue jusqu'aux moelles des idées philosophiques et révolutionnaires, le prêtre inspirait peu, très peu de sympathie.

Il ne faut pas se lasser de répéter, car telle est la vérité, que la perversion des idées, la corruption des mœurs, l'abandon de la foi avaient commencé au XVIII^e^ siècle par les classes élevées. L'exemple tombé de haut ne devait pas être perdu, mais il a fallu près d'un siècle pour faire dominer au milieu du peuple les idées de révolte et d'impiété. Aujourd'hui que les classes élevées se rapprochent de la religion, on ne peut espérer que leur exemple porte de si tôt ses

fruits, et il s'écoulera peut-être plus d'un siècle avant que la foi, le respect de l'autorité, les saines idées politiques et sociales aient repris leur empire dans les classes laborieuses. Le mal est aujourd'hui au milieu et en bas. A l'époque où parlait M. de Boismont, il était en haut. Or, c'étaient ces auditeurs des classes nobles et fortunées qu'il fallait toucher en faveur des prêtres âgés ou infirmes, et notre orateur y emploiera toutes les ressources de l'art, et presque tous les secrets de l'éloquence.

Il sent bien, dès le commencement, combien sa mission sera difficile. « Il me reste, dit-il, vos ministres, ô mon Dieu! quelle faveur puis-je me promettre de l'irréligieuse indifférence de ce siècle? Pauvres, nus, oubliés, dédaignés, que peuvent-ils attendre de la charité quand la foi publique est éteinte ? »

Et chose remarquable, l'orateur ne fera pas appel à la sensibilité de son auditoire, il le reprendra sévèrement, tout en l'édifiant.

Il montre combien est saint, utile et bienfaisant le ministère du prêtre, en s'attachant surtout à établir que sans le prêtre, il n'y aurait plus de vérité, plus de morale, plus de charité sur la terre, et que l'incrédulité s'efforcerait en vain de remplacer toutes ces grandes choses et tous ces bienfaits par ses maximes fausses, creuses et radicalement stériles.

Dans cette seconde partie, où M. de Boismont poursuit l'incrédulité du XVIII^e^ siècle jusque dans ses derniers retranchements, où il stigmatise particulièrement les doctrines de Rousseau et le persifflage impie de Voltaire, il se montre orateur de premier

ordre par la force et la logique de ses raisonnements, la vivacité et l'à-propos de ses arguments, la noblesse et la pureté de sa diction, la chaleur et la conviction de son accent.

M. de Boismont était de ceux qui prévoyaient la Révolution, et il le disait aux puissants du jour : « Quelle fureur d'innover vous pousse à ébranler tous les esprits, à porter de proche en proche, jusqu'aux derniers rangs des citoyens, le trouble et l'incertitude ? Le précipice une fois ouvert de toutes parts, quelle force peut arrêter la masse entière, et la suspendre sur le bord de l'abime ? » Il conjurait les philosophes et les novateurs de s'arrêter, de désarmer dans la guerre qu'ils faisaient à la religion. « Terminons, s'écriait-il, cette scandaleuse guerre ; assignez à Jésus-Christ son partage, vous lui avez ravi au milieu de nous une portion de son héritage ! Souffrez qu'il règne du moins sur les générations destinées encore à le connaître ; laissez-leur nos fêtes, nos cérémonies, nos enseignements, nos promesses, nos consolations : gardez pour vous l'espérance du néant, nous ne vous troublerons point dans cette poussière éternelle où vous vous promettez de descendre. »

A côté des accents de l'éloquence vigoureuse et sévère de l'apôtre, on trouve, dans cet admirable sermon, le cœur du pasteur et quelquefois aussi la grâce du poète. J'aime, Messieurs, cette description que M. de Boismont nous fait du prêtre à la campagne, de sa mission au milieu des populations laborieuses dont il est le pasteur :

« Ah ! dit-il, les hommes trouvent en lui un père.

Ce pasteur sur lequel la politique peut-être ne daigne pas abaisser ses regards, ce ministre relégué dans la poussière et l'obscurité des campagnes ; voilà l'homme de Dieu qui les éclaire, et l'homme de l'Etat qui les calme ; simple comme eux, pauvre avec eux, parce que son nécessaire même devient leur patrimoine, il les élève au-dessus de l'empire du temps, pour ne leur laisser ni le désir de ses trompeuses promesses, ni le regret de ses fragiles félicités. A sa voix d'autres espérances, d'autres trésors s'ouvrent pour eux : à sa voix, ils courent en foule aux pieds de ce Dieu qui compte leurs larmes, ce Dieu leur éternel héritage, qui doit les venger de cette sorte d'exhérédation civile à laquelle une Providence qu'on leur apprend à bénir les a dévoués.

« Les subsides, les impôts, les lois fiscales, les éléments même fatiguent leur triste existence ; dociles à cette voix paternelle qui les rassemble, qui les ranime, ils tolèrent, ils supportent, ils oublient tout : je ne sais quelle onction puissante s'échappe de nos tabernacles ; le sentiment toujours actif de cette autre vie qui les attend, adoucit toutes les amertumes de la vie présente : ah ! la foi ne fait point de malheureux !

« Ces mystères de miséricorde dont on les enveloppe ; ces ombres, ces figures, ce traité de protection et de paix qui se renouvelle dans la prière publique entre le Ciel et la terre, tout les remue, tout les attendrit dans nos temples ; ils gémissent, mais ils espèrent, et ils en sortent consolés.

« Ce n'est pas tout. Garant des promesses divines, ce pasteur, cet ange tutélaire les réalise en quelque

sorte dès cette vie par les secours, par les soins les plus généreux, les plus consolants. » Et ici l'orateur rappelle le dévouement des prêtres pendant les épidémies, au chevet des malades, dans les maladies contagieuses, dans les calamités publiques, partout enfin, et montre que si l'on s'occupe quelquefois de ces hommes bienfaisants, qui n'ont d'autre mérite que de vivre dans l'habitude d'un héroïsme ignoré, c'est pour les outrager.

L'éloquent orateur gagne sa cause pour les prêtres, comme pour les militaires; on sent qu'il frappe juste, qu'il a atteint le cœur, qu'il a arraché des larmes, et il termine son discours par une péroraison entraînante où il achève le triomphe de la charité. Il fut éclatant, inespéré, inoui, ce triomphe, et on le croirait à peine si tous les témoignages contemporains ne concordaient entre eux; on recueillit immédiatement 150,000 livres. Les hommes jetaient l'or à pleines mains, dans la bourse des quêteuses, les femmes leurs bijoux; ce fut un élan irrésistible et unanime. L'hôpital fut fondé, et établi au Petit-Montrouge. Il subsiste encore aujourd'hui, mais, il est à peine besoin de le dire, la Révolution en a changé la destination.

La Harpe, si sévère et si partial envers M. de Boismont, fut contraint, cette fois, de lui rendre hommage. « Dans ce sermon, dit-il, M. de Boismont a de l'onction, de la vérité, du pathétique; ses moyens sont bien conçus et *supérieurement* développés; ses vues sont justes et *grandes;* ses expressions heureuses; il parle au cœur, à la raison, à l'imagination; en un mot, il est orateur. »

IV.

Ce discours fut le dernier que prononça notre chanoine. Il vécut ses dernières années dans une retraite embellie par le culte des lettres, sanctifiée par la religion, et refusa constamment les honneurs de l'épiscopat. Le vénérable M. de la Motte, si bon juge en hommes, l'avait honoré du titre de vicaire général. Il était de plus abbé commendataire de l'abbaye de Grestain et prieur de Lihons, et il se plaisait à passer chaque année quelques semaines dans le calme et la paix de ces pieuses résidences.

Nous ne dirons rien des misérables accusations de legèreté, de frivolité qu'on a élevées contre la conduite de M. de Boismont : il n'y pas un honnête homme en vue à cette époque, pas un orateur, pas un prélat, pas un saint qui ait été respecté par les folliculaires de ce temps, dont les calomnies étaient aussi éhontées qu'impunies. Nous méprisons ces calomnies dont les auteurs étaient les ennemis personnels de M. de Boismont et dont on n'a jamais pu donner la moindre preuve. Ici encore des mots, et jamais de faits. On raconte aussi qu'à la réception de Target, le public siffla M. de Boismont pour avoir prononcé des paroles qu'on donne comme un exemple de la frivolité de son langage et de ses goûts. M. de Boismont lisant des *réflexions sur les assemblées littéraires*, observe que l'oisiveté promenait indifféremment les désœuvrés de son temps « à l'Académie, aux Variétés amusantes, même au sermon,

lorsqu'on pouvait espérer que le talent ferait oublier qu'on y parlait de Dieu. » Ces paroles sont justes et vraies, et n'ont assurément rien de frivole ni de ridicule. C'est un blâme très mérité que l'orateur inflige à nombre de ses contemporains, et rien autre. Quand on veut amoindrir un homme, rien n'est plus facile que de ramasser dans la presse du XVIII^e^ siècle des anecdotes dépourvues de toute autorité. Jugez le donc sur ses œuvres, et non sur les calomnies de ses adversaires.

M. l'abbé de Boismont avait acquis, vers le milieu de sa vie, la belle propriété du Landin, et y éleva un château qu'on a depuis modifié. Le fief du Landin avait été cédé en 1685 à l'abbaye de Jumiéges, par Pierre Cousin, receveur général à la généralité de Rouen, en échange de Conteville. L'abbaye de Jumiéges vendit à son tour le Landin à la duchesse de Chaulnes, laquelle le rétrocéda, vers 1757, à l'abbé de Boismont.

Ce domaine est devenu depuis la propriété de M. le marquis de Sainte-Marie-aux-Epaules, de M. le marquis de Chaumont-Quitry, et plus récemment, de M. le baron de Guénifet. C'est au Landin que M. de Boismont aimait à passer la belle saison, entouré de ses livres et de ses amis, et s'occupant avec sollicitude des intérêts des pauvres de la contrée où son nom est demeuré en honneur. Ce fut après que son abbaye de Grestain (alors du diocèse de Lisieux, aujourd'hui département de l'Eure, arrondissement de Pont-Audemer) eût été supprimée, que notre orateur se fixa au Landin. M. de Boismont fut le dernier abbé commendataire de Grestain, abbaye Bénédictine, dont

la fondation remonte au XIe siècle, et avait été faite (1040) par Herlouin de Conteville, qui avait épousé Harlette, mère de Guillaume-le-Conquérant. Lorsque l'abbaye de Grestain fut comprise dans les maisons religieuses supprimées par suite du travail de la fameuse commission nommée en 1766, relativement à l'Etat religieux, et dont Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, fut le triste rapporteur, les revenus de la maison furent partagés entre l'hospice de Bayeux et M. de Boismont, abbé commendataire. Cette abbaye rapportait, selon dom Beaunier, en 1726, 6,500 livres de revenu. Ce fut un accroissement pour la fortune de notre abbé, qui en fit d'ailleurs bon usage.

M. de Boismont avait été pourvu, en 1757, deux ans après sa réception à l'Académie française, du prieuré de Lihons-en-Sangterre (bourg important du canton de Chaulnes, arrondissement de Péronne). Lihons avait eu autrefois le titre d'abbaye. Les origines de ce monastère sont fort obscures, et n'ont jamais été éclaircies par les deux ouvrages spéciaux qui ont traité cette question, savoir : l'*Histoire du Doyenné de Lihons*, manuscrit conservé à la bibliothèque d'Amiens, et *Lihons en Sangterre*, par Sébastien Roulliard (Paris, 1627), livre rarissime dont le savant chanoine Corblet, à la bienveillance duquel nous devons nos renseignements sur Lihons, possède un exemplaire. Lihons, découronné de son titre d'abbaye, devint un des treize doyennés-prieurés de l'ordre de Cluny. Les prieurs réguliers furent remplacés en 1488 par des prieurs commendataires et perpétuels. M. de Boismont posséda jusqu'en 1780 ce bénéfice, qui fut

attribué à cette époque au cardinal de Lenaucourt. Un écrivain, d'ordinaire plus sérieux, raconte qu'à sa première attaque d'apoplexie, M. de Boismont avait résigné son prieuré de Lihons à son disciple et ami l'abbé Maury Le fait est contraire à la vérité. L'abbé Maury ne fut pourvu du prieuré de Lihons qu'en 1788, deux ans après la mort de notre orateur. M. de Boismont ne fut pas emporté par une attaque d'apoplexie, mais il eut à endurer les souffrances d'une longue maladie, pendant laquelle Maury lui prodigua les soins les plus tendres et les plus dévoués(1). Il voulut même l'accompagner à Bourbonne, pendant toute une saison de bains. M. l'abbé de Boismont s'était donc démis, sept ans avant sa mort, du seul bénéfice qu'il possédait, et c'est dans le détachement des biens d'ici-bas, dans le recueillement d'une vieillesse douce et austère, visitée par la souffrance, dans les vifs sentiments de foi et de piété qui avaient rempli sa carrière sacerdotale, qu'il passa ses derniers jours ici-bas et se prépara à entrer dans l'éternité.

Notre abbé, en quittant Rouen, avait résigné son canonicat, mais il conserva, selon l'usage, le titre de chanoine honoraire que lui conféra le chapitre.

M. de Boismont était parvenu à sa soixante-douzième année, quand la mort le frappa à Paris, le 20 décembre 1786.

Oublié aujourd'hui, comme tant d'autres, notre orateur fut regretté par la société et les lettrés de son temps, et célébré comme l'une des gloires de l'élo-

(1) *Vie du cardinal Maury*, par son neveu, 1828, Paris, p. 163.

quence. Hélas ! Messieurs, que reste t-il de ces jugements enthousiastes des contemporains ? Bien peu d'hommes survivent à leur siècle. Heureux quand ils rencontrent, comme au sein de notre Compagnie, le souvenir respectueux auquel ils ont droit.

M. de Boismont, et ce sera notre dernier mot, eut le mérite d'avoir aidé la jeunesse, formé le talent, encouragé les débuts de l'abbé Maury qu'il aima de la plus généreuse affection. Il eut le temps d'applaudir à ses succès et de voir que la chaire française allait retrouver en lui quelques-uns de ses grands accents des beaux jours. Maury fut reconnaissant à l'abbé de Boismont de ses bienfaits, et s'attacha sincèrement à lui. Il pensait lui succéder dans la chaire et peut-être à l'Académie. M. de Boismont, auquel Maury faisait un jour des questions significatives, lui dit en souriant : « L'abbé, vous me prenez mesure. »

Maury n'eut pas à attendre la mort de son bienfaiteur pour entrer à l'Académie. Il fut reçu dans la célèbre Compagnie en 1785, et nul ne s'en réjouit plus que l'abbé de Boismont. M. de Chastelux, dans sa réponse au discours de réception de l'abbé Maury, avait parlé avec émotion des sentiments qui unissaient les deux amis. « Comment douter, disait il, de l'attachement de M. de Boismont pour la mâle et noble éloquence, lorsqu'on le retrouve dans les plus chères affections de son cœur ? C'est elle qui lui présente un disciple dans son rival, un ami dans son successeur ; car il fut le premier à le proclamer. L'Académie prévint ses vœux ; elle ne permit pas que celui qui partageait déjà sa gloire, n'en fut regardé

que comme l'héritier. Mais M. l'abbé de Boismont à qui le Ciel se hâtait de prodiguer les plus douces jouissances de la vie, avant de l'en priver, voulut exercer tous les droits de l'adoption ; il fut assez heureux pour pouvoir disposer en faveur du talent, d'une fortune acquise par le talent ; un moment lui suffit pour satisfaire son cœur, tandis que le cœur de son ami demandait, et regrette encore de longues années qu'il avait consacrées à la reconnaissance. »

Et Rulhière, parlant de cette belle amitié, disait à son tour : « La mort de M. l'abbé de Boismont nous enlevait un orateur justement célèbre, mais vous possédiez parmi vous son émule en éloquence, le rival de ses succès, que cette rivalité même lui a fait chérir et véritablement adopter : sentiment rare, et qu'on croirait presqne étranger au cœur humain ; dernière action de sa vie, mais qui l'honore tout entière. »

M. de Boismont laissa en effet une partie de sa fortune et ses manuscrits à Maury qui se mit en devoir de préparer une édition complète des œuvres de son bienfaiteur dans laquelle ses poésies choisies eussent trouvé place, car M. de Boismont, nous l'avons dit, fut poète à ses heures, mais les événements interrompirent ce travail et l'emportèrent, comme tant d'autres, dans la tourmente révolutionnaire.

PLAUTE

DE L'ESCLAVAGE ET DE LA CONDITION DES FEMMES A ROME,

PAR M. O. MARAIS.

Ciceron dans son plaidoyer pour Roscius appelle le théâtre l'image de la vie, *imaginem nostræ vitæ*. Pour être tout à fait exact, il convient d'ajouter que c'est une image singulièrement amplifiée par les procédés dont l'auteur dramatique est obligé de faire usage. En effet, la vie réelle n'offre que très exceptionnellement le spectacle des vertus parfaites ou des profondes perversités dont la scène présente le type. L'exagération (dans le bon sens du mot) est en quelque sorte la loi qui gouverne les compositions scéniques, et certes, sous ce seul aspect, la tâche de l'écrivain dramatique est plus délicate et plus complexe que celle du romancier. Ce dernier prépare à loisir les événements et les caractères; pourquoi se hâterait-il? Le livre lui offre sa tranquille hospitalité. Pourvu qu'il soit toujours intéressant, qu'il sache conduire

correctement une intrigue bien conçue et ménager habilement les transitions, le lecteur ne lui demandera pas de se presser, et ce n'est pas pour lui qu'Horace a écrit qu'il fallait se précipiter vers le dénouement.

L'art dramatique, au contraire, obéit à d'autres lois. L'action doit être engagée en quelques scènes, car le spectateur ne veut lui consacrer qu'un temps relativement restreint. L'écrivain sera donc nécessairement porté à augmenter l'énergie de ses conceptions et à exagérer les lignes de ses caractères. De même le peintre élargit ses contours et grossit les traits de ses figures quand son œuvre ne doit être vue que de loin. Aussi, sur la scène, l'usurier sera-t-il nécessairement plus âpre que dans la vie réelle, le débauché plus ardent aux plaisirs, le tyran plus cruel ; la vertu elle-même sera plus vertueuse encore. Qu'importe après tout ? C'est affaire de convention. Il vous sera facile de soulever le masque dont l'acteur abrite son visage ; regardez bien, vous coudoyez chaque jour le personnage, sa figure vous est familière ; insistez un peu et son nom viendra en quelque sorte se placer sur vos lèvres.

Ces réflexions se présentent naturellement à l'esprit quand on étudie la littérature comique. La comédie vit en effet des ridicules humains ; elle dissimule la morale sous la bonne humeur ; son rire, large et sonore, flagelle en amusant, *castigat ridendo* ; aussi offre-t-elle généralement une image assez fidèle des mœurs contemporaines.

C'est en nous inspirant de ces observations que nous avons entrepris la lecture d'un auteur plusieurs

fois traduit et rarement étudié dans ses rapports avec la société de son temps (1). Nous avons — et pour cause — négligé dans ce travail la partie philologique de l'œuvre de Plaute ; un tel examen demanderait le concours d'un humaniste consommé ; car, si on en croit Montaigne, le mètre même dont Plaute s'est servi ne paraît pas avoir livré de bonne heure ses secrets aux grammairiens ; l'écrivain si profondément français du XVI^e^ siècle lui consacre, en effet, quelque part, la spirituelle boutade que voici :

> Cettuy tout pituiteux, chassieux et crasseux que tu vois sortir apres minuit d'une étude, penses-tu qu'il cherche parmi les livres comment il se rendra plus homme de bien, plus content et plus sage ? Nulles nouvelles. Il y mourra, ou il apprendra à la postérité la mesure des vers de Plaute.

Nous voulons donc limiter nos efforts à l'appréciation purement littéraire de l'œuvre de Plaute ; nous chercherons ensuite à établir, à l'aide de ses comédies, quelle était à Rome la condition des esclaves et celle de la femme.

I

Plaute a surtout possédé le secret de ce qu'on a appelé la puissance comique, *vis comica*. Où a-t-il puisé cette heureuse faculté ? Est-ce dans l'étude des comiques grecs qu'il se fait gloire d'avoir plus d'une

(1) On trouvera dans la Biographie universelle de Didot la liste des auteurs, Allemands pour la plupart, qui se sont occupés de Plaute.

fois traduits ou imités ? L'a-t-il rencontrée dans ses prédécesseurs latins, ou bien son génie propre la lui a-t-il inspirée ? Nous inclinerions vers cette dernière hypothèse. Le procédé comique des poètes grecs était assez différent du sien. Aristophane, pour ne citer que lui, s'exprimait le plus souvent par allégories ; on le voit mettant en scène des guêpes, des nuées, des grenouilles. Au contraire, Plaute s'attaqua corps à corps avec la réalité. Il fit paraître sur la scène latine de vrais citoyens de Rome ; et s'il les affubla de noms grecs, je suis porté à croire que c'était pour ménager la susceptibilité de ses contemporains ; il dissimulait ainsi leurs ridicules sous un visage étranger ; douce illusion qui ne trompait personne ; car sa valeur, comme poète comique, lui vient de l'observation immédiate et directe des mœurs de son temps. Quant aux comiques latins, ses devanciers, il ne put guère les imiter ; la comédie venait à peine de naître à Rome, et lorsque Plaute fit jouer sa première pièce, il n'y avait pas vingt ans que Livius Andronicus avait fait représenter la première comédie latine. Jusque-là, les chants Fescéniens et les Atellanes, improvisations hardies sur un canevas assez grossier, s'étaient partagé la faveur du peuple de Rome. Horace nous a laissé la vive peinture de cette primitive époque littéraire (1).

(1) Les premiers laboureurs, nos rustiques aieux,
Sachant à peu de frais vivre et se rendre heureux,
Quand ils avaient serré leurs grains, la moisson faite,
Rassemblaient autour d'eux, comme en un jour de fête,
Fidèle épouse, enfants, compagnons des travaux.
Ils se livraient ensemble à ce complet repos
De l'esprit et du corps, dont la douce espérance

On peut donc penser avec quelque probabilité que Plaute puisa dans son propre fonds ses ressources comiques ; l'usage de la scène lui était d'ailleurs naturel, car, rapprochement étrange, il fut acteur, comme devaient l'être plus tard Molière et Shakespeare.

La légende raconte que, ruiné par des spéculations malheureuses, il dut aliéner sa liberté. Mais cette tradition rencontre des incrédules (1).

Allégeait le labeur de leur rude existence.
On offrait à Tellus un porc, au vieux Sylvain
Une coupe de lait ; puis des fleurs et du vin
Apaisaient le gardien du foyer, ce génie
Qui défend d'oublier combien courte est la vie.
En répandant la joie au milieu des festins
La mode vint alors de ces vers fesceniens
Où la licence étrusque en de vives répliques
Echangeait tour à tour des sarcasmes rustiques.
Cette libre gaîté ramenait tous les ans
De ces aimables jeux les plaisirs innocents,
Jusqu'au jour où mêlant l'aigreur au badinage
Elle devint cruelle. et se tournant en rage,
Menaçante, impunie, aux plus honnêtes gens
S'attaqua. De ses sanglantes dents
Ceux qu'elle avait mordus, en plaintes éclatèrent,
Ceux même qu'elle avait épargnés se liguèrent
Contre un danger commun. La loi vint ; ses rigueurs
Atteignirent enfin le crime des auteurs
Qui par des vers méchants à quelqu'un pouvaient nuire,
De par la loi, dès lors, il fallut se réduire,
En changeant à la fois et de style et de ton
A bien dire, à charmer... par crainte du bâton.

(Hor. Epist. Liv. II, v. 139. Traduction de M. G. Asse.)

(1) Nevius, poète épique et dramatique, mort dix-huit ans avant Plaute, aurait également composé une partie de ses œuvres, perdues d'ailleurs, dans la prison où l'avaient fait jeter les Me-

Quoiqu'il en soit, peu d'auteurs ont provoqué des appréciations plus diverses. Les critiques ne lui furent pas épargnées de son vivant. Ses pièces portent la trace des préoccupations qui assiégent l'écrivain désireux, avant tout, de conquérir son public et mériter ses applaudissements. Il n'épargne pas les flatteries à l'adresse du peuple romain et il raille avec amertume les poètes qui osent lui disputer ses faveurs. Il eut d'ailleurs un terrible rival dans Térence dont l'élégance toute patricienne formait un saisissant contraste avec les rudesses volontaires ou la licence de sa Muse comique. On ne doit donc pas être surpris que le siècle d'Auguste, qui vit s'épanouir la délicatesse de Catulle, le charme de Virgile, et la grâce d'Horace, ait réservé toute son admiration pour le successeur de Plaute. Horace n'a pas ménagé notre poète, je le trouve même singulièrement injuste.

> Chez Plaute, vos aïeux, je le sais, ont vanté
> Le rhythme de ses vers, le sel de sa gaîté,
> Ils prouvaient en cela... faut-il que je le dise ?
> De l'indulgence ?... non mais bien de la sottise (1).

Montaigne est moins violent, mais tout aussi dédaigneux :

« Cettuy ci, dit-il, parlant de Térence, sent bien « plus son gentilhomme (2). »

telli qu'il avait tournés en ridicule. Quant à Plaute, son histoire personnelle est parfaitement obscure ; on croit qu'il naquit en Ombrie, mais on ignore l'année de sa naissance. Il mourut l'an 570 de Rome, 184 ans avant J.-C., dans l'année de la censure de Caton.

(1) Hor. Epist. eod. loco., même traduction.
(2) Essais, liv. II, ch. 10.

Soit, Plaute est du peuple, il en a les allures et, si l'on veut, le langage. Or, ne l'oublions pas, il n'écrit pas pour des lettrés, mais pour une foule peu choisie où dominait l'élément soldatesque. On était alors au milieu des guerres Puniques, et les rudes contemporains des deux Scipion n'avaient pas les mœurs adoucies et déjà presque raffinées des poètes ordinaires d'Auguste. César avait été plus juste pour Plaute ; il se contentait de regretter que Térence ne possédât pas la qualité maîtresse de celui-ci.

Utinam scriptis adjuncta foret vis
Comica ! (1)

Soit encore, l'action chez Plaute est médiocrement variée ; mais il faut remarquer que ses rivaux n'ont pas connu mieux que lui l'art de la scène qui consiste à exciter la curiosité par des événements nouveaux et imprévus. En effet, dans presque toutes les pièces de Plaute, l'intrigue repose sur cette donnée : un esclave, menteur et fripon, imagine mille fourberies pour duper un père avare ou jaloux, et je dois ajouter que le succès couronne presque toujours des efforts médiocrement vertueux. Le poète d'ailleurs ne s'est pas mis en grands frais d'imagination pour préparer ses dénouements. Les personnages qui devraient le mieux conserver le secret de leurs projets ont la détestable habitude de se parler tout haut à eux-mêmes — et toujours invisible, mais présent,

(1) Plut au Ciel que ses écrits aient été animés par la force comique !

notre coquin d'esclave se trouve là fort à point pour surprendre un monologue aussi inutile qu'invraisemblable.

Ces procédés scéniques si simples, nous dirions presque si naïfs, sont-ils vraiment des défauts qu'on puisse reprocher à Plaute? On serait tenté d'en douter, et pour notre part, nous serions très disposé à croire qu'ils constituaient au contraire la condition essentielle d'un art, alors à ses débuts.

En effet, le peuple romain venait au théâtre pour se délasser de ses durs travaux et toute contention d'esprit lui était insupportable. Horace nous apprend que même de son temps les désœuvrés et les ignorants ne se privaient pas d'interrompre la pièce pour demander les ours ou les gladiateurs.

> **....media inter carmina poscunt**
> **Aut ursum aut pugiles.**

Le spectateur des comédies de Plaute était sans doute moins exigeant; mais il voulait que le poëte lui offrit une action simple et commode à suivre. L'installation matérielle laissait d'ailleurs à désirer(1), et on peut juger par quelques passages de Plaute que les acteurs avaient assez de peine à obtenir le silence.

Attention, spectateurs, et puisse la pièce qu'on va jouer profiter à vous, à moi, à toute la troupe. Hérault, commande au

(1) Le premier amphithéâtre en briques ne fut pas élevé avant le 3e Consulat de Pompée.

peuple d'être tout oreilles... Bon! assieds toi et n'oublie pas de te faire payer (1).

Un autre prologue, celui des Bacchis, débute ainsi :

Ce sera bien merveille aujourd'hui si les spectateurs ne se trémoussent sur leurs bancs pour interrompre ceux qui doivent les exciter à rire, s'ils ne toussent et ne font ronfler leurs narines de dépit, s'ils ne murmurent tout haut et tout bas.

Avec de telles dispositions chez le public, l'auteur comique devait éviter de donner à l'intrigue l'apparence d'une complication; aussi, le plus souvent, l'un des acteurs s'adresse-t-il aux spectateurs avant de commencer la pièce pour faire en quelques mots le récit de l'action qui va s'engager et indiquer le dénouement futur. Les anciens poussaient même le mépris de l'illusion scénique jusqu'à vouloir dissimuler le jeu des physionomies sous l'implacable immobilité du masque.

Aussi Plaute me paraît-il chercher à concentrer tous ses efforts sur le développement des caractères, et il faut reconnaître qu'il ne s'est pas montré impuissant à remplir sa tâche. Son théâtre a été une véritable mine pour ses successeurs, et l'on sait si tous y ont puisé! Par exemple, que d'emprunts notre Molière ne lui a-t-il pas faits! et Regnard! et tous les autres (2)!

(1) Asinar. — Nous avons suivi dans ce passage et dans tous les autres la traduction de M. Sommer. Hachette, 1876.

(2) Le génie de Molière savait transformer ces imitations en créations véritables. Exemple Amphytrion, l'Avare (chez Plaute l'Aululaire). Des scènes entières, jusqu'à des traits d'esprit ont été transportés sur la scène française. Ainsi le fameux monologue de

II.

Le théâtre de Plaute justifie amplement ce que l'étude de la législation romaine enseigne sur les rapports qui régnaient entre le maître et l'esclave. Le droit du maître sur l'esclave était absolu. Le maître mécontent pouvait punir l'esclave à son gré; s'il le veut, il le fera fouetter jusqu'au sang ou bien il le préposera aux affreux travaux des mines. Dans les *Captifs*, un esclave injustement châtié d'ailleurs, parle de ces travaux dans les termes suivants :

J'ai vu bien des tableaux qui représentaient le supplice de l'Acheron : mais, sur mon âme, il n'y a pas d'enfer comparable aux carrières d'où je sors. C'est un endroit où pour se délasser on n'a que l'excès même du travail (1).

Sous ce régime arbitraire et cruel, est-il surprenant que l'âme de l'esclave se soit avilie ? La vertu est fille de la liberté morale et de la responsabilité tempérée par la loi. Le règne du caprice engendre néces-

Sosie n'est presque qu'une traduction libre. Qui ne se souvient du célèbre mot du *Malade Imaginaire* :

Cur opium facit dormire ?
Quia est in eo virtus dormitiva.

Plaute avait dit en bon latin :

Le malade. — J'ai mal au foie.
Le médecin. — Alors c'est que votre mal est hépatique.
(Curculio.)

On le voit, Molière n'est pas le premier qui ait mis sur la scène (je pourrais presque dire sur la sellette), la docte Faculté.

(1) Capt,, act. V, sc. IV.

sairement la bassesse et la dépravation des caractères. Aussi l'esclave a-t-il, chez Plaute, tous les vices de la servitude. Il est menteur, libertin, voleur. J'en passe et non des meilleurs. Du reste, loin de rougir de la dépravation, il est toujours disposé à s'en faire un titre de gloire. C'est ainsi que deux esclaves, francs vauriens, célèbrent leurs rares mérites :

LÉONIDAS. — Eh ! qui peut mieux que moi maintenant louer toutes tes vertus, tes hauts faits dans la paix et dans la guerre ? Certes, la liste en serait longue : abus de confiance, trahison envers tes maîtres, faux serments à bon escient et en termes solennels, et les murailles percées, et les larcins flagrants, et tant de plaidoyers du haut de la potence contre huit gaillards malins et hardis et vigoureux fouetteurs.

LIBAN. — Tu dis vrai, Léonidas, j'en conviens. Mais on pourrait citer aussi de toi plus d'une action d'éclat. Que de perfidies envers qui se fiait à toi ! Que de fois, pris la main dans le sac, tu as reçu les étrivières ! Que de parjures ! que de larcins sacrilèges ! Que de dommage, de chagrin et de déshonneur causé à tes maîtres ! Que de dépôts niés ! Que d'occasions où tu as préféré ta belle à ton ami ! (1)

On voit que les esclaves romains sont en ligne directe les ancêtres des Mascarille et des Scapin de notre théâtre. Du reste, ces belles qualités font de l'esclave le personnage presque obligé de toute comédie latine. Qui donc tiendrait les fils de l'intrigue, si ce n'était lui ? Qui, mieux que lui, saurait secourir la prodigalité des enfants contre l'avarice paternelle ? Aussi le vieillard est-il invariablement bafoué : il faut qu'il tombe dans les piéges qui lui sont pré-

(1) Asinar, act. III, sc. II.

parés, et il y laisse ses écus toujours, son honneur souvent.

Avouons, d'ailleurs, qu'il l'a bien mérité; car il a bien souvent compromis ses cheveux blancs dans des aventures d'une moralité plus que contestable. Voyez ce père de famille, sénateur de la république, édile ou magistrat : il a déserté le foyer conjugal pour entrer en concurrence amoureuse avec son propre fils. Il commande en père et sème l'or en prodigue. Heureusement, l'esclave est là; lui aussi entre en campagne, ai-je besoin de dire contre qui? Son ennemi, c'est son maître. Vérité de tous les temps. Mais gare les coups! Si la ruse est déjouée, l'esclave ne sera pas ménagé, aussi la constance dans les tourments est-elle l'une des vertus dont l'esclave aime à s'enorgueillir.

Quand tous les bourreaux se réuniraient pour me torturer, je crois avoir un bon dos à mon service et n'aurai pas besoin d'en emprunter un. S'il ne s'agit que de payer de sa peau, je suis prêt à piller le Trésor public : je nierai, je tiendrai bon, je me parjurerai s'il le faut (1).

Tel est l'esclave de Plaute, faire le mal pour le mal, c'est sa vengeance. Il est doublement vengé s'il parvient à faire partager ses vices à son maitre. Mais aussi, quelle arrogance dans le succès! Nous pouvons citer comme un morceau de véritable comédie ce passage de l'*Asinaria* dans lequel un esclave, après avoir largement joué le vieux père, exige pour son salaire un baiser de la belle Philénie, la maîtresse du fils, et

(1) Asinar., act. II, sc. II.

ne se dessaisit des écus volés pour le jeune Argyrippe que si celui-ci veut bien lui parler une fois en sa vie avec le respect qui est dû à un si puissant génie (1).

Pourquoi Plaute a-t-il gâté cette jolie scène? L'esclave va jusqu'à vouloir caracoler sur les épaules de son jeune maître :

ARGYRIPPE. — Moi te porter !

L'ESCLAVE. — Autrement, vous n'aurez rien de moi.

ARGYRIPPE. — Ah ! je suis à bout ! Quelle indignité ! Un maître servir de monture à son esclave !.... Allons, grimpe...

Et il part au grand trot.

Ces farces, *Plautini sales*, comme les appelait Horace, faisaient sans doute le bonheur du peuple de Rome; c'est l'excuse de Plaute. Bien peu de comiques ont su se soustraire à cette contagion; ni Molière, ni Shakespeare n'y ont échappé; il est facile de relever dans leur théâtre plus d'une trivialité de ce genre.

Plaute n'a fait guère paraître sur la scène qu'un seul esclave qui soit bon, honnête, généreux. C'est Messénion des *Menechmes*. Messénion brave la mort pour défendre la vie de son maître. Dans les *Captifs*, deux autres esclaves sont également sympathiques; mais leur esclavage était de fraîche date, et à la fin de la pièce, ils reconquièrent leur condition d'hommes libres. Ces esclaves ne peuvent donc pas être considérés comme des exceptions au type dont Plaute nous offre la peinture.

Du reste, il est permis de se demander si le poëte aperçut le côté dégradant et infâme de l'institution. Il

(1) Asin., act. III, sc. III.

n'élève contre les abus de l'esclavage aucune protestation, et il semble trouver tout à fait naturel que l'esclave soit un coquin, aussi bien que le maître un bourreau. La haine de l'esclavage ne se développera que deux siècles plus tard, sous l'influence des idées religieuses qui feront leur apparition dans l'empire. Quant à Plaute, il est bien le contemporain de l'austère Caton qui mettait fort tranquillement en vente ses vieux esclaves, parce que, disait-il, il ne lui convenait plus de les nourrir sans travailler. L'esclave traité comme une bête de somme, voilà ce que l'antiquité avait fait d'une âme qui pense ! (1)

L'esclavage fut l'une des plaies des sociétés antiques ; la prostitution fut l'autre ; nous allons l'étudier à son tour.

III

Le théâtre moderne a pour sujet à peu près invariable la lutte sans cesse renaissante de la passion aux prises avec le devoir ; l'ardeur de l'homme pour le plaisir, la fragilité de la femme, tel est le thème de la littérature moderne. Le théâtre des anciens repose sur une autre donnée. Il y a bien une lutte, mais ce n'est pas avec la femme qu'elle se trouve engagée. En effet, la femme qui paraît sur la scène n'est pas seulement un être fragile, c'est un

(1) « L'esclavage, a dit Aristote, existe par une loi de nature. » — « Il faut, disait Caton, que le bon père de famille aime à vendre, non à acheter ; qu'il vende les vieux bœufs, la vieille ferraille, les vieux esclaves, les esclaves malades. »

être tombé : la courtisane. Quelqu'un possèdera ses faveurs, cela est certain. Qui ? tel est le sujet de l'action. Gardons-nous cependant d'attacher à ce mot de courtisane l'idée de dégoût et de mépris qui s'en dégagerait, aujourd'hui, dans notre langue du XIXe siècle.

La courtisane antique est un personnage qui occupe dans la société une situation presque régulière ; c'est une femme de mœurs libres sans doute, mais elle n'est pas absolument mise au ban des honnêtes gens. On lui permet d'aimer, et elle peut être aimée sans déshonneur, seulement son amour offre un singulier mélange de passion et de vénalité.

Plaute nous fait pénétrer dans l'intimité de ce monde étrange qui, après avoir régné sur les sociétés grecque et latine, disparut avec une civilisation qu'il avait contribué à corrompre.

Pourquoi l'honnête femme, la matrone, n'apparaît-elle que très exceptionnellement sur le théâtre antique ? Cela tient tout à la fois à la haute idée que l'antiquité avait attachée à la dignité de l'épouse et au mépris qu'elle professait pour la femme en général. Ces deux sentiments, contradictoires en apparence, se révèlent à chaque ligne de l'histoire sociale des peuples qui ont précédé l'apparition du christianisme. La religion nouvelle qui brisa les fers de l'esclave devait aussi émanciper la femme.

L'esclave et la femme étaient placés en quelque sorte au même degré inférieur de l'échelle des êtres. Aristote avait écrit ces lignes étranges : « Assurément, il peut y avoir des femmes et des esclaves qui soient honnêtes, cependant, on peut dire d'une façon

générale que la femme est d'une espèce inférieure, et l'esclave un être tout à fait méchant. » Et Sénèque, ajoutant ses couleurs à ce tableau déjà si sombre, définissait la femme « *animal imprudens, ferum, cupiditatum impatiens* (1). »

Aussi les anciens firent-ils de bonne heure deux parts dans la condition des femmes : les unes furent épouses, les autres courtisanes. Aux premières, la législation réservait les devoirs austères du foyer domestique. Renfermées dans le gynécée, elles prenaient soin de la maison et élevaient leurs filles dans l'amour du travail et de la vertu. Elles étaient protégées contre leurs propres entraînements ; la loi, à Rome, — au moins pendant de longues années, — leur défendait de sortir seules dans les rues et de porter des bijoux ou des étoffes précieuses (2). Elle a vécu chastement, elle a gardé la maison et filé la laine ; telle est l'épitaphe qu'ambitionnait l'épouse antique (3). Ni poésie, ni musique. Ces arts, propres tout au plus à exciter le côté sentimental de leur nature, leur étaient également interdits.

Malheureusement, les lois sont impuissantes à étouffer dans le cœur de l'homme les aspirations qui lui sont naturelles, pour ne pas dire nécessaires. Si les matrones grecques et romaines eurent les droits des épouses, elles n'en possédèrent pas les joies. Leurs maris cherchèrent ailleurs les satisfactions de l'esprit que l'éducation de leur femme ne leur per-

(1) Animal inconséquent, indomptable et avide de jouissances.
(2) Lex Oppia.
(3) Casta vixit, domum mansit, lanam traxit.

mettait pas de rencontrer chez eux : de là vint l'institution des courtisanes.

De tout temps, dans l'antiquité, les courtisanes grecques furent célèbres. Elles étaient spécialement élevées dans des écoles pour cette singulière situation. On leur enseignait la philosophie et les beaux-arts. Plusieurs devinrent fameuses non seulement par leur beauté, mais encore par leur science et leur esprit. Sapho, pour ne citer qu'un nom, était une courtisane (1).

La société romaine eut aussi ses courtisanes, grecques, paraît-il, pour la plupart. « La Grèce vaincue, a dit fort justement Horace, fit à son tour la conquête de son farouche vainqueur et importa sa civilisation dans l'inculte Latium (2). »

Par malheur, les vices des vaincus pénétrèrent avec leurs arts chez les Romains, et Plaute trouva florissante à Rome l'institution des courtisanes.

Cependant son théâtre a fait une place aux honnêtes femmes ; je dois m'en occuper ici.

(1) On lit dans Homère le passage suivant qui révèle l'existence d'un état de choses déjà parfaitement régularisé. Agamemnom fait proposer des présents à Achille pour calmer sa colère. « Il te donnera encore, dit le messager, sept femmes habiles dans les beaux ouvrages, sept Lesbiennes qu'il avait choisies pour lui lorsque toi-même t'emparas de Lesbes bien bâtie et qui remportèrent sur toutes les autres femmes le prix de la beauté, » Plus tard, Desmothènes disait : « Nous avons des amies pour le plaisir et des épouses pour nous donner des enfants et conduire la maison. »

(2) Gracia capta ferum victorem cœpit et artes
Intulit agresti Latio.

Hor. Epist. II., l. 155.

Alcmène, dans *Amphytrion*, est le type accompli de la chaste matrone romaine. Victime inconsciente d'une erreur que la débauche d'un dieu a préparée, voyez avec quels nobles accents elle repousse les soupçons — trop légitimes, hélas ! — d'Amphytrion, son époux :

ALCMÈNE. — La femme sans reproches a le droit d'être hardie; elle peut parler haut et se défendre avec assurance.

AMPHYTRION. — Oh, ce n'est pas l'assurance qui vous manque !

ALCMÈNE. — J'en ai ce qu'il faut à une honnête femme.

AMPH. — Oui, en paroles.

ALCMÈNE. — Je n'ai pas compté comme une dot ce qu'on entend d'ordinaire par ce mot ; ma dot à moi, ç'a été la chasteté, l'honneur, le calme des sens, la crainte des dieux, l'amour de mes parents, l'affection pour ma famille, la soumission à vos volontés, la bienfaisance envers les gens de bien et le dévouement à leurs intérêts,

SOSIE, à part. — Sur mon âme, si elle dit vrai, voilà la femme parfaite (1).

Puis quand Jupiter, sous le visage d'Amphytrion, implore un pardon qu'Alcmène veut refuser à son injuste époux :

Ma vertu, lui dit-elle, me mettait au-dessus de vos outrages; je ne veux plus m'exposer à des paroles déshonorantes. Adieu ; rendez-moi ce qui m'appartient ; reprenez ce qui est à vous (2).

Ce sont là de fières paroles. Elles honorent le poète qui en a trouvé la noble expression (3).

Mais, en général, Plaute n'a pas peint les matrones

(1) Amph., act. II, sc. II.

(2) Id. III., I.

(3) La comédie de Stichus offre encore le spectacle d'une épouse fidèle à son mari absent.

de son temps sous des traits bien flatteurs. Sa muse comique est intarissable sur ce sujet, et vraiment, on serait presque tenté d'excuser les volages maris de femmes aussi bavardes que curieuses, aussi avares qu'ignorantes. Si on l'en croit, la plupart des riches Romaines s'achetaient, avec leur dot, un mari à leur gré. Et alors, comme notre poète se réjouit, au nom de la morale publique, des mésaventures conjugales qui viennent accabler les auteurs de ces tristes marchés ! Comme il flagelle leur coquetterie surannée !

PHILEMATIE. — Dis-moi, ne faut-il pas que je me parfume ?
SCAPHA. — N'en faites rien.
PHILEMATIE. — Pourquoi ?
SCAPHA. — C'est que ma foi une femme qui ne sent rien sent toujours bon. Ces vieilles qui se frottent de pommades pour se récrépir, ces sorcières édentées qui se platrent pour dissimuler les défauts de leur personne, quand la sueur se mêle aux onguents, exhalent une odeur comme celle de plusieurs sauces amalgamées par un cuisinier.
PHILOLACLÉS, *à part*. — Comme elle en a fait de tout ! Bien malin qui lui en remontrerait. (*Aux spectateurs*) Elle a raison, et vous en conviendrez presque tous, vous qui avez à la maison de vieilles femmes auxquelles vous vous êtes vendus pour une dot (1).

L'allusion est plus que transparente et le poète ne déguise guère sa malice ; aussi lit-on ailleurs, sans étonnement, cette nouvelle boutade :

APECIDE. — Une grosse dot est une belle chose.
PERIPHANE. — Oui, si on pouvait l'avoir sans la femme (2).

(1) Le Revenant, act, I., se. II.
(2) Epidique, act. II.. sc. I.

Et ailleurs :

EUNOMIE. — Vous ne devez dire que la vérité, il n'y a point d'excellente femme ; il en est de pires que d'autres, voilà tout.

MEGADORE. — Je le crois aussi et ne m'aviserai jamais de batailler là-dessus avec vous, ma sœur (1).

Après de tels tableaux, devons-nous être surpris si Plaute chante avec lyrisme les joies du célibat. Le morceau est vivement enlevé ; il mérite d'être lu :

PERIPLECTOMÈNE. — Mais moi, avec une ribambelle de parents qu'ai-je affaire d'enfants ? Je vis heureux et tranquille, à ma guise, à ma fantaisie. A ma mort, je léguerai mes biens à mes parents. En attendant, ils mangent chez moi, ils me soignent, ils viennent savoir comment je me porte, si je n'ai besoin de rien. Avant le jour, ils sont là pour me demander comment j'ai passé la nuit. Ils me tiennent lieu d'enfants, bien mieux, ils m'envoient des cadeaux. Ils font assaut de présents, et moi je me dis tout bas : « C'est à mon bien qu'ils en veulent, mais je prends des deux mains ! (2) »

Ne croirait-on pas que ce tableau est échappé à la verve d'un Juvénal.

Plaute, on vient de le voir, ne fut pas précisément tendre pour les matrones de son temps ; mais il faut reconnaître qu'en général, il ne ménage guère plus les courtisanes. Ses comédies sont remplies des traits qu'il dirige contre ces personnes plus aimables que vertueuses. Il nous les montre vendant leurs charmes au plus offrant, sous la surintendance et la

(1) Aulul., act. II., I.
(2) Miles Glorios., act. III, s. I.

protection d'entremetteurs de l'un et de l'autre sexe. On assiste à la formation d'un véritable contrat qui détermine avec soin le prix et la durée de cette location d'un nouveau genre ; survient l'amant préféré qui pour posséder la belle est obligé tout d'abord de rembourser au premier occupant le prix qu'il a payé. C'est l'expropriation appliquée aux plaisirs privés. Comme ce trait de mœurs — pardon ! de mauvaises mœurs — peint bien l'esprit essentiellement formaliste des Romains ! Plaute nous offre encore le spectacle de ces courtisanes avides qui, selon ses expressions, « sont plus nombreuses que les mouches à Rome en un jour d'été et semblables aux buissons du chemin tondent les moutons au passage. » Du reste le troupeau des tondus est nombreux, et ceux-ci se prêtent de bonne grâce à la coûteuse opération. Que dis-je ? il y a foule, et plus d'une fois notre poète nous montre les pères et les fils abaissés sous le niveau d'une honteuse concurrence.

Dans ce monde Romain l'argent est le nerf de l'amour ; les toilettes de ces dames sont hors de prix, et si j'en crois certaine description de Plaute, le luxe de notre époque est bien misérable auprès du faste de ces Romaines de louage.

MÉGADORE. — Allez où vous voudrez, il n'y a pas de maison de ville où vous ne trouviez plus de voitures qu'à la maison des champs. Mais ce n'est rien encore en comparaison des autres dépenses. Vous avez le foulon, le brodeur, l'orfèvre, le lainier, puis une troupe de marchands : frangiers, chemisiers, teinturiers en violet, teinturiers en jaune, vendeurs de manches, parfumeurs, brocanteurs, lingers, cordonniers, fabricants de pantoufles, de brodequins, de l'argent au faiseur, de sandales, au

teinturier en fleur de mauve ; de l'argent au dégraisseur, au raccommodeur l de l'argent à celui-ci pour des collerettes, à celui-là pour des teintures. Vous payez... Vous vous croyez quitte : voici venir une bande nouvelle qui assiége votre antichambre : tisserands, passementiers défilent devant la caisse ; vous payez encore .. et vous vous croyez quitte : arrivent les teinturiers en safran ou quelqu'autre désagréable engeance qui en veut à votre bourse.

(Aulul., act. III, s. V.)

Est-il un peuple dont la constitution puisse résister à de tels dissolvants, le célibat, la prostitution et le luxe passés à l'état de système social. Et cependant, gardons-nous de rien exagérer. Plaute ne fut pas un satirique, il sut rester poète comique. S'il flagelle parfois d'une main pesante les vices de sès contemporains, le plus souvent il tire gaiement le rideau qui cache leurs ridicules ; il n'oublie pas qu'il écrit pour la scène. Ses personnages sont loin d'être vertueux, il ne veut pas qu'ils cessent d'être intéressants. Aussi ses courtisanes ne sont-elles pas, en général, exclusivement vénales. Sans doute, elles font marché de leurs charmes,—il faut bien vivre !—mais elles se donnent de préférence au fils de famille qui a su toucher leur cœur ; au besoin elles dupent le vieillard libertin qui a traité de leurs faveurs avec l'entremetteur. Parfois même ce type de la courtisane ne manque ni d'élévation ni de poésie. Dans le Perse, un parasite veut mêler sa fille à une basse intrigue ; elle refuse et s'écrie : « La pauvreté devient plus lourde à porter si on y joint l'infamie. » Ailleurs, Plaute nous fait assister à ce dialogue entre une mère et sa fille :

LA MÈRE. — Si ton amoureux ne m'apporte aujourd'hui même vingt mines, on le mettra bel et bien à la porte malgré ses larmes dont il n'est pas chiche, au moins; c'est la dernière fois que j'écoute ses jérémiades de pauvreté.

PHILÉNIE. — Vous pouvez me priver de nourriture, ma mère. je m'y résignerai.

LA MÈRE. — Je ne te défends pas d'aimer ceux qui payent pour cela.

PHILÉNIE. — Mais si la place est prise dans mon cœur, que faire ? dites-le moi.

LA MÈRE, *montrant ses cheveux blancs*. — Oh! regarde ma tête ; inspire-toi de ce spectacle.

PHILÉNIE. — Pourtant le berger qui fait paître le troupeau d'autrui n'a-t-il pas une brebis à lui pour charmer ses ennuis ? Laissez-moi donc, pour me charmer le cœur, aimer mon cher Argyrippe ; c'est lui que je veux aimer (1).

Ailleurs, la courtisane Philématie célèbre en accents passionnés l'amour de celui qu'elle chérit (2). Tant il est vrai que l'idéal se retrouve encore dans un recoin du cœur le plus dégradé !

Si on en excepte ces rares exemples, l'institution des courtisanes n'est pas ménagée par Plaute. Il lui attribue une partie des maux qui affligent les familles de son temps en énervant les mœurs privées aussi bien que les caractères des citoyens.

C'est ainsi que la comédie nous initie aux plaies intimes des sociétés. Sa mission n'est-elle pas, en effet, de les reproduire sur le théâtre afin qu'il en résulte une impression salutaire de dégoût pour le vice et de respect pour la vertu. C'est ainsi qu'un délassement, en apparence purement littéraire, apporte son

(1) Asin., act, III, I.
(2) Le Revenant.

humble concours à l'étude de l'histoire des peuples qui ne sont plus.

Loin de moi la pensée d'avoir épuisé la mine féconde que l'étude de Plaute offre à l'historien. Je n'ai rien dit du parasite, ce client dégénéré, ce complaisant qui échange ses bons mots contre un dîner meilleur assurément que ses traits d'esprit ; qui sert les amours de celui qui le nourrit, et qui s'écriera un jour avec conviction :

Le véritable Amphytrion
Est l'Amphytrion où l'on dine.

Je pourrais parler encore de celui qui fait métier de faux témoignages, de l'infâme prostitueur *(Leno)* spéculant sur les talents de la jeune fille qu'il a élevée pour le plaisir, du militaire fanfaron qui dissipe les légions ennemies « comme le souffle du vent disperse le chaume ou les feuilles des bois, » du barbier actif et bavard, gazette vivante, écho des dernières nouvelles... qu'il invente au besoin ; mais une telle étude m'entraînerait bien au-delà des limites que votre complaisante attention m'a assignées. Mon but aura été atteint, Messieurs, si j'ai réussi à vous donner une idée générale de l'œuvre de celui qui fut véritablement le précurseur de notre immortel Molière, et je serai trop heureux si j'ai pu soulever un tout petit coin du voile que les siècles ont jeté sur la société qui a fourni à Plaute ses plus curieux modèles.

DISCOURS DE RÉCEPTION

DE

M. SIMON

ÉTUDE SUR L'ARCHITECTURE DU XV^e SIÈCLE ET LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVI^e.

MESSIEURS,

Admis à faire partie de votre Compagnie, que puis-je faire après les hommes si éminents que vous avez possédés ? Oserai-je parler du Moyen-Age, lorsqu'il a été si élégamment décrit par les Langlois, les de la Quérière et Pottier? Je n'ai qu'un seul espoir, c'est que vous voudrez bien oublier pour un instant les magnifiques pages écrites par eux et avoir pour moi beaucoup d'indulgence.

Je vous demanderai la permission de reporter à la mémoire de mon illustre professeur, Eustache-Hyacinthe Langlois, la haute faveur que vous m'accordez en ce jour, car si j'ai pu lire dans ce Moyen-Age, en

apprécier toutes les beautés, je ne le dois qu'à lui : il savait inculquer à ses élèves le sentiment de l'art et faire passer en eux cette flamme artistique qu'il possédait au plus haut degré.

A mon professeur Eustache-Hyacinthe Langlois !

Le quinzième siècle et la première moitié du seizième siècle, dont nous avons en Normandie de si beaux spécimens, soit indifférence ou absence d'études, n'ont pas toujours été bien compris, et je vois avec regret que nombreux monuments de cette brillante époque sont abandonnés, sous prétexte qu'ils ne présentent qu'un fouillis ou amas de moulures sans ordre et sans suite.

Ne pourrait-on pas dire à ces détracteurs : Vous blâmez ces monuments, parce que vos connaissances ne vous permettent pas de juger toutes les savantes combinaisons de ces maîtres de l'art ?

Un auteur a dit : « Le style ogival de la troisième « époque a un caractère propre, qui saisit au pre- « mier aspect; » il aurait dû ajouter qu'il avait aussi pour lui l'élégance et la finesse d'exécution, qui donnent aux édifices un cachet particulier et les font reconnaître au premier coup-d'œil.

Les formes gracieuses se retrouvent dans tout, depuis le grand monument jusqu'au plus petit détail du mobilier.

Que de talent déployé dans les constructions des tabernacles en pierre accolés aux piliers de nos églises ! Quoi de plus riche que ces retables, dont le bois ou la pierre sont découpés avec un art vraiment merveilleux !

L'énumération de ces richesses serait par trop

longue, et je craindrais, Messieurs, de fatiguer votre attention.

En parlant du style ogival de la troisième époque, on dit aussi *style flamboyant* : cette expression, employée maintenant, appartient à Eustache-Hyacinthe Langlois. « Cet éminent artiste, dit M. de la Qué-
« rière (1), contemplait l'admirable basilique de
« Saint-Ouen lorsque cette expression si heureuse,
« et qui rendait si bien sa pensée, lui vint tout-à-coup
« à l'esprit. »

Je suis persuadé que l'origine de ce mot n'est connue que de peu de personnes ; je suis heureux de pouvoir, avec M. de la Quérière, faire connaître celui qui l'appliqua pour la première fois.

Examinons les monuments de cette période, d'abord dans notre ville, en commençant par les édifices religieux.

L'église Saint-Ouen doit mériter toute notre attention : la composition et la décoration de la tour centrale (2), avec la partie de ce même édifice élevée sous le cardinal Bohier (3), sont là pour attester la valeur architecturale de l'époque.

Ce monument si remarquable, apprécié de tous les artistes, fait et fera toujours l'honneur de notre cité.

Chaque édifice de notre ville a ressenti l'influence de cette période. Nous trouvons à la Cathédrale même, une œuvre complète dans la construction de

(1) Saint-André-de-la-Ville, page 9.
(2) 1439-1441, Dom Pommeraye. page 196 et 197.
(3) 1491-1515.

la Tour de Beurre (1). Cet édifice est largement traité, certains raccordements avec les parties existantes présentaient des difficultés, elles ont été vaincues d'une manière heureuse; la couronne centrale, affectant la même forme qu'à Saint-Ouen, n'est pas construite dans les mêmes conditions, elle paraît plus lourde. Doit-on attribuer cela à la division des étages ou à la disposition des contre-forts?

Si, de là, nous passons au grand portail (2), nous nous trouvons devant une œuvre bien remarquable: cette rose et toute sa décoration sont d'une richesse extraordinaire; rien n'y est négligé : dais, culs-de-lampe, pinacles, couronnements d'une composition recherchée et d'une exécution analogue.

Que dire du grand gable et de la galerie couronnant le portail? Que rien n'est inférieur, et que l'artiste s'est tenu, dans toutes ses compositions, à la même hauteur (3).

Vous nommer maintenant Saint-Maclou (4). c'est vous désigner un bijou délicatement ciselé; le monument est complet. On peut juger, je crois, ce qu'il était possible de faire avec cette architecture : légèreté, élégance, tout y est réussi, depuis la base jusqu'au sommet; quoi de plus gracieux, de plus fin, que l'escalier conduisant à l'orgue (5)? un portail habilement développé; aussi, le dégagement de cette église serait-il à désirer.

(1) 1487-1507, Guillaume Pontifs.
(2) 1502-1530.
(3) Jacques et Rouland Le Roux père et fils.
(4) 1437-1450, Pierre Robin, maître maçon.
(5) 1518-1519.

L'artiste, par de savantes combinaisons, a su faire rendre aux matériaux qu'il employait un effet saisissant.

J'ai lu quelque part qu'à cette époque le plan des églises avait perdu de son caractère religieux. Saint-Maclou répond que non : tout y est bien, et cette symétrie que l'on demande ne me paraît pas y faire défaut.

Pendant de longues années, un mauvais clocher remplaçait la pyramide en charpente détruite par l'ouragan de 1706 ; aujourd'hui, nous devons au talent de l'un de vos collègues, M. Barthélemy, architecte diocésain, une flèche en pierre dans le style de l'édifice. Le monument n'a plus rien à envier; tout y est complet, sauf ce que nous demandons plus haut: son dégagement.

A côté de cette grande œuvre, on peut placer Saint-Laurent (1), si remarquable par sa tour (2) ; quoique privée de flèche, elle nous donne une haute idée du savoir-faire de son auteur : il s'est plu à multiplier les difficultés, et, malgré cela, il a produit une succession de combinaisons si bien entendues, que les profils en sont toujours gracieux.

Je connais le reproche que l'on adresse aux constructeurs de cette époque ; il faut en convenir, les lois de l'appareil n'étaient pas toujours observées, et souvent on y remarque des fautes ; mais ne serait il pas juste de les reporter au constructeur et non au style, comme généralement on le fait ?

(1) 1444-1482.
(2) 1490-1501.

L'artiste, ayant fait son projet, souvent ne résidant pas sur les lieux, s'en rapportait à l'exécutant.

L'inspection de certains monuments nous a confirmé dans notre opinion, des morceaux rapportés témoignent parfaitement des erreurs du constructeur.

Nous voyons cela encore aujourd'hui avec notre surveillance, et, de plus, ayant affaire à des hommes pratiques.

Malgré ces défauts, on ne peut nier la haute valeur du monument.

Passons maintenant aux édifices non achevés ou modifiés par l'architecture des siëcles suivants :

Saint-Vincent (1), d'un ensemble assez complet, est remarquable surtout par l'exécution.

Le chœur et le transept sud méritent une attention particulière; la décoration des arcs-boutants rappelle un peu certaines parties de Saint-Laurent.

Le porche, construit sur un plan à angles rentrants, ouvert sur trois façades, est décoré avec un goût très recherché ; les détails en sont très finis et font de ce monument une œuvre digne d'être appréciée.

Saint-Eloi (2), édifice inachevé ; certaines parties ne sont pas sans mérite : une tourelle contenant l'escalier et le portail nord présentent des détails intéressants.

Le chœur de Saint-Nicaise (3), œuvre aussi inachevée, laisse voir la pensée de l'auteur : commencé

(1) 1511-1630. Me Guillaume Touchet. Elle fut dédiée en 1556.
(2) 1460.
(3) 1538 à 1561.

sur de grandes proportions, terminé c'eût été un beau monument (1).

ÉGLISES SUPPRIMÉES.

Il en reste encore quelques-unes de cette époque, employées aujourd'hui à divers usages, on y trouve des fragments que l'artiste relève avec intérêt.

Dans ce nombre, on peut classer Saint-Etienne-des-Tonneliers (2), Saint-Pierre-du-Châtel (3), Saint-André-de-la-Ville (4), dont la tour (5), conservée, fait l'ornement de la rue Jeanne-Darc.

Plusieurs autres églises, appartenant spécialement à cette troisième époque, ont été détruites pour l'ouverture des rues nouvelles :

Saint-Martin-sur-Renelle (6), Saint-Jean-sur-Renelle (7), Saint-Nicolas (8) et Saint-Pierre-l'Honoré (9); bien que déjà mutilées par des transformations, on pouvait encore juger de leur valeur.

(1) Le chœur de Saint-Nicaise a toujours passé pour un des plus beaux monuments religieux de la ville de Rouen. On lit dans le Tableau de Rouen de 1779, page 133 : « Ce serait peut-être la plus belle église de Rouen après Saint-Maclou, si elle eût été achevée sur le plan du chœur, qui est de la plus grande hardiesse. »

(2) 1491 à 1633.

(3) 1450.

(4) 1487-1526.

(5) 1942-1546. Elle fut construite par Robert Frenelles, maçon, maître de l'OEuvre de l'église. La flèche ébranlée par les tempêtes de 1581, 1609, 1427, 1669 et 1683, était en ruine en 1741.

(6) 1500.

(7) 1480.

(8) 1503 à 1533.

(9) 1500.

Au milieu de tous les monuments civils, nous citerons seulement le Palais-de-Justice (1) : il appartient encore à l'ère ogivale, quoique les fenêtres soient fermées par des arcs en accolades ; il est sans contredit l'un des plus beaux que nous possédions en France : tout y est resplendissant de richesse, la décoration des lucarnes et la composition qui les relient à la façade, est certainement l'œuvre d'un grand maître (2) ; la haute galerie, couronnant la balustrade, donne à l'édifice un caractère des plus imposants.

On ne peut oublier la tourelle divisant d'une manière agréable la façade, là encore on y remarque de savantes combinaisons ; à cela il faut joindre une exécution parfaite.

La salle dite des Pas-Perdus (3) n'est pas moins curieuse que l'autre partie; lors de la triste construction donnant sur le Marché-Neuf, des ouvertures avaient été faites sur cette salle; et sans respect pour son caractère, une partie de la décoration et la cheminée avait été abattues.

Sous l'habile direction de M. Desmarest, architecte du département, elle a repris son état primitif ; seulement, il est à regretter que l'on n'ait pas voulu lui laisser rétablir l'ancienne cheminée, dont il avait retrouvé tous les éléments.

(1) 1499.

(2) Suivant M. de Stabenrath, l'architecte serait Rouland Le Roux, et d'après M. Deville, il faudrait attribuer ce travail à Roger Ango, maître des ouvrages de maçonnerie de la ville au commencement du XVI^e^ siècle.

(3) 1493.

Je ne puis terminer cette description sans rendre hommage à M. Grégoire, prédécesseur de M. Desmarest, lequel a fait les nouveaux bâtiments, et, de plus, a rendu aux fenêtres de la salle des Assises leur ornementation, qu'un ignorant architecte avait fait réduire pour donner, soi-disant, plus de lumière.

CONSTRUCTIONS PRIVÉES.

Ici vient se placer naturellement l'hôtel de Bourgtheroulde, dont la première partie est de la fin du quinzième siècle (1) : cet édifice n'est pas à comparer au Palais-de-Justice, quoique les lucarnes aient une grande ressemblance, sans toutefois en avoir l'ampleur ; le même principe a présidé à leur constion.

La tourelle d'angle, d'une forme très élégante, donne à cette façade un cachet tout particulier de grandeur ; aussi, à juste titre, cet hôtel est-il cité comme un des plus beaux de l'ancienne province de Normandie.

Je ne parlerai pas de la magnifique galerie du sud, cette partie appartenant à la Renaissance.

Je vais vous demander maintenant, Messieurs, à continuer cet examen dans une partie de notre département.

L'église de Caudebec-en-Caux (2) n'est pas aussi complète que Saint-Maclou, de Rouen : la Renaissance, dans plusieurs parties, lui a imprimé son cachet; mais une des plus intéressantes est certaine-

(1) 1486.
(2) 1426-1454, maître de l'œuvre, Guillaume Letellier.

ment la flèche : elle semble suspendue au milieu de ses clochetons; les arcs-boutants, finement découpés, sont d'une étonnante légèreté. Aussi ce clocher est-il reconnu pour être une des merveilles du département.

Non loin de Caudebec, l'abbaye de Fontenelle : Saint-Wandrille ; là encore on retrouve dans les restes du cloître de très belles parties, entre autres la remarquable arcade du Lavabo (1).

Sainte-Gertrude, dans la vallée de ce nom, est une église assez curieuse; elle fut sauvée de la ruine par un architecte plein de modestie (2), amateur passionné du quinzième siècle; après de nombreuses démarches, il en obtint le classement parmi les monuments historiques, il était temps ; ne servant plus au culte, elle devait être vendue.

Il eût été déplorable de perdre ce petit monument très complet, dans lequel se trouvent plusieurs pièces dignes de fixer l'attention de l'artiste ; la principale est un tabernacle en pierre (3), d'une délicatesse et d'un fini d'exécution tels, que l'on se demande comment le ciseau de l'ouvrier est parvenu à découper tous ses fenestrages.

Dans cette même contrée, en continuant la route par les bords de la Seine, on découvre Norville (4), dont la flèche octogonale porte une couronne fleurde-

(1) 1516-1530.

(2) M. Edmond Courtonne, possesseur d'une des plus belles collections de bois des XV^e^ et XVI^e^ siècles.

(3) Dessiné par M^lle^ Espérance Langlois et gravé par Eustache-Hyacinthe Langlois dans son *Essai historique sur Saint-Wandrille.*

(4) 1450.

lisée; la base est maintenue par des contre-forts et des arcs-boutants, d'une belle proportion, ce clocher, vu de la Seine, produit un heureux effet.

Pour nous rendre à Harfleur, nous voyons en passant Lillebonne (1), dont le clocher mérite notre attention; les proportions en sont bien établies. les étages bien divisés ; la sculpture cependant laisse à désirer et n'a rien de la légèreté et de la finesse des monuments cités plus haut.

La Cerlangue (2), clocher sinon très remarquable, mais présentant par ses lignes un assez beau profil.

Harfleur (3) : l'église mériterait une description plus complète, mais mon cadre ne me le permet pas; je ne citerai donc que le portail nord et la tour surmontée d'une flèche. Ce clocher est très simple dans les détails, mais la décoration en est très élégante, et particulièrement la terminaison de la flèche.

La Normandie possédait de nombreux châteaux appartenant au moyen-âge, et surtout à la troisième époque ; malheureusement, il en est aussi beaucoup sur lesquels on s'est plu à détruire ce caractère et les moderniser, si je puis me servir de cette expression. Il en est resté cependant quelques-uns, oubliés, peut-être, qui, sauf divers petits changements, sont arrivés jusqu'à nous à peu près intacts ; de ce nombre sont les châteaux de Martainville (4), d'Auffay (5),

(1) 1515.
(2) 1530.
(3) 1480-1520.
(4) 1485.
(5) 1500.

de Dampierre (1), de Clères (2), de Saint Maurice-d'Etelan (3).

Je ne parlerai que de ce dernier :

Il appartient tout entier à l'époque du Palais-de-Justice et de l'hôtel de Bourgtheroulde ; les lucarnes sont d'un aspect des plus grandioses.

La cage de l'escalier débarrassée d'une affreuse surélévation du siècle dernier, le comble primitif replacé, les pyramides et les balustrades reconstruites, lui ont rendu son caractère.

La chapelle, d'un plan très heureux et d'une belle exécution, fixe toujours l'attention ; il reste encore quelques fragments de carrelage aux armes des anciens propriétaires et diverses parties du mobilier.

Cette habitation peut être classée au premier rang des châteaux de la Normandie.

Il faudrait encore ajouter à cette nomenclature un grand nombre de constructions, plus modestes, il est vrai, mais empreintes de toute la pureté de l'époque; ainsi les manoirs, les maisons particulières, pour la plupart en bois, les granges et les colombiers.

Il serait aussi très intéressant d'étudier le mobilier, qui tend tous les jours à disparaître, à commencer par celui de nos églises. Que sont devenus ces grands siéges avec dossiers et dais, si richement travaillés, ces retables à personnages de grandeur naturelle? Je vais vous le dire :

Quand il en reste, ils sont relégués dans les com-

(1) 1550.

(2) 1450.

(3) 1468.

bles ou vendus au brocanteur, qui en tire profit, et remplacés, les siéges par le bois doré ou l'acajou, et depuis quelques années par ces prétendues imitations qui, certes, devraient aller remplacer leurs aînées, et ce serait justice.

Pour les retables, on répond : Ce n'est plus de mode, et tout est dit.

Je crois, Messieurs, qu'il serait temps de faire cesser cette destruction, et demander pour tous l'application de la loi.

Il reste encore, de cette époque, à vous parler des verrières et des pierres tombales.

Notre ville était privilégiée pour la richesse des vitres peintes, dont nos églises étaient ornées; dans les descriptions données par M. de la Quérière, on voit effectivement que les étrangers ont acquis la plus grande partie de ces verrières ; il ne faut pas douter que les plus belles pièces ont été emportées.

Il nous reste cependant encore quelques monuments où nous pouvons juger de leur valeur : Saint-Ouen (1), Saint-Vincent (2), Saint-Patrice (3), Saint-Godard (4), Saint-Eloi (5), Saint-Maclou (6), Saint-Romain (7).

Grâce à M. l'abbé Cochet, un grand nombre de pierres tombales ont été sauvées, et nous pouvons juger par ce qui nous reste que les artistes appor-

(1) 1400-1500.
(2) 1586.
(3) 1538-1540-1549-1570-1583.
(4) 1535-1555.
(5) 1500.
(6) 1521-1696.
(7) Vitraux provenant des églises supprimées Saint-Maur, Saint-Etienne et Saint-Martin-sur-Renelle.

taient dans ces compositions le même talent qu'ils déployaient dans la construction des monuments.

Sans vouloir nier la beauté des édifices des douzième, treizième et quatorzième siècles, ce qui ne serait pas pardonnable, on peut étudier les siècles suivants, puis, sans les copier servilement, produire des œuvres qui auront un tout autre caractère que le soi-disant roman et autres imitations malheureuses dont nous sommes gratifiés aujourd'hui.

Croyez-vous, Messieurs, que l'application de cette époque aux monuments civils, avec les moyens dont nous disposons, ne serait pas préférable à tout ce qui se produit ?

Les anciens, dans leurs façades, savaient si bien éluder cette monotone régularité, passée aujourd'hui en principe, que jamais ils n'ont été obligés, ainsi que cela se voit aujourd'hui, de faire éclairer en plein jour leurs corridors et même des appartements.

Ainsi, dans un pays exposé à la neige et à des pluis continuelles, vouloir des toits plats est encore une erreur ; sous notre climat, il faut des combles aigus ; d'ailleurs, rien ne se prête mieux à la décoration.

Pénétré de ces idées, le savant archéologue Langlois disait en parlant de nos monuments (1) : « Qui « oserait affirmer que le plus magnifique des édifices « de la Grèce ou de Rome, en le supposant encore « debout et sous nos yeux excitât dans nos âmes ces « émotions touchantes, ces affections de famille, si « je puis le dire, que nous inspire la vue de nos « monuments nationaux? Non, j'en suis certain, cette

(1) *Essai sur Saint-Wandrille*, avant-propos, page XIX.

« parité de sentiments serait impossible; la gloire « des beaux siècles de Périclès et d'Auguste nous « est entièrement étrangère; elle ne peut réfléchir « aucun éclat de notre existence politique, et nous « réclamons au contraire, comme notre patrimoine, « tout ce qui nous rappelle que Charlemagne et Saint- « Louis furent Français comme nous.

« Le berceau de notre ancienne architecture fut « entouré des ténèbres de la barbarie, je le confesse; « mais quand il serait vrai que le style improprement « appelé Gothique ne connût, pour tenir le langage « de ses dépréciateurs, d'autres principes que ceux « d'nne imagination désordonnée, ne mériteraient-ils « aucun tribut d'éloges, ces vieux artistes dont l'ha- « bile audace introduisit dans nos temples cette com- « binaison d'effets mystérieux comme nos dogmes « sacrés, ces formes légères comme l'air où nous les « voyons s'élancer, ces proportions grandes, vastes, « majestueuses, comme l'idée du Souverain Être?

« Puisque la main des hommes a opéré sur nos « monuments des ravages que les siècles n'auraient « pu produire; puisque, au lieu de ces masses véné- « rables auxquelles, de nos jours et sous nos yeux, » l'ignorance n'a pas craint de porter le fer et le feu, « nous ne retrouvons plus que des ruines chance- » lantes et des débris épars, l'archéologue doit en « conserver le souvenir, et le burin en retracer les « modèles. »

Aurai-je réussi, Messieurs, à obtenir que les études se reportent sur les quinzième et seizième siècles? Mes efforts ne seront-ils pas méconnus, en présence de l'obstination permanente de ceux qui répètent

sans cesse : Cette époque représente la décadence ; entreprendre de construire dans ce style n'est plus possible à cause de la dépense; nos matériaux ne s'y prêtent pas, et d'ailleurs, pour conserver ce qui nous reste, on sera obligé de le mettre sous verre ?

J'espère, Messieurs, que vous n'ajoutez pas foi à ces raisonnements. Ces mêmes critiques ont essayé leur talent sur plusieurs monuments par de mauvais pastithes de cette époque; le public en a fait justice, et de suite, voyant leur tentative échouer, sans vouloir comprendre que les fautes venaient de leur côté, ils ont déclaré que cette architecture ne pouvait être employée.

Je conclus, Messieurs, en vous remerciant d'avoir bien voulu m'écouter.

Si l'étude que je viens de produire pouvait avoir quelque valeur, j'en serais très heureux ; au milieu de vous, Messieurs, je profiterai de vos excellents conseils et je me perfectionnerai.

Par vos soins et sous votre haut patronage, l'Art s'est relevé dans notre pays. A toutes vos fondations, et elles sont nombreuses, vous avez su imprimer ce cachet de grandeur qui n'appartient qu'à vous.

Si vous daignez jeter un regard sur l'époque que je viens de décrire, j'ose espérer que tout n'est pas encore perdu pour notre architecture nationale.

RÉPONSE

AU

DISCOURS DE RÉCEPTION DE M. SIMON

PAR M. LE Dr ACH. FOVILLE,

Président.

MESDAMES, MONSIEUR,

Votre réception à l'Académie de Rouen sera accueillie, par vos collègues, avec la faveur qui s'attache naturellement aux choses que l'on a longtemps attendues, et que l'on avait un désir légitime de voir se réaliser.

Cette impatience était bien justifiée, d'ailleurs, par ce que l'Académie savait de vous; déjà, dans sa séance publique du 9 août 1859, elle vous décernait une des médailles d'argent distribuées par elle, à titre d'encouragement aux Beaux-Arts, et le rapporteur, le regretté Amédée Méreaux, énumérait les principaux travaux d'architecture exécutés par vous, qui motivaient cette distinction. Depuis, M. Robert d'Estaintot, dont la plume est si compétente dans les

questions d'archéologie et de critique, nous a détaillé les mérites de vos principales œuvres et nous a fait apprécier les aspects variés du talent dont vous avez fait preuve dans la construction de l'église de Bellencombre, dans le projet de restauration de l'église de Pont-de-l'Arche, dans les plans de l'Hôtel-de-Ville de Breteuil, de la Caisse d'épargne d'Abbeville, et enfin dans la restauration du château historique de Saint-Maurice-d'Etelan.

A ces titres, vous venez d'en ajouter un nouveau, en lisant à l'Académie une intéressante étude sur les monuments si nombreux et si remarquables qui ont fait de la fin du XV^e^ siècle et des premières années du XVI^e^ siècle, une des périodes les plus fécondes de l'architecture à Rouen et en Normandie. Pour la plupart des membres de l'Académie, le plaisir de vous entendre aura suffi, sans doute, pour dissiper les ennuis de l'attente. Quant à moi, Monsieur, il me reste un regret, c'est de ne pouvoir vous répondre comme l'aurait fait M. Henri Frère, mon prédécesseur. En effet, ses connaissances étendues dans l'histoire de l'art, non moins que la sûreté de son goût et l'habitude de l'analyse, l'auraient mis à même, plus que je ne le suis, de rendre justice à votre talent et de le louer en termes appropriés à sa valeur. Je suis loin d'avoir les mêmes connaissances, et je ne saurais m'entourer de trop de circonspection, ni trop invoquer l'indulgence de mes auditeurs, pour vous suivre sur le terrain de l'érudition archéologique, qui est, à la fois, si familier pour vous, et tout nouveau pour moi. Je m'aventure, néanmoins, au risque d'être trahi par mon inexpérience.

Nous sommes loin des temps où le terme gothique pouvait presque être considéré comme synonyme de barbare, et où l'engouement pour les productions de la Renaissance, et pour celles qui se sont succédé depuis, était poussé si loin, que tout ce qui la précédait était confondu dans un commun accord de réprobation et de blâme. Le goût de notre siècle est devenu moins exclusif; les manifestations de l'art, à toutes les époques, trouvent aujourd'hui leurs admirateurs; le moyen-âge s'est relevé de l'abandon où il a longtemps végété, pour occuper un des premiers rangs dans les prédilections des simples amateurs, aussi bien que dans l'estime raisonnée des véritables érudits. Un exemple tout récent suffirait à le prouver; deux chaires à la Sorbonne ne paraissent plus suffisantes pour répondre au désir du public d'être instruit sur l'histoire de cette époque, et c'est à la tribune même de nos Chambres législatives que la création d'une troisième chaire vient d'être réclamée avec succès (1).

Mais la durée du moyen-âge a été considérable, et pour faciliter l'étude de ses monuments, on a reconnu la nécessité de les classer en plusieurs périodes, d'après les caractères distinctifs du style de leur construction. Celle-ci fut d'abord une imitation plus ou moins éloignée des monuments de l'antiquité, à laquelle s'applique aujourd'hui la dénomination de style lombard ou roman ; la forme semi-circulaire ou

(1) *Journal Officiel*. Chambre des Députés (séance du 22 novembre 1878(. M, Fustel de Coulonges vient d'être nommé professeur.

en plein cintre des portes, des fenêtres, des voûtes, en est, chacun le sait, le caractère le plus facilement reconnaissable et le plus généralement cité.

Puis, dans le courant du XII^e^ siècle, au plein cintre se substituèrent, d'une manière lentement progressive, les ouvertures à arc aigu, qui caractérisèrent le style improprement appelé gothique, et auquel il serait plus juste de ne pas donner d'autre nom que celui de style ogival.

Le style ogival lui-même, qui devait dominer l'architecture d'une manière absolue pendant une durée d'au moins trois siècles, se modifia successivement, sinon dans sa donnée primitive, qui resta l'arc en tiers-point, du moins dans les détails de l'entourage et des subdivisions de l'ogive; de là, la distinction aujourd'hui classique, de ce style en trois périodes : primaire, secondaire et tertiaire.

Ces modifications successives furent-elles un progrès ou une décadence?

Il faut bien le reconnaître, au risque de n'être pas entièrement d'accord avec les préférences que vous venez de nous exposer, beaucoup d'auteurs, et des meilleurs, assignent le premier rang au style gothique de la période la plus ancienne, alors que les ouvertures, les nervures, les voûtes, n'étaient pas encore surchargées de cet amas d'ornementations compliquées, qui finirent par s'y ajouter. N'ayant rien de ce qu'il faudrait pour trancher avec autorité une semblable controverse, je dois me contenter de mettre ici, en présence, quelques-unes des opinions opposées.

De la Quérière, un des savants de notre pays que

vous citez le plus volontiers, est formel à cet égard :

« Au XIII^e^ siècle, dit-il, l'architecture religieuse par-
« vint, en France, au plus haut point; elle atteignit
« un degré de perfection qui n'a jamais été surpassé
« dans aucun siècle, ni dans aucun pays. Mais ce
« triomphe du style gothique, en France, fut de
« courte durée et cessa en grande partie avec le
« XIII^e^ siècle(1). »

Et, plus loin, il ajoute : « Le style ogival, après
« avoir éprouvé, depuis son point de départ au
« XII^e^ siècle, diverses modifications, avoir produit
« des merveilles jusqu'alors inconnues, être arrivé
« au XV^e^ siècle à un état de décadence complet, fut
« bientôt abandonné totalement, vers le milieu du
« XVI^e^ siècle (2). »

Viollet-Leduc professe la même opinion, et il s'exprime en termes encore plus propres à bien faire saisir l'ensemble de l'évolution du style gothique, depuis son apogée jusqu'à son abandon.

« Il n'est pas d'œuvre humaine, dit-il, qui ne con-
« tienne en germe, dans son sein, le principe de sa
« dissolution; les qualités de l'architecture, au
« XIII^e^ siècle, exagérées, devinrent des défauts, et la
« marche progressive était si rapide alors, que l'ar-
« chitecture gothique, pleine de jeunesse et de force
« dans les premières années du règne de Saint-Louis,
« commençait à tomber dans l'abus en 1260 (3).

(1) *Description historique des Maisons de Rouen*, Paris, 1821, page 20.

(2) Id., tome II, Paris, 1841, page 16.

(3) *Dictionnaire raisonné de l'Architecture française*, tome I, art. Architecture, page 154.

« Le XIII^e^ siècle avait tant produit, en fait d'archi-
« tecture religieuse, qu'il laissait peu à faire aux
« siècles suivants. Les guerres qui bouleversaient la
« France, aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, n'auraient plus per-
« mis d'entreprendre des édifices d'une importance
« égale à nos grandes cathédrales, en admettan
« qu'elles n'eussent pas toutes été élevées ava ntces
« époques désastreuses. Les édifices religieux com-
« plètement bâtis pendant le XIV^e^ siècle sont rares,
« plus rares encore pendant le siècle suivant. On se
« contentait alors ou de terminer les églises inache-
« vées, ou de modifier les dispositions primitives des
« églises du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle, ou de les restaurer
« et de les agrandir. C'est à la fin du XV^e^ siècle et au
« commencement du seizième que la France com-
« mence à ressaisir sa puissance, qu'un nouvel élan
« est donné à l'architecture religieuse, mais la tradi-
« tion gothique, bien que corrompue, abâtardie, sub-
« siste. Beaucoup de grandes cathédrales sont ter-
« minées, un grand nombres de petites églises,
« dévastées pendant la guerre ou tombées de vétusté,
« par suite de la misère publique, sont rebâties ou
« réparées (1). »

Cette manière, si lumineuse d'appliquer les grandes données de l'histoire générale, à l'interprétation des faits spéciaux de l'histoire de l'art, se prête particulièrement à faire comprendre l'importance et le grand nombre des productions architecturales, en Normandie, pendant l'époque à laquelle votre discours est consacré.

(1) *Dictionnaire raisonné de l'Architecture française*, p. 240.

Les règnes de Charles VIII et de Louis XII ont été, pour notre belle province, une époque relativement prospère et tranquille. Elle était débarrassée des dangers et des charges de l'occupation étrangère; elle n'était pas encore déchirée par les guerres de religion ; elle pouvait donc se recueillir, panser ses blessures, employer à son bien-être intérieur et à sa prospérité locale la plus grande part de ses ressources matérielles et intellectuelles. Elle se mit vaillamment à l'œuvre, s'appliqua de tous côtés à réparer ses monuments meurtris, à achever ceux qui n'étaient pas encore finis, à en élever de nouveaux. A défaut des grandes inspirations du génie créateur, elle apporta à ce travail une recherche minutieuse dans le choix des détails et dans la finesse de l'exécution.

Sans doute, il y avait bien des ombres à ce tableau, et il ne faudrait pas croire que la France n'eût plus à supporter de rudes charges. A peine débarrassée de l'étranger, elle avait entrepris de porter la guerre chez ses voisins, et elle faisait campagnes sur campagnes en Italie, dans le vain espoir de conquérir, d'une manière définitive, le royaume de Naples et le Milanais. Ces expéditions étaient dispendieuses en hommes et en argent; le Trésor public était souvent à sec, et le roi exigeait fréquemment, pour l'entretien de ses armées en Italie, des subsides extraordinaires, que les provinces ne pouvaient lui fournir qu'au détriment des dépenses intérieures qu'elles auraient le plus tenu à pouvoir effectuer. Mais alors, comme aujourd'hui, ce pays était productif et économe, l'épargne réussissait promptement à réaliser de nou-

velles ressources, et les travaux interrompus reprenaient leur cours.

Un exemple à l'appui de ce qui précède me paraît ici à sa place, à un double titre : d'abord, je l'emprunte à une communication faite, en 1848, à notre Académie, par un de ses membres les plus versés dans l'archéologie, l'honorable M. Fallue, et, de plus, il se rapporte à la construction de cette Tour-de-Beurre, dont vous venez, avec tant de raison, de nous vanter l'élégante beauté.

C'est précisément à l'époque dont nous parlons que l'on voulut compléter la façade, encore inachevée, de la cathédrale de Rouen, en élevant une seconde tour, du côté opposé à la tour Saint-Romain. En 1485, le chapitre avisa aux moyens d'entreprendre ce dispendieux travail, et tout le monde sait que le plus productif de ces moyens fut d'obtenir du Saint-Père une bulle qui permettait aux bienfaiteurs de l'église d'user de beurre et de lait, pendant le carême et les jours où cette nourriture était défendue. Pendant quelques années, les travaux se poursuivent, non sans de nombreux obstacles et de fréquents embarras financiers. Mais en 1494 arrive un vrai désastre : « Le roi « demande à l'église 4,000 livres pour les affaires « urgentes de son royaume On met en gage, pour se « les procurer, les joyaux et les reliques du Trésor. « Cet impôt n'est pas plutôt payé, qu'on en de- « mande un autre. Des chanoines vont à Paris « pour réclamer et reviennent saus avoir rien « obtenu.

« Ce fut le dernier coup porté à l'œuvre de la fa- « brique; on décida que les maçons laisseraient leur

« travail à partir de la fête de la Nativité ; il ne fut « repris que cinq années plus tard (1). »

Cependant, à côté de leurs nombreux inconvénients, les campagnes françaises dans le Milanais ne furent pas sans présenter aussi certains avantages. C'est en se familiarisant avec la vue des œuvres, déjà si remarquables, des artistes italiens que les gentilshommes français rapportèrent chez eux le goût des belles choses, qui devint le point de départ de cette ère féconde de rénovation, connue sous le nom de période de la Renaissance. La Normandie sera encore une des premières à donner le mouvement à cet égard ; elle qui, naguère, envoyait ses sculpteurs de l'autre côté des Alpes se mit à demander à l'Italie ses architectes. En 1399, Jean de Champmonneaux et Jean Mignot, tous deux de Normandie, étaient allés, à la demande de Jean Galéas Visconti et de son architecte Henri de Gmünden, contribuer aux travaux de sculpture de la cathédrale de Milan (2). Cent ans après, Georges d'Amboise faisait venir d'Italie l'illustre architecte Jiocundo, et l'associait aux meilleurs artistes français pour la reconstruction, sur un plan nouveau, de son fameux château de Gaillon.

Mais je ne dois pas m'écarter du style gothique, et le nom même que je viens de prononcer contribue à m'y retenir. En effet, aux causes générales qui expliquent la multiplicité et l'importance des travaux de construction entrepris à Rouen pendant les dernières

(1) *Précis de l'Académie de Rouen*, 1848, p. 216.

(2) Emériс David. *Tableau historique de la Sculpture française*, chap. V, p. 112.

années du XV^e^ siècle, il faut ajouter l'impulsion énergique donnée par Georges d'Amboise, premier cardinal de ce nom. D'abord, comme archevêque du diocèse, ensuite, comme premier ministre du royaume, il s'intéressait d'une manière toute particulière à la Normandie; aussi, encourageait-il singulièrement les grandes entreprises publiques et les institutions locales de cette province. Non content de contribuer, par ses conseils, ou par sa bourse, à terminer différentes églises, notamment la Cathédrale, qui lui doit, comme vous venez de le rappeler, avec juste raison, l'achèvement de la Tour-de-Beurre et l'ornementation du portail central de la grande façade, il favorisait, avec non moins de sollicitude, les constructions civiles. Après avoir fait décréter la permanence de l'Echiquier de Normandie, qui jusque-là ne siégeait que par intervalles, quand et où besoin était, il provoquait la construction d'un édifice spécial destiné à servir à ses séances et recourait même à l'intervention royale pour triompher des obstacles et hâter les travaux. C'est ainsi qu'en quelques années, de 1499 à 1514, il dotait notre ville du Palais-de-Justice, qui est resté, depuis, l'un de ses plus précieux joyaux(1).

A cette vigueur d'impulsion et à cet ensemble de causes convergeant vers un même but, devaient correspondre une certaine unité dans les procédés d'exécution et dans les résultats obtenus. Le style architectural de cette époque se reconnaît, en effet, à un

(1) Voy. *le Palais-de-Justice de Rouen*, par M. de Stabenrath. Rouen, 1842.

cachet tout spécial, qui caractérise le gothique tertiaire, celui-là précisément que vous vous êtes attaché à disculper des reproches un peu sévères, sans doute, qui lui sont adressés au nom de la rigidité du goût et de la pureté des lignes.

Quels sont donc les caractères de ce style? Ici, encore, nous devons recourir à l'érudition des maîtres.

« Il s'établissait, dit M. de Caumont, vers la fin du » XV^e^ siècle, un système de décoration monumentale, « qui consistait surtout à surcharger de ciselures « toutes les parties des édifices, et à substituer aux « colonnes et aux entablements, un nombre considé- « rable de filets et de nervures. Les sculpteurs pro- « duisaient des morceaux d'une élégance étonnante, « d'une exécution éblouissante (1).

« La technie de l'art, lisons-nous dans un autre « recueil, avait fait des progrès immenses. La pierre « était devenue, pour ainsi dire, ductile comme la « vie entre les mains des artistes de cette époque, et « il n'était plus de difficulté qu'ils ne fussent capa- « bles de surmonter (2). »

Partout règne, en effet, la même tendance à multiplier les détails et à entasser les ornements. Les tympans sont découpés à jour, les rampants sont hérissés de crochets; les ouvertures appartiennent toujours au type ogival, mais leurs formes s'évasent, se modifient; les fenêtres et les rosaces sont divisées en figures sinueuses, et ondulées. C'est le triomphe de

(1) *Abécédaire d'Archéologie*, Architecture religieuse, 5^e^ édit., page 602.

(2) *Encyclopédie nouvelle*, de Vorepierre. Paris, 1860.

l'habileté manuelle des *maîtres imagiers*, nom que l'on donnait alors aux artistes qui travaillaient la pierre.

Les archéologues ont naturellement cherché à caractériser par un mot, faisant image, cette période de l'art; tantôt on la désigne sous le nom de *gothique fleuri* qui donne une idée juste de la multiplicité et de la nature des ornements, tantôt on lui donne le nom de *gothique flamboyant* pour indiquer la ressemblance des arcs sinueux qui divisent les fenêtres avec des flammes ondoyantes.

Cette épithète, Monsieur, mérite de nous arrêter un instant.

Elle est, aujourd'hui, généralement employée et universellement comprise; aussi semblerait-il naturel de croire que son usage est déjà ancien, et qu'il date, en tous cas, de trop loin pour qu'il soit possible d'en retrouver l'origine et d'en nommer l'inventeur.

Je n'ai donc pas vu sans étonnement, dans votre discours, que cette expression est d'introduction toute moderne, et qu'elle est attribuée à un de nos compatriotes, presque un de nos contemporains, à cet artiste d'élite, Hyacinthe Langlois, dont la mémoire est encore si vivante dans ce pays et dont vous invoquez vous-même le souvenir, Monsieur, en vous faisant un titre d'honneur d'avoir été son élève.

Sans doute, l'idée d'appliquer, d'une manière nouvelle, un mot pittoresque à une des formes de l'art, quels qu'aient été son succès et sa rapide fortune, ajouterait peu de chose à la réputation d'un homme qui jouit déjà d'une si grande notoriété; mais elle constituerait, du moins, un détail intéressant à joindre à tous ceux que l'on connaît de lui.

Désirant apprendre de Hyacinthe Langlois lui-même comment cette idée lui était venue à l'esprit, et dans quelles circonstances il avait lancé ce mot, je me suis mis à parcourir ses œuvres imprimées. Mes recherches, je dois le dire, ont été vaines. Dans sa *Notice sur l'incendie de la Cathédrale de Rouen*, imprimée en 1823 (on verra bientôt l'importance de cette date), le mot *flamboyant* n'est pas prononcé, bien qu'en plusieurs endroits il eût été tout à fait à sa place, et que l'auteur, s'il l'eût connu alors, eût eu plus d'une occasion de le substituer heureusement aux longues périphrases qu'il emploie pour désigner les dernières périodes de l'architecture gothique. Plus tard, il est vrai, il en fait usage, notamment dans le mémoire posthume où il recommande à la sollicitude du roi Louis-Philippe la basilique de Saint-Ouen, encore inachevée (1); mais il ne l'accompgne d'aucun commentaire; il paraît s'en servir comme s'il employait une locution appartenant au domaine commun, et dont il n'aurait pas eu à réclamer la paternité.

A défaut d'indication trouvée dans les écrits de Hyacinthe Langlois, j'ai eu recours à la citation invoquée par vous, c'est-à-dire au mémoire de M. de la Quérière, imprimé dans le Recueil de la Société des Antiquaires de Normandie pour l'année 1863 et relatf à Saint-Andrĕ-de-la-Ville. Dans ce travail, l'auteur, décrivant une ancienne église, qui allait disparaître par suite du percement de la nouvelle rue Jeanne-Darc, signale l'existence d'une balustrade à jour de style *flamboyant*. Puis il ajoute, dans une note dont

(1) Voy. *Revue de Rouen*, 1838.

vous nous avez déjà cité une partie, mais que je vous demande de reproduire en entier. « Cette expression « de style flamboyant, que MM. Auguste Le Prévost, « de regrettable mémoire, et de Caumont, ont vul- « garisé dans leurs écrits, pour désigner les formes « contournées de l'architecture du XV^e^ siècle, appar- « tient en propre à feu Hyacinthe Langlois du Pont- « de-l'Arche. Cet artiste éminent, qui fut notre col- « laborateur et notre ami, contemplait la nef de notre « admirable basilique de Saint-Ouen, lorsque cette « expression, si heureuse et qui rendait si bien sa « pensée, lui vint tout à coup à l'esprit. »

On voit que l'assertion de M. de la Quérière est tout à fait affirmative, et peut-être, malgré l'inutilité de mes recherches, n'aurais-je pas hésité à l'accepter sans restriction, comme vous l'avez fait vous-même, si je n'avais trouvé dans le *Dictionnaire de l'Architecture du Moyen-Age*, par Adolphe Berty, une indication qui n'est pas d'accord avec elle. Il y est dit, en effet, à l'article *Flamboyant* : « M. Le Prévost a « proposé cette expression pour qualifier le style ar- « chitectural du XV^e^ siècle. »

D'après ce passage, M. Le Prévost serait donc l'inventeur réel du mot, tandis que, d'après M. de la Quérière, il n'en aurait été que le vulgarisateur, après que Hyacinthe Langlois l'aurait inventé.

Pour résoudre la difficulté, je me suis reporté aux écrits de M. de Caumont, et j'ai cru être bien près de la vérité en trouvant, dans l'un de ses premiers travaux imprimés, datant de 1823, le passage suivant, qui est intéressant à plus d'un titre(1) :

(1) *Essai sur l'Archéologie religieuse au Moyen-Age, particu-*

« M. Auguste Le Prévost, que je me plais à citer,
« désigne les premières constructions gothiques sous
« le nom de Gothique à lancettes; l'architecture du
« XIII^e^ et du XIV^e^ siècle, sous le nom de Gothique
« rayonnant, à cause de la forme rayonnante des
« roses, des cercles et des quatre feuilles qui ornent
« les fenêtres et les autres parties de l'édifice dans
« ces deux siècles. Enfin, il désigne les constructions
« du XV^e^ et du XVI^e^ siècle sous le nom de Gothique
« flamboyant, dénomination prise encore des com-
« partiments à forme de flammes ou de langues de
« roses, des fenètres et des balustrades. Cette no-
« menclature est d'autant meilleure, qu'elle peint,
« pour ainsi dire, d'un seul mot, le caractère des
« trois époques principales de l'architecture go-
« thique. »

L'opinion de M. de Caumont est donc bien formelle, et elle est en outre complêtement confirmée par M. Antoine Passy (1). D'après ces deux savants, l'initiative de l'emploi du mot *flamboyant*, appliqué à l'architecture, appartiendrait donc bien à M. Le Prévost, et il en serait de même des expressions Gothique à lancettes, Gothique rayonnant. En outre, cette assertion est faite à une date où, je l'ai montré tout à l'heure, Hyacinthe Langlois ne paraît connaître aucune de ces locutions.

Il ne me restait plus qu'à trouver, dans les écrits

Hêrement en Normandie, communiqué à la Société d'Emulation de Caen en décembre 1823, lu à la Société des Antiquaires de Normandie le 8 mai 1824; il est imprimé dans le 1^er^ volume des Mémoires de cette dernière Société, Caen, 1825.

(1) Notice mise en tête de : A. Le Prévost, *Mémoire pour servir à l'Histoire du département de l'Eure.*

de M. Le Prévost, le passage où les mots en question sont proposés, ou au moins employés pour la première fois. Mais quelque soin que j'aie mis à rechercher ce passage, j'ai encore eu le désappointement de ne ponvoir le découvrir dans aucun des travaux de M. Le Prévost qui sont antérieurs à 1823, les seuls où M. de Caumont aurait pu les emprunter (1).

De cette discussion, un peu longue, je le crains, il résulte que le mot *flamboyant*, appliqué à l'architecture, a été imprimé pour la première fois en 1825, par M. de Caumont, qui en a attribué l'invention à M. Le Prévost, tandis que, à une époque de beaucoup postérieure, M. de la Quérière l'a rapportée à Hyacinthe Langlois. Mais les écrits de ces deux savants eux-mèmes ne contiennent, du moins je le crois, aucune trace de l'invention qui leur est attribuée, et leur initiative à cet égard, si elle est réelle, n'a pas dû dépasser le domaine intime de la conversation ou de la correspondance.

En résumé, s'il paraît bien difficile, sinon impossible, aujourd'hui de savoir au juste lequel des deux a été le premier à en avoir le mérite, il est toutefois

(1) Il est, du reste, à remarquer que M. de Caumont, d'ordinaire très exacte dans l'indication des ouvrages qu'il cite, s'abstient de toute mention bibliographique lorsqu'il fait connaître les opinions de M. Le Prévost, en sorte qu'il pourrait bien ne les avoir rapportées que d'après des communications orales. Cette supposition paraît d'autant plus fondée, qu'au bas d'une des premières pages du Mémoire en question, M. de Caumont a placé la note suivante : « Je dois surtout des remercîments à M. Auguste « Le Prévost, qui a eu la complaisance de lire le manuscrit de « ce Mémoire et de me faire de nombrenses et utiles observations « sur mon travail. »

permis de dire que les présomptions les plus fortes sont en faveur de M. Le Prévost.

En outre, si ce point reste environné d'un certain doute, il en est d'autres qui sont mis hors de toute contestation ; d'abord, il reste acquis que, ne datant que d'une cinquantaine d'années environ, l'expression *style flamboyant* est devenue presque immédiatement d'un usage assez général pour que personne ne la considére, aujourd'hui, comme un néologisme, bien que l'Académie Française ne l'ait admise que dans la dernière édition de son Dictionnaire (1). Ensuite, on voit que la nomenclature complète de l'architecture gothique, ainsi, du reste, que la dénomination de style roman (2), due à M. de Gerville, est sortie de ce groupe distingué d'artistes et de savants qui, à Caen et à Rouen, ont donné aux études archéologiques l'impulsion puissante grâce à laquelle elles se sont rapidement répandues dans toutes les

(1) Le *Dictionnaire de l'Académie* de 1878 dit que ce mot désigne le second âge de l'architecture gothique, qnoique tous les archéologues l'emploient pour désigner la troisième période ou style ogival tertiaire.

(2) Le mot *rowan* a été proposé par M. de Gerville (de Valognes) pour désigner l'architecture pesante et massive qui a existé depuis le régne, en Normandie, de Charlemagne jusqu'au commencement du XII^{e} siècle (voir une lettre adressée par M. de Gerville à M. de Vansay; préfet de la Manche). Cette lettre a été écrite en 1820; mais elle n'a été publiée qu'en 1825, dans le 1er volume des *Mémoires* de la Société des Antiquaires de Normandie, En 1823, H. Langlois ignorait encore l'existence de ce mot (voir *Notice sur l'incendie de la Cathédrale de Rouen*, p. 20). Le mot *ogival*, comme synonyme de *gothique*, est dû à M. de Caumont, et a été proposé, par lui, dans le 4^{e} volume de son *Cours d'Antiquités mouumentales*, publié en 1831 (voir le chapitre III, consacré à la classification).

parties de la France. Ajoutons que l'honneur de cette diffusion, du moins dans son premier élan, doit être principalement rapporté aux publications de l'Académie de Rouen et à celles de la Société des Antiquaires de Normandie. C'est là, pour notre Société et pour son émule du Calvados, un véritable mérite, que nous ne devons pas oublier, et dont l'éclat rejaillit sur notre province tout entière.

Celle-ci pourrait-elle faire plus encore ? Après avoir produit, au XV^e^ et au XVI^e^ siècles, tant de monuments exquis par l'élégance de leurs formes et le fini de leur ornementation ; après avoir pris, au commencement du XIX^e^, l'initiative des études rétrospectives qui ont popularisé le goût du Moyen-Age, jusque-là taxé de barbarie, pourrait-elle entreprendre le rajeunissement de l'architecture gothique, et l'appliquer, de nos jours, à la construction d'édifices modernes, civils ou religieux ?

C'est un vœu que vous exprimez, Monsieur, après avoir vous-même prêché d'exemple avec succès, et bien d'autres, à coup sûr, le formeront avec vous. Un puissant encouragement à entrer dans cette voie nous est d'ailleurs donné par l'Angleterre, si riche en monuments gothiques que j'aurais eu un grand plaisir, si le temps me l'avait permis, à comparer avec les nôtres. Nos voisins d'outre-Manche, en effet, appliquent très fréquemment le style flamboyant, dont ils possèdent de nombreux modèles, à leurs constructions modernes, et c'est celui qu'ils ont adopté pour le plus beau monument construit, de nos jours, dans leur capitale. Je veux parler du nouveau palais du Parle-

ment, élevé tout à côté de l'antique abbaye de Westminster et dans le même style qu'elle.

Sans posséder encore aucune construction moderne comparable à ce chef-d'œuvre, Rouen peut citer avec orgueil, vous venez de nous le dire, et je me plais à le répéter, l'édification toute récente de la flèche de Saint-Maclou et la restauration, à peine terminée, de la salle des Pas-Perdus du Palais-de-Justice. En exécutant ces travaux, nos éminents collègues, MM. Barthélemy et Desmarest, ont prouvé que, de nos jours, la Normandie possède encore des maîtres capables de faire revivre les splendeurs de l'architecture gothique du commencement du XVI^e^ siècle.

Espérons que leur exemple ne sera pas perdu. Une occasion toute nouvelle et inespérée de les imiter se présente précisément en ce moment.

Notre Palais-de-Justice, sans rival dans ses parties anciennes, a déjà vu reconstruire, il y a une trentaine d'années, par les soins de M. Grégoire, son aile droite, dans le style primitif, pour l'usage de la Cour d'appel.

Mais l'aile gauche, qui donne sur la place Verdrel, et qui est affectée au Tribunal civil, est aussi incommode à l'intérieur que sa façade, produit mesquin de l'architecture du XVIII^e^ siècle, est disparate avec le reste de l'édifice. Frappé de ce double inconvénient, le premier magistrat du département vient de prendre l'initiative de la réédification de cette aile gauche. Le projet comporte, si je ne me trompe, indépendamment de dispositions intérieures vastes et commodes, une nouvelle façade, rapprochée de la rue

Jeanne-Darc et reproduisant le style de la partie du Palais construite sous l'inspiration de Georges d'Amboise.

Puisse ce magnifique projet ne pas tarder à se réaliser ! Puisse surtout le résultat répondre à l'attente de tous ceux qui s'intéressent à la prospérité des beaux-arts et à la beauté de notre ville !

L'Académie de Rouen est à la meilleure place pour applaudir à l'entreprise et pour en suivre avec sollicitude l'exécution ; elle sera certainement encore au premier rang lorsqu'il s'agira d'applaudir au succès.

RECHERCHES

SUR

L'INTRODUCTION DE L'IMPRIMERIE

A ROUEN,

PAR M. CH. DE BEAUREPAIRE.

Tous les auteurs qui, dans ces derniers temps, se sont occupés de l'histoire de l'imprimerie dans notre ville, ont cru de leur devoir de signaler à la reconnaissance publique une ancienne famille d'imprimeurs du nom de Lallemant, que recommande moins pourtant la beauté des œuvres typographiques sorties de leurs presses, que le nombre et la correction des éditions classiques qu'ils ont données, et qui furent principalement à l'usage des élèves du Collége de Rouen. L'un des derniers membres de cette honorable famille, l'abbé Richard-Xavier-Félix Conteray Lallemant, était, en 1803, directeur de notre Académie. Ce fut lui qui, à ce titre, dans la séance d'installation du 29 juin de cette même année, eut à ré-

pondre au maire, M. de Fontenay. Il prit pour sujet de son discours la protection accordée de tout temps par le Conseil municipal de Rouen à l'imprimerie ainsi qu'aux travaux littéraires et scientifiques. Il profita naturellement de cette occasion pour rappeler que Rouen était une des premières villes où l'imprimerie eût été établie et protégée d'une manière particulière par l'administration communale (1). Le manuscrit de ce discours, que j'aurais été curieux de consulter, a malheureusement été perdu. Du moins ne se retrouve-t-il pas dans les archives de notre Société. Dans sa notice biographique sur ce vétéran de l'Académie et du Clergé (2), M. Pinard de Boishébert, alors secrétaire pour la classe des lettres, joignit à l'éloge du défunt cette allusion à des services dont le souvenir n'était point éteint : « C'est aux ancêtres de cette famille respectable que nous devons dans notre cité le premier établissement et la prospérité de l'art de l'imprimerie. Robert Lallemant, des anciens Conteray d'Allemagne et capitaine général de la Normandie dès le temps du célèbre Guttenberg (3), envoya chercher à ses frais, en Allemagne, tout ce qui était nécessaire pour l'exercice de l'imprimerie, et ce fut au profit des personnes

(1) *Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen*, 1804, p. IV.

(2) M. l'abbé Lallemant mourut rue Bourg-l'Abbé, le 18 août 1810. Il était né le 8 mars 1729. Il avait été admis à l'Académie le 18 mars 1767.

(3) J'ignore quelle pouvait être cette charge. Mais à coup sûr M. Pinard de Boishébert perdait de vue qu'à cette époque la Normandie était au pouvoir des Anglais, et qu'un capitaine général de Normandie ne pouvait être pour nous qu'un étranger.

qu'il y employa qu'il l'établit à Rouen, trait bien rare et bien magnifique de désintéressement et d'amour du bien public (1). »

Il est à remarquer que Taillepied, dans ses *Antiquitez et Singularitez de la ville de Rouen*, ne fait aucune mention des Lallemant, bien que l'occasion lui en fût naturellement offerte par ce qu'il dit de l'imprimerie. Voici les termes de notre vieil historien :

« Du temps de ce mesme archevesque (il s'agit de Raoul Roussel) fut inventé par un Allemand l'art de l'imprimerie en la cité de Maience et aportée à Rouen par un jeune homme surnommé Morin, lequel fit les premiers caractères pour imprimer ; et de fait imprima plusieurs livres en cette ville de Rouen où depuis ce temps l'imprimerie a tellement fleuri jusqu'à ce jour par la bonne diligence des imprimeurs et libraires qui y sont en bon nombre, que nulle autre imprimerie ne surpasse aujourd'hui celle de Rouen en beauté de caractères. »

L'éditeur de l'*Histoire de Rouen*, de 1732, s'imagina sans doute de bonne foi ne faire que reproduire le témoignage de Taillepied en commençant ainsi le chapitre où il est traité de l'imprimerie et des écoles de Rouen : « Environ l'an 1444, l'invention de l'imprimerie fut trouvée à Mayence par un Allemand, et fut aportée en France dans le même temps par un jeune homme de Rouen nommé Morin, lequel fit les premiers caractères pour imprimer dans ce royaume. Etant de retour dans sa ville natale, il im-

(1) *Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen*, 1811, p. 185.

prima lui-même plusieurs livres, et depuis ce temps-là l'imprimerie a toujours fleuri dans cette ville; ainsi elle a eu l'honneur de posséder la première cet art suivant Taillepied. »

Il est aisé de reconnaître, en comparant ces deux citations, qu'il existe entre elles de notables différences. Taillepied parle de l'introduction de l'imprimerie, non pas en France, mais à Rouen; il ne fixe pas l'époque de cette importation; il ne s'explique pas sur le lieu de naissance de celui qu'il suppose avoir été notre premier ouvrier typographe. Il est permis de croire qu'il a voulu parler des premiers caractères qui furent employés dans notre ville pour l'impression, plutôt que des premiers qui furent connus en France. L'éditeur de 1732 annonce qu'il copie Taillepied; en réalité, il le corrige, il l'explique, il dénature ses paroles. L'un et l'autre, toutefois, sont d'accord pour rapporter à Morin l'honneur d'avoir appliqué, le premier, les procédés de l'art typographique dans la capitale de notre province.

Dans des ouvrages plus récents et très justement estimés, les origines de l'imprimerie à Rouen se présentent sous une tout autre face. Une révélation avait eu lieu: on avait découvert que depuis longtemps l'histoire en avait été écrite, non pas par un particulier sans autorité, dans une chronique, mais par le greffier de l'Hôtel-de-Ville de Rouen, et dans le registre même des délibérations municipales.

Voici, d'après M. André Potier, l'analyse de ce document officiel, qui porte la date du 16 juillet 1494 :

« Il résulte de cette délibération que quatre frères

d'une famille nommée Lallemant..., parce qu'elle reconnaissait pour auteur un nommé Conterey, originaire d'Allemagne, sont venus présenter au Conseil municipal de Rouen, tant en leur nom qu'au nom de leur proche parent Richard Lallemant, sieur du Capon (lisez Caron), récemment décédé, un Coutumier et une Chronique imprimés sur vélin, ouvrages compilés et édités par eux et par un sieur Mahiet Deschamps ; que cet échantillon de leurs travaux est destiné à établir que c'est par leurs soins et à leurs frais que l'imprimerie a été importée à Rouen ; à cause de quoi ils réclament, pour eux et pour tous ceux qu'ils font travailler sous leur direction, aux diverses œuvres d'imprimerie, l'obtention de certains privilèges et exemptions ; ce que la ville leur accorde.

« Pour établir leurs droits à la priorité de l'importation, ils allèguent, — toutefois sans en apporter d'autres témoignages que la notoriété publique, ce qui indique que ces circonstances, récentes encore, étaient à la connaissance de tous, — qu'eux-mèmes, ainsi que leur parent Richard Lallemant, « tant à cause de l'affection qu'ils portèrent toujours à la ville de Rouen, leur patrie adoptive, qu'en mémoire du pays d'Allemagne dont ils sont anciennement issus, et où l'œuvre d'impression prent origine... ont entreprins se singulariser par le soustien dudit établissement, et ont voulu avoir honneur de ledit œuvre establir en coustumiere demeure en la ville qu'ilz habitent. »

« Ils rappellent, à l'appui de ces énonciations, qu'ils ont reçu et soutenu maître Pierre Maufer, qui a

quitté Rouen pour aller rejoindre son proche parent Pierre Maufer; qu'ils ont également défrayé Martin Morin, compagnon de Maufer, homme « loyal et inventif en la resserche de l'œuvre d'imprimerie, qu'il avait été cueillir ès pays d'Allemaigne », et beaucoup d'autres qui sont allés porter leurs talens à Paris et ailleurs; que Maufer et Morin, dépourvus de ressources suffisantes, ont trouvé, dans la famille Lalemant, assistance et patronage; que l'hôtel commun de cette famille, situé paroisse Saint-Herbland, leur a été livré pour y établir leurs ateliers...

« Ils ajoutent, à ces témoignages, l'assertion de ce fait singulier, bien capable d'exercer un jour la sagacité des bibliographes, empressés de retrouver dans toute la série des anciennes éditions rouennaises, celles que l'on doit à ces fondateurs de l'imprimerie dans notre patrie : c'est que les ouvraiges de presse qu'ils font faire par les imprimeurs qu'ils emploient ou par les étrangers qui viennent se perfectionner chez eux dans l'art typographique sont toujours publiés au nom et avec la devise de ceux qui les exécutent. Il est probable que la famille Lallemant crut devoir glisser cette explication dans sa requête afin d'obvier à l'objection qu'on aurait pu lui faire qu'aucune de ces éditions primitives, sur lesquelles elle réclamait, en quelque sorte, un droit général de propriété, ne portait ni sa marque ni son nom.

« Au reste, le privilège que réclamait la famille Lallemant, en récompense de l'éminent service qu'elle déclarait avoir rendu à la ville de Rouen, en la dotant de l'imprimerie, était considérable. Elle demandait que tous les gens, tant bourgeois que tous

autres, qu'elle faisait travailler aux ouvrages d'impresssion, soit dans sa propre maison, soit dans les autres établissements qu'elle possédait dans la paroisse Saint-Nicolas ou ailleurs, fussent déchargés du guet et des aides ; et que cette exception s'étendît à tous ceux qui quitteraient les établissements qu'elle avait fondés pour en fonder de particuliers à leur compte. L'empressement que met le corps de ville à concéder ce privilége, pour le temps de vingt années, et les expressions flatteuses dont il se sert pour formuler son acquiescement, témoignent assez du haut intérêt que la ville portait à l'industrie importée par la famille Lallemant, et combien elle considérait le droit de priorité de celle-ci comme incontestable. »

M. Pottier cite ensuite, comme nouvelle preuve d'intérêt que la ville prenait à cette famille, une délibération du 8 juin 1544, de laquelle il résulte qu'elle accorda aux deux orphelins Jean et Richard Lallemant un don de 2,000 l. en considération des pertes faites par leurs parents lors de l'établissement de l'imprimerie.

Les mêmes faits sont exposés, d'une manière moins claire et plus laconique, dans un arrêt du Conseil d'Etat, suivi de lettres patentes en faveur de la famille Lallemant, portant que l'imprimerie resterait héréditaire dans cette famille à titre de privilège héréditaire sans déroger à la noblesse : « Le Roy, est-il dit dans cet arrêt, étant informé que l'imprimerie, cet art si utile, qui assure aux connaissances humaines une existence durable, et qui, par son influence sur les sciences, la police de l'Etat, les mœurs et la religion, mérite une protection singulière, a été apportée à

Rouen, dans le temps où elle prenait naissance en Allemagne, *de sorte que cette ville peut être considérée comme le berceau de cet art, qu'elle a contribué à étendre dans différentes parties du royaume ;* S. M. s'étant fait rendre compte des circonstances particulières de cet établissement en la ville de Rouen, auroit reconnu qu'il est dû au soin et au zèle des ancestres du sieur Richard-Gontran Lallemand, écuyer, ancien premier échevin de ladite ville, qui ont fait les plus grands sacrifices pour en accélérer et multiplier les progrès, conformément à ce qui est énoncé dans un acte des délibérations d'assemblée générale des notables des divers Etats de la ville de Rouen du 16 juillet 1494, titre honorable et plein de gratitude envers les sieurs Lallemant, où il est dit que ceux qui firent cet établissement furent « sires Pierre, Jean, Guillaume et Robert Lallemand, d'ancienne lignée et noble nativisté de ladite ville et leur devancier sire Richard Lallemand, écuier, sieur de Caron, » qu'ils avaient fait venir de l'Allemagne dont ils étoient anciennement originaires par un nommé Martin Morin, de Rouen, auquel il donnèrent établissement... »

Cette croyance était si bien admise que dans d'autres lettres, du 31 août 1785, par lesquelles le roi Louis XVI nommait à l'office de chevalier d'honneur au Bureau de finances Richard Lallemant de Conterey, on voit vanter « cette famille distinguée par l'ancienneté de son origine qu'elle tirait du sire Henri le Conterey surnommé Lallemant, chevalier banneret dans le 11e siècle, famille qui avait occupé des emplois honorables dans l'Echiquier, dans la mairie, au commencement du XIVe siècle, et dans le militaire,

son huitième aïeul ayant été capitaine général et commandant pour le Roi en cette ville de Rouen, et cette famille ayant su concilier les places qu'elle a remplies avec les travaux littéraires dont la Normandie a ressenti l'utilité. »

En présence d'assertions si positives et, en apparence, si bien fondées, une chose m'étonne, c'est que Rouen permette à sa rivale de la Basse-Normandie de revendiquer hautement l'honneur d'avoir possédé la première des presses d'imprimerie ; qu'elle lui laisse organiser à loisir des fêtes pour célébrer le quatrième centenaire de cette heureuse importation dans notre province, et cela par ce seul fait que celle-ci peut montrer un Horace, imprimé chez elle en 1481, tandis que le premier livre imprimé dans notre ville avec date certaine est postérieur de sept années. S'il fallait considérer comme sincères les pièces que nous avons rapportées, l'hypothèse de notre savant et regretté confrère M. Edouard Frère prendrait tous les caractères de la vraisemblance, et nous n'hésiterions pas à considérer avec lui, comme des élèves sortis de cette grande école de typographie fondée par les frères Lallemant, Jacques Durandas et Gilles Quijoue, artistes passagers et ambulants qui imprimèrent l'Horace à Caen en 1480 ; Laurent Hostingue qui imprima dans cette même ville peu d'années après ; Jean Belot, de Rouen, qui imprima à Grenoble en 1498, et à Valence en Dauphiné en 1508 ; les deux frères Le Signerre, nés à Rouen, qui imprimèrent à Milan de 1496 à 1501 et à Saluce en 1503.

Je voudrais de tout mon cœur pouvoir m'associer

à cette patriotique croyance, saluer dans Rouen, sinon le berceau de l'imprimerie française, du moins celui de l'imprimerie normande, honorer dans les Lallemant un type, assurément fort rare, de Mécènes bourgeois, auxquels il ne serait que juste d'élever des statues. Je n'ai pas le moindre dessein de contester à une famille, des plus honorables, les titres fort légitimes qu'elle avait à la considération de ses contemporains et dont elle produisit, en 1775, les témoignages les plus clairs et les plus authentiques. J'ai encore moins la pensée de la rendre responsable d'une supercherie imaginée, évidemment à son insu, par un généalogiste compromettant. D'ailleurs, mon peu de goût pour les recherches généalogiques aurait suffi pour m'empêcher de soumettre à un examen attentif les étranges documents sur lesquels se fonde l'arrêt du Conseil de 1775, si ces pièces n'avaient offert qu'un caractère privé, si elles n'avaient intéressé au plus haut degré l'histoire d'un art dont les origines et les progrès sont aujourd'hui l'objet des recherches les plus actives et les plus passionnées. Or, mon opinion très arrêtée est que ces délibérations de 1494 et de 1544 sont des actes fabriqués longtemps après les dates qui leur sont attribuées, et que bien loin de jeter quelque lumière sur l'importation de l'imprimerie à Rouen, elles ne peuvent qu'induire en de graves erreurs les personnes les plus compétentes et les plus consciencieuses.

Je voudrais éviter les redites, ne point reproduire sous de nouvelles formes un récit que déjà vous connaissez par la citation dont j'ai fait l'emprunt à M. André Pottier. Je ne puis toutefois me dispeuser

de faire connaître textuellement ces délibérations, parce que la preuve du faux ressort, à mon avis, rien qu'à la première lecture, de la teneur même de ces documents.

Voici le texte du premier, tel qu'on le trouve au feuillet 147 recto et verso du registre A. 9 des Délibérations du Conseil municipal de Rouen : (1)

« Du mercredi xvi^e^ jour de juillet mil iiii^c^ et quatorze devant sire Pierre Dare lieuten*ant* et Mess^s^ les conseill*e*rs et notables bourg*eois*

« Delib*e*re fu pour et au regard de la protecon̄ et donacion que fu fete a Mess^s^ les conseillers cest ass*avoir* ung liure de coustume ainsi que ung liure de coniques iceulx liures retpez et traullez par noble et scientiffique personne sire Mahiet Deschamps conjointement avec les prentans dont sont tres prouch*ains* parens et amis lesd. quelz liures de pelles parchemin de vellin en escriptures de impression en plusieurs parties offers et presentez en plain burel par venerables et prudes hommes sires Pierre Lalemant Jehan Lalemant Guillaume Lalemant et Robin Lallemant dancienne lignie et noble nativiste delad. ville lesquelz par et au rapport de l'œuvre d'impression quilz offrent au nom de sire (personne (2)) Richart Lalemant escuier s^r^ du Caron d..... et en consideracion de ce que eulx et led. feu prouchain Richart naguere alle de vie a trespas plain de dessein et congnoissances

(1) Nous mettons en italiques les lettres ou parties de met à suppléer.

(2) Mot douteux.

et dimpressions pour procurer lumiere et donner aux hommes necessaires congnoissances des sciences et fachiliter la bonne invencion et establissement par le fait de impression en icelle ville de Rouen que tousjours eulx et leurs devanciers ont eu en singulliere recommandacion et bonametie et pour laquele ont aspre affecion moult prouve par les offices de toutes belles sortes et manieres dont ont eu estat tant en la d. communaulté de ville que en l'eschiquier et es autres cours dudit lieu de Rouen et autres plusieurs fonxions et services de guerre ont entreprins se segulariser par le soustien dudit establissement en recevant et soustenant tout ainsi que ilz ont fait maistre Pierre Maufer et autres qui ont quité semblablement pour aler a Paris et aultres lieux et Martin Morin compaignon dicellui Maufer lequels Morin estant homme loyal et inventif en la rescherche dudit œuvre que a cueilli es pays d'Allemaigne navoit non plus que Maufer suffisante ressource de biens lesdits dessus nommez Richard Pierres Jehan Robert et Guillaume en memoire dudit pays dAlemagne dont sont yssus autreffois et pour ce que sont iceulx demourez en icelle ville et icelle duchie de Normandie du depuis ung certain sr dAllemagne qui avoit nom Conterey de toute grant antiquité ont voulu avoir honneur pour leur dessus dit pays ou ledit oeuvre de impression prend origine de ledit oeuvre establir en constante demeure en la ville quilz habitent ont receu les dessusdits en leur hostel en la parroisse S. Erblanc pour y loger presses et autres choses a ce necessaires et ont a leurs despens fourni a tous les frais de ce qui esconuient fai-

sant selon leurs lumieres et grans congnoissances en leur propre avoir et especialment inspection audit gouvernement des ouvraiges de presses que font tousjours faire au nom et devise de ceulx qui font besongnier audit oeuvre et font venir en icellui pays et leur logeys voullant se familiariser oudit oeuvre ont demande assistance de la ville et que fu octroyé descharge de guet et des aides pour les gens tant bourgeois que tous autres que ilz font besongner en leur dessus dit hostel et leur autre logeys de la paroisse S. Nicolas et autres logeys ou font faire semblement des ouvraiges en impressions par gens expers auxquels veullent donner moult prouffit et establissement comme ont donné aux susdits Morin Maufer et autres a qui le cas touchoit par quoy au regard de la presentacion et requeste par plusieurs raisons remoustrees aprez plusieurs parolles et pourparlers considere du tout ce que dessus est pour fournir a iceulx et les aider aucunement a faire demourer audit Rouen gens pour le fait de la nouvelle invencion ainsi que pour le mieulx a este mis en oppinion quil estoit bon de corespondre au bien de ladite chose publique et audit establissement qui est pour (lumi)eres et science et congnoissances humanes pour ce moien et en (f)aveur que dessus par tous messrs les conseillers et personnes notables a esté consenti et conclud a satisfaire aux dessusdits Lalemant pour les gens que ilz recu ellent en leur logeys et que ainsi soit acordé doresenavant en gratuité et par courtoisie par chacun an pour le temps de xx annees a commancher dudit jour de ceste presente annee et consentent et veullent Messrs les conseillers que il soit ansi en

recompensacion et remuneracion le tout exprime pour la plus grant louange et honneur des devant dis Lalemant et le bien et plaisir dont icelle ville leur aura grant merchy.

« Pour ce que lesdits sires Lalemant demandent par bonne veue du bien que plusieurs tant sortis que a sortir de leur logeys pour prendre estat a eulx pour que honnorablement vacquent iceulx au dit estat que trouvent faveur semblable acorde a este aux autres de lad. impression tant nobles que non nobles mesme et semblable chose que dessus. »

Qu'il y ait eu à Rouen, au XVe siècle, une famille noble du nom de Lallemant, la chose n'est point contestable : un Robert Lallemant, se qualifiant écuyer, possédait, de 1489 à 1511, la seigneurie de Belbeuf qui lui était échue par suite de la mort de son père, Jacques Lallemant, à qui elle avait été ap portée par sa femme, Isabeau Du Quesnay (1). Mais

(1) Cité dans un manuscrit qui m'a été communiqué par M. Métérie, libraire, et au Tabell. de Rouen, 28 avril 1487. — Autres mentions de Simon Lalemant, escuyer, dem.à Rouen, par. S. Jean sur Renelle, 14 mars 1385 (Arch. de la S. Inf. F. du Chapitre) : d'un Godefroy Lalemant dont la tombe était en l'église S. Patrice, Tab. de Rouen, reg. 4, f° 44 ; de Guillemot Lalemant, 11 août 1416, Délibérations de l'Hôtel-de-Ville de Rouen ; d'un Laurent Lalemant qui fonda des obits, à son intention, en l'église paroissiale de S. Lô de Rouen, 22 janv. 1424 (v. s.), Tab. de Rouen, reg. 21, fo 212 vo ; de Simon Lallemant, garde du scel des obligations de la vicomté de Rouen en 1430 ; de Pierre Lalemant, notable de Rouen, 9 déc. 1453, Délib. de l'Hôtel-de-Ville de Rouen ; de Marguerite, femme dud. Pierre Lalemant, naguères demeurant à Caen, 29 mars 1467, (v. s.), Tab. de Rouen ; de Jean Lalemant, receveur général de Normandie, dern. juillet 1488, Registres capitulaires du 2 juin 1513, Délibérations de l'Hôtel-de-Ville de Rouen.

On trouve au siècle suivant Robert Lallemant, auditeur des

quel lien peut exister entre cette famille et les Lallemant, imprimeurs et libraires, qui commencent à paraître, avec ces qualifications de métier, vers le milieu du XVI^e^ siècle, c'est ce que l'on ne voit pas, c'est ce que l'on cherche inutilement dans une généalogie composée par M. d'Hozier de Sérigny peu de temps avant la Révolution. Comme tous les noms tirés de nationalités et de pays, ce nom de Lallemant a été toujours et partout fort commun ; il prête à beaucoup de confusions ; il a été très certainement porté par des familles très différentes. On parle de descendance d'un chevalier banneret du XI^e^ siècle : une généalogie remontant à une époque aussi éloignée est de nature à attirer l'attention ; des souvenirs de famille se conservant pendant des siècles, malgré le changement de patrie, c'est encore là un fait assez extraordinaire et qui ne peut éveiller que le soupçon. On suppose, il est vrai, que le nom n'a pas changé. Mais il est assez connu qu'à très peu d'exceptions près, ce serait une erreur de chercher des noms héréditaires antérieurement au XIII^e^ siècle.

Convenons d'ailleurs que ces conseillers municipaux se montrèrent d'une bonne grâce infinie en acceptant avec une faveur si marquée le don qui leur fut fait par les Lallemant des deux plus rares incunables de l'imprimerie rouennaise, du *Coutumier* et de la *Chronique*. On ne sait pas positivement la date de l'impression du *Coutumier* ; il n'est pas probable cependant qu'elle soit postérieure à 1490. Quant à la *Chro-*

Comptes de la ville de Rouen, 25 nov. 1507 ; Robert Lalemant, 4 août 1516 ; Lonis Lallemant, 13 janv. 1551 (v. s.), Délibérations de l'Hôtel-de-Ville de Rouen.

nique de Normandie, elle fut imprimée dès 1487, La délibération est du mois de juin 1494. Les Lallemant auraient laissé passer sept années avant de s'aviser que ce présent pourrait être agréable à la ville. Il est probable que le présent aurait été fait plutôt si le généalogiste avait trouvé dans des cahiers plus anciens un feuillet blanc sur lequel il eût pu écrire cette prétendue délibération (1).

Tout, du reste, dans cet acte, écriture, abréviations, style, formules, sent la fraude.

L'écriture a quelque chose d'incertain qui indique que la main hésite et tâtonne. Il y a eu des retouches qui ont amené l'usure du feuillet, le seul qui présente ce caractère dans le registre; il a été lacéré, et il a fallu le rejoindre à l'aide de bandes de papier collé. Afin de rendre moins sensible la différence des encres qu'on eût pu remarquer entre ce feuillet et ceux qui précèdent et qui suivent, on a eu soin d'en rafraîchir l'écriture, et l'on a fait subir la même opération aux feuillets qui pouvaient donner lieu à une comparaison défavorable. On remarque aussi des ratures, et ces ratures sont caractéristiques. A la 13e ligne on lit : *au nom de sire, sire* mot surchargé, puis un mot illisible qui ressemble au mot *personne*, comme si l'on avait d'abord écrit notable personne, *Richart Lalemant, escuier, sr du Caron.* Viennent après sept ou huit mots raturés dont les derniers paraissent être : conseiller ou président en cour. L'intention est

(1) On peut signaler d'autres feuillets blancs dans ces registres : cinq feuillets blancs, 44-48, dans le registre A. 14 ; les feuillets 41 verso et 42, les feuillets 45 et 46 verso dans un autre.

aisée à deviner. On aura reconnu qu'à cette époque encore, il n'y avait pas d'échiquier perpétuel, ni de conseillers en titre. On aura voulu faire disparaître cette qualification suspecte (1).

L'écriture, ainsi que nous l'avons dit, est incertaine ; elle est aussi plus serrée et paraît assez maladroitement imitée. A la ligne 1re, le *c* indiquant cent est imité de la même lettre qui se remarque au feuillet 145 verso, et qui affecte une forme tout à fait exceptionnelle. Il est aisé de reconnaître pourtant que l'écriture du feuillet 145 verso et celle du feuillet qui contient la délibération en question ne sont pas de la même main ; on a cherché l'imitation ; on n'a pu y atteindre ; on s'en assurera par la comparaison des lettres, notamment des diverses formes de la lettre *p*. Beaucoup d'abréviations sont absolument contraires à l'usage. Nous en citerons quelques-unes :

3e Ligne, pretacon pour presentation.

4e Ligne, coniques pour chroniques.

5e Ligne, traullez pour travaillez.

6e Ligne, pretans pour presentans.

14e Ligne, nague pour naguere.

16e Ligne, diprssions pour d'impressions.

20e Ligne, bonamitie pour bonne amitié.

24e Ligne, seguler pour segulariser.

(1) Il y a eu, de la part du faussaire, une confusion évidente entre le conseiller ou juge d'une juridiction et le conseiller en cour laie ou l'avocat, car ces deux qualifications sont équivalentes ; il est question, le 1er décembre 1390, de Jacques Lalemant, conseiller en cour laie, héritier d'un autre conseiller en cour laie, Richard de Caron. Tab. de Rouen, reg. 5, fol. 19.

31e Ligne, reissce pour reissource.

Au verso :

2e Ligne, ipression pour impression.

3e Ligne, coustie pour coustumiere.

Fréquemment p pour pour.

Plusieurs expressions sentent une époque plus moderne : *pour procurer lumieres et donner aux hommes nécessaires connaissances des sciences et facliliter la bonne invencion et establissement.*

Ont aspre affection.

N'avoit non plus que Maufer suffisante ressource de biens.

Voulant se familiariser (si tant est qu'on puisse ainsi interpréter *faullie*).

Il estoit bon de correspondre au bien de la chose publique.

En général, le style du greffier de l'Hôtel-de-Ville est peu soigné et fort incorrect ; mais il n'est jamais, si ce n'est dans cette délibération, prolixe ni prétentieux ; on n'y trouve guère de mots qu'on ne puisse lire sans hésitation et dont la signification ne soit connue. Dans l'acte qui nous occupe, on voit, au contraire, abonder les mots mal écrits, illisibles et même inexplicables. Le faussaire a visé à l'archaïsme ; il a recherché l'incorrection dans la tournure des phrases, dans la manière d'indiquer les abréviations ; il n'a réussi qu'à faire un pastiche d'un goût véritablement barbare : *iceulx livres retpez* (retrempés d'après M. Pottier) *et travaillez.... lesdits quels* (remarquez ce mot *dits* abrégé entre *les* et *quels*)

livres de pelles parchemin de vellin en escriptures de impression en plusieurs parties offers et presentez.

L'auteur de l'acte ne savait pas que la qualification de sire, dans les actes de l'Hôtel-de-Ville, ne s'attribuait qu'à ceux qui avaient été honorés d'une charge municipale. Il la donne en bloc à tous les Lallemant, à Pierre, à Jean, à Guillaume, à Robert, qu'il qualifie tout aussi malencontreusement de vénérables et prudes hommes, joignant à une épithète, qui n'était point encore employée comme *titre*, une autre, celle de vénérable, qui était réservée aux ecclésiastiques.

Dans tout son contexte cette délibération porte l'empreinte de préoccupations nobiliaires qu'un Conseil municipal, en grande partie composé de bourgeois, ne pouvait avoir. J'ajouterai même qu'elle porte l'empreinte de prétentions outrées qu'une famille noble n'aurait pas eues à la fin du XV$_e$ siècle. Les Lallemant, en vertu de cette délibération, sont amenés à changer leur nom de Lallemant en celui de Conterey, nom d'un chevalier banneret imaginaire ; on les proclame les fondateurs de l'imprimerie à Rouen ; tous ceux dont les noms sont attachés aux belles œuvres que l'on connaît n'ont été que des subalternes à leurs gages, qui ont travaillé sous leur direction et dans leurs ateliers ; c'est aux Lallemant seuls que revient l'honneur de l'impression du *Coutumier* et de la *Chronique de Normandie ;* c'est même à eux que revient l'honneur d'avoir préparé ces deux éditions ; car, s'il faut en croire la délibération de 1494, ce fut noble et vénérable homme Mahiet Deschamps qui procura et mit au net les manuscrits, et on ne doit pas ignorer que les Lallemant sont donnés comme les repré-

sentants de la famille Deschamps, par suite d'un mariage conclu, le 8 février 1533, entre un Richard Lallemand et Isabeau Deschamps, dont on a prétendu faire une petite nièce du cardinal Deschamps, afin que rien ne manquât à l'illustration de la famille (1).

Une autre remarque qui, à mon avis, n'est point sans importance, c'est qu'à la différence de presque toutes les délibérations contenues dans le registre A. 9, celle du 16 juillet 1494 ne porte en marge aucune ancienne indication de son objet. Au lieu de ces notes marginales, qui sont de deux mains, l'une du XVI^e^, l'autre du XVII^e^ siècle, on ne trouve en marge de cette délibération que deux notes assez récentes, l'une de M. Evrecin, qui était greffier de l'Hôtel-de-Ville peu de temps avant la Révolution. « *Exemption de guet et des aides* en faveur de MM. Lalemant et des établissemens par eux formés pour l'imprimerie en la ville de Rouen », l'autre de M. E. Frère : « Publié par M. Pottier, dans la *Revue rétrospective de Rouen* », et cependant cette délibération était à noter entre toutes, à cause des renseignements qu'elle fournis-

(1) V. la généalogie de la famille Lallemant. Le manuscrit Bigot Y. 2, conservé dans la Bibliothèque Martainville, mentionne, p. 25, à l'église S. Eloi, le tombeau de Mathieu Deschamps, escuier, s^r^ de Retz, conseiller de la ville de Rouen, qui décéda l'an 1491; de Jacqueline De la Fontaine, sa première femme, et de Catherine Lalemant, sa seconde femme, laquelle De la Fontaine portoit de gueule 1 croix dentelée d'argent et 4 aigles d'or, et lad. Lalemant d'argent billeté de sable et sur le tout un écu de gueule chargé d'une étoile d'or, chef d'or. — Un Mathieu Deschamps était avocat pensionnaire de l'Hôtel-de-Ville de Rouen, 2 mars 1516 (v. s.). — Robert Deschamps, conseiller de la ville de Rouen, 20 nov. 1515. *Ibid.*

sait sur l'importation d'une industrie célèbre, à cause aussi des priviléges considérables qui étaient accordés à une classe très nombreuse de bourgeois, l'exemption des droits d'aides et du guet. Disons en passant que, s'il est certain que la ville pût dispenser des droits d'aides, il nous paraît très douteux qu'elle eût autorité pour dispenser du guet. Du moins voit-on plus tard cette exemption accordée aux libraires et imprimeurs, non pas par la ville, mais par l'autorité royale.

La seconde délibération donnera lieu à moins d'observations. Elle est inscrite sous la date du 8 juin 1544, et conçue en ces termes :

« Sur ce qu'il a esté dict pour Jehan et Richart Lallemant en bas aage au subgé des pertes qu'ils ont faictes par l'establissement de l'imprimerie à Rouen, ainsy que par le feu dernierement advenu en la paroisse Saint Nicolas, il a esté trouvé bon bailler en don et gracieuseté à iceulx enffans Lallemant fournissement de deux mille livres tournois, et a esté chargé Jehan Petit eulx conlater en l'estat d'imprimerie. »

L'écriture est contrefaite plus habilement dans cette délibération que dans celle de 1494. Cependant la fraude se laisse apercevoir dans quelques mots, notamment dans les mots *sur*, *Jehan*, *bas* ; dans les abréviations *dnent*, pour derrainement ou dernièrement ; *paesse*, pour paroisse.

Un mot barbare *conlater* transformé en *contracter* dans les lettres patentes de 1775, un autre *subgé* qui se présente sous une forme inusitée, donnent à la pièce un caractère archaïque de mauvais aloi.

Le but de ce second acte a été sans doute d'insinuer comment, de protecteurs de l'imprimerie, les Lallemant étaient devenus de simples ouvriers typographes. Le feu avait ruiné leur hôtel. De cette famille il restait deux orphelins en bas âge. La ville se serait souvenue, dans cette circonstance, que leurs ancêtres avaient compromis leur fortune et s'étaient imposé de grands sacrifices pour doter Rouen d'ateliers typographiques ; elle leur aurait fait don de 2,000 l. et les aurait confiés (en vertu de quelle autorité?) à un imprimeur, Jean Petit, pour les *conlater* en l'état d'imprimerie.

Cette délibération fait suite à une autre, assez développée et fort importante, à laquelle on vit prendre part Mgr Lallemant, conseiller du Roi au Parlement de Normandie. C'est vraisemblablement la présence de ce nom qui aura suggéré l'idée de placer où elle est la prétendue donation faite par la ville aux orphelins Richard et Jean Lallemant. Cela prêtait, en effet, à une supposition flatteuse, celle d'une communauté d'origine entre ces apprentis typographes et une famille parlementaire. On ne pouvait cependant, pour peu qu'on considère la chose avec attention, imaginer rien de plus maladroit. A la date indiquée par cette délibération, l'effroi régnait dans la ville ; les bruits les plus sinistres y circulaient ; on avait annoncé que les Anglais s'apprêtaient à envahir la Normandie ; l'on s'attendait à les voir, d'un jour à l'autre, venir mettre le siége devant Rouen, avec grande chance de succès, car les fortifications laissaient beaucoup à désirer. L'assemblée, plus solennelle que jamais, avait été précisément convoquée pour aviser aux mesures à

prendre pour mettre sans retard la ville en état de défense. Est-il vraisemblable que dans des circonstances aussi graves, devant une assemblée qui n'était point une assemblée ordinaire, mais une assemblée générale, convoquée dans un but spécial, on ait pris le temps de s'occuper d'une question secondaire, qu'on se soit apitoyé, par amour de l'imprimerie, sur le sort de deux enfants, auxquels après tout la ville ne devait rien? Est-il vraisemblable que, sans discussion, sans objection, on leur ait donné à titre de secours, 2,000 livres, somme considérable à cette époque, quand on voit, dans le même temps, les conseillers, au risque de mécontenter le Roi, lui marchander les subsides qu'il réclamait pour les besoins les plus urgents de l'Etat (1) ?

Tenons donc pour non avenus les deux documents en question, et considérons comme les vrais, comme les seuls importateurs de l'imprimerie à Rouen, les typographes dont les noms et les marques

(1) Ce ne sont pas là, du reste, les seules altérations que l'on ait à signaler dans les registres de délibérations de l'Hôtel-de-Ville de Rouen. Nous en citerons quelques autres pratiquées dans le même but, et par la même main. Richart Lalemant, mot gratté et surchargé, 14 mars 1524 (f° 342); Richart Lalemant nom substitué à un autre, 24 mai 1525 (f° 371) ; même observation, 9 octobre 1525 (f° 381), 9 mai 1528 (f° 15).— On sait qu'on a voulu faire de Caron un nom de seigneurie, propre à la famille Lalemant, tandis que De Caron ou Le Caron était le nom d'une famille distincte. On a substitué visiblement *de* à *le* dans le nom de Richard Le Caron, 8 sept. 1529 (f° 99), 25 juillet 1737 (f° 50). Cependant on trouve écrit Richard de Caron sans retouche apparente, dernier février 1525 (v. s.).—Richard Le Caron est cité en même temps qu'un Richard Lalemant, 24 mai 1525 (f° 371). Mention de Jehan Le Caron, 17 août 1526 (f° 66).

figurent sur les précieux incunables sortis de leurs presses.

La liste des premiers imprimeurs rouennais a été dressée avec un soin extrême par M. E. Frère, plus compétent que personne en pareille matière. Un autre de nos confrères, M. Gosselin, a enrichi cette liste de plusieurs noms, et a pu fournir quelques renseignements nouveaux et pleins d'intérêt sur les impressions et sur le commerce des livres. Mais malgré leurs patientes et savantes recherhes, que de points restent encore obscurs ! Je n'ai point là prétention de les éclaircir. Je me contenterai de présenter ici quelques observations dont le principal mérite sera peut-être d'ouvrir la voie à de nouvelles investigations.

Les livres imprimés étaient déjà communs à Rouen avant qu'on eût établi des établissements d'imprimerie dans cette ville. En parcourant les testaments des chanoines et des chapelains de la cathédrale, les inventaires de mobilier dressés après leur décès, on y trouve de fréquentes mentions de livres en *moule* ou imprimés. Ce sont *Dieta salutis*, *Meditationes Bernardi*, un ouvrage désigné sous le titre *de Diversis materiis*, dans la bibliothèque de Guillaume La Vieille, en 1468 ; deux Bibles dans celle d'Auvré, qui fut curé de Saint-Maclou en 1480; un *Valere*, en parchemin, dans celle de Guillaume Roussel, même année ; une Bible en cinq volumes avec l'apostille de Nicolas de Lyre, un Missel, dans celle de Robert Le Gouppil, 1483; un bon bréviaire de parchemin, *en forme*, un petit missel d'ordinaire, un psautier *férial*, un *Journal* (Diurnal) d'ordinaire, deux petits livres de *dévocions*, un missel d'ordinaire, en moule, un grand bréviaire, en moule,

dans celle de Briselance, 9 janvier 1484; 11 livres, *in papiro ex impressione*, *Speculum Vincencii*, en 2 vol., *Speculum Doctrinale ejusdem*, en 2 vol., *Pantheologiam*, en 2 vol., *Panormitatum* en 5 vol, dans celle de Pierre Leschamps dit Desneval, 1486.

Les livres imprimés étaient déjà à des prix fort abordables, preuve certaine d'un tirage assez étendu. En 1468, *Dicta Salutis* fut vendu 2 sous; *Meditationes Sancti Bernardi*, joint au volume, *De diversis materiis*, fut adjugé au prix de 3 sous. Les imprimés assez nombreux de la bibliothèque du doyen Blosset, remarquables vraisemblablement par leur conservation et par leur reliure, furent également adjugés, en février 1489, à des prix qui nous paraissent bien modiques : *Liber Decretorum*, 9 l.; *liber Decretalium*, 4 l. 2 s. 6 d.; *liber Clementinarum*, 40 s.; *Lectura Panormitani in quinque voluminibus*, 27 s. 6 d.; *Prima pars Dominici de Sancto Geminiano super Sexto Decretalium*, 40 s.; *Repertorium Brixiensis, in duobus voluminibus*, 105 s.; *Consilia Bartholi*, 35 s.; *liber Egidii de Roma*, 12 s. 6 d.; *Augustinus de Civitate Dei cum commentario*, 100 s.; *Titus Livius*, 70 s.; *Epistole familiares Marci Tullii*, 22 s.; *Consilia Oldradi*, 25 s.

On peut juger par ces exemples du faible prix auquel pouvaient être cotés les livres d'un usage plus ordinaire, tels que ceux qui étaient destinés aux fidèles ou aux écoliers, comme les *matines*, les psautiers, les rudiments ou le *Donnest*. C'était là, à n'en pas douter, le principal objet du commerce des libraires et de l'industrie des imprimeurs. Le 11 novembre 1488, il est fait mention, aux Registres capitulaires de la cathédrale, d'une femme qui occupait,

près du Portail-aux-Libraires, un étal où elle vendait *parvos libros et matutinas ex impressione*. Il est à croire qu'à Rouen, ainsi que partout ailleurs, ce fut par l'impression de ces sortes de livres, d'un débit facile et assuré, que débutèrent nos premiers typographes, bien qu'aucun de ces livres, trop communs pour qu'on y attachât quelque importance, ne nous ait été conservé.

Nous n'espérons guère, cependant, qu'on puisse en découvrir d'une date bien antérieure à celle de la *Chronique de Normandie*, qui fut indubitablement imprimée en 1487. Et voici sur quoi repose notre supposition. Dans les lieux où il existait une imprimerie, on a dû songer nécessairement à en faire usage, quand il s'est agi d'actes ou de documents qu'on avait un intérêt sensible à porter à la connaissance d'un très grand nombre de personnes. Au premier rang de ces documents figurent les indulgences, et l'on sait qu'en effet le plus ancien imprimé qui nous soit connu est un exemplaire d'un document de cette espèce. Depuis très longtemps le chapitre de Rouen avait obtenu du souverain pontife des indulgences en faveur de ceux qui feraient des aumônes à la fabrique de la cathédrale. Chaque année, elles étaient notifiées aux fidèles des 1600 et tant de paroisses du diocèse de Rouen et du vicariat de Pontoise, au moyen de brevets (*breviculi*) qui étaient transmis aux doyens, lesquels étaient chargés, à leur tour, d'en faire la distribution entre les curés de leurs doyennés respectifs. Dès l'an 1385, on voit le chapitre adresser 40 brevets aux curés du doyenné de la Chrétienté, et 200 à ceux du pays de Caux. Chaque brevet, écrit sur parche-

min, revenait alors à 6 d. pièce. En 1479 et 1480, le chapitre en fit écrire 600 par un prêtre, nommé Guillebert Pouchet, et les lui paya à raison de 2 d. pièce. Le prix reste le même en 1484 et 1487. Cette dernière année, il n'en fallut pas moins de 1,037 qui coûtèrent 8 livres 12 sous, non compris le prix du parchemin. L'intérêt du chapitre était de multiplier le plus possible ces brevets, et d'employer le moyen le plus sûr pour éviter les fautes qui auraient pu se glisser dans la rédaction. La collation d'un si grand nombre de copies était longue et pénible, tandis qu'il n'y a rien de plus facile que la correction d'une épreuve. On peut bien admettre que par humanité, pour ne point laisser sans occupation de malheureux écrivains, les chanoines leur aient, pendant quelque temps, donné la préférence sur les ouvriers typographes; mais il est clair que cette situation ne pouvait avoir qu'une très courte durée. En 1487, le chapitre laisse de côté Guillebert Pouchet et son atelier d'écrivains et traite avec un imprimeur pour l'impression des brevets relatifs aux permissions accordées pour l'usage des *lacticines* pendant le carême. Il en commande 2 milliers et demi à un nommé Gaillart Le Bourgeois et les lui paye 12 livres, à raison de 100 sous le millier (1).

(1) Panzer avait déjà signalé un imprimeur du nom de Gaillard Bourgeois en l'année 1488. M. E. Frère avait supposé qu'il y avait là une erreur de nom et qu'on avait confondu Jean Le Bourgeois avec Gaillard Le Bourgeois. Depuis, M. Gosselin a prouvé par quelques citations qu'il existait bien à l'époque indiquée par Panzer un imprimeur rouennais nommé Gaillard Le Bourgeois. Pour nous Gaillard Le Bourgeois et Jean Le Bourgeois sont les noms d'un seul et même individu, tout à la fois

En 1489, le Chapitre commanda à ce même imprimeur cinq milliers de brevets, et celui-ci promit d'en donner un millier en sus « pour ce qu'il avoit tenu un étal à vendre livres près la porte de l'église. » C'était, en effet, un libraire autant qu'un imprimeur, et nous voyons que pendant plusieurs années, antérieurement à 1488, il avait occupé une échoppe au Portail-des-Libraires. Plus tard, les brevets sont imprimés par Jean Richard, par Louis Bouvet et par Raoulin Gautier.

Jusqu'à présent on n'a signalé l'existence d'aucun

imprimeur et libraire. Aux registres capitulaires de la cathédrale, 3 mai 1488, il est fait mention d'une boutique au Portail-des-Libraires, occupée par *Gaillart*, et que le libraire Guillaume Le Delié désirait obtenir du chapitre, en prévision du prochain départ dudit Gaillart. Le 5 mai, le chapitre, en conséquence de cette demande, décide que la maison occupée les années précédentes par *Jean Le Bourgeois* (il s'agit sans le moindre doute de la boutique et du locataire visés par Le Delié) sera laissée à l'occupant, s'il veut la tenir en personne et sans fraude, et qu'on n'aura point égard aux offres de son concurrent Le 20 juin de la même année, un autre libraire, Jean Boyvin, demande cette même boutique. Le chapitre répond qu'il n'a point été avisé de la démission de son locataire, et qu'il attendra à en être informé *ad vitandum collusiones in similibus*. Le 22 août suivant, le libraire, cette fois nommé Gaillard Le Bourgeois, ayant fait officiellement l'abandon de son échoppe, le chapitre l'accorde, dès le lendemain, à Guillaume Le Delié. Ainsi, dans ces textes, le même libraire est appelé Gaillart, Jean Le Bourgeois et Gaillart Le Bourgeois. Il importe de remarquer que ce libraire n'était point un étranger arrivé depuis peu à Rouen. On trouve le nom de Gaillart Le Bourgeois parmi les noms des paroissiens de Saint-Nicolas qui contribuèrent à la reconstruction de la nef de cette église aux années 1452-1453, 1454-1455, 1458, 1468. On le retrouve encore comme trésorier de Saint-Nicolas de 1477 à 1481. (Voir les comptes de Saint-Nicolas aux Archives du département). Les mêmes comptes indiquent, sous le nom de Karados Guerin, un avocat dont le véritable nom était Jean Guerin.

de ces brevets. Peut-être en retrouvera-t-on, tôt ou tard, dans quelque couverture de registre ou de volume. En attendant, il y a lieu de s'étonner de la disparition complète de ces documents tirés à un si grand nombre d'exemplaires. Ce qui n'est pas moins surprenant, c'est qu'il ne nous soit rien resté des tables pascales, dites plus tard Directoires et enfin *Ordo*, tirées, chaque année, aux frais de la fabrique de la Cathédrale, à 2,000 et 2,500 exemplaires. Leur usage paraît constant à partir de 1504. Ces petits livrets étaient distribués par le Chapitre aux doyens et aux curés comme témoignage de gratitude pour la peine qu'ils prenaient de recommander la fabrique de la Cathédrale à la charité des fidèles, en rappelant à leurs paroissiens les indulgences accordées par le Souverain-Pontife. Ils remplaçaient les petits sachets d'épices, que, plus anciennement, le Chapitre distribuait pour la même raison, par les mains de son procureur. M. l'abbé Cochet, en collectionneur curieux de tout ce qui intéressait les antiquités ecclésiastiques, avait recueilli un assez bon nombre de ces livrets. Sa collection, qui ne remontait pas au-delà des premiers temps de Louis XV, passait pour à peu près complète. On ne se doutait pas qu'il n'y manquait pas moins de deux cents et tant d'années (1).

(1) J'ai retrouvé un de ces Directoires, celui de l'année 1637. Il porte les armes de François de Harlay. On en avait fait un bourrelet pour arrêter la ficelle d'une liasse de vieux papiers.

NOTICE

SUR

LE PEINTRE-GRAVEUR

JEAN LE PRINCE,

PAR M. J. HÉDOU.

Parmi les peintres du XVIII^e^ siècle, il en est un qui occupe une place à part comme homme et comme artiste. Son œuvre peint et gravé, au moins au premier coup d'œil, possède une allure particulière. L'homme est un original qui, tout jeune encore, va carrément trouver le gouverneur de sa province, lui demande sa protection et l'obtient, puis, à peine adolescent, épouse une femme presque vieille, rompt peu de temps après avec elle, s'enfuit à l'étranger, est pris par des corsaires qu'il charme avec son violon, explore la Russie d'un bout à l'autre, est présenté au czar et choyé à Saint-Pétersbourg, revient en France, est nommé académicien, séduit Diderot, invente un procédé de gravure dont il tire des effets ravissants et qu'il ne trouve pas à vendre, gagne beaucoup d'ar-

gent, dépense sans compter, achète une maison de campagne dans laquelle il doit bientôt mourir, léguant pour tout héritage à une jeune nièce qui l'a soigné une assez jolie collection de créanciers.

Tel est à grands traits le portrait de l'artiste que nous demandons au lecteur la permission de lui présenter. Comme on le voit, Jean Le Prince n'est pas le premier venu; s'il n'est pas un grand peintre, c'est au moins un peintre original, et l'on ajoute même que c'était un homme d'esprit ayant tous les vices et aussi toutes les qualités du siècle au milieu duquel il vécut.

Brillant viveur, libertin spirituel, peintre facile, graveur plein de brio, il dépensait, avec autant d'aisance, sa santé que son argent et ne comptait pas plus avec l'une qu'avec l'autre. Aussi mourut-il jeune et malheureux, après avoir mené une existence assez accidentée. Peut-être aussi, descendant d'une famille d'artistes, avait-il été habitué à mener dès sa jeunesse ce que nous appelons la vie de Bohême! Cela est probable.

Jean Le Prince se rattache en effet par ses origines à toute une lignée d'artistes qui, en qualité de maîtres-sculpteurs-doreurs, consacrèrent pendant près d'un siècle et demi leurs talents à la décoration des édifices religieux de Rouen et des environs. Le grand-père de notre peintre fut même baptisé à l'église de Sainte-Croix-Saint-Ouen de Rouen, le 29 septembre 1648, ainsi que le prouve l'acte de baptême ci après :

« Le 29e jour fut baptisé Robert / filz de Robert
« Leprince et de / Catherine Daubourg son parrain /

« Toussaint Leprince sa marraine / Marguerite
« Sangy. »

D'après les renseignements donnés par M. de Chennevières dans ses *Portraits inédits d'artistes français*, ce Robert Le Prince aurait eu deux fils, l'un serait resté à Rouen où il aurait continué à exercer la profession de ses ancêtres, tandis que l'autre, Jean-Baptiste, serait parti pour Metz, où il se serait établi maître-sculpteur.

Après avoir contracté un premier mariage avec Marie Plante, Jean-Baptiste Le Prince convola en secondes noces et épousa Anne Gautier.

De ce mariage naquit, le 17 septembre 1734, l'artiste dont nous avons à nous occuper. Il fut baptisé le surlendemain, comme l'indique l'extrait suivant tiré des registres des actes de baptême de la paroisse de Saint-Victor de Metz :

« Le dix neuf 7bre 1734, Jean fils de Mr Jean-Bap-
« tiste le Prince, mtre sculteur, et d'Anne Gautier,
« son épouse, a été baptisé né du dix sept dudit
« mois, il a eû pour parein Mr Jean Charuel et pour
« marreine dlle Anne Parent qui ont signé,

« J. Charuel, Anne Parent, C. Pierre, vicaire de Saint-Victor. »

De cet acte de baptême il résulte que tous les biographes de Jean Le Prince (sauf toutefois M. le baron Portalis) ont fait erreur en indiquant l'année 1733 comme étant celle de sa naissance. Cela prouve une fois de plus combien est supérieure la méthode de la critique moderne qui n'accepte plus sans vérification les renseignements biographiques donnés souvent avec légèreté par les anciens auteurs.

Il paraît, si les contes de fées disent vrai, que l'union de Jean-Baptiste Le Prince avec Anne Gautier fut heureuse, car ils eurent beaucoup d'enfants; mais la fortune du ménage ne croissait pas aussi vite que la famille, et cependant il fallait donner aux enfants des moyens d'existence qui leur permissent plus tard de subvenir à leurs besoins. Les parents sont artistes, les enfants le seront aussi; la profession de peintre ou de musicien n'exige pas de mise de fonds, c'est ce qui convient. Des marmots qui grouillent au foyer, les uns seront remis entre les mains d'un musicien pour apprendre son art; l'autre (c'est Jean) sera confié à un peintre de Metz, dont il sera l'élève et le rapin. La fille restera à la maison pour épouser plus tard un maître de langues de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg, M. Jean-Baptiste Jude Charpentier.

Voilà donc notre artiste maniant le crayon ou la sanguine et tripotant la couleur dans l'atelier de son maître. Il est présumable que, doué de grandes dispositions, il arriva promptement à apprendre ce que pouvait lui enseigner son professeur, car l'envie de quitter Metz, de voir Paris et d'étudier sous un maître sérieux le prit d'une façon si violente qu'il adopta, sans hésiter, une résolution bien hardie pour un enfant. Il ne fallait point songer à demander au père le sacrifice d'une somme d'argent pour faire le voyage et subsister à Paris, le refus eût été certain. Jean a bien vite organisé un plan de campagne, et c'est contre la bourse du personnage le plus considérable de la province qu'il a dressé ses batteries.

Sachant que la ligne droite est le chemin le plus

court pour aller d'un point à un autre, il va trouver le maréchal de Belle-Isle, alors gouverneur de Metz. Il lui raconte si gentiment sa situation présente, ses espérances et ses projets, que, peu à peu, il l'intéresse à son sort, le touche par sa vivacité et sa foi dans l'avenir, et finit par le séduire à tel point qu'il en obtient une pension. Ce n'était point assez. Jean n'était plus dès lors le rapin du pauvre peintre de Metz, c'était le protégé de M. le gouverneur, et il n'était plus convenable qu'un tel personnage fit dans la capitale une entrée modeste et inaperçue. Le maréchal de Belle-Isle devait se rendre à Paris; notre jeune gaillard trouve moyen d'être autorisé à faire partie de la suite du grand seigneur et, suivant toute apparence, de faire ainsi gratis et en brillante compagnie un voyage qui ne devait pas laisser que d'être coûteux, surtout pour une bourse peu garnie.

De même que, dans sa province, il s'était adressé au protecteur le plus élevé, de même, à Paris, c'est encore à la porte de l'atelier du maître le plus en renom qu'il va frapper, et c'est Boucher qui va lui ouvrir. Il est certain que le maréchal de Belle-Isle ne fut pas sans faciliter à Le Prince l'accès du peintre qui donnait des leçons à M^me^ la marquise de Pompadour. Du reste, il faut reconnaître que le choix du professeur était heureux et que jamais maître et élève ne durent se mieux convenir.

Se figure-t-on Boucher donnant des leçons à Le Prince, le peintre des amours faciles, des voluptueux abandons faisant l'éducation d'un élève aussi fin, aussi malin, aussi fûté! Evidemment Jean Le Prince ne devait pas sortir fruit sec d'une pareille école. Si,

comme artiste, il ne peut désavouer son maître, comme homme il le reflète également. Même facilité de travail, même facilité de mœurs, avec cette nuance toutefois que l'un est et restera toujours le maître, tandis que l'autre ne sera et ne restera toujours que l'élève.

Avec son caractère, ses goûts et ses aptitudes, il fallait à Le Prince une vie facile, ce que ne rencontrent pas toujours les élèves peintres au sortir de l'atelier. Une fois son éducation artistique ébauchée, notre jeune peintre remercia le maréchal de Belle-Isle de la pension qu'il lui faisait et voulut voler de ses propres ailes.

Que se passa-t-il alors? Son talent ne lui permit-il pas de vivre assez à sa guise? Ou bien le hasard de ses relations lui fit-il contracter une union disproportionnée? Les deux hypothèses sont vraisemblables. Toujours est-il que, en 1752, il épousa une femme, M^lle^ Marie Guiton, qui avait deux fois son âge, mais qui aussi avait quelque aisance. Le mariage se fit en l'église Saint-Eustache, et voici l'extrait des registres des mariages de cette paroisse qui le constate, extrait que nous empruntons à l'ouvrage de M. de Chennevières, car nous n'avons pu nous en procurer directement une autre copie, les registres de Saint-Eustache ayant été brûlés sous la Commune.

« L'an mil sept cent cinquante deux, le deux dé-
« cembre, après les fiançailles faites, un ban publié
« sans opposition en cette église, à Saint-Roch et en
« celle de Saint-Victor de la ville et diocèse de Metz,
« dispenses obtenues pour les deux diocèses (ici se

« trouve un mot illisible) ; vu le consentement du « père du marié cy-après nommé ; par acte passé « devant Me Armet et son confrère, notaires à Paris ; « ont été mariés Jean Le Prince peintre, fils mi- « neur de Jean-Baptiste Le Prince, et de feue Anne « Gautier, demeurant rue Saint-Honoré, de fait de « cette paroisse, de droit de celle susdite de Metz, et « cy-devant de Saint-Roch. — Et Marie Guiton, fille « majeure des défunts Claude Guiton, bourgeois, et « de Marie Cuvilier, demeurant rue du Four, de « cette paroisse, en présence de messire Jacques « Martin Prevost, seigneur de Rosoy, écuïer, four- « rier-des-logis du corps de la Reine, ami du marié, « de Louis-Charles Luce, bourgeois de Paris, son « cousin, de Mre Charles-Ambroise Guillemot, sieur « Dalby, avocat en Parlement, et de Me Pierre Be- « vière, ancien avocat au Parlement, témoins pour la « mariée. Et ont signé.

« Collationné à l'original, et délivré par moi prêtre « docteur en théologie de la faculté de Paris, vicaire « en la dite église. — A Paris ce 9 janvier 1752. »

Dans cet extrait nous avons relevé trois indications qui nous avaient paru inexactes et que nous voulions vérifier sur les registres de la paroisse, mais nous n'avons pu le faire, ces registres ayant été brûlés comme nous venons de le dire.

La première rectification concerne l'existence du père du marié au moment de la cérémonie, puisqu'elle se fait avec son consentement, tandis que, dans les *Portraits inédits*, M. de Chennevières le fait mourir en 1749.

La seconde a trait au nom du notaire qui reçut le

contrat. Le prêtre qui rédigea l'acte de mariage, consultant le contrat des époux, prit la première signature de notaire qu'il vit apposée au bas et la mentionna comme celle de l'officier ministériel qui avait reçu le contrat, tandis qu'elle n'était que celle du notaire signant en second. Nous aurions désiré, en effet, donner au lecteur la teneur même du contrat de mariage de Le Prince, et, pour cela, nous nous sommes adressé à Me Thomas, notaire à Paris, successeur médiat de Me Armet. Cet honorable officier ministériel voulut bien, sur notre prière, faire les recherches nécessaires dans ses minutes, mais elles aboutirent à un résultat négatif qui ne s'explique que par la légèreté avec laquelle le nom du notaire rédacteur du contrat fut omis dans l'acte de mariage.

Enfin, la troisième erreur que nous devons relever est bien grosse et doit être évidemment l'œuvre d'un copiste maladroit ou étourdi. Elle est, du reste, sans importance réelle, puisqu'elle consiste seulement dans ce fait que l'extrait de l'acte de mariage est délivré le 9 janvier 1752, alors que la cérémonie n'est célébrée que le 2 décembre de la même année.

Comme tous les mariages disproportionnés d'âge, comme tous les mariages d'argent, celui de Le Prince ne fut pas heureux, et la discorde se mit rapidement dans le ménage. Femme âgée, économe, avare peut-être, veut bien d'un jeune mari, mais à la condition qu'il ne dissipera pas le bien qu'elle apporte. Sous ce rapport, Mlle Guiton était mal tombée, car son époux ne faisait cas de l'argent qu'en raison directe des jouissances qu'il procurait. Aussitôt mis en possession de la dot de sa femme, Le Prince en prit à son aise

et se reposa plus qu'il ne travailla. La ménagère, loin de voir les talents de son mari apporter des écus au logis, s'aperçut bientôt que sa petite fortune allait tous les jours en diminuant. De là des discussions de chaque instant, des reproches qui rendirent la vie commune impossible. Hâtons-nous de rendre à chacun la justice qui lui est due et de dire que, des deux époux, le moins loyal fut notre artiste qui ne sut pas tenir le marché qu'il avait conclu. Quand on contracte une union de cette sorte, il faut au moins avoir la pudeur d'être convenable envers la femme que l'on épouse pour son argent. Marie Guiton, elle, prenant un jeune mari, lui donnait l'aisance ; Le Prince qui, sans se rendre bien compte de ce qu'il faisait, se vendait (il faut bien dire le mot) à dix-huit ans, à une femme deux fois plus âgée, devait au moins en retour se comporter dignement et savoir supporter les inégalités de caractère de sa parcimonieuse moitié. Ce n'est pas ce qui eut lieu, et bientôt il fallut se séparer. A ce moment Le Prince comprit que, s'il abandonnait sa femme, il ne pouvait se retirer que les mains nettes. Il lui rendit donc sa dot en reprenant sa liberté. Si la morale perdit à cette rupture, il nous faut confesser que l'art y gagna, car c'est probablement à elle que Le Prince dut son talent. Ne pouvant rester à Paris sous peine d'y rencontrer celle qu'il ne voulait ou ne pouvait plus voir, l'élève de Boucher s'arrêta au parti que l'on prend toujours en pareil cas. Il voyagea et se dirigea vers l'Italie, tant pour se distraire que pour continuer ou fortifier ses études artistiques.

Ce dut être vers 1754 qu'il boucla ses malles et partit pour le Midi, car le seul témoignage que nous trou-

vions de ce voyage et de ces résultats, il faut le chercher dans quelques vues de ruines d'Italie que Saint-Non grava à l'eau-forte. Ces planches ovales inscrites dans un carré portent la date de 1756 et forment une suite de sept feuilles, titre compris. — Voici la liste de ces pièces, gr. in-4° :

Titre.
Aqueduc de l'Acqua Claudia.
Arc-de-Triomphe de Drusus.
Partie de l'ancienne Voie Appienne.
Ruines de la Curie d'Ostie.
Temple de Pola en Istrie.
Termes de Titus Vespasien.

En fixant donc à l'année 1754 l'excursion de Le Prince en Italie, nous devons être dans le vrai, car il n'y a rien d'exagéré à compter deux années pour faire le voyage, dessiner, revenir, faire graver et publier cette suite. Ces compositions présentent un certain caractère sans avoir un parfum d'originalité bien accentué. Elles procèdent à la fois et de Salvator Rosa et d'Hubert Robert. En tout cas, elles ne ressemblent en rien à ce que leur auteur fit plus tard.

En somme, l'Italie ne l'inspira point et il quitta ce pays sans en rapporter un bagage sérieux.

De retour à Paris, Le Prince alla-t-il frapper à la porte du domicile conjugal? Tenta-t-il une réconciliation? ou, persistant dans la séparation de fait qui existait entre lui et sa femme, voulut-il continuer à vivre seul? Nous l'ignorons ; mais ce qui est certain, c'est qu'il dut s'installer à nouveau dans la capitale. C'est à cette époque, en effet, que nous croyons devoir rattacher trois eaux-fortes qui forment, pour ainsi

dire, un groupe isolé dans l'œuvre du peintre. Nous voulons parler des pièces que nous mentionnons dans notre catalogue sous les titres : *la Marchande de fruits, la Demande et le Refus.*

Ces pièces qui sont rarissimes et que nous avons eu l'heureuse fortune d'acquérir à la vente d'un iconographe distingué, doivent être des essais de gravure de Le Prince. Le cabinet des Estampes de Paris ne les possède pas. Les personnages qui y sont représentés sortent certainement de l'atelier de Boucher avec leur désinvolture gracieuse, leur silhouette allongée et provocante. Le travail de la pointe est tout autre que celui que l'artiste adoptera plus tard pour ses costumes et ses paysages russes. Dans les premières épreuves, le cuivre est à peine effleuré, l'image est dans une sorte de brouillard, et il faut que l'artiste revernisse sa planche, reprenne et accentue toutes ses ombres pour que les personnages se trouvent à leur plan et que l'estampe ait son effet. Néanmoins il faut constater dans ces pièces un dessin très facile et charmant, une habileté de main remarquable et même une certaine légèreté dans le maniement de la pointe que l'on ne retrouvera point plus tard.

C'est à cette époque de sa vie que se rapporte le jugement que Mariette porta sur Le Prince : « Lors-
« qu'il passa en Russie (je crois en 1758), ses talents
« me paraissaient médiocres ; il dessinait des pay-
« sages et en gravait, et y mettait si peu de vérité
« que je tremblais pour lui qu'il ne devînt un peintre
« praticien et rien davantage. »

Ce jugement est parfaitement juste, il faut le re-

connaître, et c'est avec raison que M. Ch. Blanc qui le cite, le fait suivre de cette réflexion : « Comment « ne pas devenir praticien dans une école où le « maître se passait si bien de la nature et se vantait « même de n'avoir point besoin de modèle? »

Si ce jugement de Mariette est la reproduction exacte du sentiment du public envers notre artiste à cette époque, et cela doit être, Le Prince dut se fatiguer de ne pas voir le succès venir plus tôt couronner ses efforts. Ennuyé d'éprouver tant de difficultés à percer, ennuyé probablement davantage encore de la position délicate qu'il devait occuper à Paris vis-à-vis de sa femme, soit qu'il ait repris l'existence commune, soit que la rupture ait été complète, il reprit son bâton de voyage. Cette fois il se dirigea vers le Nord et y trouva le succès. Il est vrai qu'il en rapporta aussi les germes d'une maladie à laquelle il devait succomber. Jeune et plein d'espérances, il ne songea point que ce climat si dur serait funeste à sa santé délicate. L'eût-il su d'ailleurs qu'il n'eût peut-être point hésité. L'Italie, avec son climat favorable, son ciel bleu, ses brillants costumes, ses habitants si beaux d'allure, n'avait point frappé son imagination, ni échauffé sa verve La Russie, au contraire, peu connue encore, fut son chemin de Damas. Malgré la rigueur de la température, il y travaille sans cesse et en revient avec une réputation toute faite.

Le Prince n'alla point directement dans l'empire du czar retrouver ses frères qui exerçaient avec succès, à Moscou, leurs talents de musiciens. Il passa d'abord en Hollande et dut y rester quelque temps à

étudier les peintres du pays, comme aussi leurs voisins de l'Ecole flamande. Pendant son séjour, il dut prendre certainement goût à l'étude de ces maîtres, car plus tard, dans ses eaux fortes, nous en trouverons une trace incontestable. Rembrandt surtout semble l'avoir préoccupé et l'avoir frappé par la vigueur de ses effets de lumière qu'il cherchera à imiter lorsqu'il peindra ses intérieurs russes, ou lorsqu'il les gravera au lavis ou à la pointe.

Pas plus que l'Italie la Hollande ne sut retenir Le Prince; et soit qu'il ne voulût que la traverser pour aller embrasser ses frères, soit qu'il n'y trouvât pas à gagner sa vie, soit enfin que son humeur voyageuse l'entraînât, il prit passage sur un bâtiment qui faisait voile pour la Russie.

Là encore, en pleine mer, les destins contraires ne l'abandonnèrent point. Le navire sur lequel il s'était embarqué fut poursuivi et pris par un corsaire anglais dont les matelots se mirent immédiatement en devoir de piller les vaincus. Le Prince allait subir le sort commun et voyait déjà des mains rapaces s'avancer vers ses bagages, lorsqu'il eut la bonne inspiration de saisir son violon et d'en tirer des accords qui touchèrent les pirates anglais et ralentirent leur ardeur avide. La musique adoucissant les mœurs, le bagage de l'artiste qui n'était pas d'une grande valeur fut épargné, mais il fallut faire contre fortune bon cœur et servir d'orchestre à ces soudards pris de la fantaisie de danser. Cette anecdote ne serait-elle pas, sous une autre forme, une édition nouvelle donnée par le *Nécrologe*, au profit de Le Prince, de l'arrestation de Salvator Rosa par

des brigands, arrestation dont l'artiste ne conjura les effets qu'en faisant, séance tenante, le portrait du chef des bandits.

Quoi qu'il en soit de la véracité de l'aventure, Le Prince n'en arriva pas moins à Saint-Pétersbourg en 1758. On pense bien qu'il était beaucoup trop intelligent pour entreprendre un tel voyage sans avoir pris ses précautions. De même qu'il était venu à Paris sous la protection de M. de Belle-Isle, de même il arrivait dans la capitale de toutes les Russies avec des recommandations qui devaient lui aplanir la route et le faire triompher des difficultés d'une première installation. Aussi n'eut-il rien de plus pressé en arrivant que de demander audience au marquis de L'Hôpital, ambassadeur de France près la cour de Russie, et de lui présenter les lettres de crédit que l'ancien gouverneur de Metz, son premier protecteur, lui avait octroyées afin de lui procurer bon accueil de la part des habitants du pays qu'il allait parcourir. Avec de pareils passeports il fut bien reçu par chacun et le charme de sa personne acheva de lui ouvrir toutes les portes.

Pour un artiste, la bonne réception se traduit toujours par des commandes ; c'est ce qui eut lieu en effet. La haute classe russe se disputa ses tableaux, et il reçut même la mission de décorer le palais impérial et d'y peindre des plafonds, mission dont il s'acquitta à merveille. Mais, comme le dit fort bien M. Ch. Blanc, Le Prince n'était point venu en Russie pour exercer ses talents, mais bien pour les former. En travaillant pour le public, il pourvoyait à ses besoins matériels, mais les besoins artistiques

demandaient aussi et surtout à être satisfaits, et c'est dans ce but qu'il voyagea par toute la Russie en faisant une masse de croquis. Costumes, paysages, intérieurs, coiffures, chaumières ou palais, tout lui était bon. Esquisses, pochades, études à l'huile, à la sanguine, au crayon noir se succédaient sans interruption et venaient grossir les cartons de l'artiste qui réunit ainsi une telle quantité de documents que c'est sur ce fonds qu'il travailla le restant de sa vie et qu'il composa ses tableaux, ses dessins et ses eaux-fortes.

Sa première excursion dut être naturellement dirigée vers Moscou où il devait retrouver ses deux frères qui y étaient installés déjà depuis un certain temps. Une fois la première effusion donnée à la joie de se retrouver après une longue absence, Le Prince reprend ses pinceaux et ses crayons, parcourt les rues et les environs de Moscou, consignant sur son album tout ce qu'il croit intéressant. Après sa récolte opérée, il reprend son sac de voyage et visite successivement le Kamtchatka, la Livonie, la Finlande et les confins de la Sibérie. Il traverse le pays des Samoyèdes, des Tartares et des Calmouks. Ce fut vers cette époque, en 1761, que l'astronome Chappe d'Auteroche, membre de l'Académie des sciences de Paris, fut envoyé en Russie par cette Compagnie, pour observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le soleil Au cours de son voyage, Chappe dut rencontrer Le Prince, car c'est d'après les dessins de notre artiste que furent gravées toutes les planches (et elles sont nombreuses) qui illustrent la relation de ce voyage, laquelle parut en 1768 à Paris, en deux

volumes in 4° avec atlas. Rien ne fut négligé d'ailleurs pour en faire un ouvrage de choix. L'éditeur s'adressa aux meilleurs graveurs pour interpréter les dessins de Le Prince, et les planches furent signées par J.-B. Tilliard, par Ph. Le Bas, Duclos, de Launay et A. de Saint-Aubin. Nous devons ajouter qu'elles sont toutes bonnes et que quelques-unes sont véritablement remarquables.

Un tel labeur ne devait point rester sans résultat et sans valoir à l'artiste quelque distinction. Le Prince fut en effet présenté au czar, et à ce sujet M. Dussieux, dans le volume qu'il consacre aux *Artistes français à l'étranger*, soulève une discussion relative à la date du départ de Le Prince pour la Russie. Mariette le fixe à l'année 1758, et M. Dussieux serait d'avis de le reporter à 1762. Il appuie son opinion sur ce que Le Prince aurait été présenté au czar, qui ne peut être que Pierre III, lequel ne règna que six mois, en 1762. Mais n'est-il pas possible et même probable que l'artiste n'ait été présenté au souverain qu'après avoir donné des preuves de ses talents et avoir acquis une certaine notoriété en Russie? Et puis, si Le Prince a été présenté au czar Pierre III en 1762, rien ne dit que la czarine Elisabeth ne lui eût point auparavant fait le même honneur. Beaucoup de raisons majeures, au contraire, militent en faveur de la date fixée par Mariette. D'abord il est constant que le retour en France s'effectua à la fin de 1763, puisque, en février 1764, Le Prince se présentait à l'Académie royale de peinture de Paris. Il faudrait donc admettre que l'énorme quantité de travaux que notre artiste exécuta en

Russie, tant pour lui que pour le public, n'a été que la besogne d'une année ou deux. Cette hypothèse n'est matériellement pas admissible, surtout quand on songe au temps qu'il fallait mettre à cette époque pour parcourir cet immense empire. Mais nous avons une autre preuve qui est puisée dans l'œuvre même de J.-B. Le Prince et qui ferait remonter son arrivée en Russie avant 1760. Cet artiste a, en effet, gravé deux planches intitulées : *Jésus dans le Temple*. La première, qui n'est qu'un trait d'eau forte, est datée de 1760 et dut être gravée en Russie, tandis que la deuxième, qui n'est que la reproduction littérale de la première mais par le procédé du lavis, est datée de 1768. Or, il est incontestable que, pour représenter cette scène, Le Prince a copié les types caractérisés de ses docteurs de la loi sur les types bien reconnaissables des popes grecs, ce qu'il n'aurait certainement pas fait avant son voyage en Russie. La présentation de Le Prince au czar en 1762 peut donc et doit même se concilier avec la date de 1758 donnée par Mariette pour le départ de Le Prince.

Il faut reconnaître que le voyage de Russie fut d'une importance majeure pour cet artiste, et qu'il eut pour résultat certain de former son talent, d'accroître sa réputation et de lui donner presque la gloire Nous n'allons pas juqu'à dire comme M. de Chennevières que Le Prince, heureux en ménage, eût été un mauvais peintre, et que c'est grâce à ses infortunes conjugales qui le forcèrent à voyager, qu'il acquit de la renommée. Non; sans nier l'influence des circonstances extérieures sur le talent des peintres, il est permis de penser qu'un artiste

qui est bien doué et qui travaille, finit toujours par percer et se faire sa place au soleil. Nous en avons la preuve à chaque instant, et ce n'est pas heureusement toujours le malheur qui fait éclore le talent. Le Prince, avec son intelligence, s'il fût resté à Paris au domicile conjugal fêté et choyé, aurait peut-être fait autre chose que l'œuvre que nous connaissons, mais ce n'est pas trop se hasarder que de dire qu'il eût certainement fait quelque chose. Ce n'était point un tempérament à rester dans les rangs de la foule, même au prix de sa vie. Et il le prouva, car, si cette excursion de cinq années dans les froides régions du Nord donna à l'artiste la célébrité, elle fut fatale à l'homme qui rapporta de ces durs climats le germe d'une maladie. La santé délicate de Le Prince s'accommoda mal de cette température rigoureuse et, vers la fin de 1763, il fallut revenir en France sous peine de succomber sous les atteintes d'un mal qui s'aggravait chaque jour.

De retour dans sa patrie, J.-B. Le Prince retrouva ses anciens amis, ses camarades d'atelier et son maître qui vinrent le féliciter des succès qu'il avait obtenus et serrer la main de l'enfant prodigue; mais toutes ces relations ne lui donnèrent pas l'intérieur qu'il avait perdu Sa santé ébranlée nécesssitait des soins qu'une femme seule peut donner. Il appela donc près de lui sa nièce, Marie-Anne Le Prince, qui n'avait alors que treize ans et qui probablement ne dut venir près de son oncle qu'escortée de sa mère, Suzanne De Bout, probablement veuve du géographe Robert Le Prince, frère de notre artiste, et de sa sœur Jeanne Le Prince, qui épousa plus tard M. De

Longchamps, bourgeois de Londres. En retour des soins que lui prodiguèrent ces trois parentes, Le Prince fit donner de l'éducation aux jeunes filles et leur apprit le dessin, la peinture et la gravure, ce qui lui permit plus tard de trouver dans Marie-Anne un aide et même un collaborateur souvent utile, toujours dévoué.

Réinstallé à Paris, notre artiste se mit à l'œuvre et s'occupa aussitôt de tirer parti de tous les documents qu'il avait rapportés de son voyage. Les toiles furent mises sur le chevalet et les planches de cuivre couvertes de vernis. A peine arrivé, et avant la fin de 1763, il commença la suite d'eaux fortes intitulée *Divers Habillements des Femmes de Moscovie*, dont la sixième pièce porte cette date.

Dès le début de l'année 1764, il est en mesure de se présenter à l'Académie royale de peinture et de sculpture de Paris où il est reçu d'emblée, ainsi que le témoigne cet extrait du huïtième registre des procès-verbaux de cette compagnie :

« Du 24 février 1764.

« Le sieur Jean-Baptiste Le Prince, peintre dans « le genre des vues et paysages ornés de figures, Né « à Metz, ayant présenté de ses ouvrages, l'Académie, « après avoir pris les voîx à l'ordinaire et reconnu sa « capacité, a Agréé sa présentation, et le sieur « Le Prince ira chez Mr le Directeur qui lui ordon- « nera ce qu'il doit faire pour sa réception. »

En exécution de cette décision de l'Académie, Le Prince reçut les ordres de M. le Directeur, qui était alors le marquis de Marigny, et s'entendit avec lui sur le sujet qu'il devait traiter.

De 1764 à 1765, la santé de Le Prince dut être assez bonne, car il produisit sans relâche. Parmi les cahiers d'eaux-fortes qu'il publia, il faut citer *les Divers ajustements et usages de Russie*, suite de 10 pièces in-4° qu'il dédia à Boucher, son maître ; *les Divers habillements des prêtres de Russie*, édités sous le patronage de M. de Caylus ; *les Strélitz*, dédiés à M. de Sainscy ; *les Divers habillements des femmes de Moscovie*, dont il offrit l'hommage à Lagrenée, et les deux *Vues des environs de Saint-Pétersbourg*, dédiées à M. de Montgeroux. En outre, il peignit plusieurs tableaux, parmi lesquels il faut citer une *Grande vue de Saint-Pétersbourg*, gravée par Ph. Le Bas, et le *Baptême russe*, son tableau de réception, qui réunit les suffrages tant de ses nouveaux collègues que de Diderot, qui eut quelquefois la dent dure pour notre artiste.

La réception du nouvel académicien eut lieu le 23 août 1765. Voici du reste la teneur du procès-verbal dressé à cette occasion.

« Du vendredi 23 août 1765.

« Le sieur Jean Baptiste Le Prince, peintre, agréé « le 24 février 1764, a présenté le tableau qui lui a « été ordonné pour sa réception, représentant un « baptême selon le Rite Grec. Les voix prises à l'or- « dinaire, L'académie a reçu et Reçoit le Sr Le Prince « académicien, pour avoir séance dans toutes ses as- « semblées, et jouir des priviléges, prérogatives et « honneurs attribués à cette qualité, à la charge « d'observer les statuts et règlements de l'Académie, « ce qu'il a promis en prêtant serment entre les mains « de Mr le Mis de Marigny, Directeur et ordonnateur

« général des bâtiments du Roy, etc., qui a présidé « l'Assemblée. »

Wille le graveur ne manque pas de parler de cette cérémonie dans son journal : « ...et, vers les « quatre heures, dit-il, je me rendis à l'assemblée « de l'Académie où les prix des jeunes gens étaient « exposés aux yeux de l'assemblée. On fit un direc- « teur, un recteur, un adjoint à recteur et un pro- « fesseur. M. Le Prince, peintre, qui a été en Russie, « mon ancien ami, y fut reçu académicien avec ap- « plaudissements. Son tableau représentant un Bap- « tême russe et qui doit rester à l'Académie, est un « fort bon tableau. »

Le *Baptême russe* resta en effet à l'Académie. En 1781, il ornait la salle des portraits de l'Académie, au-dessus de la porte de la galerie d'Apollon. Lors de la publication des *Portraits inédits d'artistes français* de M. de Chennevières, le tableau était au Ministère de la Justice, où il est peut-être encore. Pourquoi n'est-il pas au musée du Louvre, qui ne compte qu'un tableau de notre artiste? Cet ouvrage ne laisserait pas que de présenter au moins quelque intérêt, et il vaudrait peut-être autant que d'autres toiles de la même époque que l'on rencontre dans la galerie.

Le Prince ne pouvait se dispenser d'exposer à côté de ses nouveaux collègues au Salon de 1765, mais il ne put le faire que comme agréé, car le Salon ouvrit avant sa réception comme académicien. Son exposition ne comprenait pas moins de 14 numéros du catalogue, avec plusieurs autres petits tableaux, sans compter le *Baptême russe*.

Dans sa critique, Diderot pense que le débutant

n'est pas sans mérite, que son morceau de réception est un très beau tableau, et que, parmi ses autres compositions, quelques-unes peuvent arrêter un homme de goût; qu'il possède la base de l'art, le dessin, et touche ses figures avec esprit, mais que chez lui la couleur ne répond pas à ces deux qualités. Plus loin, l'auteur des Salons met en scène Chardin admonestant Le Prince et lui montrant les tableaux de J. Vernet : « Jeune homme, regardez bien et vous « apprendrez à faire fuir vos lointains, à rendre vos « ciels moins lourds, à donner de la vigueur à votre « touche, surtout dans vos grands morceaux, à la « rendre moins sourde et à tendre l'effet. »

En général, Diderot trouve les imitations russes de Le Prince faibles comme la santé de l'artiste, mélancoliques et douces comme son caractère. Toutefois il accorde des louanges sérieuses à une *Pastorale russe* (n° 144) remplissant le but de la peinture qui est l'art d'aller à l'âme par l'entremise des yeux; à un *Berceau pour les enfants* (n° 150), une des meilleures compositions de l'artiste. A propos du n° 151, *Intérieur d'une chambre de paysan russe*, Diderot se livre à une petite digression égrillarde sur le tableau qu'il trouve joli : « Le jeune paysan. dit-il, est vigoureux ; jeune « fille, je n'entends pas trop ce qu'il vous promet; « mais en France, je vous conseillerais d'en rabattre « la moitié; mais laissons ce point. Il faudrait savoir, « pour le traiter à fond, jusqu'où les hommes tien- « nent parole aux femmes en Russie. »

Le *Baptême russe* lui inspire aussi quelques réflexions risquées à l'adresse du parrain et de la marraine, mais il loue la belle cérémonie, la composition

soutenue, l'intérêt que présentent toutes les figures et la couleur vigoureuse du tableau, tout en lui reprochant son coloris cuivreux et rougeâtre, et ses fonds trop bruns. En somme, il le croit fait dans un intervalle de bonne santé.

Nous ne donnerons pas la description du tableau qui se trouve analysé dans Diderot d'une façon bien plus intéressante que nous ne pourrions le faire ici. Nous ne connaissons pas d'ailleurs cette œuvre que Grimm aurait voulu voir gravée, ainsi qu'il en formule le souhait dans une note très intéressante que cet auteur rédigea sur Le Prince, précisément au sujet de ce Salon de 1768, et qui a le mérite de donner quelques détails peu connus sur les grades des membres de l'Académie de peinture.

« Le Prince a été agréé par l'Académie à son re-
« tour de Russie. On est agréé sur la simple inspec-
« tion d'un tableau qui promet ; mais, pour être
« reçu académicien, il faut porter un tableau qui
« reste à l'Académie si, sur ce tableau, l'auteur est
« jugé digne d'être reçu. Le Prince a offert son
« *Baptême russe* quelques jours après l'ouverture du
« Salon et il a été reçu Académicien d'une voix una-
« nime.

« Du grade d'Académicien, on monte successive-
« ment à celui de Conseiller ; et, quand on est peintre
« d'histoire du grand genre, on parvient à la place
« d'adjoint à professeur, puis de professeur, enfin
« de recteur de l'Académie.

« Le Prince a certainement du talent, mais il a
« une bien mauvaise santé ; il a de l'esprit, et il a
« l'air fin et malin. Le salon prochain décidera du

« rang qu'il tiendra parmi nos artistes. Ce peintre a « publié des cahiers gravés contenant la représenta- « tion des habitants de différents pays du Nord qu'il « a parcourus, de leurs habits, de leurs usages, de « leurs meubles, de leurs habitations, etc. Ce recueil « est amusant et, si l'on peut compter sur la véracité « et l'exactitude du crayon, il est aussi instructif « qu'agréable.

« Il est à désirer pour Le Prince que son *Baptême* « *russe* soit gravé. Comme il est précieux par le ca- « ractère des têtes et que, s'il pèche par quelque côté, « c'est par la couleur, il gagnerait beaucoup à la gra- « vure. »

En somme, Le Prince subit heureusement sa première épreuve publique et il est certain que, s'il avait voulut éliminer quelques tableaux secondaires, son succès, qui fut très estimable, aurait été plus grand encore. Du reste, le soin que mit Diderot à étudier l'œuvre du nouvel arrivé donne à penser quelle valeur on accordait déjà à l'artiste.

Sur la route du succès, Le Prince ne s'arrêta pas, et, cette même année 1765, il faisait paraître de nouveaux recueils tels que la *Suite de divers Habillements des Peuples du Nord*, la *Première et la deuxième suite des Cris des Marchands de Russie*, *les Habillements de diverses Nations*, et enfin la seule suite de paysages qu'il publie et qui est composée de six petites pièces en largeur intitulées : *Diverses Vues de Livonie*. On se fera une idée de tous les excellents rapports que Le Prince avait avec tous ses confrères et de l'estime dans laquelle ceux-ci le tenaient, quand on saura que Cochin, Chardin, Boucher, J. Vernet et Pajou avaient

accepté la dédicace de tous ces petits albums si gentiment troussés, si spirituellement croqués et si amusants à parcourir.

Comme toutes les autres années, l'année 1766 commença par les visites officielles et MM. de l'Académie ne manquèrent point à leur devoir ; c'est ce que constate le bon Wille dans son journal où nous lisons :

« 3 janvier 1766.— Le 3, Toute l'Académie royale « alla souhaiter la bonne année à M. le marquis de « Marigny, notre directeur général, de la manière « accoutumée. Au sortir de là, je menai M. Le Prince « diner au logis. »

Il est probable qu'à cette réunion, on organisa un petit complot dînatoire que l'on jugea bon de ne pas trop retarder, car il fut mis à exécution le surlendemain. C'est encore Wille qui commet l'indiscrétion ;

« Le 5, qui étoit, ajoute-t-il, le dimanche avant les « Rois, dix-neuf artistes, tous académiciens, et dont « j'étois du nombre, dinèrent ensemble dans une « maison sur le quay de l'Ecole. Nous étions tous de « la meilleure humeur du monde et ne nous sépa- « râmes qu'après neuf heures du soir. »

Nous ne ferons point à Le Prince l'injure de croire qu'il s'était, en pareille occurrence, séparé des membres de la docte compagnie ; nous pensons bien. au contraire, qu'il saisit avec empressement cette occasion de faire plus ample connaissance avec ses nouveaux collègues et, avec son esprit *fin* et *malin*, il ne dut pas être en reste de gaîté et d'esprit avec les autres convives sur lesquels il avait d'ailleurs l'avan-

tage de la jeunesse, en admettant toutefois que la maladie n'ait point apposé son *veto* sur la lettre de convocation.

Toute cette année 1766, Le Prince la consacra à la peinture ; car nous ne trouvons pas une seule eau-forte du maître portant cette date. Probablement, outre les tableaux qu'il peignit, notre peintre dessina toutes les illustrations qui ornent la *Relation du Voyage de Chappe à Tobolsk* pour observer le passage de Vénus sur le Soleil, ouvrage qui parut en 1768, ainsi que les vignettes qui ornent l'édition de 1769 du *Poëme des Saisons* de Saint-Lambert. Toutes les planches du *Voyage de Chappe en Sibérie* sont, en effet, datées de 1766, 1767 et 1768.

L'année suivante, la pointe de Le Prince se reposa encore, car le *Printemps* et les nos 4 et 5 de la *Troisième suite des divers Cris des Marchands de Russie* sont les seules pièces gravées portant cette date. Nous pensons du reste que cette lacune de deux années qui n'est peut-être pas absolue (quelques pièces sans date ayant pu être tirées pendant ce laps de temps), peut s'expliquer par la recherche de gravure au lavis, recherche qui déjà préoccupait notre artiste et qui ne devait trouver sa solution que l'année suivante.

Le reproche de chômage que nous adressons sous toutes réserves au graveur, nous ne pouvons le faire au peintre qui aborda le Salon de 1767 aussi résolûment qu'il avait affronté celui de 1765, mais cette fois avec le titre d'académicien et non plus d'agréé. Il n'expose pas moins de quinze tableaux parmi lesquels se trouvaient trois portraits de femme et plusieurs toiles destinées à servir de modèles pour la manufacture

de tapisserie de Beauvais. Ces dernières productions lui valurent une semonce un peu verte de Diderot avec lequel Bachaumont fit chorus. Si ces tableaux sont faits pour des tapisseries, lui crie-t-on avec raison, serrez-les et exposez les tapisseries; nous n'admettons point que vous nous montriez des compositions médiocres sous le prétexte qu'elles doivent être reproduites en étoffes, c'est une plate excuse. Et il faut avouer que messieurs de la critique avaient raison en fulminant ainsi. Leur censure ne se borna point là; elle reconnut et constata que Le Prince montrait beaucoup de négligence sur le dessin, la couleur et les détails. Tout dans ses tableaux est bien imaginé, bien ordonné; les figures sont bien placées, les objets bien distribués, les effets de lumière prêts à se produire; mais point de peinture, point de magie. Diderot va même plus loin et, dans une boutade comme il lui en prenait souvent, il s'écrie : « Si vous n'entendez que les étoffes et l'ajuste-
« ment, quittez l'Académie et faites-vous fille de
« boutique aux *Traits Galants*, ou maître tailleur à
« l'Opéra. A vous parler sans déguisement, tous vos
« grands tableaux de cette année sont à faire et toutes
« vos petites compositions ne sont que de riches
« écrans, de précieux éventails. On n'a d'autre in-
« térêt à les regarder que celui qu'on prend à l'ac-
« coutrement bizarre d'un étranger qui passe dans
« la rue, ou qui se montre pour la première fois au
« Palais-Royal ou aux Tuileries. Quelque bien ajus-
« tées que soient vos figures, si elles l'étaient à la
« française, on les passerait avec dédain . . . . . .
« M. Le Prince, vous êtes sans idées, sans finesse

« et sans âme.—Vous pouvez, M Lagrenée et vous, « vous prendre par la main.—Les gens du Nord n'ont « ni le cœur, ni les sens glacés. Il faut que l'artiste « soit encore plus malade cette année qu'il y a deux « ans. »

Il est bon cependant de ne rien exagérer et de ne pas croire que la critique de Diderot fut toujours montée sur ce ton de mauvaise humeur. Quelques tableaux de Le Prince trouvèrent grâce devant lui, et même valurent à l'artiste de la part du censeur des éloges très chauds, ainsi *le Berceau ou Réveil des enfants*, où les marmots sont réveillés au son des instruments de musique : « J'aime cette manière « d'éveiller les enfants. » Puis Diderot fait un éloge chaleureux de la toile, et il termine par un petit hors-d'œuvre philosophique provoqué par une chicane qu'il cherche à l'artiste au sujet des vêtements des pauvres : « Qu'importe que le peuple soit igno- « rant et grossier. Plus instruit, plus civil, qu'y « gagnerait-il ? Ma foi, je n'en sais rien. » Nous n'avons point heureusement à répondre à une question aussi grave, mais il nous sera bien permis de dire qu'elle était au moins intempestive.

Le *Concert* provoque une salve d'éloges de la part du critique, qui trouve la composition charmante et la toile une des plus jolies du Salon. Il n'a point assez d'yeux pour admirer la femme qui est le principal personnage du tableau. Il ne se lasse point de la voir ; il est ébloui de l'élégance, de la richesse et de la variété d'ajustements qui éclate dans cette composition qui a, du reste, été gravée par Gaillard sous le titre de *Concert Russien*. Tout cela est ravis-

sant, en effet, au moins dans la gravure, puisque nous ne pouvons guère maintenant juger des tableaux que par les estampes. Mais il nous faut bien reconnaître que les têtes des personnages sont toujours ses parties faibles et que Le Prince, n'ayant plus la nature Russienne (comme on disait alors) sous les yeux, se trouvait embarrassé pour les tons de chair de ses personnages. Aussi n'est-ce pas sans raison qu'on lui conseillait d'éteindre ses étoffes ou de fortifier ses têtes, ajoutant avec malice que, en prenant le premier parti, la composition sera d'accord et tout-à-fait mauvaise, mais que, en suivant le second, il y aura harmonie, unité et beauté.

Le jugement que Bachaumont porte d'ailleurs sur cette composition de Le Prince ne fait que confirmer en tout celui de Diderot.

L'année 1768 est pour Jean Le Prince une année glorieuse, surtout si nous prenons l'artiste au point de vue qui nous intéresse le plus, c'est à-dire si nous étudions spécialement le graveur, l'aqua-fortiste (pour nous servir du terme usité aujourd'hui), en négligeant pour un instant le peintre Nous avons dit que, pendant l'année 1766, Le Prince n'avait produit aucune estampe, que l'année suivante il n'avait publié que la pièce du *Printemps*. Ce sommeil n'était qu'apparent, car en 1768 l'artiste se réveille. Coup sur coup il fait paraître trois suites d'eaux-fortes de six pièces chacune qu'il intitule :

Troisième suite de divers cris de marchands de Russie.

Deuxième suite d'habillements des femmes de Moscovie.

Deuxième suite d'habillements de divers nations.

Il donne aussi la charmante petite pièce de l'*Hyver*, pour pendant au *Printemps*.

Cette petite estampe fut gravée par le maître d'après un dessin qu'il avait fait en Russie à la sanguine. Ce dessin qui est lui-même une petite merveille, fut supérieurement reproduit par Demarteau au moyen de son procédé de peinture à la manière du crayon dans lequel il excellait. (N° 432 de son œuvre.)

Quelques amateurs sérieux, M. Guichardot en tête, ont pensé que ces deux planches du *Printemps* et de l'*Hyver* devaient faire partie d'une suite de *Saisons*, mais la grande difficulté était de retrouver l'*Été* et l'*Automne* qui ne figuraient nulle part dans l'œuvre de l'artiste. Alors comme toujours, on a forcé un peu la note et l'on a cherché à faire rentrer dans le cadre des deux pièces connues deux autres pièces qui malheureusement ne mettent aucune bonne volonté à s'enrégimenter ainsi dans une troupe avec laquelle elles n'ont jamais eu rien de commun.

Parmi les pièces rarissimes que nous avons acquises à la vente de M. M. de N , qui les tenait lui-même de M. Guichardot, se trouvent en effet deux pièces que nous avons baptisées *la Marchande de Fruits* et *l'Officier Tartare saluant*.

D'après les annotations que ce dernier amateur, à la compétence duquel nous rendons d'ailleurs toute justice, avait consignées sur les feuilles d'appui de ces estampes, *L'officier tartare saluant* aurait représenté l'Été. Pourquoi? Probablement à cause de son geste que nous avons pris pour un salut et qui ne serait que l'acte d'un homme qui se découvre parce qu'il a trop chaud. C'est peut-être bien subtil. Quant

à faire de notre *Marchande de fruits* la personnification de l'automne, il n'y aurait rien d'impossible en tant que sujet, mais le malheur est que cette pièce est de beaucoup antérieure aux deux autres, d'un faire tout autre, de la première manière du graveur, que le personnage y est beaucoup plus grand, qu'enfin elle n'a rien de semblable comme aspect à ses deux sœurs. Toutefois il faut reconnaître que les dimensions de ces quatre pièces ne varient entre elles que d'un centimètre et demi au plus. Mais cela ne suffit pas, à notre avis, pour constituer une suite que l'artiste n'a pas faite. Il a voulu, comme cela lui est arrivé souvent, faire deux pendants, il l'a fait et il a marqué son intention en gravant ces pièces dans le même sentiment et en les soulignant d'un titre (ce que n'ont pas les autres). N'allons pas au delà et ne cherchons point à trop prouver pour donner raison au proverbe.

Si nous ne considérions que les suites d'eaux-fortes que nous venons de citer, l'épithète de glorieuse que nous avons donnée à cette période de la vie de Le Prince qui nous occupe serait exagérée, mais en 1768 il se produit un fait qui la justifie, c'est l'invention par notre peintre de la gravure à la manière du lavis, procédé dont il se servira uniquement à l'avenir à l'exclusion de l'eau-forte proprement dite. Cette découverte exigea des tâtonnements et des essais qui nous sont révélés par quelques pièces de Le Prince dans lesquelles on le voit chercher à rendre les fonds et les ombres autrement que par un croisement de lignes, soit par une sorte de manière noire. On reconnaît trace de ces recherches dans

quelques pièces datées de 1768 et dans lesquelles l'eau forte domine, accentuée toutefois par une sorte de grignotis lavé, qui n'est ni l'eau-forte pure ni le procédé pur de la gravure au lavis. Cela est visible dans le *Pope*, le *Magicien*, la *Conversation russe* que l'artiste gravera une seconde fois par son nouveau procédé, l'*Officier et les trois Soldats*, pièce très rare, et la *Vertu au Cabaret*. Nous avons le bonheur de posséder le tableau représentant cette dernière scène pleine d'effet.

Le Prince dut atteindre presque subitement le but qu'il cherchait, car, pendant la même année, il grava les suites d'eaux-fortes que nous avons signalées plus haut, puis les pièces d'essai dont nous venons de dire un mot, et enfin seize pièces au lavis comprenant une suite de *Coiffures russes*, dessinées d'après nature, et dix autres pièces de sujets divers, parmi lesquelles il nous faut citer la pastorale intitulée : *O Fortunatos nimium...* qui ne mesure pas moins de cinquante centimètres en largeur, et une nouvelle réplique au lavis de *Jésus dans le Temple*, cette scène si bien composée et si pleine de caractère, qu'il avait déjà gravée à l'eau forte en 1760. Du premier coup, on le voit, Le Prince, qui maniait d'ailleurs admirablement le pinceau et lavait ses compositions avec une grande habileté, arrivait à des résultats surprenants. Il attaque de suite des planches très importantes par le sujet et la dimension, et dès le début, il trouve la perfection.

Ce procédé, nous n'en ferons qu'une analyse très succincte et nous renverrons le lecteur à la description de ce secret tel que Le Prince, ou plutôt sa nièce,

le remit à l'Académie de peinture, description qui se trouve relatée dans l'*Encyclopédie méthodique*, de 1791. Pour donner une idée de ce procédé, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici l'analyse que M. Ch. Blanc en donne dans sa vie de Le Prince, publiée dans l'*Histoire des Peintres de toutes les Ecoles.*

« Après avoir gravé à la pointe le contour des « figures ou des objets, on couvre la planche d'une « couche de colophane, de poudre ou de sable fin, et « à travers cette couche on laisse pénétrer l'eau forte « dont la morsure ainsi tamisée produit sur la « planche une grainure uniforme très propre à « imiter les teintes plates du lavis à l'encre de « Chine, au bistre ou à la sépia, suivant qu'on l'im- « prime avec de l'encre noire ou de l'encre colorée. « Toutes les ombres paraissent de cette manière « faites au pinceau. On peut aussi produire cette « grainure avec une préparation d'eau forte coupée, « mais la teinte qu'on obtient ainsi est moins agréable « à l'œil, moins piquante. En traversant les imper- « ceptibles molécules de la colophane, du sel, du « sable ou du mastic, car on emploie également cette « substance, l'eau forte altère la superficie du cuivre « de diverses façons, selon la forme particulière « qu'affectent les grains de sable ou les brins de la « colophane. Quant à choisir l'une ou l'autre subs- « tance, c'est de la part de l'artiste une pure affaire « de goût. L'avantage de cette manière de graver est « de se rapprocher du dessin plus qu'aucune autre « façon de travailler le cuivre ou l'acier, et d'être « susceptible de beaucoup de promptitude Bien « qu'elle paraisse plutôt faite pour reproduire l'as-

« pect d'une esquisse, elle peut être poussée, à l'aide « de la pointe et du burin, à un haut degré de fini « et de perfection. »

De toutes les estampes gravées par Le Prince à la manière du lavis, il y a beaucoup d'états. Les premières épreuves sont non terminées, ce sont des épreuves d'essai; puis viennent celles tirées avant la lettre, et enfin celles avec le titre dans la marge. Les plus belles sont presque toujours tirées au bistre, quelquefois à la sépia. Quant aux épreuves imprimées à l'encre de Chine, elles sont rarement belles. Les tirages modernes, car les planches doivent exister encore, sont déplorables.

Le Prince s'empressa de présenter à l'Académie les estampes gravées d'après son nouveau procédé qui fut fort goûté, ainsi que le constate le procès-verbal suivant :

Du lundi 28 janvier 1769.

« Mr Le Prince, peintre académicien, a exposé des « estampes imitant les dessins lavés à l'encre de « Chine ou au Bistre, qu'il a gravées par un procédé « nouveau de son invention, différent de tous ceux « qui ont été trouvés jusqu'à présent, au moyen du- « quel tout dessinateur, relativement à son degré de « talent, peut exécuter sur le cuivre le dessin qu'il « se propose de rendre avec presque autant de promp- « titude que le dessin même. L'Académie a fait com- « pliment à Mr Le Prince sur cette découverte utile « qu'elle a fort approuvée. »

Dans ses *Artistes français du XVIIIe siècle oubliés ou dédaignés*, M. Bellier de la Chavignerie dit que l'Aca-

démie lui acheta, en 1769, son procédé. C'est une erreur comme nous aurons occasion de le prouver plus tard, car ce n'est qu'après la mort du peintre que sa nièce le vendit à cette compagnie.

En 1769, Le Prince continue activement d'exploiter son invention. Parmi les quinze estampes qu'il publia cette année, il faut citer ses deux *grandes Pastorales*, la *Danse russe*, les *Barques* et le *Berceau* qu'il grava deux fois en sens différent. Une de ces deux dernières planches ne dut fournir qu'un tirage très restreint, car nous n'en connaissons qu'une épreuve qui est dans la collection de M. Meaume.

Au Salon de cette même année, Le Prince exposa cinq tableaux et vingt-neuf estampes au lavis. Ses toiles ne lui valurent que des boutades de la part de Diderot qui lui reprocha d'avoir forcé les portes de l'Académie par un bon morceau et de s'être arrêté court. Tous les critiques du temps le plaisantèrent aussi sur une note insérée au livret et relative à une de ses toiles représentant un *Cabaret* ou espèce de guinguette des environs de Moscou. En revanche, les éloges ne lui furent pas marchandés pour ses gravures au lavis qui se produisaient pour la première fois en public. Ce n'était du reste que justice.

Encouragé par le succès, il donna une suite de six vignettes gravées par ce procédé pour illustrer un ouvrage de Coqueley de Chaussepierre qui parut en 1770. Ce drame intitulé le *Roué vertueux*, est la composition la plus insensée que nous connaissions. Les quatre chants ne se composent absolument que de mots sans suite, séparés les uns des autres par un nombre infini de points et de virgules. Malgré cela,

cette petite brochure se vend très cher, peut-être à cause des planches qui ne sont pas signées.

Cette année 1770 ne dut pas être bonne pour sa santé, car, en dehors des vignettes du *Roué vertueux*, Le Prince ne grava que trois pièces : Le *Joueur de Chalumeau*, le *Poële* et le *Janissaire polonais*. Il ne dut guère peindre non plus, car il n'exposa, en 1771, que cinq tableaux, un *Médecin*, un *Géomètre*, l'*Intérieur d'un Cabaret*, des *Baigneuses* et des *Bambochades*. Si la quantité ne s'y trouvait point, il paraît que la qualité ne laisait rien à désirer, car les louanges furent unanimes. Diderot est enchanté du *Médecin* « tableau fort « remarquable et qui fera toujours honneur à son au- « teur. » Il compare le *Géomètre* à un Rembrandt tout en ajoutant que le maître « est toujours inébranlable « à son poste. » Bachaumont trouve dans l'*Intérieur d'un Cabaret* « toute la gaîté des peintres flamands » et proclame que le peintre est digne d'être critiqué, « parce qu'il est aisé de lui payer en louange l'équi- « valent de la censure. »

Les auteurs de la *Lettre de Raphaël le jeune à un de ses amis*, et de la *Réponse de l'Ombre de Raphaël, ci-devant peintre de l'Académie de Saint-Luc, à son neveu Raphaël, élève des écoles de dessin*, apportent aussi à l'artiste le tribut de leurs compliments.

Ce succès du Salon lui valut, l'année suivante, de monter en grade à l'Académie, ainsi que l'atteste l'extrait suivant du 8e registre des procès verbaux de la compagnie ;

Du samedi 7 mars 1772.

« En ouvrant la séance, l'Académie a procédé à

« remplir la place de Conseiller vacante par le décès « de M. Tocqué ; Mr Le Prince, peintre académicien, « a été nommé à cette place. »

A l'année 1771, il faut rattacher toute une série de gravures (14 environ) très réussies, telles que le *Cabaret ambulant*, la *Cascade*, la *Ferme*, les *Pêcheurs*, les *Filets*, les *Laveuses*, etc. Mais nous devons faire une mention spéciale d'une grande pièce dans laquelle les personnages ont une dimension inaccoutumée. Intitulée le *Repos*, elle représente une jeune fille endormie sur son lit et surprise par ses parents qui, en voyant le désordre de ses vêtements, comprennent vite ce qui s'est passé. L'artiste prend soin d'ailleurs de nous instruire à cet égard en posant sur le premier plan quelques œufs cassés auprès d'un panier renversé. Ce sujet avait déjà été peint par Le Prince qui l'avait exposé en 1767. Diderot l'avait félicité d'avoir cherché un effet piquant, mais lui avait reproché de ne point assez faire comprendre la scène qu'il représentait, de « n'être point vrai dans son « technique, ni clair dans sa composition. » Puis, ne pouvant laisser échapper une si belle occasion, il se livre à des réflexions très égrillardes sur la position de la jeune fille et ajoute pour s'excuser, le sournois : « Voyez, Mr Le Prince, quand on est obscur, combien « on fait imaginer et dire de sottises. » Enfin il conclut, et nous adopterons la même solution pour notre estampe, que ce morceau l'emporte, à tout prendre, sur les autres du même artiste, qu'il est certainement plus soigné, mieux peint et plus fini.

Débarrassé de la préoccupation de la découverte

de son procédé, Le Prince cherche un nouvel aliment à son activité, il se met en quête d'un sujet qu'il puisse traiter avec compétence et se livre à la composition d'un traité de paysage dont il commence la lecture à l'Académie le 9 janvier 1773, lecture consignée dans le procès-verbal suivant :

Du samedi 9e janvier 1773.

« Mr Le Prince, Conseiller de l'académie, a com-
« mencé la lecture de la première partie d'un traité
« de sa composition sur la peinture dans le genre du
« paysage ; la Compagnie lui en a témoigné sa satis-
« faction. »

Il est probable que cet ouvrage (qui n'a jamais été publié, croyons-nous), était, sous une forme plus littéraire, la reproduction d'un traité de paysage gravé en quatre cahiers de quatre planches par Demarteau à la manière du crayon. Chaque feuille contient dans la marge un texte qui explique les modèles de croquis donnés à l'appui de la théorie. Le département des estampes ne contient que deux de ces cahiers, mais, dans le catalogue de la collection Paignon-Dijonval, sous le nº 9229, nous trouvons ces quatre cahiers mentionnés avec l'indication que chaque livre se compose de quatre feuilles. L'assertion de Bénard est exacte, car nous possédons ces seize feuilles de Principes de paysage:

Absorbé dans ses nouveaux travaux ou empêché par la maladie, Le Prince ne produit plus que peu d'eaux-fortes au lavis. En 1772, il ne donna que le *Marchand de gâteaux* et la *Halte de Calmoucks* ; et, en

1773, quatre pièces seulement sont publiées : les *Bateaux russes*, la *Vue des environs de Nerva*, le *Cabaret de Moscou* et le *Coche d'eau*.

La réputation du maître allait toujours en augmentant : elle suivait d'ailleurs la même progression que son talent. Au Salon de 1773 il exposa comme Conseiller plusieurs tableaux sous quatorze numéros, et toutes ces toiles appartiennent à des amateurs qui portent les plus grands noms de France, à M. le duc de Chartres, à M. de la Ferté, contrôleur des Menus-Plaisirs du Roi, aux comtes Strogonoff, de Bezenval et de Choiseul-Gouffier, au duc de Praslin, au baron de Breteuil, ambassadeur à Naples, etc. Aussi la critique ne tarit pas d'éloges sur la *Consultation*, le *Marchand de lunettes*, qui a eu les honneurs de la gravure, la *Mère surprenant les secrets de sa fille*, tous sujets pleins de vie et d'esprit, qui raniment, fixent sans cesse « le spectateur toujours excité par « un nouveau plaisir. » Bachaumont félicite Le Prince d'être encore plus fécond cette année en idées ingénieuses, d'occuper, d'intéresser et de donner à penser. Le Prince expose aussi, pour la première fois, des paysages peints d'après nature et il réussit à ce point que le critique (ou plutôt son continuateur) dit que son coup d'essai est un coup de maître et que l'artiste lutte contre M. Vernet lui-même.

Quoi qu'il en soit, Jean Le Prince est certainement en progrès, car nous trouverons aux expositions prochaines ses tableaux les plus célèbres. Du reste, il est tout à la peinture, il ne grave plus que très peu ; il lui faut deux années (1774 et 1775) pour publier la petite suite des *Sens* dont les cinq pièces

étaient probablement destinées à illustrer un ouvrage que nous n'avons pu découvrir, à moins que le graveur n'ait voulu tout simplement faire une suite sans texte, comme beaucoup d'artistes l'ont fait souvent, ce qui est encore très possible.

En 1775, Le Prince expose sous huit numéros et voit encore grandir le succès qu'il avait obtenu deux ans auparavant. La couleur charmante et les tons harmonieux de l'*Avare* enchantent Diderot qui, devant le *Nécromancien*, s'écrie : « Divin ! divin ! la tête « m'en tourne ; c'est encore à désoler, c'est la couleur la plus séduisante. Et sa petite femme, voyez « donc sa mine ! En concevez-vous une plus gracieuse ? » Il en arrive même à trouver que ses petites figures sont peintes avec esprit, *peut-être avec trop d'éclat*. On se rappelle qu'il faisait, en 1765, le reproche contraire. Comme paysagiste, Le Prince est un très habile homme ; suivant lui, il tient le premier rang ; il est dans la vraie route et ne doit pas en sortir.

Quant au continuateur de Bachaumont, c'est l'*Avare* qui le transporte et dont il trouve le caractère fortement exprimé par son action. « Il est entouré de sacs « remplis d'espèces ; il en serre un d'une main, il « compte de l'argent de l'autre, il semble en ramasser avec ses pieds. J'aurais désiré qu'il l'eût cou- « ché dessus, qu'il l'eût enterré dans son or. »

La Lanterne magique aux Champs-Elysées est peut-être moins louangeuse, mais l'auteur des *Entretiens sur l'exposition des tableaux de l'année 1775* ne craint pas de l'appeler le Rembrandt et le Ruisdael de nos jours. C'était peut-être aller un peu loin, mais cette

exagération même donne une idée assez exacte du charme répandu dans les productions de notre artiste.

Malheureusement si le talent et la réputation croissaient, la maladie, elle aussi, augmentait et forçait Le Prince à acheter une maison de campagne à Saint-Denis-du-Port près Lagny. Cette acquisition eut lieu le 6 septembre 1775. Nous en trouvons la mention dans la lettre suivante, datée du 3 août 1776, que Le Veau, le graveur, adressait à M. Haillet de Couronne, secrétaire perpétuel de l'Académie de Rouen et lieutenant général criminel au Bailliage de Rouen, et dont nous ne donnerons qu'un extrait, la lettre ayant déjà été publiée dans notre notice biographique de ce graveur :

« J'ai désiré finir la planche que je gravois, pour « Mr Le Prince, enfin de vous l'envoyer, avec ma « notte ; je contois que cette planche ceroit finis pour « la fin d'avril, mais M le prince m'ayant retardé « les retouche, par diférant voyage qu'il a fait à « une maison de campangne qu'il a achettée cette an- « née ; a retardé ma planche jusqua mercredi de cette « semaine ; et pour comble de poine il ne la veut « mettre au jour qu'avec le pandant, que l'on ne fait « que commencer ; et que je craint qui ne dure plus « dune année. »

La planche dont parle Le Veau dans cette lettre est la belle estampe ayant paru sous le titre *le Corps de Garde* et qui est la reproduction d'un des meilleurs tableaux de Le Prince. Le peintre fut si satisfait de

son interprète qu'il lui donna 200 liv. de gratification en sus du prix convenu. Nous trouvons ce renseignement dans le post scriptum de la lettre de Le Veau dont l'original est aux archives de l'Académie de Rouen. Voici ce post-scriptum dans toute sa naïveté :

« je croirois manquer Monsieur à vos bontés si je « ne vous fesois part de ma satisfaction. Monr le « prince a paru si satisfait de moi tant par mon ou- « vrage que par mon exatitude ma promis de me « donner 200 liv. de gratification et me recomman- « dant de nen parler à personne dans la crainte que « cela ne vienne au aureille de ceux qui grave pour « lui et qui pourait l'exiger. »

Le tableau que Le Prince fit graver par Née pour faire pendant au *Corps de Garde* représente une scène d'enrôlement. L'estampe a pour titre l'*Amour de la Gloire*. Cette composition a, du reste, été reproduite sur bois dans l'*Histoire des Peintres* de M. Ch. Blanc, mais sous le titre erroné de *Corps de Garde*. Le Veau avait bien raison de craindre que la gravure de Née ne demandât plus d'une année. Elle ne fut publiée, en effet, avec son pendant, qu'en l'année 1778, c'est-à-dire deux ans après.

Le Veau n'est pas le seul graveur normand qui ait interprété Le Prince ; Noël Le Mire a aussi gravé d'après lui *La Crainte*, tableau appartenant alors à M. le duc de Liancourt. La composition représente une femme couchée dans un lit et effrayée par quelque bruit ; son petit chien aboie après l'importun que

l'on ne voit pas. Peut-être l'estampe ne se vendait-elle pas au gré des artistes ; alors, pour accentuer l'intérêt de la scène, on ajouta dans les rideaux du lit la tête d'un amant qui se cache. Les premières épreuves de la gravure sont avant cette tête. Nous ne savons si le changement fut également opéré sur le tableau. Nous avons tout lieu de croire que cette addition fut faite seulement par Le Mire, car l'estampe porte l'adresse d'un logement que ce dernier n'occupa que de 1782 à 1792, c'est-à-dire après la mort du peintre.

Au Salon de 1777 Le Prince exposa onze tableaux sous huit numéros. Parmi ces toiles on compte huit paysages, dont trois représentant des vues prises à Lagny, près de sa nouvelle maison de campagne ; une étude de vache, d'après nature ; *La Crainte* qui, nous venons de le dire, fut gravée par N. Le Mire, et enfin un *Corps de Garde* de quinze pouces de haut sur un pied de large. Ces dimensions restreintes nous font penser que c'était une réplique réduite du tableau gravé par Le Veau.

Mais, n'ayant point trouvé de critiques sur ce Salon, nous ne pouvons dire quelle fut l'impression du public sur les œuvres exposées.

Les choses allaient mal pour Le Prince qui était obligé de rester à se soigner à sa maison de campagne de Saint-Denis-du-Port ; la maladie s'aggravait tous les jours, paralysait son travail et affaiblissait son courage. Les soins de Marie-Anne étaient impuissants à ramener au logis de son oncle l'aisance et la santé. La situation devint telle qu'il dut même recevoir des secours du Roi, si nous en croyons la

lettre suivante adressée probablement au Directeur des Bâtiments du Roy, qui était alors M. le comte de la Billarderie d'Angiviller :

Monsieur,

« Il n'y a que ma vive reconnoissance qui puisse « égaler vos bontés. Vous venés de diriger vers moi « la main bienfesante de Sa Majesté, mais je regarde « cette faveur moins comme un honneur que j'au- « rois pu mériter que comme un effet de cette géné- « rosité qui vous est si naturelle, et qui vous fait « découvrir et prévenir les besoins des artistes jusque « dans le sein de leur retraite. Vous avés deviné les « miens, Monsieur, malgré que mon amour propre « cherche à les cacher, et se plaise à laisser beau- « coup de personnes me croire fort à mon aise, sans « faire réflection que la mort presque toujours le bras « levé sur moi me dérobe les trois quarts du temps « que je pourrais employer à tirer parti de mes » faibles talens.

« Une crise de nerfs que je viens d'essuier me laisse « dans une si extrême foiblesse que je commence à « peine à pouvoir me promener autour de ma maison.

« Agréez donc Monsieur sil vous plait dans ce mo- « ment cy mes sincères remerciemens par cette « lettre, et faites moi l'honneur de me croire avec la « reconnaissance... etc.

« Monsieur

« Votre très... etc.

« Le Prince. »

a St Denis-du-Port près Lagni, le 12 juin 1778.

Comme nous le lecteur trouvera que cette lettre est poignante, mais ce que, comme nous aussi, il jugera plus navrant encore, c'est l'article suivant que le continuateur de Bachaumont écrit à propos des œuvres de Le Prince exposées au Salon de 1778 :

« Il serait grand besoin, Monsieur, de pareils dé-
« butants et il en faudrait beaucoup de cette espèce
« pour remplacer M. Le Prince que nous sommes
« menacés de perdre. Cet artiste à la fleur de l'âge,
« trop livré au plaisir et déjà recueillant les fruits
« amers d'une vie licentieuse que favorise sa pro-
« fession, est attaqué de vapeurs, de vertiges, est
« dans un état d'épuisement qui fait désespérer qu'il
« puisse jamais reprendre la palette. Sa fécondité lui
« a fait heureusement produire avant sa nullité de
« quoi nous amuser encore cette année ; car il est
« toujours spirituel et piquant. Des paysages riants
« où le goût de la nature se retrouve sans cesse,
« occupent les connaisseurs tandis que des scènes
« folâtres ravissent la multitude. On ne se lasse
« point d'étudier ses *Marionnettes* du plus joli détail,
« ses *Joueurs de boule*, ses *Joueurs de petit palet*. Dans
« son *Cabaretier qui vient avertir un voyageur que son*
« *cheval est prêt*, un autre se serait contenté de rendre
« ce sujet simple ; M. Le Prince y a jeté un incident
« qui le relève, et fixe les regards dès qu'on l'aper-
« çoit ; c'est que l'aubergiste trouve le cavalier
« caressant sa femme ; saillie charmante, exprimée
« avec toute la finesse du pinceau de cet aimable
« artiste:

« Heureusement, monsieur, tout se compense ;

« pour nous dédommager de la perte de M. le « Prince, deux autres confrères qu'on regrettait au « Salon dernier reparaissent aujourd'hui ; il est à « espérer que Paris fixera enfin leur légèreté, ce sont « MM. Casanova et Loutherbourg. »

Eh ! bien, monsieur l'auteur, votre critique est tout simplement écœurante et votre place n'était point d'être chroniqueur, mais bien attaché aux Pompes funèbres. Au moins là vous n'auriez enterré les gens qu'après leur mort. Dieu merci ! la critique contemporaine est mieux élevée et parmi nos salonniers on n'en trouverait pas un qui consentirait à ouvrir ainsi un cercueil devant un mourant et à prendre d'avance la tête du convoi d'un artiste, un an et demi avant que la mort n'ait achevé son œuvre.

Il est à croire que Le Prince n'eut jamais connaissance de pareilles aménités et que sa nièce réussit à écarter de la vue de l'artiste de semblables ignominies.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la situation du peintre devenait de plus en plus précaire et que, n'ayant plus la force de travailler, la pension que lui faisait le Roi ne pouvait suffire à ses besoins. Il fallait donc absolument se créer des ressources, et c'est alors qu'il songea à vendre le secret de son procédé de la gravure au lavis.

Pour arriver à ce but, il dut s'adresser à la Direction des Bâtiments, et il trouva dans l'architecte Heurtier, inspecteur des Bâtiments, un négociateur dévoué, sinon heureux, ainsi que le témoigne la

lettre suivante adressée au Directeur alors en exercice :

Monsieur le comte,

« Lorsque j'eus l'honneur de vous entretenir dernièrement du secret de M. Le Prince de graver « dans le goût du lavis, je n'en parlai alors que « comme d'une découverte qui m'avait paru merveilleuse et que je n'avais pas encore examinée « sous tous ses rapports utiles. Depuis, il m'est venu « dans l'idée que l'architecture pourrait en tirer le « plus grand avantage, j'ai sçu que je n'avais pas été « le premier à le penser. Quoi qu'il en soit, j'ai « l'honneur de vous transmettre les réflexions que « j'ai faites à ce sujet.

« M. Le Prince assure positivement qu'on peut « graver aussi rapidement avec son secret que si « l'on dessinait; que l'opération est la même et que « celui qui sait dessiner est en état, avec son procédé, de graver sans étude particulière.

« M. Le Prince assure encore qu'il a proposé de « donner son secret pour 25,000 liv. D'après ces « deux assertions, que je suppose vraies, ainsi que « vous pourriez faire vérifier, Monsieur le comte, « cette somme de 25,000 livres une fois payée épar- « gnerait à l'administration une dépense annuelle de « plus de huit à dix mille livres qu'elle serait obli- « gée de payer pour monter le bureau de dessina- « teurs copistes, s'il arrivait que le projet de la re- « construction du château eût lieu, ou que nous « voulûssiés rendre conformes tous les plans de châ- » teaux et maisons royales et faire faire des copies

« convenables de tous ces plans. Vous n'auries be-
« soin alors dans votre bureau des dessinateurs que
« de gens instruits qui seraient chargés des origi-
« naux et feraient pour le besoin une ressource de
« sujets en état de travailler. Au moyen de la presse,
« on multiplierait les copies des plans autant que le
« besoin l'exigerait. Je n'étends pas davantage mes
« réflexions à cet égard parce que l'avantage du se-
« cret de M. Le Prince, si je ne m'abuse pas, est
« trop sensible pour n'être point remarqué au pre-
« mier coup d'œil.

« J'ai l'honneur d'être....

« HEURTIER. »

Versailles, le 22 mars 1780.

En tête de cette lettre se trouve cette note de Montucla, premier commis des Bâtiments :

« M. Le Comte à qui j'ai remis cette lettre sous les
« yeux m'a dit que 25,000 liv. pour l'achat du secret
« de M. Le Prince était une somme bien considé-
« rable, qu'il fallait voir, etc. Pendant ce temps
« M. Le Prince s'est retourné d'une autre manière
« et a proposé par souscription un ouvrage sur sa
« nouvelle gravure au moyen duquel le public, et
« non les Bâtiments seuls, fera probablement la
« dépense nécessaire pour la publication du secret
« de M. Le Prince. »

Voici du reste le mémoire que Le Prince avait remis à l'appui de la demande qu'il faisait à la Direction des Bâtiments pour la cession de son secret :

« Le Prince pénétré de la plus vive reconnaissance « sur les espérances flatteuses que lui a donné Mon- « seigneur le Controleur Général ose le supplier de « développer envers lui son généreux penchant à « encourager les efforts de ceux qui travaillent à « mériter sa bienveillance.

« Il est prêt à dévoiler le secret de cette découverte « si utile pour les artistes les plus célèbres qui le « désirent avec impatience..... Elle servira à mettre « au jour les plus beaux dessins des grands maîtres « et à communiquer par là cette flâme de génie si « nécessaire aux progrès des beaux arts.

« Ce procédé qui donne la plus grande facilité « pour exécuter toutes sortes de genres de desseins, « est aussi d'une œconomie considérable dans les « départements où il faut indispensablement multi- « plier les desseins et les planches gravés.

« La bonne foy et la délicatesse de Le Prince ne « lui permettent pas de s'étendre davantage sur les « avantages réels de cette méthode. Il suplie Mon- « seigneur le Contrôleur général de consulter sur « cela M. de Trudaine, M. Péronet, M. Soufflot et « M. Pierre.....

« Il espère qu'en récompense de son zèle, et de « cet utile procédé, il lui sera accordé une fois payé, « la somme de vingt-cinq mille livres, et s'il n'étoit « pas possible de lui faire cette grâce, il en accepte- « roit la rente viagère qu'il regarderoit comme un « juste salaire de ses travaux, et un dédommage- « ment de ce qu'il perdra en communiquant son « secret. »

Au-dessus de ce mémoire, M. Cuvillier, commis des Bâtiments, a écrit la note suivante :

« Au travail du 6 avril, M. le D. G. a rejetté la « proposition comme excédant toutes les bornes dont « l'objet pourait être susceptible.

« Sera écrit pour annoncer le refus.

« La réponse très polie est au 2e feuillet du mé- « moire. »

M. J.-J. Guiffrey qui nous a si obligeamment procuré copie de ces pièces n'a pu nous donner cette réponse.

Ainsi qu'on l'a vu par la note de Montucla, Le Prince, en présence du refus de l'administration, eut recours à une autre combinaison. Il fit appel au public et déposa un prospectus, le 10 juillet 1780, chez Me Lesacher, notaire à Paris, à l'appui de la souscription qu'il ouvrait pour la publication d'un ouvrage qui devait contenir la divulgation de son procédé de gravure au lavis.

Cette souscription n'eut pas plus de succès que les sollicitations adressées à l'administration, car l'ouvrage ne parut jamais.

Le Prince ne se trouvait pas au bout de ses ennuis, car, outre le désagrément de ne pouvoir tirer profit de sa découverte, il eut encore la contrariété de se la voir contester par un sieur Boizot, ingénieur. Nous trouvons sur le 9e registre des procès-verbaux de l'Académie la trace de cette contestation qui se termina, du reste, à l'honneur du peintre.

Du samedi 30 septembre 1780.

« Le Secrétaire a fait lecture d'une lettre de M. Le « Prince, conseiller de cette Académie, en date du « 27 de ce mois, par laquelle il réfute une lettre qui « lui a été envoiée et écrite par la dame épouse du « sieur Boizot, ingénieur, pour revendiquer le se- « cret de la gravure au lavis qu'elle prétend être « celuy de son mari. Mr Le Prince, à qui le sieur « Boizot a communiqué son procédé proteste que « celui qu'il propose par souscription n'est pas celui « du sr Boizot. Il assure en outre ce prétendu secret « est impraticable. Il conclut par suplier la Compa- « gnie de donner acte de sa déclaration formelle. « L'Académie a reçu sa déclaration et le Secrétaire « lui délivrera l'extrait des registres sur cet effet. »

Du samedi 7 octobre 1780.

« Le Secrétaire a fait lecture d'une lettre de M. « Boizot fils académicien, dans laquelle il témoigne « sa sensibilité sur quelques expressions vives de « la lettre de Mr Le Prince, lue à la dernière assem- « blée relativement à la discussion élevée entre la « dame Boizot, sa belle sœur et Mr Le Prince. Il y « annonce que d'après le désaveu formel de Mr le « Prince la querelle est terminée, et que les préten- « tions de sa belle sœur tombent d'elles-mêmes. »

Le terme des tribulations et des souffrances arrivait à grands pas. Cependant Le Prince envoya encore quelques-unes de ses œuvres au Salon de 1781. Il exposa plusieurs tableaux sous deux numéros.

Dans une critique du temps intitulée : « *Jugement*

« *sur nos peintres et nos sculpteurs*, Philadelphie, « 1781, » l'auteur s'exprime ainsi :

CLÉOPHILE.

Et qu'allez-vous voir dans monsieur Le Prince ?

SAINT-CYR.

Non pas le Prince du talent.

CLÉOPHILE.

Mais du moins un peintre charmant ?

SAINT-CYR.

Madame, son pinceau n'est-il pas un peu mince ?
Je ne lui trouve point assez de naturel.

CLÉOPHILE.

Vous oubliez qu'il fait très-bien le paysage.

SAINT-CYR.

Oui, très-bien un feuillage,
Et mal une figure, un Ciel.
Voilà ce que j'en pense.
Je lui reproche encor trop de réminiscence ;
Comme amateur, enfin, son mérite est réel.....

CLÉOPHILE.

Ah ! votre vertu favorite
Est de n'être content de rien !

On nous excusera de donner cette critique dont la forme ne vaut pas mieux que le fond, mais nous avons voulu ainsi donner une idée des petites brochures qui avaient la prétention de juger nos artistes.

A vrai dire, les seuls critiques sérieux de l'époque étaient Bachaumont et Diderot. Ce dernier fit aussi le Salon de 1781, qui ne parut point de son vivant,

mais seulement de nos jours, en 1857, dans la *Revue de Paris*. Bachaumont garda le silence, il avait enterré Le Prince deux ans auparavant.

Dans son Salon, Diderot commence par annoncer la mort de Le Prince survenue dans l'entrefaite, puis il porte sur cet artiste le jugement suivant empreint d'une certaine justesse :

« Si ses compositions manquent souvent de sa-
« gesse, elles se distinguent presque toutes par un
« caractère original et spirituel ; sa touche brillante
« et légère a un charme qui ne permet pas d'en aper-
« cevoir les défauts ou qui les lui fait pardonner. »

Puis, il fait l'éloge des *Joueurs de Boule* qu'il trouve très jolis, d'une belle couleur et aussi charmantes que le sujet le comporte, et du *Ménage ambulant* auquel il reproche toutefois de ne pas être d'un effet assez tranquille, et de présenter une multitude de petites choses qui pétillent, quelquefois des figures qui pourraient être mieux dessinées.

Ces quelques tableaux furent le dernier effort de l'artiste qui mourut à Saint-Denis-du-Port, le trente septembre 1781, à six heures du matin, ainsi que le constate l'acte de décès et d'inhumation suivant :

« Le Premier Octobre, Jean-Baptiste Le Prince,
« Peintre du Roy et Conseiller de son Académie
« royale de Peinture, Sculpture et Architecture, âgé
« de quarante-sept ans, veuf de Damoiselle Marie
« Guitton, son épouse, décédé la veille en sa maison,
« a été inhumé au cimetière commun de cette Pa-
« roisse, en présence de François Le Prince, son
« frère, Premier Musicien du Concert de Rouen,

« Jean-Baptiste-Jude Charpentier, Maître de langues
« de l'Académie Impériale des Sciences de Saint-
« Pétersbourg, son beau-frère et autres qui ont
« signé.

« Omether architecture (1).

« Charpentier. Le Prince.

« Lefebvre.

« Ramard.

« Ausonne.

« P. J. Abry, curé de St-Denis-du-Port.

Le jour du décès Mlle Le Prince écrivit à Pierre, alors Directeur de l'Académie, pour lui notifier la mort de son oncle. Pierre transmit le billet au contrôleur général des Bâtiments avec cette lettre :

Monsieur le comte,

« M. Le Prince mourut hier à six heures du matin
« et C'est une vraye perte pour l'Art. Sa mort laisse
« vacante une Pension, un Logement dans le Louvre,
« et une place de Conseiller à l'Académie. J'ai l'hon-
« neur pour le présent, de vous rappeler les espé-
« rances que vous avez laissées pressentir à M. Ba-
« chelier pour le logement.

« Ci-joint un billet de cette malheureuse Madelle Le
« Prince sa nièce qui a sacrifié toute sa jeunesse pour
« le soigner, sans pouvoir cultiver ses talens pour la
« Peinture, et peut être sans aucunes espérances,

(1) Ces mots ne doivent pas être une signature ; ils sont illisibles, mais paraissent être de l'écriture du curé Abry et non de celui qui a dressé l'acte. Peut-être une note.

« quoiqu'elle soit dans la classe des personnes rem
« plies de mérite à toute sorte d'Egards.

« Je ne suis pas assez au fait du Logement vacant
« pour entendre ce qu'elle demande.

« Vous avez eu la bonté, Monsieur le Comte, de
« promettre à Mr Mouchy un a compte sur ceux de ses
« ouvrages qui ne sont pas dans la classe de ceux
« d'Emulation, tels que la copie de l'Amour de Bou-
« chardon, et les Bustes *répatés* pour M. de Marigny ;
« Les Mémoires sont fournis.

« M. Vincent vous suplie aussi de le tirer d'un
« embarras momentané ; il lui est dû la Copie du
« Président Molé dont le Mémoire est fourni. M. Da-
« vid Agréé profite de la circonstance d'un voyage de
« M. Sauvage en Flandres, pour voir cette belle Ecole
« pendant un mois ; comme on ne peut qu'aplaudir à
« cette démarche, je vous suplie, Monsieur Le Comte
« de lui donner un congé ; une lettre de quatre mots
« de vous suffira.

« Je n'ai point l'honneur de vous envoyer le détail
« de ce qui s'est fait samedi à l'Académie, parce que
« l'on n'a fait qu'y entamer les conférences sur les
« nouvelles couleurs dont vous avez été informé.

« Je reviens à M. Le Prince envers lequel vous
« serez dans le cas d'exercer vos bontés, s'il ne s'y
« trouve pas d'obstacle.

« Je suis, Monsieur le Comte, dans des souf-
« frances telles que je ne puis dicter que ces alinéa.

« Agréez,.... etc.

« Paris ce 1er 8bre 1781.

« Monsieur le Comte n'oubliera point ses vues

« pour M. Beaufort. M. Pierre le supplie de les faire « pressentir. »

Sur la lettre de Pierre on trouve cette note en forme de réponse :

« M. le Comte m'a dit qu'il avait besoin de causer « de cela avec M. Pierre, ce qu'il feroit la première « fois que led. M. Pierre viendroit à Versailles. »

L'Académie mentionna le décès sur son procès verbal de la première séance qui suivit :

Du 6 octobre 1781.

« En ouvrant la séance le Secrétaire a notifié la « mort de Mr Jean Le Prince, Conseiller de cette « Académie, décédé le 30 de ce mois, en sa maison « de St Denis du Port près Lagny sur Marne dans la « 46e année de son âge. »

Après le décès, Melle Le Prince voulut élever un monument à la mémoire de son oncle, probablement dans une chapelle de l'église de Saint-Denis-du-Port. Pour cela elle s'adressa à Pajou qui avait été l'ami du peintre et occupait au Louvre un logement voisin de celui que ce dernier avait habité.

Pour obtenir la perpétuité de ce monument, elle n'eut qu'à en faire la demande à un sieur Pellier, alors seigneur du fief dont dépendait la chapelle et ancien ami du défunt.

Pajou s'empressa de consacrer à la mémoire de son ami un médaillon dans lequel Le Prince est vu de profil, médaillon qui fut fixé contre le mur de la chapelle et qui depuis est passé, on ne sait par quelles

vicissitudes, dans le cabinet de M. le comte H. de Viel Castel, avec la plaque qui avait été posée au dessous et qui portait l'inscription suivante :

CE MONUMENT DU RESPECT DE M^lle LE PRINCE POUR / LA MÉMOIRE DE SON ONCLE, DÉCÉDÉ LE 30 7^bre 1781 AGÉ / DE 47 ANS, A ÉTÉ ÉLEVÉ DANS CETTE CHAPELLE POUR Y / RESTER A PERPÉTUITÉ; ET CE, CONFORMÉMENT AU DÉSIR / DE M. PELLIER, AMI DU DÉFUNT, ET SEIGNEUR DE CE FIEF.

Requiescat in pace.

Ce portrait et cette plaque ont d'ailleurs été lithographiés par F. Legrip daus les *Portraits inédits* de M. de Chennevières.

Le Prince mourut dans une situation pécuniaire déplorable, comme on le suppose bien d'après ce que nous avons eu déjà l'occasion d'en dire. Il laissait des créanciers qui n'étaient point encore payés en 1782.

Pour liquider son passif et faire face aux embarras de toute sorte que créait sa mort, Le Prince laissait sa nièce, Marie-Anne Le Prince, qui, comme le disait Pierre, avait sacrifié sa jeunesse et ses talents pour soigner son oncle.

Cette jeune fillé était née à Rouen en 1750 et comptait par conséquent trente ans lorsque son oncle mourut. Elle avait presque toujours vécu avec lui et lui avait témoigné jusqu'à la fin le plus grand dévoûment. Installée chez lui depuis le retour de Russie, elle avait reçu de son parent des leçons de peinture et de gravure dont elle avait si bien profité

qu'elle aida souvent son maître dans ses travaux. Il paraît qu'elle peignait bien et gravait avec succès. Nous ne connaissons d'elle qu'une estampe qui rappelle bien les eaux-fortes de Le Prince; c'est assez dire qu'elle est gravée avec esprit.

Au milieu de ce désarroi Marie-Anne ne se laissa point abattre; elle prit soin de la mémoire de son oncle comme elle avait pris soin de sa santé. Loin de fléchir, elle fit tête à l'orage. Il fallait réaliser le maigre actif de l'artiste; elle fit procéder à la vente de tout ce qui garnissait l'atelier, situé au deuxième étage du Louvre et où l'on entrait par l'escalier du Portail Saint-Germain.

La vente eut lieu le mercredi 28 novembre 1781 et fut dirigée par le peintre expert J.-B.-P. Le Brun. Elle ne dut pas être très fructueuse. Si nous en jugeons par le catalogue, l'atelier était maigrement garni : peu de tableaux, 158 planches gravées, beaucoup d'épreuves, des estampes et des dessins. En fait, peu ou point de mobilier.

Cette première et maigre ressource dut être bientôt épuisée, et Mlle Le Prince eut à se tourner d'un autre côté. Mais de quel bois faire flèche? Il ne lui restait rien de son oncle que le manuscrit dans lequel était consigné son secret. Le Prince, de son vivant, n'avait point trouvé acheteur, il était douteux qu'elle fût plus heureuse.

Elle tenta une dernière démarche, et c'est à l'Académie de peinture qu'elle s'adressa. Cette Compagnie, encore pleine des souvenirs de son ancien conseiller, touchée de la situation pénible de sa nièce et de son courage, fit bon accueil à sa demande. L'autorisation

nécessaire à la conclusion du traité fut demandée en haut lieu et obtenue, ainsi que le constate la lettre ci-après que Montucla écrivait à Pierre :

« A M. Pierre, 4 février 1782.

« L'Académie royale de peinture, Monsieur, ayant « consommé l'arrangement que je l'avois autorisé de « faire avec l'héritière de feu M. Le Prince, et étant « en conséquence aujourd'hui en possession du « secret de cet artiste pour la gravure en forme de « lavis, je ne vois aucun motif d'en faire plus long- « temps un mystère. Puis donc que divers artistes « attendent avec impatience qu'on leur en fasse part, « je vous y autorise ainsi que l'Académie.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre... »

Le secret de la gravure au lavis fut donc livré à la publicité ; nous le trouvons en effet inséré à l'*Encyclopédie méthodique,* édition de 1791, avec cette mention erronée : « tel qu'il l'a remis lui-même à l'Académie. » Nous savons maintenant comment cette Compagnie acquit ce procédé et quelles mains le lui cédèrent ; mais ici nous nous trouvons très empêché par une note de M. G. Duplessis, note insérée dans l'ouvrage de M. de Chennevières et indiquant que le manuscrit de Le Prince était alors aux mains de M. Villot. Etait-ce le manuscrit que Marie-Anne Le Prince avait remis à l'Académie, ou bien un double ? Nous n'en savons rien. Toujours est-il que nous l'avons fait rechercher sans succès. Nous n'avons pu retrouver non plus le manuscrit du *Traité de Paysage* , lu en 1773 à l'Académie.

L'acquisition du secret de Le Prince avait été faite par l'Académie contre le paiement d'une pension de 2,000 livres et d'un pot de-vin de 600 livres. Elle fut critiquée dans une lettre écrite le 20 novembre 1789 par le graveur Miger à Vien, alors directeur de l'Académie royale de peinture. Miger s'élève contre l'abus des comités particuliers de l'Académie et il ajoute :

« Par la même raison, le compte de la dépense an-
« nuelle sera rendu en pleine assemblée, parce qu'il
« est juste autant qu'agréable pour chaque contri-
« buable de connaître l'emploi des fonds. On jugera
« mieux alors s'il est important à l'Académie de faire
« des pensions considérables comme on en a fait une
« à une demoiselle parente de M. Le Prince pour le
« secret de gravure que cet artiste a vendu.

« A ce sujet, il n'y a personne qui ne fasse cette
« réflexion bien simple : c'est qu'un secret acheté à
« un auteur ne doit être payé qu'à lui, soit pour
« une somme une fois donnée, soit en une rente
« viagère. »

Nous en demandons bien pardon à Miger, mais nous ne partageons en aucune façon sa manière de voir au sujet de la pension contre laquelle il a eu seul le mauvais goût de protester en 1789, c'est-à-dire à une époque où Mlle Le Prince, devenue Mme Darcel en 1784 était encore vivante et où elle avait probablement, plus heureuse, renoncé à recevoir cette pension. La lettre de Miger laisse croire en effet que cette pension n'était plus servie, puisqu'il dit : « comme on en a fait une, » et cependant Mme Darcel ne mourut qu'en 1793, le 31 mars, à trois heures un quart du matin. La protestation était

donc au moins intempestive, en tout cas elle avait le grand tort de renfermer une personnalité, ce qui n'était point nécessaire.

L'auteur de la lettre à Vien n'a pas plus raison quand il ajoute qu'un secret acheté à un auteur ne doit être payé qu'à lui. C'est encore une erreur. On achète un secret parce qu'on croit qu'il est utile et non point parce que telle on telle personne le détient. Dans l'espèce, par exemple, le secret de Le Prince avait tout autant de valeur entre les mains de sa nièce qui en était légitime propriétaire que dans celles de son auteur, et sa divulgation était aussi profitable à l'art qu'elle provînt d'une source ou d'une autre. En droit comme en équité, toute propriété vendue, corporelle ou incorporelle, doit être payée à celui auquel elle appartient, voilà ce qu'il fallait dire.

La vente de l'atelier, la pension de l'Académie, n'avaient point suffi pour désintéresser les créanciers de l'artiste. Il fallait encore se créer de nouvelles ressources. Mlle Le Prince songea alors, et ce n'était que justice, à se faire rembourser de tous les frais que son oncle avait faits pour établir un atelier et un logement dans le local qu'on lui avait concédé au Louvre. Elle écrivit donc au Contrôleur général des Bâtiments la lettre suivante :

« Du Louvre ce quinze mars 1782.

« Monsieur le Comte,

« L'intérêt que vous avés pris à ma situation, les « preuves encore récentes que vous m'avés donné de

« votre bienveillance, m'inspirent la confiance de « recourir à votre justice, en vous faisant quelques « représentations relativement à l'emplacement ac- « cordé à feu M. Le Prince dans le Louvre, et qui « est devenu par lui un logement et un atelier, dont « vous avés disposé en faveur de M. Suvée.

« Sans les créanciers de feu mon oncle, à qui j'ai « donné l'espoir qu'ils tireroient quelque chose des « dépenses qu'il a fait au Louvre, j'applaudirais, « monsieur, à votre générosité, et je veirois sans « chagrin le nouvel établissement de M. Suvée ; « mais, sans fortune, sans ressource que la pension « de l'Académie engagé par les dettes de mon oncle... « ne puis-je me plaindre de la rigueur des lois, qui « autorisent M. Suvée à s'emparer d'un logement « commode (pour lequel j'ai encore payé 800 # le « mois dernier, sans être tenu au moindre rem- « bourcement, sans qu'il me soit permi d'enlever la « moindre cloison, dans un moment où je suis obligé « d'acheter du bois pour m'arranger un appartement.

« M. Brébion à qui j'ai adressé mes plaintes et « mes représentations, n'y a répondu que par vos « derniers réglements ; ils servent également d'égide « à M. Suvée à qui j'ai également parlé des arrange- « ments faits entre plusieurs artistes qui se trouvoient « dans ma position ; la mienne est très critique et le « deviendra encore davantage, Monsieur, s'il faut « que je renonce à des espérances que je croyois lé- « gitimes en ce qu'elles étoient fondées sur des « examples et sur la justice; j'en appelle à la vôtre, « à ce penchant à la bienfaisance à qui je dois seul « mon existence. Considérés que M. Le Prince a fait

« élever les murs, a fait les aires, plafonds, portes et « fenaîtres du logement que va occuper M. Suvée, « qu'il ne peut être comparé à ceux des galleries, « où on a toujours trouvé l'essentielle comme che- « minées, escaliers, portes, fenaîtres, etc., etc... « qu'ils n'ont jamais coûté à ceux qui les occupent, « que ces choses d'embellissement, qui ne peuvent « entrer en balance avec ma demande. Le roi me « traiterait-il plus mal que le fait ordinairement tout « propriétaire, qui laisse emporter tout ce qui n'est « point scellé! Ne fais-je pas un assez grand sacrifice « en consentant à perdre toute la maçonnerie et la « moitié du prix de la menuiserie! J'ai fait faire « l'état estimatif de ce qui va appartenir à M. Suvée, « il se monte à 7,500 #. Est-ce à moi à lui faire ce « présent! Le roi peut-il lui faire une grâce à mes « dépends!

« Si les titres que j'ai auprès de vous, monsieur, « ne peuvent balancer ceux de M. Suvée, daignés au « moins m'en instruire, signés vous-même mon « arrêt, il m'en paraîtra peut-être moins rigoureux. « Je chercherés à me persuadés que mes préten- « tions étaient mal fondés, qu'il est dans l'ordre « qu'un autre profite d'un bien que je réclame, et qui « m'est si nécessaire.

« J'ose espérer que vous m'honorés d'une réponse; je l'attands avec impatience; si elle confirme les droits « de M. Suvée je veirai au moins qu'il ne les doit « qu'aux réglements, et que ce n'est qu'à regret que « vous souscrivez à une injustice.

« J'ai l'honneur d'être

« Votre très humble et très obéissante servante.

« LE PRINCE. »

Notes de Cuvilliés.

(#) Paris, Louvre, logement du sr Le Prince qui passe au sr Suvé.

(##) 2 avril. — Répondu d'une manière très raisonnée.

La note de Cuvilliés semble bien indiquer que la réponse ne fut pas conforme aux désirs de Mlle Le Prince. C'est probablement ce qui la décida à chercher à vendre quelques tableaux de son oncle qu'elle avait eu primitivement l'intention de garder : car nous voyons, en 1782, figurer au *Salon de la Correspondance* un tableau de Le Prince.

Ce Salon de la Correspondance, créé par Pahin de la Blancherie, n'était autre qu'une exposition permanente et libre établie sous ce nom, rue Saint-André-des-Arts, à l'hôtel Villayer et destinée à faire concurrence aux Expositions de l'Académie.

Pour soutenir son entreprise et lui servir d'organe, Pahin fonda en même temps un journal hebdomadaire qu'il appela *Nouvelles de la République des lettres et des arts* (8 vol. in-4°) dont on ne connaît qu'un seul exemplaire qui est à la Bibliothèque Nationale.

Le Salon et le journal ne vécurent que de 1779 à 1787 (1).

Les tribulations de Mlle Le Prince ne durent finir qu'en 1785, alors qu'elle épousa Nicolas Darcel, le graud-père de M. Alfred Darcel aujourd'hui Directeur de la manufacture des Gobelins.

(1) Voir les *Artistes français oubliés et dédaignés*, par M. Bellier de la Chavignerie.

Marie-Anne Le Prince était déjà depuis longtemps reçue et choyée dans la maison Darcel, car le 23 février 1768 elle donnait à M^me^ Darcel, la mère de celui qui, dix-sept ans plus tard, devait être son mari, une épreuve de sa première gravure, laquelle représentait une tête de Turc. Il paraît qu'elle a laissé d'elle un portrait qui indiquerait qu'elle peignait bien et que sa couleur claire rappelait celle des tableaux de son oncle quand il travaillait dans le sentiment de Boucher.

Outre sa nièce, Jean Le Prince laissa quelques élèves parmi lesquels nous citerons *Houël* qui apprit la gravure au lavis chez notre peintre et celle au burin chez Le Mire, et fut membre de l'Académie de Rouen ; *Auguste Léveillé* qui grava beaucoup dans la manière du lavis ; *J.-B. Huet*, cet artiste si fécond ; *Saint-Martin*, dont les descendants sont encore peintres de paysages.

Nous trouvons mention de cet artiste dans le journal de Wille :

« 2 aoust 1788 ..... M. Saint-Martin, peintre de « paysages, m'est venu voir, me priant d'aller voir « ses tableaux qu'il désire présenter à l'Académie. « Il m'a dit être l'élève de M. Le Prince qui étoit « mon ami. »

Et enfin, une dame *Legras* qui demanda à Miger, le graveur, des vers pour mettre au bas du portrait de son maître fait par elle. Voici le quatrain qu'elle reçut :

De cet aimable maître, en prenant les leçons
J'ai voulu de ses traits avoir la ressemblance ;
Il respire a mes yeux, mais faible jouissance...
Car pour peindre son cœur, on n'a pas de crayons.

Nous ne savons si Madame Legras fut enchantée de cet envoi, mais notre impression, à nous, est que, si les lettres de Miger étaient méchantes, ses vers ne l'étaient pas moins.

Il nous reste maintenant à dire quelques mots pour apprécier le talent de Le Prince. Que le lecteur ne s'effraie pas, ce jugement ne sera pas long ; nous nous rappelons que nous avons insisté peut-être un peu longuement sur les critiques de Diderot et de Bachaumont à propos des expositions de l'Académie. Nous avons cru devoir le faire, car c'était, à notre avis, le seul moyen de donner la note juste des impressions de l'époque que la critique d'aujourd'hui ne peut que confirmer.

On peut dire maintenant que ce qui a manqué à Le Prince, c'est la santé et non le talent, et que chaque tableau de lui révèle l'état physique dans lequel se trouvait l'artiste au moment où il le peignait. En bonne santé, l'artiste rayonnait, il donnait libre cours à son esprit et à sa gaîté naturelle ; sa conversation piquante et enjouée puisait un nouvel attrait dans l'air fin et malin du causeur, et, tout cet esprit, on le retrouve dans le dessin de l'artiste, dans les touches du peintre et dans sa façon heureuse de composer ses tableaux.

Ce qu'on lui a surtout reproché, c'est une certaine monotonie dans la couleur, un abus des tons d'ocre et de cuivre, des ombres trop prononcées et des ciels trop lourds.

Quant au défaut de variété de ses têtes, cela s'explique par ce fait que, lorsqu'il voulait peindre des types russes, il n'avait plus la nature sous les yeux

et qu'il n'avait probablement pas rapporté de son voyage assez d'études peintes.

Si Le Prince n'avait pas le don des grandes compositions, ni des scènes comportant beaucoup de personnages, on ne peut lui refuser le charme de ses intérieurs, l'heureux agencement de ses paysages, et il faut louer sans réserve la richesse de ses ajustements et la grâce avec laquelle ses étoffes sont drapées. S'il est vrai que souvent ses Russes ressemblent à des bergers de Boucher, on doit reconnaître que, lorsque préoccupé de Rembrandt, il cherche des effets de lumière, ses efforts sont presques toujours heureux. On a contaté avec raison que ses personnages sont trapus et courts, que ses femmes sont *homasses ;* son voyage dans le Nord en fut la cause et, en cela, il obéit trop à ses souvenirs de la nature russe, car, auparavant, si ses personnages avaient moins de caractère, ils étaient plus élancés, plus élégants.

Quoi qu'il en soit, Le Prince resta toujours un peintre brillant, abondant et vraiment original. Suivant la fine appréciation de M. Ch. Blanc, c'est un homme d'esprit et de goût, un peu froid, un peu maladif, mais amusant, curieux à connaître, plein d'intérêt et pas du tout banal.

La pointe à la main, Le Prince fit preuve d'une habileté consommée, et c'est avec le plus grand plaisir que l'amateur parcourt son œuvre. Ses premières planches, en dehors de leur rareté, sont intéressantes à étudier. La manière de faire et le type des personnages rappellent le maître et sentent encore les lisières de l'atelier ; mais on trouve dans ces pièces de

la grâce, de la distinction, de la verve, de la finesse et une haine du commun qui fait plaisir.

A son retour en France, il manie la pointe d'une autre façon en se rapprochant beaucoup de Saint-Non, surtout dans ces paysages. Toutes les pièces sont plus poussées à l'effet que ses premiers essais ; quelques-unes même sont très montées de ton, comme cette belle planche intitulée : la *Diseuse de bonne aventure* dans laquelle on trouve une préoccupation incontestable du grand maître hollandais. Pour être complet, nous devons aussi dire un mot de deux pièces que nous avons comprises dans l'œuvre de Le Prince, mais qui ne doivent avoir été que retouchées par lui, nous voulons parler du *Rémouleur* et du *Marchand de Cowasse*. Ces deux eaux-fortes, il est facile de le voir, ont été gravées par un graveur de profession et non par un peintre. Le maniement de la pointe est régulier et n'a pas la liberté d'allure que lui imprime un artiste jetant sur le vernis du cuivre son inspiration du moment. Qui les a gravées ? nous l'ignorons, mais ce que nous affirmons, c'est que Le Prince n'a fait qu'y mettre la dernière main. Aussi sont-elles plus froidement exécutées et déroutent-elles un instant l'amateur peu exercé.

Si maintenant nous feuilletons le carton où sont renfermées les pièces gravées par l'artiste par le procédé de son invention, c'est-à-dire à la manière du lavis, nous n'avons plus que des éloges à donner à l'auteur. C'est là, en effet, que Le Prince triomphe véritablement et triomphe seul, car jamais personne n'a tiré aussi brillant parti de ce mode charmant de gravure qu'il l'a fait lui-même. C'est là qu'il est tout-

à-fait et véritablement original. Nous sommes avec Le Prince et rien qu'avec lui. Quel esprit étonnant et quelle adresse ont dirigé le pinceau du maître! Comme tout cela est lavé avec verve et intelligence! rien n'est cherché, pas de tâtonnements ni d'hésitation. Tout vient au bout du pinceau avec une aisance et une facilité incroyables, la teinte arrive juste, avec la tonalité voulue et s'arrête à point.

Toutes ces aquatiates sont charmantes autant par le sujet que par l'exécution Que la scène représente *Jésus dans le Temple,* un *Reposoir,* des paysages, des costumes, des scènes de mœurs, des intérieurs, elle est toujours composée avec goût et piquante d'effet. En un mot, c'est un voyage à faire dans un fauteuil, voyage qui satisfera autant l'homme du monde que l'amateur et l'artiste.

Pour nous, nous connaissons des peintres graveurs beaucoup plus forts; nous apprécions à leur valeur les productions des grands maîtres, mais nous ne pensons pas qu'il y ait beaucoup d'œuvres d'artistes plus agréables à parcourir.

En un mot, Le Prince, sans être un génie, a su se faire une place à part, et il fallait du talent pour cela, au milieu de tous ces artistes si brillants du XVIII^e^ siècle. Les Russes, en ce moment, recherchent avidement les pièces de son œuvre; ne nous laissons point surprendre et gardons dans nos cabinets ces monuments curieux de notre bel art national, comme les titres de gloire de la noblesse artistique de la France.

LES DEUX STYLES

PAR M. DECORDE.

On connaissait jadis deux styles différents,
Renommés tous les deux pour leurs formes polies :
L'un en usage aux Parlements,
L'autre dans les Académies.
De même qu'autrefois ce dernier aujourd'hui
Dans nos Sociétés est encore en pratique :
Toujours noble, élégant, d'urbanité rempli,
Plus enclin à l'éloge encor qu'à la critique.
Quant à l'autre, il est loin de ce qu'il fut jadis :
Ce n'est plus un modèle à suivre ;
La réserve et le savoir vivre
S'en trouvent, fréquemment, absolument bannis.
Que de fois vous voyez, cédant à la colère,
Du haut de la Tribune, à défaut d'argument,
Recourir à l'injure et l'invective amère,
Et c'est souvent au Parlement
Que le style aujourd'hui n'est plus parlementaire.

IL BAMBINO

PAR M. J.-A. DE LÉRUE.

I

Il dort insoucieux, doux, innocent et nu
L'enfant qui fut bercé dans les bras de sa mère.
A son sommeil profond le rêve est inconnu ;
Jamais des pleurs amers n'ont mouillé sa paupière.
Le voilà sur sa couche étendu, gracieux ;
Autour de lui se tait la voix grave des hommes.
Eh quoi ! près de son front voltigent des fantômes ?
Ne les éloignez pas : ils sont venus des Cieux...

II

Le jour fuit, la lampe s'allume;
Dans sa solitude enfermé
Le Poète trace à la plume
Quelque tableau qui l'a charmé.
Le Penseur, ami du silence,
Cherche, au fond de ses souvenirs,
L'immuable loi qui balance
Et les peines et les plaisirs.
Il se demande où Dieu le mène,

Et pourquoi, naissant pour mourir,
Notre ignorante race humaine
Met tant de soleils à mûrir.
L'Enfant l'inquiète et l'attire :
Combien nous ont fait leurs adieux
Sans avoir eu l'heur de sourire
Ni le temps... d'être malheureux !
Il est père : un rien l'épouvante.
Que d'écueils sous les premiers pas !
Et, dans la course trébuchante
Que de chûtes jusqu'au trépas !
Comment protéger et conduire,
Au milieu du sombre inconnu,
Ce jeune être que l'âme admire
Et que la raison voit si nu ?

III

Oui, ta pensée est impuissante ;
Mais ne crains pas, esprit souffrant.
Ecoute la Mère : elle chante
Près du berceau de son enfant.

. . . . . .

« Sous ce rayon qui le caresse,
Comme il est beau, mon Chérubin !
Tu l'as cueilli pour ma tendresse
O doux Seigneur, ce fruit divin
D'une mystérieuse ivresse.
Il dort, par mon sein apaisé ;
Il dort, mais je vois son sourire ;
Je vois son regard irisé
Où mon amour seul a pu lire.

Les ailes d'un petit oiseau
Qui s'agitent près de la mère,
Les frémissements du roseau,
Les mouvements de l'éphémère,
Dans l'air font un bruit moins léger
Que ce cœur que j'entends bouger...
Un rien fait la vie à cet âge.
Frêle espoir !... pourtant son visage
Se colore d'un sang vermeil :
Vous le verrez, à son réveil,
Chercher mes yeux et me sourire...
Ce cher muet n'a rien à dire,
Il n'a qu'à se laisser aimer. »

IV

Au-delà du jour qui se lève
Un mirage vient la charmer ;
Le jour, la nuit, parfois en rêve,
Elle dit : — « Dieu ! pardonne-moi !
Toi qui punis la première Ève
Dont l'orgueil méconnut ta loi,
Protège cet enfant débile,
Ce fils que mes flancs ont porté,
Qui n'a que mes bras pour asile.
Qu'un jour, par l'Esprit transporté,
Vers les régions infinies
Des dévouements et des génies,
Il soit un Prêtre aux mains bénies ;
Un Poète, un savant ; sinon
Quelque grand artiste en renom
De ceux que l'univers acclame...

Mais on ne lit pas dans une âme
Qui n'a que peu d'heures encor.
En attendant, vis, mon trésor ;
Grandis sous l'aile maternelle,
Et, dans l'abondante mamelle
Que tes lèvres pourront tarir,
Puise ta grandeur à venir ! »

V

Eh quoi ! — dit une voix amère,
Tant de songes sur un enfant ?
— Oui, c'est là le rêve incessant
Qui pour son fils, comme un doux chant,
S'exhale du cœur de la mère...

TABLE DES OUVRAGES

REÇUS PENDANT L'ANNÉE ACADÉMIQUE 1878-1879,

Dressée conformément à l'art. 63 des nouveaux Statuts.
(Voir le volume de 1848).

Outre les Mémoires des Sociétés correspondantes, l'Académie a reçu les ouvrages suivants :

Abeille (Dr). *Fibromes interstitiels de l'utérus. De la guérison au moyen de l'hystérotomie ignée par les voies naturelles.* Paris, 1878.

Allard (Paul). *L'Art païen sous les empereurs chrétiens.* Paris, 1879.

Carthailhac (Emile). *Rapport sur la Paléœthnologie : Période néolithique ou de la pierre polie.* 1878.

Cialdi. *Le Phénomène du flot courant à propos du naufrage de la frégate russe Alexandre-Newsky.* Paris, 1869. — *Il Porto di Genova e il voto del Consiglio superiore dei lavori pubblici innanzi alla scienza ed all' arte.* Milano, 1878. — *Notice sur les Travaux de M. le comm. Alexandre Cialdi, capitaine de vaisseau.* Rome, 1878.

Clos (Dr). *Des stipules et de leur rôle à l'inflorescence et dans la fleur. (Morphologie comparée et taxinomie).* Toulouse, 1878. — *La Théorie des soudures en botanique.* Toulouse, 1879.

D'Argis (Jules). *Heures académiques. Discours et Conférences*. Paris, 1879.

De Beaurepaire. *Cahiers des États de Normandie sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV :* tome II, 1620-1631 ; tome III, 1633-1666. Rouen, 1878.

De Blosseville (Marquis). *Dictionnaire topographique du département de l'Eure, comprenant les noms de lieu anciens et modernes, rédigé sous les auspices de la Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure.* Paris, Imprimerie Nationale, 1878.

Delisle (Léopold). *Les Bibles de Théodulfe.* Paris. 1879. — *Notice sur un manuscrit de Lyon, renfermant une ancienne version latine inédite de trois livres du Pentateuque.* Paris, 1879.

De Vesly. *La Madona del Poggio, à Saorge.* — *Veulettes archéologique.* Rouen, 1878.

Duchesne de Saint-Léger. *Cinq chapitres d'une philosophie pour tous ; Essai sur le gouvernement de la vie.* Poitiers, 1878.

Duval (Louis). *Chartes communales et franchises locales du département de la Creuse.* Guéret, 1877.

Elling Holst. *Om Poncelet's betydning for geometrien.* Christiania, 1878.

Fabre (Ch.). *Renseignements photographiques.* Toulouse, 1878.

Garnier. *Rapport sur le Concours de 1878 à l'Académie d'Amiens.* Amiens, 1879.

Gaultier de la Ferrière. *Thiroux de Crosne, intendant de la généralité de Rouen, premier président du Conseil supérieur, lieutenant-général de police à Paris, 1767-1789. Discours prononcé à l'audience de rentrée de la Cour d'appel.* Rouen, 1878.

Goberville. *Chronologie locale ou Faits historiques sur*

la ville de Caudebec-en-Caux de 1576 à 1790. Rouen, 1878.

Gomart (Ch.). *Etudes Saint-Quentinoises*, tome V, 1874-1878.

Henry (James). *Æneidea or critical, exegetical and œsthetical remarks on the Æneis.* 2 vol. Londres, 1873.

Jouhanneaud (Camille). *Notice sur les Émaux peints, anciens et modernes. L'atelier d'émaillerie de M. Bourdery, à Limoges.* Limoges, 1879.

Kjerulf (Dr Theodor). *Om stratifikationens spor.* Christiania, 1877.

Lecadre (Dr). *Nouveau mode de propagation de la Fièvre paludéenne : Congrès du Havre, 25 août 1877.* Paris, 1878.—*L'Année 1877 au Havre : Naissances, mariages et décès ; constitution météorologique et médicale ; contribution à l'histoire de la phthisie pulmonaire,* Paris-Havre, 1878.

Lefort (Lucien). *Photographie de la façade (projetée) du Palais-de-Justice de Rouen sur la place Verdrel.* 1879.

Lœvenberg (Dr). *Les Tumeurs adénoïdes du pharynx nasal, leur influence sur l'audition, la respiration et la phonation, et leur traitement.* Paris, 1879.

Londres. *Catalogues de la section anglaise à l'Exposition universelle de 1878, à Paris.*

Lormier. *La Défense du Cid, reproduite d'après l'imprimé de 1637 et les observations sur les sentiments de l'Académie française, publiées d'après un manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève.* Rouen, 1879.

Maillard (l'abbé). *Les Troglodytes de la vallée de l'Erve ou Station préhistorique de Thorigné en Charnie (Mayenne).* Tours, 1878.

Maitre (Léon). *Dictionnaire topographique du département de la Mayenne, comprenant les noms de lieu an-*

ciens et modernes, rédigé sous les auspices de la Société de l'Industrie de la Mayenne. Paris, Imprimerie Nationale, 1878.

Malbranche. *Les Lichens des murs d'argile dans l'arrondissement de Bernay (Eure)*. Rouen, 1878.

Marchand. *Note sur l'absorption atmosphérique des forces contenues dans la lumière du soleil*. Paris, 1877. — *Observations sur les procédés employés pour opérer l'analyse chimique du lait*. Paris, 1878 — *Note sur la composition du lait secreté par les vaches de différentes races, précédée d'une Etude sur la fermentation lactique*. Paris, 1878. — *De la composition anormale que peuvent présenter certains laits de femmes ; de leur influence sur l'alimentation du nouveau né et des moyens d'y remédier*. Le Havre, 1877.

Maury (Alfred). *Rapport sur les Archives nationales pour les années 1872 à 1875 et 1876 à 1877*. Paris, Imprimerie Nationale, 1878.

Melsens. *De l'application du Rhéélectromètre aux paratonnerres des télégraphes*. Bruxelles, 1877. — *Observations sur le coût des paratonnerres, sur quelques points des instructions françaises et sur la nécessité de nouvelles instructions*. Bruxelles, 1878. — *Notice sur le coup de foudre de la gare d'Anvers, du 10 juillet 1865*. Bruxelles, 1875. — *Note sur les paratonnerres à conducteurs multiples*. Bruxelles, 1875.

Méreaux. *Variétés littéraires et musicales, précédées d'une Notice biographique par Marmontel*. Paris, 1878.

Miller. *Metaphysics or the science of perception*. New-York, 1875.

Ministère de l'Agriculture et du Commerce. *Doryphora ou Colorado (Doryphora decemlineata) ; insecte destructeur de la pomme de terre*. Imprimerie Nationale, 1877.

Morière. *Note sur une astéride fossile nouvelle, trouvée dans l'oxfordien des Vaches-Noires entre Dives et Villers-sur-Mer*. Caen, 1878.

Oudemans. *Die triangulation von Java, ausgefuhrt von personal des geographischen dienstes in Niederlandisch ost-Indien*. Haarlem et Utrecht, 1878.

Pennetier. *Actes du Muséum d'histoire naturelle de Rouen, publiés sous les auspices de l'Administration municipale*, IVe fascicule. Rouen, 1878.

Raspail (Xavier). *Histoire naturelle des Merles. Mœurs et chasse des espèces qui fréquentent les environs de Paris*. Paris, 1878.

Rouen. *Séance solennelle de rentrée des établissements d'instruction publique supérieure de Rouen*. 1878.

Société rouennaise des Bibliophiles. *Poésies d'Antoine Corneille, publiées d'après l'édition de 1647, avec une Notice et des Notes par Prosper Blanchemain*. Rouen, 1878.

Tauxier. *Hypothèse sur l'existence d'un poème géographique dorien, antérieur de 300 ans à Homère*. Saint-Lô, 1879.

Travers. *L'Institut et les Académies de province : analyse et extraits du travail de M. Bouillier*. Caen, 1879. — *Nouveaux Regains, poésies*. Caen, 1879.

Vignat. *Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame de Beaugency*. Orléans, 1879.

Vingtrinier (Aimé). *Notice sur Paul Eymard*. Lyon, 1878.

Wellis (Alb.). *Apologia Christiana, Katechismus des christenthums deitten Jahrtausends*. Upsala, 1878.

PRIX

PROPOSÉS

POUR LES ANNÉES 1880, 1881 ET 1882.

1880

PRIX BOUCTOT

L'Académie décernera un prix de 500 fr. à l'auteur de la meilleure Etude sur la Météorologie de la Seine-Inférieure, avec application soit à l'Hygiène, soit à l'Agriculture, soit à la Navigation.

PRIX DE LA REINTY

L'Académie décernera un prix de 500 fr. à toute personne appartenant au pays de Caux, et par préférence, aux communes de ce même pays, où ont résidé les familles *Belain*, *Dyel et Baillardel*, et qui se sera distinguée par ses vertus, par une action d'éclat ou par des services qui, sans avoir nécessairement un caractère maritime, auront été utiles au pays de Caux. Les lieux déjà connus pour avoir été habités par ces familles sont, sauf omission, Esnambuc près de Sainte-Marie-des-Champs, Allouville, Bec-de-Mortagne, Hautot-Saint-Sulpice, Cailleville près de Saint-Valery-en-Caux, Canouville près d'Allouville, Crasville-la-Mallet, Limpiville, Dieppe et Venesville.

1881

PRIX BOUCTOT

L'Académie décernera un prix de 500 fr. à l'une des *Œuvres* qui auront figuré à l'Exposition municipale de Peinture de 1880 et dont l'auteur sera né ou domicilié en Normandie.

1882

PRIX BOUCTOT

L'Académie décernera un prix de 1,000 fr. à l'auteur de la meilleure Etude littéraire, sur les œuvres de Louis Bouilhet.

PRIX DE LA REINTY

L'Académie décernera un prix de 500 fr. à l'auteur du meilleur ouvrage, manuscrit ou imprimé, écrit en français, ou de la meilleure œuvre d'art, faisant connaître, par un travail d'une certaine étendue, soit l'histoire politique et sociale, soit le commerce, soit l'histoire naturelle des Antilles présentement possédées par la France ou qui ont été jadis occupées par elle.

PRIX GOSSIER

L'Académie décernera un prix de 700 fr. à l'auteur de la meilleure *Œuvre* de musique vocale ou instrumentale, due à un compositeur né ou domicilié eu Normandie et dont l'exécution ne dépasserait pas une demi-heure environ.

1880. — 1881. — 1882

PRIX DUMANOIR

L'Académie décerne, chaque année, dans sa séance publique, un prix de 800 fr. à l'auteur d'une *Belle*

Action, accomplie à Rouen ou dans le département de la Seine-Inférieure.

OBSERVATIONS RELATIVES AUX CONCOURS.

Chaque ouvrage manuscrit doit porter en tête une devise qui sera répétée sur un *billet cacheté* contenant *le nom et le domicile de l'auteur*. Les billets ne seront ouverts que dans le cas où le prix serait remporté.

Les académiciens résidants sont seuls exclus du concours.

Les ouvrages envoyés devront être adressés *francs de port*, avant le 1^er^ MAI (TERME DE RIGUEUR), soit à M. MALBRANCHE, soit à M. l'abbé LOTH, *Secrétaires de l'Académie*.

Les renseignements envoyés pour les PRIX DE LA REINTY et DUMANOIR, comprendront une *Notice* circonstanciée des faits qui paraîtraient dignes d'être récompensés. Cette Notice, accompagnée de l'attestation légalisée des autorités locales, doit être adressée *franco* à l'un des secrétaires de l'Académie *avant le* 1^er^ *Juin*.

Extrait du Règlement de l'Académie.

« Les manuscrits envoyés au concours appartiennent à « l'Académie, sauf la faculté laissée aux auteurs d'en faire « prendre des copies à leurs frais. »

TABLEAU

DE

L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE ROUEN,

Pour l'année 1879-1880.

OFFICIERS EN EXERCICE.

M. Félix ✠, *Président.*
M. Boutillier, *Vice-Président.*
M. Malbranche, *Secrétaire pour la classe des Sciences.*
M. l'Abbé Loth, *Secrétaire pour la classe des Lettres.*
M. Vincent ✠, *Trésorier.*
M. Decorde, *Bibliothécaire-Archiviste.*

Changements survenus pendant l'année 1878-1879.

ACADÉMICIEN RÉSIDANT, NOUVEAU :

M. Lormier, avocat, rue Socrate, 13.

ACADÉMICIENS CORRESPONDANTS, DÉCÉDÉS :

M. Boutron-Charlard ✠, membre de l'Académie de Médecine, à Paris.

M. CHEVALLIER père ✻, professeur à l'Ecole spéciale de Pharmacie, à Paris.

M. BLANCHEMAIN, avocat, à Paris.

M. NEVEU (l'abbé), ancien aumônier du Lycée de Rouen.

M. BESNOU ✻, ancien pharmacien en chef de la marine, à Avranches.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le présent volume.

Pages.

Séance publique tenue le 7 août 1879 : Procès-verbal de cette séance. 1

Discours d'ouverture par M. le Dr Foville, président : *Les Médecins dans les drames de Shakespeare*. 7

Rapport sur le Prix Dumanoir, par M. Lormier. 31

Rapport sur les Prix Bouctot, par M. Samuel Frère. 38

Rapport sur le prix spécial décerné à M. Ch. Lenepveu, compositeur de musique, par M. Félix. 52

CLASSE DES SCIENCES.

Compte-rendu des travaux de l'Académie pendant l'année 1878-1879, pour la Classe des Sciences, par M. Malbranche, *Secrétaire de cette Classe*. 71

Les Médecins dans Shakespeare, par M. Foville. 72

Les Arts chimiques, industriels et économiques chez les Anciens, par M. Girardin. 72

Préparation du protoxide d'azote, par M. Rivière. 73

Prix décerné à M. Rivière par la Société d'Emulation pour ses découvertes relatives à l'utilisation du sulfate de plomb. 73

Instrument pour doser rapidement les sulfates dans l'eau, par M. Houzeau. 74
Dosage des bioxide et protoxide d'azote, par le même. 74
Etoiles et Nébuleuses, par M. Jubé. 75
Travaux graphiques résumant les observations météorologiques faites à Paris de 1816 à 1855, par le même. 76
Equations algébriques, méthode de M. John Mallet, par le même. 77
Etudes sur le Doryphora, par MM. Homberg et Blanche. 77
Alimentation des chevaux avec le maïs, par MM. Homberg et Verrier.. 78
Production de la Truffe, par M. Malbranche. . 81
Hypothèses scientifiques pour expliquer la vie, par le même. 82
Des moyens de rétablir l'accroissement normal de la population en France, par M. De Lérue. . 83
De l'établissement de Sociétés de Géographie, par M. Gravier. 85
Notice nécrologique sur M. Amiot, membre correspondant. 86
Notice nécrologique sur M. Besnou, membre correspondant. 87

MÉMOIRES DONT L'ACADÉMIE A ORDONNÉ L'IMPRESSION.

Sur l'Etruric, par M. Girardin. 93
Sur le Protoxide d'azote, par M. Rivière. . . . 115
Etoiles et Nébuleuses, par M. Jubé, ... 127
Note sur une Carte météorologique, par M. Jubé. 148
Démonstration nouvelle d'un théorème d'algèbre,

par M. Jubé. 158
Note sur le Doryphora decemlineata, par M. Blanche. 168
De l'Alimentation des chevaux par la substitution du seigle et du maïs à l'avoine, par M. Verrier. 179
Réflexions sur les Origines de la vie, par M. Malbranche. 201

CLASSE DES BELLES-LETTRES ET DES ARTS.

Rapport sur les travaux de la Classe des Lettres et des Arts, pendant l'année 1878-1879, par M. l'abbé Loth, Secrétaire de cette Classe. . 211
Histoire de la Cour des Comptes de Rouen, par M. de Beaurepaire. 212
Origines de l'Imprimerie à Rouen, par le même. 213
Les Cryptes de Rouen, par M. Paul Allard. . . 214
Les Foires de Rouen, par M. de Duranville. . 216
Etude sur les Poésies d'Antoine Corneille, par M. Henri Frère. 217
La Querelle du Cid, Discours de réception, par M. Lormier. 218
Réponse à ce Discours, par M. Foville, président. 219
Interdiction des représentations de Polyeucte à Rouen, sous le Consulat, par M. Félix. . . 220
Notice biographique et littéraire sur l'abbé de Boismont, par M. l'abbé Loth. 221
Les Derniers jours des condamnés (les arbres des boulevards rouennais), par M. Félix. . . . 222
Etude sur Plaute, par M. Marais. 222
L'Art antique à Constantinople, par M. Paul Allard. 228
L'Architecture des XVe et XVIe siècles dans le dé-

partement de la Seine-Inférieure, Discours de réception, par M. Simon. 225
Réponse à ce Discours, par M. Foville, président. 226
Rente léguée par M. de Caumont pour la tenue d'assises scientifiques et littéraires à Caen et à Rouen. 126
Etude biographique et critique sur le peintre Le Prince, par M. Hédou. 227
Rapport sur le prix Bouctot, par M. Samuel Frère. 228
Les deux Styles, vers, par M. Decorde. 229
L'Enfant, poésie, par M. De Lérue. 229
Rapport sur les Etats de Normandie de M. de Beaurepaire, par M. d'Estaintot 230
Rapport sur l'Histoire de Roger de Salisbury de M. Boivin-Champeaux, par M. Félix . . . 230
Notice sur une Brique assyrienne trouvée dans la plaine d'Hilleh, par M. De Lérue. 230
Lettres de Cideville à Mme Ogier, femme de l'ambassadeur de France à la Cour de Danemarck, par M. de Beaurepaire 231
Rapport sur le Catalogue de l'exposition de M. Aug. Dutuit, par M. de Glanville 231
Le Poème de la Puce, rapport par M. Lormier. 231

MÉMOIRES DONT L'ACADÉMIE A ORDONNÉ L'IMPRESSION.

Les Foires de Rouen, par M. de Duranville. . . 233
Discours de réception, par M. Lormier. 257
Réponse à ce Discours, par M. Foville, président 296
Polyeucte à Rouen et la Censure théâtrale sous le Consulat, par M. Félix 317
Les Derniers jours des condamnés, par M. Félix. 348

Note sur les Poésies d'Antoine Corneille, par M. H. Frère. 356
L'abbé de Boismont, chanoine de Rouen, membre de l'Académie française (1715-1786), par M. l'abbé Loth. 366
Plaute : De l'esclavage et de la condition des femmes à Rome, par M. O. Marais. 411
Discours de réception, par M. Simon. 435
Réponse à ce Discours, par M. Foville, président. 451
Recherches sur l'introduction de l'Imprimerie à Rouen, par M. de Beaurepaire. 471
Notice biographique et critique sur le peintre-graveur Jean Le Prince, par M. Hédou. 500
Les deux Styles, poésie, par M. Decorde. . . . 569
Il Bambino, poésie, par M. J.-A. de Lérue. . . 570
Table des ouvrages reçus par l'Académie pendant l'année 1878 1879. 575
Programme des prix proposés par l'Académie, pour les années 1880, 1881 et 1882. 581
Tableau des changements survenus parmi les membres de l'Académie. 585

ROUEN. — IMP. H. BOISSEL.